CANTIQUES

DE L'AME DEVOTE.

DIVISÉS EN VII LIVRES.

Où l'on représente d'une maniere nette & facile les principaux mysteres de la Foi, & les principales vertus de la Religion Chrétienne.

Accommodés à des Airs vulgaires.

AVEC UNE AUGMENTATION NOTABLE:

Le tout mis dans un ordre particulier.

NOUVELLE ÉDITION, Imprimée sur celle de Marseille, avec son ancienne Approbation.

PREMIERE PARTIE.

Par M. LAURENS DURAND, Prêtre du Diocèse de Toulon.

Impletemini Spiritu Sancto, loquentes vobismet ipsis Psalmis & Hymnis & Canticis spiritualibus cantantes, & psallentes in cordibus vestris Domino.
Eph. ch. 6. v. 18 & 19.

A QUEBEC:

Chez FLEURY MESPLET & CHARLES BERGER, Imprimeurs & Libraires. 1776.

ÉCOLE NORMALE CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME MONTREAL

EPITRE
DE L'EDITEUR,
AUX
AMES DÉVOTES.

ECOLE NORMALE
CONGRÉGATION DE NOTRE DAME
MONTREAL

QUEL *hommage plus digne de vous, ô portion chérie de Dieu ! qu'un ouvrage uniquement consacré à célébrer sa gloire & à publier ses louanges ? tel est le livre des Cantiques que j'ose vous présenter aujourd'hui : témoin du succès qu'il a eu en France, que ne dois-je pas en attendre dans un pays où la vertu est honorée, la religion si scrupuleusement observée, & où cette malheureuse philosophie qui a causé tant de mal en Europe, n'a encore fait aucun progrès.*

Loin de ressembler à ces livres profanes que la corruption du siécle enfante, qui ne doivent leurs mérites qu'à la faveur d'un public capricieux, & qui rentrent dans la poussiere après avoir fait gémir les serviteurs du Seigneur ; celui-ci dont le but est d'égayer l'homme, de soulager le corps & de nourrir l'ame, ne peut que vous être agréable : daignez, ô Ames Dévotes, le recevoir comme un

tribut dû à votre vertu & à votre mérite ; jouissez du plaisir innocent de trouver tracés à chaque page les sentimens de piété qui vous animent, & qui sont si profondément gravés dans vos cœurs : transportez-vous en esprit aux pieds du trône du très-Haut ; mêlez vos accents à ceux des Anges & des Chérubins qui ne cessent de chanter des hymnes à sa gloire ; le Dieu Tout Puissant entendra vos prieres & se rendra propice à vos vœux. Trop heureux si dans ces instants fortunés je puis me flatter d'avoir quelque part dans votre ressouvenir, avec quelle ardeur n'entreprendrai-je pas tout ce qui pourra se présenter pour la gloire de Dieu, le soutien & l'accroissement de la Religion : je ne demande pour fruit de mes travaux que de pouvoir un jour participer au bonheur qui vous attend & qui vous est si légitimement dû.

Tels sont les vœux que forme sans cesse

Votre très-humble & très-zélé serviteur,
FLEURY MESPLET.

AU LECTEUR CHRETIEN.

LA néceſſité où nous ſommes de ſçavoir nos myſteres & de pratiquer les actes de vertus Chrétiennes, a donné la penſée à pluſieurs de les mettre dans la bouche de tout le monde, par le moyen des Cantiques, afin d'apprendre tous ces devoirs, & s'élever à Dieu en chantant ces ſortes de Poéſies. Beaucoup de gens y ont travaillé avec ſuccès & avec bénédiction: & comme la diverſité excite le goût, & que chacun a la liberté de choiſir ce qui lui revient le plus; je te préſente mes Cantiques, pouſſé du même eſprit que ceux qui en ont fait juſqu'ici, c'eſt-à-dire pour te profiter en te récréant, & pour te familiariſer les ſentimens de la Religion.

J'ai choiſi le genre de Vers le plus commode que j'ai pu pour y ajouter des airs aiſés à chanter, où pour en pouvoir mettre d'autres ſi tu ne ſçais pas les premiers; & il y a cela de propre dans ces Cantiques, que ſi l'air eſt bien ajuſté au premier couplet, il le ſera à tous les autres, ſans aucune peine, ayant gardé exactement les meſures.

Je ne me pique pas du rafinement de la Poéſie, j'ai cherché ſeulement la netteté & la facilité; & s'il y a quelques défauts con-

tre la langue, tu les repareras par la diſpoſition du cœur, ayant bien plus viſé à te toucher & à t'élever à Dieu, qu'à te plaire ni à t'éblouir.

Au reſte, il n'y a ici ni ſingularité ni nouveauté, mais naivement & ſincerement ce que l'Egliſe croit & ce qu'elle veut que nous pratiquions. Je te conſeille de te rendre ces Cantiques familiers, où en les récitant, où en les chantant; j'eſpere qu'ils te tiendront en la préſence de Dieu, & qu'ils échaufferont ton cœur pour le bien. Hélas! tant de chanſons ou impures ou oiſives, ſont un tréſor de colere devant Dieu, qui feront gémir un jour ceux qui auront pris plaiſir à les chanter, & au contraire, ſi tu uſes chrétiennement de ces Cantiques & de pareils que l'on peut faire, tu verras un jour qu'en te réjouiſſant tu as gagné des tréſors dans le Ciel. Ceſt ce que je demande à Dieu pour toi, demande lui miſéricorde pour moi, & ſouviens-toi que toutes les joies de la terre ne valent pas un moment du Paradis.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Ouvrage intitulé : CANTIQUES DE L'AME DEVOTE. Je crois qu'on en peut permettre l'impreſſion en ſuivant les corrections & les obſervations qu'on y a faites.

A Paris ce 15 *Novembre* 1723.

J. GRANCOLAS.

TABLE.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

DES attributs divins, *Page* 1
Du Myſtére de la très-ſainte Trinité, 6
Du Myſtere inéfable de l'Incarnation, 10
La Naiſſance de notre Seigneur Jeſus-Chriſt, 14
L'Adoration des trois Rois, 20
Du Sacrement de Baptême, 25
Du Sacrement de la Confirmation, 28
Du très-ſaint Sacrement de l'Euchariſtie, 30
Du Sacrement de Pénitence, 34
Du Sacrement de l'extrême-Onction, 37
Du Sacrement de l'Ordre, 40
Du Sacrement de Mariage, 43
Sur les huit Béatitudes, 45
Déſir pour le jour de la Communion, 48
Les vertus pour bien communier, 52
Après la Communion, 53
Abrégé de la Paſſion de N. S. J. C. 54
Les ſept dernieres paroles de J. C. mourant, 62
A l'honneur de la Ste. Croix de N. S. J. C. 64

LIVRE II.

SUR les principales Fêtes de la Ste. Vierge, 70
A l'honneur de la très-digne Mere de Dieu, 73
Les 7 principales Allegreſſes de la Mere de Dieu, 77
Sur le ſacré Roſaire de la Mere de Dieu, 79
Les ſept Douleurs de Notre-Dame, 83
Sur l'Hymne, *Ave*, *Maris ſtella*, 85
Complainte à la Ste. Vierge au pied de la Croix, 86
A l'honneur de Notre-Dame de la Garde, pour les Mariniers, 89

LIVRE III.

A L'honneur du ſaint Ange Gardien, 93
Les grandeurs, la pénitence & le martyre de ſaint Jean-Paptiſte, 96

Saint Pierre pleurant, 102
Saint Paul converti, 103
La réſurrection & le martyre de S. Lazare, 117
A l'honneur de ſaint Laurent, martyr, 128
A l'honneur de ſaint Euſtache, martyr, 132

LIVRE IV.

A L'honneur de ſaint Joſeph, 138
A l'honneur de S. Joachim & Ste. Anne, 143
Sur la converſion de ſaint Auguſtin, 147
A l'honneur du dévot ſaint Bernard, Abbé, 153
A l'honneur de ſaint François de Sales, 160
A l'honneur de ſaint Alexis, 165

LIVRE V.

Les vertus des Sts. Peres du déſert, &c. en 7 viſites.

PRemiere viſite, 175
Seconde viſite, 180
Troiſieme viſite, 183
Quatrieme viſite, 188
Cinquieme viſite, 193
Sixieme viſite, 198
Derniere viſite, 203
Sacrifice d'Abraham, 207
Joſeph vendu, 213
La chaſteté de Joſeph, 219
Joſeph élevé aux honneurs d'Egypte, 225
Joſeph reconnu de ſes freres, 231

LIVRE VI.

A L'honneur de ſainte Urſule & de ſes Compagnes, Vierges & Martyres, 237
A l'honneur de ſainte Barbe, Vierge & Martyre, 243
A l'honneur de Ste. Marguerite, Vierge & M. 248
La converſion de Ste. Marie Magdeleine, 253
Les larmes de Ste. Marie Magdeleine au déſert, 260
Les joies de Ste. Magdeleine, à la ſainte Baume, 264
A l'honneur de ſainte Marthe, hôteſſe de J. C. 267
A l'honneur de ſainte Thereſe, 274
A l'honneur de ſainte Catherine de Sienne, 279
A l'honneur de ſainte Magdeleine de Pazzy, 283
A l'honneur de ſainte Roſe, Vierge, 289
A l'honneur de ſainte Euphroſine, Vierge, 297
Sainte Pélagie, pénitente, 307

A l'honneur de Ste. Théotiſte, Vierge ſolitaire, 315
A l'honneur de Ste. Roſalie, Vierge ſolitaire, 322

++ ++ ++ ++ ++ ++ ++ ++ ++ ++ ++ ++ ++ ++

SECONDE PARTIE.

LIVRE VII.

A L'honneur de Ste. Françoiſe, veuve, 329
De Judith, 334
Suſanne, 346
L'hiſtoire de Ste. Genevieve de Brabant, 352
La Samaritaine, 384 La Cananée, 391

LIVRE VIII.

LEs douces penſées de la mort, 395
De l'heure terrible de la mort, 402
Le Moribond, 406
Le plaidoyer du démon contre le pécheur impénitent, 410
Du Jugement particulier & du Jugement final, 416
Des peines de l'enfer, 421
Du mauvais Riche, 424
Pour les ames du Purgatoire, 432
La Proſe des Morts, 435
De la gloire du Paradis, 440

LIVRE IX.

SUr les ſept péchés capitaux, 444
De l'Enfant prodigue, 447
Du Libertin, 454
Pour la vie purgative, 457
Pour la vie illuminative, 460
Pour la vie unitive, 463
De la tiédeur ſpirituelle, 466
Du péché véniel, 469

LIVRE X.

PAraphraſe du Simbole des Apôtres, 473
Des Commandemens de Dieu & de l'Egliſe, 478
Paraphraſe de l'Oraiſon Dominicale, 484
Paraphraſe de la ſalutation Angélique, 486

De l'humilité Chrétienne, 487
Moyens pour acquérir & pour conserver l'humilité Chrétienne, 493
Réglement des sens extérieurs, 500
Le pouvoir, la nécessité & les conditions de l'Oraison, 503
Le désert de la foi, 511
Exercice spirituel durant la sainte Messe, 516

LIVRE XI.

MOtifs de consolation & de patience, 526
Du bon emploi du tems, 530
La journée Chrétienne, 535
Du silence & du bon usage de la langue, 539
Pour le saint tems de Carême, 541
Sur le Psaume, *Miserere mei, Deus*, &c. 546
Réveil. Le Pécheur pénitent, 550
De la Résignation à la volonté de Dieu, 555
De la confiance en la providence de Dieu, 557
De la présence de Dieu, 562
De l'amour de Dieu, 567
De la dilection des ennemis, 570

LIVRE XII.

Comparaisons & Réflexions morales, pour s'instruire.

SUr une Fourmi; sur un Vermisseau; sur une Girouette, 575
Sur une Rose; sur un Elephant; sur un Fils de famille; sur un Caméléon, 576
Sur une Violette; sur une Ecrevisse; sur une Licorne, 577
Sur l'Arche; sur une salamandre; sur le grain qu'on seme; sur une Allouette, 578
Sur une Belette; sur la différence de nos visages; sur un Navire, 579
Sur un Agneau; sur l'Eau croupissante; sur un Pan; sur une Abeille, 580
Sur un Rocher battu des vagues; sur un Pourceau; sur un Tableau & une sculpture, 581
Sur un Tigre, un Escarbot, un insensé & une Perle, 582

Sur les Cerfs, les faux Diamans & un Heriſſon, 583
Sur les Cieux inférieurs ; ſur l'Air ſur un Boulet de canon, 584
Sur une éteincelle ; ſur un flambeau ; ſur le Soleil ; ſur la fumée ; ſur un Naufrage, 585
Sur le Feu, le Tonnerre, les Eclairs, la Foudre ; ſur le Soleil levant, & ſur une Fontaine, 586
Sur la pleine Lune & le Monde ; ſur un Serpent ; ſur le chant du Coq & ſur la Terre, 587
Sur un Epy plein de grains ; ſur la Manne ; ſur un Flambeau allumé ; ſur un écho, 588
Sur les beautés des Champs ; ſur un Dauphin ; ſur l'intelligence des Abeilles, 589
Sur une Brebis, un Sarment, un Voleur, & ſur les plumes des Oiſeaux, 590
Sur un Cavalier ; ſur une Colombe ; ſur un Criminel qu'on mene au ſupplice ; ſur la Peſte, 591
Sur un Pauvre ; ſur un Arbre fleuri ; ſur la Mer ; ſur un Marchand ; un Aigle & un Phœnix, 593
A l'honneur de ſaint François d'Aſſiſe, 594
A l'honneur de Ste. Thécle, Vierge & Martyre, 601
A l'honneur de ſainte Paule, Veuve Romaine, 606

Fin de la Table.

AVIS
AU PUBLIC.

LE Sr. F. MESPLET, à Quebec, préſente ſes reſpects au Public, & prend la liberté de le prévenir qu'il imprime & vend, au meilleur prix poſſible, les Livres à l'uſage de l'Egliſe Romaine, & qu'il continuera à travailler ſans relâche, pour pouvoir ſe former en peu de tems, une Collection complette de ce qui concerne notre Sainte Religion, des autres bons Livres d'Hiſtoires, Belles-Lettres, &c. Il oſe ſe flatter d'être bientôt en état de ſatisfaire les perſonnes qui voudront bien lui faire leurs demandes & l'employer dans ſon Art.

CANTIQUES

CANTIQUES

DE L'AME DÉVOTE.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

DES ATTRIBUTS DIVINS.

Sur l'Air : *Si vous voulez ſçavoir le ſecret de mon ame*, &c.

DIEU EST.

POUR concevoir d'un Dieu la Majeſté ſuprême,
Conçois un pur eſprit, ou conçois l'amour même,
Un Etre indépendant, qui fait tout ce qu'il veut,
Ou plutôt, ſans ſonder quelle eſt ſa vraie eſſence,
Crois ce Dieu tel qu'il eſt, & fais ce qui ſe peut,

ECOLE NORMALE
CONGREGATION DE NOTRE DAME
MONTREAL

Pour lui marquer en tout ton humble dépendandance.

SIMPLE.

Il eſt ſeul tout Eſprit, ſans corps & ſans parties.
Dans ſes perfections richement aſſorties,
Très-Un, ſans accident, par ſa ſimplicité,
Conſacre-lui ton corps auſſi bien que ton ame.
Donne-toi tout entier à ſa ſimple Unité,
Si tu veux tout brûler de ſa divine flâme.

BON.

Tout prêche hautement la bonté de ſon Etre,
Il ne peut s'empêcher de la faire paroître,
Il te fait mille biens, & mille dons divers;
Et toi, pour tout retour, tu lui fait mille outrages.
Tu mépriſes ſes dons, tu te rends plus pervers,
Sans prévoir les malheurs dans leſquels tu t'engage.

MISERICORDIEUX.

En Dieu tout eſt égal, pécheur, je te l'accorde,
Mais n'es-tu pas d'accord que ſa miſéricorde
Eclate par deſſus toute perfection?
Hélas! où ſerois-tu, n'eût été ſa clémence?
Tu ſerois abîmé dans la damnation;
C'eſt elle qui t'attend à faire pénitence.

JUSTE.

Si tu crois sa bonté, crois aussi sa justice,
Qui sçait punir tout mal d'un éternel supplice,
Et qui rend à tout bien Son bonheur infini :
Sois juste envers ton Dieu, lui rendant tout hommage,
Qu'au cœur de ton prochain, ton cœur demeure uni,
Et qu'un humble mépris soit toujours ton partage.

TOUT-PUISSANT.

Fais ce que tu pourras, tu ne sçaurois connoître
Le pouvoir souverain de cet absolu Maître;
De rien il a tout fait au Ciel comme ici-bas;
Il n'est que toi, pécheur, qui borne sa puissance,
Il commande souvent, & tu n'obéis pas,
Tu viole ses loix sans craindre sa vengeance.

IMMUABLE.

Tout passe, tout périt, rien ne demeure stable,
Dieu seul en changeant tout, vit & regne immuable,
Impassible, immortel, toujours semblable à soi;
Mais toi, comme le vent, tu change à toute heure,
Protestant aujourd'hui de mieux garder sa Loi,

Demain tous tes deſſeins ne ſont plus qu'en peinture.

IMMENSE.

Bien que préſent par tout, il l'eſt plus dans ton ame,
Il la guide, il la meut, la conſerve & l'enflâme.
Par ſon immenſité qui ſurpaſſe les Cieux:
C'eſt elle qui rempli, qui ſonde les abymes;
Crois-tu donc en péchant te cacher à ſes yeux?
Détrompe-toi, pécheur, ton Dieu voit tous tes crimes.

SAINT.

Il eſt très-ſaint, très-pur, il a ſeul l'avantage,
De contempler en ſoi des vertus l'aſſemblage,
Et d'ouir qu'on le chante à jamais trois fois Saint.
Tu le dois imiter, non pas en ſes miracles,
Mais en ſa ſainteté que ſa grace t'empreint
Et que ſon S. Eſprit t'apprend par ſes oracles.

PROVIDENT.

Puiſqu'il ſçait mieux que toi ce qui t'eſt néceſſaire,
Laiſſe-le gouverner, laiſſe-le toujours faire,
Accepte de ſa main & le bien & le mal.
Tiens ton cœur prêt à tout, avec indifférence;
Ne murmure jamais, & d'un viſage égal,

Dans le mal, dans le bien bénis sa Providence.

GRAND, SAGE, &c.

Il n'est rien de si grand, il n'est rien de si sage
Les plus hauts Chérubins lui rendent leurs hommages,
Ils trouvent dans son sein d'éternelles splendeurs.
Adore les trésors de sa haute Sagesse,
Abyme ton esprit aux pieds de ses grandeurs,
Et pese devant lui quelle est ta petitesse.

INFINI, BEAU, &c.

Tout en est infini, l'amour, l'indépendance,
La beauté, le repos, la paix & la science,
Il est tout accompli dans tous ses attributs.
Crois-le donc plus parfait qu'on ne le sçauroit dire,
Rends lui ce que tu dois d'honneurs & de tributs,
Et tiens ton cœur soumis aux Loix de son Empire.

Tous ces noms merveilleux, tous ces nom ineffables,
Seront toujours obscurs, toujours impénétrables,
Gardons-nous de porter nos lumieres trop haut;
Purgeons nos passions, déracinons nos vices
Fuyons, pour plaire à Dieu, jusqu'au moindre défaut,
Pour le bénir un jour au milieu des délices.

Du Myſtère de la très-ſainte Trinité :

Sur le même Air.

QUel eſt cet Océan & ſans fond & ſans rive,
Qu'on adore ici bas d'une foi ſimple & vive
D'un eſprit abymé, d'un cœur brulant d'amour ;
Quel eſt ce beau Soleil que tout le Ciel révére ?
A qui ſans ſe laſſer, tous les Saints font la cour :
Quel eſt ce grand objet, ſource de tout Myſtere ?

C'eſt un être infini, c'eſt la divine eſſence,
Qui fait voir ſa grandeur & ſa magnificence
Sur un trône éclatant fait dans l'éternité,
C'eſt le Dieu trois fois Saint, le Monarque ſuprême,
Dont on adore en trois l'inéfable unité,
Qui ne vit que de ſoi, qu'en ſoi, que pour ſoi-même.

C'eſt une Trinité qu'on ne ſçauroit comprendre,
Qu'on doit croire & louer, mais qu'on ne fait entendre
Que par begayement & par comparaiſon :
C'eſt une Trinité dont les ſecrets abymes
Surpaſſent nos eſprits & nos foibles raiſons,
Et ne veulent de nous que des reſpects intimes.

O Myſtere profond, l'objet qui te compoſe,
Encore qu'il ſoit tout, il n'eſt aucune choſe,
Il eſt Trin, il eſt un, il eſt ſeul tout ſon bien,
Il eſt ce Souverain qui pour former le monde
Ne dit qu'une parole, & tout fut fait de rien
Tant ſa divine voix eſt puiſſante & féconde.

Adorable unité trois diſtinctes perſonnes,
Je ne puis te ſonder, car ſoudain tu m'étonne
Par le nombre infini de tes perfections :
Quand je contemple en toi trois perſonnes divines,
Et deux fécondités & deux proceſſions :
Je ſuis tout ébloui ſi tu ne m'illumines.

Trois choſes du Soleil qui ne ſont qu'une eſſence,
Peuvent nous faire entrer dans quelque connoiſsance
De cette Trinité par un foible crayon :
Son corps tout lumineux pour exprimer le Pere ;
On découvre le Fils par ſon brillant rayon,
Et ſa chaleur fait voir l'Eſprit S. & ſincere.

Le Pere n'eſt qu'amour, que beauté, que ſageſse,
Il n'eſt que ſainteté, que grandeur, que hauteſse :
Le Fils & l'Eſprit S. le ſont ſemblablement.

Tous trois ſont infinis, tous trois ſont immuables.
Non compris, increés, libres également,
Heureux, bons, éternels, puiſſans & véritables.

Chacun eſt le vrai Dieu très-ſimple & tout immenſe,
Bien que nous ne croyons qu'un ſeul Dieu par eſence,
En qui chaque attribut tout ſeul les comprend tous.
En terme ſpecial la puiſsance eſt au Pere,
La ſageſse eſt au Fils qui s'eſt livré pour nous,
Et la bonté convient à l'Eſprit Salutaire.

Je le crois fermement avec tous les fidèles,
Trois perſonnalités ſont diſtinctes entr'elles
Par ordre d'origine & par relation :
Je le crois fermement avec toute l'Egliſe,
Elles n'ont qu'un vouloir ſans conteſtation,
Leur même ſentiment jamais ne ſe diviſe.

Pere, premier objet, tout ſeul, ſans dépendance,
Votre intellection fait votre ſubſiſtance,
Vous êtes produiſant & toujours improduit
Votre paternité n'eſt point communicable,
En elle on trouve tout, par elle tout reluit,
Elle eſt de tous les biens la ſource inépuiſable.

Fils consubstantiel à votre aimable Pere,
Tout ce qu'on voit en vous, tout ce qu'on
y révére,
Ne peut être exprimé que fort grossiére-
ment :
Vous en êtes en tout l'image subsistante,
Sa vive expression par son entendement,
Son verbe, son miroir, sa splendeur écla-
tante.

Je vous crois Esprit St. autant qu'il m'est
possible,
Et du Pere & du Fils le nœud indivisible,
Le terme, le repos de leur dilection,
L'amour individu qui ne se peut dissoudre,
Et le don personnel dont la possession,
Est un point si profond qu'on ne peut le
résoudre.

Chrétien pense souvent que ce Pere adorable
Produit son verbe en toi, d'un regard
ineffable,
Et que de leur amour procéde l'Esprit St.
Contemple dans ton cœur cette essence
divine,
Et ne te rends plus sourd à sa voix qui se
plaint
De ce qu'en l'offençant tu cours à ta ruine.

Si-tôt que tu commets quelque offence
mortelle,
Et qu'à la Trinité ton cœur devient rébelle,

Tu fais mourir ton ame, elle eſt dans un enfer :
Crains donc plus que la mort, de ce monſtre l'atteinte,
Dompte tes paſſions, fais tête à Lucifer,
Si tu veux voir un jour cette Trinité Ste.

Du Myſtere ineffable de l'Incarnation.

Sur le même Air.

DIeu voyant à regret la bleſsure profonde,
Dont Adam par un fruit funeſte à tout le monde,
S'étoit percé le cœur, veut enfin le guérir :
C'eſt donc le Verbe Dieu né dans le ſein du Pere,
Qui, ſans quitter ce ſein, voulant un jour mourir,
Vint ſe couvrir d'un corps dans le ſein d'une mere.

A bas eſprit humain, à bas eſprit ſuperbe,
Tu ne comprendras point comment le divin Verbe
S'eſt uni dans le tems à notre humanité.
Les ſçavans Chérubins manquent de connoiſsance,
Ils ſont toujours nouveaux à cette nouveauté,
Qui de l'homme & d'un Dieu fait l'étroite alliance.

Ce prodige d'amour, ce chef-d'œuvre adorable,

Et aux esprits créés toujours impénétrable
Il n'est qu'un Dieu tout seul qui les pénetre à fond :
Empruntons humblement de la foi la lumiere,
Et sans vouloir sonder ce Mystere profond,
Consacrons-lui nos cœurs, en baisant la paupiere.

Voici ce que Dieu fait par sa toute-puissance ;
Notre nature humaine est sans sa subsistance
Le Verbe par la sienne, en est le vrai support,
Elle n'a point en soi de soutien, d'Hypostase ;
Qui pourroit contempler un mystere si haut
Sans se pâmer d'amour, sans tomber dans l'extase.

Un Dieu s'anéantit, non quant à la nature,
Ce n'est point en ce sens qu'on entend l'Ecriture,
Ceux qui l'ont osé dire ont érré follement ;
Et quand le divin Paul tout abymé s'étonne
C'est de voir que le Verbe en cet abaissement,
Daigne faire avec l'homme une même personne.

Cette étroite union, qu'on nomme Hypostatique,
L'emporte infiniment sur la Béatifique ;
Et sur celle qui joint le corps avec l'esprit,

La nature divine & la nature humaine,
Entieres toutes deux, ne font qu'un J. C.
Qui tient tout l'univers ſoumis à ſon domaine.

Ne blâmons pas Adam, n'abhorrons plus la pomme,
Ce qui ſe dit de Dieu, ſe dit auſſi de l'homme,
Le tout devient néant, le néant devient tout,
On ne voit point briller celui qui par tout brille,
L'infini qui comprend de l'un à l'autre bout
Eſt compris dans le ſein d'une petite Fille.

Pour affranchir notre ame à Satan aſſervie,
L'Eternel dans le temps reçoit & perd la vie,
Sous notre petiteſſe il cache ſa grandeur:
Et ce Verbe éternel égal à Dieu ſon Pere,
Pour ne pas éblouir nos yeux de ſa ſplendeur,
Prend pour ſe révêtir notre propre miſere.

Tout en eſt ſurprenant, tout en eſt adorable,
Le plus riche de tous eſt le plus miſérable,
L'immenſe eſt racourci, l'immortel eſt mortel;
On voit foible le fort, la ſageſſe en l'enfance,
L'Impaſſible ſouffrant, dans le temps éternel,

Le Monarque aux liens, la parole en silence.

Le Fils du Tout-Puissant qui pour nous daigne naître,
Tout ce qui n'étoit point, veut commencer à l'être,
Sans cesser toute fois d'être ce qu'il étoit,
Il est & serviteur & Monarque suprême :
Quoique foible, il détruit ce qui nous surmontoit,
Et tout mortel qu'il est, il tue la mort même.

En ce traité de paix du ciel avec la terre,
Chrétien, pour ton amour, Dieu déclare la guerre,
Au tyran furieux qui te tenoit aux fers.
Combats de ton côté tout ce qui perd ton ame,
Et pour ne pas brûler aux flammes des enfers,
Brûle ici pour toujours d'une céleste flamme.

Grave en ton souvenir, que ton Dieu s'humanise,
Afin que par sa chair l'homme se divinise,
Et que tu cesse d'être impur, matériel,
Pour toi ton Souverain se cache & s'humilie ;
Sois humble & bien petit, si tu veux voir au Ciel,
Ce Dieu qui par amour avec l'homme se lie.

LA NAISSANCE DE NOTRE Seigneur Jesus-Christ.

Sur l'Air : *Soupirs d'amour, esprits de flamme.*

VOici cette heureuse journée,
Qui met fin à tous nos soupirs :
Voici la sagesse incarnée,
Qui vient remplir tous nos désirs.
Joignons nos cœurs aux chœurs des Anges,
Chantons en ce jour plein d'éclat,
Du Verbe incarné les louanges,
D'un accent doux & délicat.

O divine métamorphose,
Le plus grand est le plus petit,
Un enfant devient toutes choses,
L'Etre premier s'anéantit.
Le Créateur est créature,
Le Tout-puissant cherche un soutien ;
Ce Monarque impassible endure,
Et le Maître de tout n'a rien.

Nos yeux decouvrent l'invisible,
L'immense est dans un petit coin ;
On comprend l'incompréhensible,
Le Dieu de gloire est sur du foin.
On voit la sagesse en l'enfance ;
L'Eternel est sujet au temps ;
La parole est dans le silence,
Et la joie aux gémissemens.

Une fille produit ſon pere,
La ſource naît de ſon ruiſſeau ;
Marie eſt une vierge mere,
Par un prodige tout nouveau.
Mais cette mere ſans ſeconde,
Augmente ſa virginité,
En enfantant l'Auteur du monde,
Sans bleſſer ſon intégrité.

Si-tôt que cette belle aurore
Voit ſon Dieu, ſon Fils, ſon Soleil ;
Baiſant ſes pieds, elle l'adore,
Pleine d'un reſpect ſans pareil.
Comme ſon fils elle l'embraſſe,
Baiſe ſa bouche & s'y repaît,
Et tenant ſes yeux ſur ſa face,
Elle le nourrit de ſon lait.

Le ciel deſcend ſur la terre,
La terre monte juſqu'aux cieux ;
Le giron d'une fille enſerre,
Celui qui rempli tous les lieux.
Une étable eſt un ſacré temple,
Une crêche, un auguſte Autel,
Un chacun adore & contemple,
L'immortel devenu mortel.

Pécheur, ton Dieu n'eſt miſérable,
Que pour te rendre bienheureux,
Il eſt couché dans une étable,
Pour t'empêcher d'être orgueilleux.
C'eſt pour te donner ſes richeſſes,

Qu'il épouſe ta pauvreté ;
Et c'eſt pour guérir tes foibleſſes,
Qu'il a pris ton infirmité.

Quoiqu'il ſoit la Sainteté même,
Il prend la forme du pécheur ;
Et t'aimant d'un amour extrême,
Il ne demande que ton cœur.
L'excès de ſon amour te ſomme
D'être à lui ſans temporiſer,
Puiſqu'il n'a voulu ſe faire homme,
Qu'afin de te diviniſer.

Ce Samaritain charitable,
Touché des maux du genre humain ;
Guérit ſes playes dans l'étable,
Ses pleurs ſervant d'huile & de vin.
Ce vrai Noé, vrai Patriarche,
Qui cache ſa divinité ;
Nous ſauve tous, entrant dans l'Arche
De notre foible humanité.

Quel bien pour la nature humaine,
D'être unie au Verbe Divin,
Et de ne craindre plus la gêne,
Qui devoit l'accabler ſans fin.
Quel honneur pour notre nature,
D'être au-deſſus des purs eſprits,
Chrétien exalte ſans meſure,
Ce bonheur ſans fin & ſans prix.

Le Roi des hommes & des Anges,

Le Souverain de l'univers,
Qu'on voit enveloppé de langes,
Nous lie à Dieu, brisant nos fers.
Ce vrai Samson seul invainsible,
Lié des chaînes de l'amour,
N'est plus à l'homme inaccessible,
Grands & petits lui font la cour.

Approchons de ce Fils unique,
De l'image du Tout-Puissant,
Et tâchons de mettre en pratique,
Ce qu'il nous enseigne en naissant.
Un peu de foin lui sert de chaire,
Pour nous prêcher l'humilité,
La charité, la vie austére,
Et l'amour de la pauvreté.

Que chacun tâche de renaître,
Que le superbe soit petit,
Que l'avare cesse de l'être,
Que l'impur dompte l'appétit.
Que tout pécheur se convertisse,
Que tout parfait soit plus parfait,
Que chacun combatte le vice,
Et du Sauveur sente l'effet.

La Circoncision de notre Seigneur J.C.

Sur l'Air : *Vous êtes charmante & blonde.*

CE fut en cette journée,
Qu'on circoncit le Sauveur,
Prenant part à sa douleur,
Retranchons en cette année,

Ce qui souille notre cœur,
Et tient notre ame enchaînée.

L'an nouveau, pécheur, peut-être,
Sera la fin de tes ans;
Immole à Dieu tous tes sens,
Sois la victime & le Prêtre,
Et n'abuse plus d'un temps
qui doit bientôt cesser d'être.

Le Sauveur paroît coupable,
quoiqu'il soit le Saint des Saints;
quand par d'orgueilleux desseins,
Tu veux paroître impeccable,
Mais tous tes efforts sont vains,
Et te rendent plus damnable.

Nonobstant son innocence,
Il se soumet à la loi;
Rentre, pécheur, rentre en toi,
Pese bien ta noire offense,
Et rougis devant ton Roi,
quand tu veux qu'on te dispense.

Jesus donne pour étrenne,
Son pur sang en ce beau jour,
C'est l'excès de son amour
qui le tire de ses veines;
Usons de quelque retour,
En souffrant pour lui nos peines.

Il verse sans plus attendre,

Un peu de ſang & des pleurs ;
Mais cet enfant de douleurs,
Prétend de le tout répandre,
Au milieu de deux voleurs,
Pour l'homme qui n'eſt que cendre.

Le Pere éternel lui donne
Le très-ſaint nom de JESUS ;
Ne nous épouvantons plus,
quand le démon nous talonne,
Ce nom le rend ſi perclus,
qu'il ne peut nuire à perſonne.

A ce nom ſaint & terrible,
Tout genouil tremble & fléchit,
Ce ſeul nom nous affranchit
De la mort la plus terrible,
Ce ſeul nom nous enrichit,
D'un bien incompréhenſible.

Beau nom que tout mon cœur aime,
Tu fais mes plus doux apas,
quand on ne te maudit pas,
Je ſens une joie extrême :
Mais ma vie eſt au trépas,
quand j'entends qu'on te blaſphême.

O doux Nom, ſource de vie,
Ma défence & mon ſecours,
Je veux t'invoquer toujours,
Mais ſur-tout à l'agonie,
Pour aller par ton ſecours,
De l'exil à la patrie.

L'Adoration des trois Rois.

Sur l'Air : *Ah ! ne me flattez plus ! vous voyez que j'expire.*

REjouis-toi chrétien, voici ta grande fête,
Enfin voici le jour qui t'apporte la foi,
Cet astre que tu vois est du ciel l'interprète
qui te vient annoncer que Jesus est ton Roi.
que Jesus, que Jesus est ton Roi.

Beau jour plein de bonheur, beau jour plein de merveille,
On n'a point encore vu jusqu'ici ton pareil;
L'étoile qui paroît en clarté sans pareille,
Vient montrer aux Gentils Jesus-Christ leur Soleil.
Jesus-Christ, Jesus-Christ leur Soleil.

Trois Mages appellés du climat de l'aurore,
Suivent d'un prompt vouloir l'étoile qui leur luit,
Pour trouver la clarté que tout le ciel adore,
S'éloignant de l'erreur la clarté les conduit.
La clarté, la clarté les conduit.

Nul embarras humain ne détient ces grands Princes,
Ce qui nous feroit peur sert à les exciter,

Ils quittent leurs parents, leurs palais, leurs provinces,
Et nous, pour trouver Dieu ne voulons rien quitter.
Ne voulons, ne voulons rien quitter.

Dès qu'ils sont arrivés près de la cité sainte,
L'astre qui les conduit se dérobe à leurs yeux,
Ils en sont affligés, ils sont saisis de crainte,
Et n'attendent tous trois du secours que des cieux.
Du secours, du secours que des cieux.

Herode est tout chagrin, il se troûble, il s'étonne,
Trois grands Rois s'informant du Roi né de nouveau,
Et pour ne perdre pas sa mortelle couronne,
Ce barbare prétend l'étouffer au berceau.
L'étouffer, l'étouffer au berceau.

Allez, cherchez-le bien, dit-il à chaque Mage;
quand vous l'aurez trouvé, faites-le moi sçavoir,
J'ai dessein à mon tour d'aller lui rendre hommage,
Allez donc sans délai, j'ai désir de le voir.
J'ai désir, j'ai désir de le voir.

Monstre de cruauté, la clameur lamentable,
D'un troupeau innocent fera voir ton dessein,
Tu ne feins de chercher mon Sauveur adorable,
que pour faire mourir cet Agneau de ta main.
Cet Agneau, cet Agneau de ta main.

Mais malgré tes efforts & malgré ta finesse,
Joseph prendra de nuit & la mere & l'enfant,
Les Rois s'écarteront, Dieu leur donnant l'adresse,
Et Jesus Roi des Rois, restera triomphant.
Restera, restera triomphant.

Les Rois ayant quitté ce tyran détestable,
L'étoile leur paroît, ils en sont tous joyeux
Dès qu'ils sont parvenus à l'endroit de l'étable,
Ce bel astre aussi-tôt disparoît à leurs yeux.
Disparoît, disparoît à leurs yeux.

Ces Princes pleins de foi sont ravis dès qu'ils entrent,
Voyant sous un maillot la divine splendeur,
L'or, la myrrhe & l'encens tous trois ils lui présentent,
Se jettant à ses pieds pour marquer sa grandeur.
Pour marquer, pour marquer sa grandeur.

Chacun avec respect lui fait la révérence,
Lui consacrant son cœur, son esprit & son corps,
Et pour marque d'amour & de reconnoissance,
L'adorant à genoux, lui remet ses trésors.
Lui remet, lui remet ses trésors.

L'or montre que des Rois il est l'auguste maître,
L'encens, qu'il est vrai Dieu digne de nos Autels,
Et la myrrhe fait voir qu'il a bien voulu naître,
Pour mourir, & mourant, racheter les mortels.
Racheter, racheter les mortels.

Les grandeurs de Jesus, les vertus de Marie,
Et celles de Joseph captivent leur amour;
Mais le désir qu'ils ont d'éclairer leur patrie,
Les oblige à regret à partir pour leur Cour.
A partir, à partir pour leur Cour.

S'étant recommandé à cet enfant céleste,
Ils changent en chemin, quittant ce lieu sacré,
Tous trois prêchant par tout que Dieu se manifeste,
qu'ils l'on vu sur le foin & qu'ils l'ont adoré.
Et qu'ils l'ont, & qu'ils l'ont adoré.

Réflexions.

Pécheur apprends ici quand la grace t'appelle,
A suivre sur-le-champ ses lumineux attraits,
Adhere à l'Esprit saint, ne lui sois plus rebelle,
Cesse de te noircir, chasse loin tes forfaits.
Chasse loin, chasse loin tes forfaits.

Hélas combien de fois as-tu vu son étoile ?
Combien de fois Jesus t'est-il venu chercher ?
Il se présente à toi, mais tes yeux ont un voile,
Et ne sont clair-voyans qu'à t'aider à pécher.
qu'à t'aider, qu'à t'aider à pécher.

Si le monde & l'enfer cherchent à t'interrompre,
Imite les trois Rois & poursuis ton chemin ;
Si tes sens débauchés cherchent à te corrompre,
Souviens-toi des tourments qui n'auront point de fin,
qui n'auront, qui n'auront point de fin.

Offre l'or de l'amour, l'encens de la priere,
Offre la myrrhe enfin de la mort de tes sens,
Ne cherche pas ailleurs de tes dons la matiere,

Le

Le Sauveur nouveau né veut de toi ces présens.
Veut de toi, veut de toi ces présens.

Si Dieu par sa bonté t'a fait changer de vie,
Ne retourne jamais à ton sale bourbier,
Les Rois sont revenus à leur chere patrie,
Par un autre chemin, en quittant le premier.
En quittant, en quittant le premier.

Ton cœur s'est éloigné du très-Haut par les vices,
Il faut pour l'approcher pratiquer la vertu,
Jesus ne donnera les célestes délices,
Qu'à ceux qui sous ses loix auront bien combattu.
Auront bien, auront bien combattu.

Souverain Roi des cieux, de la terre & de l'onde,
Ne permettez jamais que le mal regne en nous,
Attirez tous nos cœurs, ô beauté sans seconde,
Et faites-nous régner à jamais avec vous.
A jamais, à jamais avec vous.

Du Sacrement de Baptême.

Sur l'Air : *Rocher vous êtes sourd, vous n'avez ritu de tendre*, &c.

DE tous nos sacremens, pécheur voici la porte,
Qui nous ouvre le Ciel, qui nous ferme l'Enfer,

Quand l'Esprit saint chassa de ton cœur Lucifer,
En rempliſſant de Dieu, ton ame déjà morte. (bis.

Mais tu repouſſe Dieu par ta vie animale,
Tu te fais de nouveau l'eſclave du démon,
Le S. Eſprit n'eſt plus ta force & ton timon,
Prodiguant tant de fois la grace Baptiſmale. (bis,

Envain le ſel bémi t'exprima la prudence,
Qui mépriſe ſon Dieu n'eſt qu'un homme imprudent,
Le chaſſant de ton cœur, tu recherche Satan,
On te mit l'habit blanc, & tu perds l'innocence. (bis.

On te fit renoncer devant ton Roi ſuprême,
Aux œuvres de Satan, aux plaiſirs de la chair,
A tout ce qu'ici bas le monde a de plus cher;
Mais ton renoncement n'a paru qu'au Bâtême. (bis.

Tu n'eſt plus cet enfant dont Dieu devint le pere;
C'eſt à faux qu'on te croit frere de Jeſus-C.
Tu n'eſt plus animé de ſon divin Eſprit,
On te nomme chrétien, mais ta vie eſt contraire. (bis.

Ce caractere ſaint, ce ſigne inéfaçable,
Qui fait des bienheureux la joie & les plaiſirs,

Tu deviens de ton cœur & le prêtre & le roi
Pour l'immoler à Dieu par amour & par foi,
Et tu t'immole tout à l'amour de toi-même.
bis.

On fit voir trois vertus infuses dans ton ame,
Par le cierge allumé qu'on te mit à la main,
Tu devois en tout tems éclairer ton prochain,
Et tu t'es obscurci par une vie infâme. *bis.*

Ta main n'opere rien, tu n'as qu'une foi vaine,
Chacun te croit vivant, & Dieu te trouve mort,
Crois-tu d'être chrétien ? ah ! tu te trompe fort,
Un chrétien ne vit pas sans œuvres & sans peine.
bis.

Tu nourris, orgueilleux, une folle espérance,
Quand tu ne remplis pas le devoir d'un chrétien ;
Ajoute à ton espoir la pratique du bien,
Autrement ton salut n'est pas en assurance.
bis.

Quelle est ta charité ? tu ne l'as qu'en peinture,
Tu fais la guerre à Dieu, bien loin de l'adorer,
Tu choque ton prochain, au lieu de l'honorer,
Et par un fond d'orgueil tu tombes à toute heure.

Pese d'un cœur contrit ta premiere innocence,
Mêle l'eau de tes pleurs à l'eau du Sacrement,
Cherche de J. C. le seul contentement,
Et cesse d'opoſer tes mœurs à ta créance. *bis*

Va voir de tems en tems les saints Fonts du Baptême,
Pour y ratifier ce qu'on promit de toi,
Rends-y graces à Dieu qui t'y donna la foi,
Et puis par son secours fais-toi chrétien toi-même. *bis.*

Du Sacrement de la Confirmation.

Sur l'Air : *Sombre déſert, retraite de la nuit*, &c.

DIeu prévoyant nos dangereux combats
Et du démon l'horrible rage,
Pour empêcher qu'il ne nous mette à bas,
Veut, en nous confirmant, nous remplir de courage :
Et par une action qui pénétre nos cœurs,
De tous nos ennemis nous rendre les vainqueurs. *bis.*

Par le premier de tous les sacremens,
Son grand amour nous fit renaître ;
Par le second contre nos mouvemens,
Sa grace nous rend forts & nous fait toujours croître :
Là ce fut son Esprit qui nous fit ses enfans,
Ici c'est sa vertu qui nous rend triomphans. *bis.*

Par le premier nous fûmes faits chrétiens
Et nettoyés de toute offense ;
Par celui-ci nous perdrions tous nos biens
Plutôt que de souiller la robbe d'innocence,
Notre ame en tous les deux reçoit du Dieu de paix,
Un divin caractere & qui dure à jamais. *bis*

Quand le Prélat nous impose ses mains,
Et nous oignit du très-saint chrême,
L'esprit divin contre les sens humains,
Confirma notre cœur en la foi du Baptême:
Professons notre foi hardiment devant tous,
Et par ces onctions soyons humbles & doux. *bis.*

Il appliqua le bandeau sur nos fronts,
Pour nous graver dans la mémoire,
Que le chrétien doit souffrir les affronts,
En faisant de la croix & sa joie & sa gloire ;
Cependant nous mettons en oubli le bandeau
La croix nous fait rougir, nous fuyons le fardeau. *bis.*

Lors qu'il nous dit : je vous donne la paix
Frappant des doigts sur notre joue ;
Il nous fit voir que pour être parfaits,
Il faut bénir le ciel lorsqu'on nous baffoue :
Mais nous bien loin de là, pour le moindre mépris,
Nous nous troublons d'abord, nous en sommes aigris. *bis.*

Helas ! d'où vient que tant de confirmés
Sont abattus comme des lâches,
Armés le soir, le matin desarmés,
Aujourd'hui purs & nets, demain tous pleins de taches :
C'est parce que plusieurs vont à ce Sacrement
Dans un état de mort digne de châtiment. *bis.*

Faisons valoir la Confirmation,
En recueillant toutes nos forces ;
Pour triompher de la tentation,
Du monde, du démon & des sales amorces,
Affermissons nos cœurs dans cette vérité,
Qu'on gagne, en combattant, l'heureuse éternité. *bis.*

Du très-Saint Sacrement de l'Eucharistie :

Sur l'Air : *Helas mes yeux quel changement*, &c.

AMe fidele leve-toi,
Contemple des yeux de la Foi,
Un Dieu qui se réduit dans le rond d'une hostie,
Il s'abaisse pour ton amour,
Rends-toi bien petite à ton tour,
Et que l'amour t'immole à cette Eucharistie.

Que ce sacré mystere est grand !
L'adoré devient l'adorant,
Jesus même est l'autel, la victime & le Prêtre ;
Ce bon Pasteur, ce doux Agneau,
Voulant s'immoler de nouveau,
Entre entier dans nos corps, & bien-tôt cesse d'être.

Dans ce Sacrement précieux,
On rend hommage comme aux cieux,
Au Fils du Tout-puissant, au vrai Fils de Marie:
Nous l'avons présent en effet,
Dieu véritable, homme parfait,
Qui comme sur la croix ici se sacrifie.

Cet Homme-Dieu, ce Souverain,
Nourrit tout l'homme en ce festin,
Sous un double aliment il voile sa substance,
Et déployant tous ses trésors,
Il donne par son sacré corps,
Au corps l'être immortel, à l'ame l'innocence.

Au lieu du pain, au lieu du vin,
On a le corps, le sang divin,
Le pain devient la chair, le vin en sang se change,
Leur voile en cette obscurité,
Nous cache la divinité;
L'ame, le corps, le sang, foi, gloire, amour, louange.

Par la puissance du Très-Haut,
Les accidens sont sans supôt,
Tous nos sens sont trompés, sur-tout l'œil & la bouche:
Le Sauveur se laisse approcher,
Mais on ne peut pas le toucher,
Encore qu'il soit vraie qu'en l'hostie on le touche.

Ce corps qui n'occupe aucun lieu,
Et tout au bord, tout au milieu,
Il est tout dans le tout, tout en chaque partie,
Un seul point contient en Jesus-Christ,
Je le crois, c'est lui qui l'a dit,
Un fragment n'a pas moins que la plus grande Hostie.

Jesus vient tout entier en nous,
Un homme seul a ce qu'ont tous,
Tout divisé qu'il semble, il est indivisible,
Il est présent en mille lieux,
Tout ici bas, tout dans les cieux,
Mais il se voile ici, là haut il est visible.

L'esclave est nourri de son Roi,
Je le crois d'une ferme foi,
Encore que tous les sens combattent cemyste-(tere;
Ne consultons pas la raison,
Laissons toute comparaison,
Le Tout-puissant l'a dit, l'a voulu, l'a pu faire,

Qui fut jamais si liberal?
Et qui vous fut jamais égal?
O pasteur sans pareil! vrai Dieu, vrai pain de (vie!
Vous vous consumez chaque jour,
Dans le brasier de votre amour,
Et puis à vous manger votre cœur nous convie.

L'Ange est frappé d'étonnement,
De voir traiter si privement,
L'esclave avec son Roi, dans cette auguste (Table,

Il semble devenir jaloux,
De ce qu'il ne peut comme nous,
Recevoir dans un corps, ce corps tout adorable.

Ce sacrifice renferme en soi,
Les sacrifices de la loi,
On rend à Dieu l'honneur, on se le rend propice,
On célebre tous ses bienfaits,
Les hommes deviennent parfaits,
On obtient tout de lui par ce seul sacrifice.

Son amour le met sur l'Autel,
Pour rendre à son pere immortel,
Ce que l'homme lui doit, & qu'il ne peut lui rendre;
Servons-nous bien de ce milieu,
Et présentons Dieu même à Dieu,
Entrons dans ses devoirs avec un cœur tout tendre.

Ce bienfaisant Samaritain,
Sous les apparences du pain,
Guerit en nous des maux qui seroient incurables;
C'est lui seul, qui fait que nos cœurs,
Peuvent devenir les vainqueurs
Des honneurs, des plaisirs & des biens périssables.

Approchez fideles amans,

Du plus saint de nos sacremens, (velle ;
Où Jesus Roi nouveau donne une loi nou-
Mangez ce pain qui vous fait Dieu,
Vivez de ce corps glorieux,
Pour vivre en paix en la Pâque éternelle.

Du Sacrement de Pénitence :

Sur l'Air : *Sombre désert, retraite de la nuit*, &c.

VOici, lépreux, un bain pour te laver,
Console-toi, reprens courage,
Tu t'es perdu, Jesus te veut sauver,
Il te présente un ais pour sortir du naufrage,
N'endurcis pas ton cœur, seconde son dessein
En te tendant le bras, il demande ta main.
bis.

Voulant venir à ce sacré lavoir,
Epluche bien ta conscience,
Prévoi les points qui touchent ton devoir
Ayant de l'Esprit saint imploré l'assistance,
Considere avec soin l'objet, le tems, le lieu,
Pour voir en quoi ton cœur s'est bandé contre Dieu. *bis.*

Sois bien contrit avant que d'être absous
Tu seras plus blanc que la neige ;
Car autrement Dieu se met en courroux ;
Un cœur sans repentir fait un grand sacrilege ;
Prens Dieu seul pour motif du regret de ton cœur,
Pour exciter en toi la parfaite douleur. *bis.*

Si tu n'as pas bien dit la vérité,

Dans ta confession derniere,
Pour réparer son invalidité,
Confesse en premier lieu cette vieille matiere
Dis si tu n'as pas fait ce qu'on t'avoit prescrit
Ou si ton cœur d'acier ne fut pas même attrit. *bis.*

Après cela déclare au Confesseur,
Le nombre entier de tous tes crimes,
Afin qu'un Dieu te traite avec douceur,
Lorsqu'il viendra sonder de ton cœur les abymes :
Un crime recellé fait un crime nouveau,
Bien loin de s'alleger, on grossit le fardeau. *bis.*

N'imite point ceux qui pour se couvrir
Usent de mille & mille adresses,
Et qui seroient plutôt prêts de mourir,
Que d'oser déclarer du péché les especes ;
Dis en termes bien clairs, j'ai fait un tel larcin,
J'ai juré, j'ai menti, j'ai fait un assassin. *bis.*

Si par malheur avec un seul péché,
Tu t'en est pris à deux préceptes,
Explique-t-en, ne le tiens pas caché,
Car ce sont devant Dieu deux différentes dettes ;
Mais ne t'amuse point à ce récit en l'air,
Qui nourrit le scrupule & qui n'a rien de clair. *bis.*

Ne déduis pas comme un conte à plaisir
De tes forfaits l'horrible histoire,

Sois-en confus, & conçois le désir,
D'être à Dieu tout de bon, & d'agir pour
sa gloire :
Tâche de faire voir après le sacrement,
Que tu ne penses plus qu'à ton amande-
ment. *bis.*

Quand tu seras sur le point d'être absous,
Monte en esprit sur le Calvaire,
Et du Sauveur embrassant les genoux,
Unis ton repentir à sa douleur amere,
Il est ton supplément, il est seul ton appui,
Ton salut éternel ne se trouve qu'en lui. *bis.*

Quelle faveur, tu tombe tous les jours,
Et sur-le-champ Dieu te redresse ;
Mais s'il est prompt à te donner secours,
Dois-tu pas l'en bénir quand tu sors de
confesse :
Rends-lui grace sans fin, en n'oubliant ja-
mais,
Ce que ton cœur lui doit après tant de bien-
faits. *bis.*

Fais sans délai ce qu'on t'a prescrit,
Fuis le danger de la rechute,
N'abuse point du sang de Jesus-Christ,
Pense à changer de mœurs, cesse de vivre
en brute ;
Si pour te convertir tu fais tous tes efforts,
Tu trouvera la vie, au sacrement des morts.
bis.

Du Sacrement de l'Extrême-Onction.

Sur l'Air : *Rocher vous êtes sourd, vous n'avez rien de tendre*, &c.

CHrétien, jusqu'à la fin nous avons à combattre.
Contre des ennemis qui trament notre mort,
Mais, quand il faut mourir le combat est plus fort,
Et nos cœurs affoiblis, plus sujets à s'abattre.

Hélas qu'un moribond, dans ce conflit extrême,
A besoin d'être aidé du bras du Tout-puissant;
Car outre divers maux, que tout son corps ressent,
Sa pauvre ame en tremblant craint de perdre Dieu-même. *bis.*

La mort se montre à lui sous cent formes horribles,
Le jugement prochain le fait tranfir d'éfroi,
Il ne sçait ce qu'il dit presque tout hors de soi,
Il fait voir qu'il a peur de mille objets terribles. *bis.*

Etant ainsi reduit aux mortelles allarmes,
Le trouble dans l'esprit, le cœur tout agité,
Il se voit au moment d'où pend l'éternité,
Et n'a que des sanglots & des soupirs pour armes. *bis.*

Mais Dieu dont les bontés ſont toujours exceſſives,
Se rend à ſes ſoupirs, il a pitié de lui,
Et pour ne le laiſſer ſi foible & ſans apui,
Lui donne un ſacrement pour armes défenſives. *bis.*

C'eſt l'Extrême-Onction qui délivre ſon ame,
Des reſtes du péché dont elle ſent le poids,
Qui chaſſe les démons, & qui l'aide en ſes croix,
Juſqu'à ce que la mort vienne couper ſa trame. *bis.*

C'eſt par ce ſacrement que l'Eſprit ſaint efface
Les péchés veniels, & même les mortels,
Pourvu qu'on ſoit attrit, l'ame en ayant de tels,
Il donne le pardon & confére la grace. *bis.*

L'eſprit reſſent alors une grande allégreſſe,
Et le cœur enflammé reçoit de la vigueur;
Le corps eſt ſoulagé de l'extrême rigueur
Du mal qui jour & nuit l'affoiblit & le preſſe *bis.*

Souvent l'homme en reçoit une ſanté nouvelle,
Que Dieu par ſa bonté daigne lui départir,
Pour lui donner moyen de ſe bien convertir,
Mais ſouvent cet ingrat en devient plus rebelle. *bis.*

Bien que ce sacrement releve ton courage
Tu ne dois pas laisser d'apprehender beaucoup ;
Car combien en voit-on qui meurent tout d'un coup,
Sans avoir cet apui dans le dernier passage ?
bis.

Ne differe pas trop cette onction extrême,
Car, bien que jusqu'au bout elle soit de saison,
Dès que l'on a perdu l'usage de raison,
On ne sçait ce qu'on fait, on s'oublie soi-même.
bis.

Fais des actes de Foi, d'Amour & d'Espérance,
Desire en tout que Dieu fasse sa volonté ;
Et sans vouloir la mort, le mal, ni la santé,
Accepte l'un des trois avec indifférence. bis.

Déteste au fond du cœur jusqu'à la moindre offense,
Pendant que sur ton corps on fera l'onction ;
Car plus ton cœur sera dans la componction
Et plus il recevra la plus grande abondance.
bis.

Implore le secours de la Reine des Anges,
Invoque ton Patron, & ton Ange gardien,
Les priant de t'aider à mourir en chrétien,
Pour chanter avec eux d'éternelles louanges.
bis.

Enfin ressouviens-toi d'unir ton agonie
A celle du Sauveur attaché sur la croix,

Consacre ton trépas à ses derniers abois,
Pour passer de la mort à l'immortelle vie. *bis.*

Du Sacrement de l'Ordre.

Sur l'Air : *Sombre désert, retraite de la nuit*, &c.

O Clef des cieux ! Sacerdoce divin !
Trône éclatant de notre Eglise !
O dignité qui n'aura point de fin !
C'est par toi que par tout, l'on prêche & l'on baptise ; (Dieu,
Par toi Dieu vient à nous, & nous allons à
Les autres sacremens passent par ce milieu. *bis.*

Controverser l'Ordre sacerdotal,
Ou lui manquer d'obéissance,
Attire en nous quelque accident fatal,
Et d'un Dieu dans l'enfer l'éternelle vengeance ;
Cesse donc huguenot, cesse mauvais chrétien,
De combattre un état d'où découle tout bien. *bis.*

Si nous devons l'honneur & le respect,
A la puissance politique ;
Si notre corps se courbe à son aspect,
Bien qu'elle soit par fois injuste & tyranique :
Quel respect, quel honneur ne faut-il pas avoir,
Pour un prêtre, où le Dieu réside le pouvoir ? *bis.*

Mais, ô malheur ! on ose détracter,
Et se jouer d'un pauvre prêtre ;

Le libertin loin de le reſpecter, (tre,
Lui parle avec mépris, il ſemble être ſon maî-
A ſortir de ſon crime & même à bien mourir,
Il s'obſtine toujours & ni veut conſentir. *bis*

Ordre ſacré, ſource de tout bonheur,
Digne ſujet de nos louanges,
L'homme par toi mérite tout honneur,
Tu le mets au-deſſus des Rois & des Anges,
Tu lui donne pouvoir d'abſoudre les mor-
tels,
Et d'immoler un Dieu ſur nos ſacrés Au-
tels. *bis.*

Penſons à nous, miniſtres du Très-Haut,
Tremblons d'une peur ſalutaire,
Dieu péſera juſqu'au moindre défaut,
Que nous aurons commis dans notre miniſ-
tere; (Oraiſons,
Rendons-nous bien exacts & dans nos
Péſons, ſans nous flatter, tout ce que nous
faiſons. *bis.*

Si tout chrétien doit vivre ſaintement,
Selon l'avis du grand Apôtre,
Nous le devons bien plus étroitement,
D'autant que notre état eſt plus ſaint que
tout autre:
Nous avons avec Dieu plus de proximité,
Exprimons par nos mœurs, quelle eſt ſa
ſainteté. *bis.*

Bien qu'il ſoit vrai qu'en la religion,
On mêne une vie aſſez pure,

Il faut pourtant plus de perfection,
Pour vivre comme il faut dans la clericature;
Saint François comparant un bon prêtre au cristal,
S'abstient de recevoir l'Ordre Sacerdotal. *bis.*

Suivons en tout du Seigneur les desseins,
Marchons sur les pas des Apôtres;
Si nous vivons ainsi qu'on fait les saints,
Nous pourrons hardiment porter au bien les autres;
Mais si nous vivons mal, pourrons-nous sans rougir,
Dire à qui que ce soit, tu devrois mieux agir. *bis.*

Aimons sur-tout, aimons la pureté,
Ayons en horreur l'avarice,
Gardons nos sens, fuyons l'oisiveté,
Pratiquons la vertu, faisons la guerre au vice;
Judas dans les enfers crie, enrage & se plaint
De ce qu'il s'est perdu dans un état si saint. *bis.*

Laissons crier cet infâme apostat,
Bouchons notre oreille à ses plaintes,
Et ne pensons dans un si saint état,
Qu'à remplir nos devoirs par des conduites saintes,
Tous nos emplois sont saints, faisons-les saintement;
Au prix des séculiers nous péchons doublement. *bis.*

Du Sacrement de Mariage :

Sur l'Air : *Rocher vous êtes sourd, vous n'avez rien de tendre*, &c.

VOici le nœud sacré, le nœud indivisible
Par où nous découvrons l'ineffable Unité,
Qui se fit dans le tems entre l'humanité,
Et le Verbe éternel qui se rendit visible. *bis*

Ce nœud exprime aussi l'alliance adorable
De l'Eglise & d'un Dieu qui meurt sur une croix :
Et celle de nos cœurs avec le Roi des Rois,
Qui se donne à manger en la divine Table.

Le point essentiel qui fait le mariage,
Veut de chaque partie un plein consentement,
Que le propre Curé reçoit par leur serment,
En présence de deux qui rendent témoignage.

D'un transport mutuel que la seule mort casse,
L'on donne & l'on reçoit le domaine du corps ;
Pendant que les deux mains s'unissent au dehors,
Les deux cœurs au dedans sont unis par la grace.

C'est par ce sacrement que le Seigneur commande,

Aux nouveaux épousés l'amour & le respect,
Et de n'avoir tous deux que le même intérêt,
Que l'époux soit le chef, que l'épouse en dépende. *bis.*

A l'Epoux.

Epoux petit soleil de tous tes domestiques,
Donne-leur pour le bien & lumiere & chaleur;
Fais-leur voir que le mal attire tout malheur,
Et soutient tes avis par tes propres pratiques. *bis.*

Il est de ton devoir d'user de vigilance,
Et d'unir le travail avec l'autorité,
Afin que fournissant à la nécessité,
Tu ne fournisse point à la vaine dépense. *bis.*

Pour bien garder la foi que tu dois à ta femme,
Et pour ne te souiller par les sales plaisirs,
Rejette promptement tous les mauvais desirs
En triomphant du corps, tu fera regner l'ame. *bis.*

A l'Epouse.

Et toi, sexe dévot, veille bien sur ta fille,
Fais que ta modestie augmente sa pudeur,
Pour abolir son fard néglige ta laideur,
Et conduis bien en paix ta petite famille. *bis.*

Sois avec ton époux de bonne intelligence
Fais en sorte qu'il t'aime au lieu de te hair;
Ne pense selon Dieu, qu'à lui bien obéir,

Et n'abuſe jamais de ſon trop d'indulgence.
bis.

Porte lui grand reſpect & tâche d'être égale,
Soit qu'il ſoit en courroux, ou doux comme un agneau;
Répons à ſon amour, & voyant ton anneau,
Garde-toi de manquer à la foi conjugale. *bis.*

A tous les deux.

Si vous voulez que Dieu par ſa miſéricorde,
Répande ſur vous dix mille faveurs du ciel,
Ne conteſtez jamais, ayez un cœur ſans fiel,
Banniſſez de chez vous la pomme de diſcorde. *bis.*

Ce divin ſacrement a pour fin principale,
De glorifier Dieu par de nouveaux enfans;
Si des plaiſirs brutaux vous n'êtes triomphans,
Vous ſouillez devant Dieu la grace conjugale. *bis.*

Aimez-vous ſelon Dieu, ſoyez-vous bien fideles,
Elevez vos enfans, ne les maudiſſez pas,
Portez tous deux le joug juſqu'à votre trépas
Pour avoir part tous deux aux Nôces éternelles. *bis.*

Sur les huit Béatitudes.

Sur l'Air : *Pourquoi ſoupirer, Thyrſis*, &c.

HEureux mille fois celui qui ne s'attache à rien,
Et qui trouve en Dieu ſeul la ſource de tout bien :

Foulons les richeſses,
Et par nos largeſses,
Gagnons Jeſus-Chriſt,
qui fait le partage,
Et tout l'héritage,
Des pauvres d'eſprit.

Les Débonnaires.

Le cœur humble & doux aura dans l'état glorieux, (reux;
La terre des vivans pour ſon ſort bien-heu-
Loin d'être ſeveres,
Soyons débonnaires,
Chaſsons toute rigueur,
Jeſus nous convie,
A ſuivre ſa vie,
Pleine de douceur.

Ceux qui pleurent.

Jeſus a pleuré, pleurons, & ſoyons déſolés
Afin qu'après la mort nous ſoyons conſolés;
La folle allegreſse,
Produit la triſteſse,
Et les maux affreux:
Mais les larmes ſaintes,
Les ennuis les craintes,
Nous laiſsent joyeux.

Les affamés de la Juſtice.

La ſoif du Sauveur en croix, pour tout le genre humain,
Veut que de la vertu nous ayons ſoif & faim:
Chaſsons la pareſse,
Travaillons ſans ceſse,
Ne négligeons rien;

Bienheureuſe eſt l'ame,
Qui toujours s'enflâme,
Pour faire le bien.

Les Miſéricordieux.

Jeſus fait du bien à tous, imitons ſa bonté,
Ayons pour le prochain beaucoup de charité;
Ce grand Juge accorde
Sa miſéricorde,
A ceux qui la font;
Et rend miſérables
Les impitoyables,
Malheur au cœur prompt.

Ceux qui ont le cœur pur.

C'eſt la pureté du cœur, qui dans l'éternité
Nous fera voir d'un Dieu la haute Majeſté:
C'eſt auſſi par elle,
Qu'une ame fidele,
Contemple en tout lieu;
Et plus l'ame eſt pure
De la créature,
Mieux elle voit Dieu.

Les Pacifiques. (de paix,

Pour être appellés un jour enfans du Dieu
Calmons nos différens, ne conteſtons jamais;
Soyons pacifiques,
Et par nos pratiques,
Apprenons à tous,
Qu'il faut ſur la terre,
Ne faire la guerre
Qu'à notre courroux.

Les Perſécutés.

C'eſt dès ici bas qu'on peut, étant perſécuté,

(lité,
Commencer d'être heureux par la tranquil-
qu'on nous perſécute,
Et qu'on nous rebute,
N'ayons point de fiel,
Souffrons en ſilence,
C'eſt par violence,
qu'on ravit le ciel.

Deſirs pour le jour de la Communion.

Sur l'Air : *Rendez-vous, beauté cruelle*, &c.

ACcourons, Dieu nous convie,
quittons tout *bis* pour ce repas,
Allons au vrai pain de vie,
Ne nous excuſons pas,
Approchons-nous de cette ſource,
De cet arſenal de tout bien,
Nous ne ſçaurions bien faire notre courſe,
Si ce feſtin ne nous ſert de ſoutien.
Nous ne ſçaurions, &c.

Cette table où tout abonde,
Nous fournit *bis* tous nos beſoins,
Celui qui regit le monde,
S'y charge de tous nos ſoins,
Il eſt le paſteur, il eſt la victime,
Il eſt créancier & payeur;
C'eſt un renfort au cœur puſillanime,
A l'indigent un ſage pourvoyeur.
C'eſt un renfort, &c.

quel préſent! quelle largeſſe!
L'homme-Dieu *bis* ſe donne à nous,

La

La charité qui le presse,
Le fait donner tout à tous.
O faveur extraordinaire !
Tous les attributs infinis,
Le Saint-Esprit aussi bien que le Pere,
Sont à ce don étroitement unis.
Le Saint-Esprit, &c.

Pain vivant que je desire,
Mettez fin *bis* à mes desirs,
Grand tout pour qui je soupire,
Faites cesser mes soupirs;
Soyez tout mien, & moi tout vôtre,
Ne vous faites plus desirer, (autre
C'est pour vous seul, & non pour aucun
Que mon cœur doit cesser de soupirer.
C'est pour vous seul, &c.

Que je sois à votre table,
Dans l'état *bis* du Centenier,
Que votre amour ineffable,
M'y souffre au moins le dernier,
Que votre humanité cachée,
Sous les fraîles voiles du pain,
Trouve la foi du saint homme Zachée,
Et son espoir dans le fond de mon sein,
Trouve la foi, &c.

Je voudrois pour ce mystere,
Le respect *bis* & la ferveur,
Qu'avoit votre digne Mere,
En vous logeant dans son cœur;

Faites-moi part, ſource de grace,
De ſes ſentimens les plus ſaints ;
Et preparez dans mon cœur une place,
Digne de vous, & de tous vos deſſeins,
Et preparez, &c.

Amateurs des ames pures,
Qui vivez *bis* parmi les lys,
Nettoyez-moi des ordures,
Dont tous mes ſens ſont remplis :
Purgez juſqu'au fond de mon ame,
Lavez-moi dedans & dehors,
Et m'embraſez d'une céleſte flamme,
Pour recevoir comme il faut votre corps.
Et m'embraſez, &c.

Qu'en tout tems mon ame veille,
Pour garder *bis* ſoigneuſement,
Les yeux, l'odorat, l'oreille,
Le goût, & l'attouchement,
Et que ma langue ſouvent prête
A toucher un corps virginal,
Ne diſe rien que de ſaint & d'honnête,
En abhorrant l'ombre du mal,
Ne diſe rien, &c.

D'où me vient cet avantage,
D'où me vient *bis* ce grand bonheur ?
Qu'à ce beau jour pour partage,
Je loge en moi mon Seigneur ?
Jour fortuné, jour deſirable,
Soyez-vous le bien arrivé,

Vous m'amenez mon Sauveur adorable,
Par qui j'attends d'être à jamais sauvé.
Vous m'amenez, &c.

Il est vrai, je suis indigne
D'approcher *bis* du saint Autel;
Je suis un pecheur insigne,
Je me reconnois pour tel;
Mais, en disant une parole,
Doux Sauveur à qui j'ai recours,
Par cet amour qui dans moi vous immole,
Vous gueriſſez mon ame pour toujours.
Par cet amour, &c.

Permettez que je vous touche,
Par l'amour *bis* & par la foi,
Quand vous entrez dans ma bouche,
Pour vous repoſer en moi:
Si vous n'entrez dans l'ame même,
Lorſque vous entrez dans le corps,
Ma pauvreté ſera toujours extrême,
Malgré mes ſoins & mes plus grands efforts
Ma pauvreté, &c.

Roi des Cieux, Majeſté ſainte,
Tirez-moi *bis* de tout péril,
Imprimez-moi votre crainte,
Juſqu'au bout de mon exil.
Soutien de l'ame famelique,
Faites que mon ame au trépas,
Ayant reçu le Viatique,
Arrive enfin aux celeſtes apas.
Ayant reçu, &c.

Les vertus pour bien communier.

Sur l'Air : *Ah mes ſoupirs ! Ah mes inquiétudes !*

Avant la Communion.

Humilité.

LEs plus grands ſoins, l'amour le plus
inſigne,
Ne te ſçauroient preparer dignement,
Si du Seigneur la main douce & bénigne,
Ne met en toi la grace & l'ornement ;
Sois bien petit, ne te crois jamais digne
De recevoir le Très-Saint Sacrement,
Et Dieu ſera ton ſupplement.

Foi.

Voulant aller à cette ſainte Table,
Fais devancer quelques Actes de foi ;
N'épluche point ce myſtere ineffable,
Pour voir comment Jeſus ſe change en ſoi ;
La foi ſuffit, c'eſt choſe véritable,
Qu'un ſacrement cache à tes yeux ce Roi,
Qui vient ſe donner tout à toi.

Eſpérance.

Après la foi, fais ſuivre l'eſpérance,
Sans néanmoins t'eſtimer innocent ;
Il faut l'eſpoir, il faut la defiance,
Et s'avouer toujours très-impuiſſant ;
Jeſus petit ne veut point d'arrogance,
Car tôt ou tard un juſte châtiment,
Abbat l'orgueil en un moment.

Charité.

Puiſque ton Dieu par ſa bonté ſuprême,
Daigne venir faire en toi ſon ſéjour,

Ne faut-il pas que ton amour extrême
Porte ton cœur à l'aimer à son tour ;
Dresse-lui donc un autel dans toi-même,
Pour t'immoler au feu de son amour,
L'aimant, le louant nuit & jour.

++ ++ ++ ++ ++ ++ ++ ++ ++ ++ ++ ++

Après la Communion.

Prudence.

AYant reçu la sagesse éternelle,
Fais qu'elle soit ta regle & ton compas.
Gouverne-toi d'une façon nouvelle,
Sois bien prudent, mesure tous tes pas :
N'écoute plus la prudence charnelle,
Sevre ton cœur des plaisirs d'ici bas,
Après cet auguste repas.

Justice.

Portant en toi le soleil de justice,
Rends à chacun tout ce que tu lui dois,
Au Tout-puissant, humble, hommage & service,
A toi l'horreur, le mépris & la croix :
A ton prochain, l'honneur, le bon office,
La charité jusqu'aux derniers abois,
Et tout pour plaire au Roi des Rois.

Force.

Ce pain des forts t'ayant donné des forces
Fais-les valoir contre tes ennemis,
Foule à tes pieds leurs funestes amorces,
Et ne fais plus ce qui n'est point permis :
Sois génereux, il faut que tu t'efforces,
Pour mériter d'un cœur humble & soumis,
Les biens que Jesus t'a promis.

Tempérance.

T'étant repû de la manne celeſte,
Vis ſobrement, abhorre tout excès,
Plus tu ſeras temperant & modeſte,
Plus auras-tu vers Jeſus libre accès.
Marche avec ſoin, tout le tems qui te reſte,
Par les ſentiers que lui-même a tracé,
Souffrant, ſans dire : c'eſt aſſez.

Abregé de la Paſſion de Notre Seigneur JESUS-CHRIST.

Sur l'Air : *Mons de Gangé l'arriere garde.*

PLeure, pécheur, pleure ſans ceſſe,
Ne donne point trêve à tes pleurs ;
Jeſus des Anges la lieſſe,
N'eſt plus qu'un homme de douleurs.
Le nombre exceſſif des offenſes
Que tu commets à tous momens,
Cauſe l'excès de ſes ſouffrances,
Et la rigueur de ſes tourmens.

En ſe livrant il te delivre,
Sa miſere fait ton bonheur,
Sa mort ſanglante te fait vivre,
Et ſon mépris fait ton honneur.
Médite ſa paſſion dure,
Et pour repondre à ſon amour,
Ayant peſé ce qu'il endure,
Uſe envers lui d'un prompt retour.

Dès que le Sauveur de nos ames
Prevoit des ſoldats l'eſcadron,

Tout brûlant d'amoureuſes flammes,
Paſſe le torrent de Cedron,
C'eſt par ce torrent qu'il t'exprime
Le déluge de ſes travaux,
Et combien pour laver ton crime,
Il lui faudra ſouffrir de maux.

Il prie au jardin des Olives,
Couvert de ſang & de ſueur,
Par des angoiſes exceſſives,
Qui le font tranſir de frayeur :
Son ame pour ta perte eſt triſte,
Et commence à te reprocher
Que toujours ton cœur lui reſiſte,
Plus dur qu'un juif & qu'un rocher.

Il ſe proſterne contre terre,
Et ne peut plus preſque parler ;
Lorſque cette douleur le ſerre,
Un Ange le vient conſoler.
Il lui preſente le Calice,
Jeſus l'accepte à deux genoux,
Pour te delivrer du ſupplice,
Offrant deja ſa mort pour tous.

Sitôt que ſa priere eſt faite,
Voilà l'eſcadron des ſoldats ;
Judas qui s'eſt mis à la tête,
Redouble effrontement le pas.
Ce tygre oſe baiſer ſon maître,
Le ſaluant par fixion.
Tu ſais, pécheur, comme ce traître,

Par l'indigne Communion.

Jesus se colle sur sa bouche,
L'embrasse & le traite d'ami,
Mais, le brutal que rien ne touche,
N'entend plus sa voix qu'à demi;
Et pour lui declarer la guerre,
Il se sert d'un baiser de paix;
Ainsi, toi chetif ver de terre,
Tu le vends sous de faux attraits.

Dans le tems que Judas l'embrasse
Les Juifs l'attachent pieds & mains,
Sans que les attraits de la grace
Puissent toucher ces inhumains;
Il se laisse charger de chaînes,
Pour t'affranchir de tes liens;
Mais tu te moque de ses peines,
En refusant d'être des siens.

Tous ses amis prennent la fuite
Hormis d'un, couvert d'un linceul,
Lequel saisi de crainte ensuite,
Le laisse, aussi bien qu'eux, tout seul.
Tu serois prêt, pécheur mon frere,
De suivre au Tabor le Sauveur;
Mais s'il faut le suivre au Calvaire,
Sur-le-champ tu manque de cœur.

On lui fait chez Anne un outrage
Qui merite à bon droit l'enfer,
Un cruel frappe son visage,

Avec un gantelet de fer.
Ingratitude ſans pareille !
Malchus, cet infâme valet,
A qui jeſus remit l'oreille,
Lui donne avec toi ce ſoufflet.

C'eſt dans une grande aſſemblée
Qu'il reçoit cet inſigne affront,
Sans que ſon ame en ſoit troublée,
Le calme paroît ſur ſon front ;
Il ne dit à ce ſanguinaire,
Qu'un petit mot avec douceur,
Lorſque tu fumes de colere
En pourſuivant ton agreſſeur.

De la maiſon de ce Pontife,
Les juifs l'amenent garroté,
A celle du cruel Caiphe,
En le raillant de tout côté.
Ils voilent ſa face divine,
Et chacun penſant le tromper,
Le frappe en lui diſant ; devine,
Qui de nous vient de te frapper.

Jeſus ſe tait quand on l'accuſe,
Il laiſſe dire aux faux témoins,
Lorſqu'en tout ta langue t'excuſe,
De peur qu'on ne t'eſtime moins.
On ajoute aux faux témoignages
Les coups de poing & les crachats,
Lorſque par tes libertinages,
Tu ſuis les juifs en tous leurs pas.

C'eſt ici que le lâche Pierre
Qui vouloit mourir pour jeſus,
Au ſimple abord d'une chambriere,
jure qu'il ne le connoît plus.
Il joint d'horribles anathèmes
A ſon triple renoncement,
Et tu joins à mille blaſphêmes
Un horrible debordement.

jeſus regarde ſon Apôtre,
Après que le coq a chanté,
D'abord Pierre devint tout autre,
Pleurant ſon infidelité.
Depuis long-tems Dieu te regarde,
Te preſſant de te convertir;
Mais toi, bien loin d'y prendre garde,
Tu tâche de t'en divertir.

judas ayant trahi la vie,
S'étrangle enfin par deſeſpoir,
Et ſa mort tragique eſt ſuivie
Des maux qu'on ne peut concevoir.
Garde toi de perdre eſperance,
Penſant à ton iniquité,
Tu ferois tort à la clemence
Du Sauveur qui t'a racheté.

On amene devant un juge
Le juge de tout l'Univers,
A qui l'on prépare un deluge
De mille ſupplices divers.
Pilate eſt d'abord bien en peine

De condamner un innocent,
Il fait en ſorte qu'on le mene
Devant Herode en l'excuſant.

Herode & ſa Cour infernale,
Par mepris le font habiller
D'un habit blanc qui le ravale,
Voulant à plaiſir le railler.
Cet habit condamne ſans ceſſe
Ton luxe & ta mondanité,
Lorſqu'en depit de ta baſſeſſe
Tu te fais grand par vanité.

Pilate aux juifs voulant complaire,
Puiſque tous ſes efforts ſont vains,
Condamne un Dieu ſi debonnaire,
Et l'abandonne entre leurs mains.
C'eſt ainſi que par complaiſance
Tu condamne cet innocent,
Quand par ta noire médiſance,
Tu t'en prends à ton frere abſent.

Ce juge met en paralelle,
Barabbas avec le Sauveur,
Et ſoudain ſon peuple infidele,
A jeſus prefere un voleur.
Pécheur, chaque jour tu poſpoſe
Au moindre appas de tes plaiſirs,
L'aimable auteur de toutes choſes,
Unique objet de mes deſirs.

Approchons-nous de la Colomne.

Z S691

Où Jesus est mis en lambaux,
Par les coups sanglans que lui donnent
L'horrible bande des bourreaux ;
La Loi des Juifs a des limites,
En fouettant les plus scelerats,
Mais, helas ! ces cruels comites,
Envers lui ne l'observent pas.

Son chef reçoit mille blessures
Dans le tems qu'il est couronné,
Pour te delivrer des tortures,
Son amour l'ayant condamné ;
Pécheur, bien que ta cher frissonne,
Prens part à son couronnement ;
Si tu prétens à la couronne
Que Dieu donne éternellement.

Plein de crachats chacun le hue,
Feignant de flechir les genoux,
A chaque fois qu'on le salue,
On ajoute aux brocards, les coups ;
Vêtu d'un manteau d'écarlate,
Tenant une canne à la main,
Voilà l'Homme, leur dit Pilate :
Le connois-tu, peuple inhumain.

Jesus porte la croix pesante
Sur laquelle il doit expirer,
Tandis que sa Mere tremblante
Ne fait par tout que soupirer :
Detrompe-toi, pécheur rebelle,
Tu t'abuse fort si tu crois

Acquerir la gloire éternelle,
Sans porter tous les jours ta croix.

La Vierge notre auguſte Dame,
Voit ſon Fils du poids accablé,
Elle gemit elle ſe pâme,
Jeſus de ſon mal eſt troublé.
Peux-tu voir cette triſte Mere,
Et ſon Fils courbé ſous ſon faix,
Sans ſentir leur douleur amere,
Et t'affliger pour tes forfaits?

On le cloue à l'arbre de vie,
Au milieu de deux ſcélerats,
Et par malice & par envie
Les juifs deſirent ſon trépas.
Ingrat, par l'offenſe mortelle,
Tu fais l'office de bourreau,
Quand ton cœur & ta main cruelle,
Le crucifient de nouveau.

Ce Roi du ciel & de la terre,
Pourroit mettre dans le cercueil,
Avec un ſeul coup de tonnerre,
Tous les Juges bouffis d'orgueil;
Il pourroit les reduire en cendre
Pour les forfaits qu'ils ont commis;
Mais ſa bonté te veut apprendre
Le pardon de tes ennemis.

Les cieux, les airs, la terre & l'onde,
Se revêtent d'un habit noir,

Rés S691

Tandis que le Sauveur du monde
Pleure & se meurt sous le pressoir.
Expire ici, jesus expire
Sur cet autel de son amour,
Il a tout souffert sans mot dire,
En te taisant, souffre à ton tour.

La lance, après son trépas même
Déchire son corps tout nouveau,
Pour te laver par le Baptême,
Dans son sang entre-mêlé d'eau.
Choisis du côté l'ouverture,
Pour ton azyle & ton appui,
Et mets-toi dans sa sépulture,
Pour ressusciter avec lui.

Pense souvent aux durs supplices
Que jesus a souffert pour toi,
Si tu veux mourir aux delices
Qui te font violer sa loi.
Honore sa mort douloureuse,
Fais valoir son sang précieux,
Pour te joindre à la troupe heureuse
Qui l'aime à jamais dans les Cieux.

Les sept dernieres paroles de jesus mourant.

Sur l'Air: *Si vous voulez savoir le secret de mon ame.*

Parlez sacré-Docteur, du plus haut du Calvaire,
Où le poteau honteux vous sert d'illustre chaire,
Et le comptoir sanglant pour payer ma rançon;

Je ſuis las d'écouter les diſcours des écoles,
C'eſt de vous que je veux aprendre ma leçon
Cher Maître expliquez-moi vos dernieres paroles.

Mon pere pardonnez-leur, parce qu'ils ne ſavent pas ce qu'ils font.

Mon Fils apprends de moi le pardon des injures, (bleſſures,
Quand ton prochain t'aura tout couvert de
Demande ſon ſalut, prête-lui ton ſecours;
Avoir la haine au cœur & le *pater* en bouche, (jours;
C'eſt donner un Arrêt contre toi tous les
Qu'envers tes ennemis mon exemple te touche.

Je vous dis en vérité que vous ſerez avec moi aujourd'hui dans le paradis.

Ce Larron trop heureux veut être en ma mémoire, (gloire,
Mais je le veux loger aujourd'hui dans ma
Recompenſant bientôt un amour ſi ſoudain
Lorſque je te promets la grace & l'aſſiſtance,
Je ne te promets pas que tu vivras demain;
Mais donc de tes péchés aujourd'hui pénitence.

Femme, voilà ton fils: Jean voilà ta mere.

Lorſque je laiſſe à Jean, mon vrai dépoſitaire,
Un parfait cœur du Fils, & ma Mere pour mere,
Je veux vers tes parens ton amour & tes ſoins

Je suis las d'écouter les discours des écoles,
C'est de vous que je veux aprendre ma leçon
Cher Maître expliquez-moi vos dernieres paroles.

Mon pere pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font.

Mon Fils apprends de moi le pardon des injures, (blessures,
Quand ton prochain t'aura tout couvert de
Demande son salut, prête-lui ton secours;
Avoir la haine au cœur & le *pater* en bouche, (jours;
C'est donner un Arrêt contre toi tous les
Qu'envers tes ennemis mon exemple te touche.

Je vous dis en vérité que vous serez avec moi aujourd'hui dans le paradis.

Ce Larron trop heureux veut être en ma mémoire, (gloire,
Mais je le veux loger aujourd'hui dans ma
Recompensant bientôt un amour si soudain
Lorsque je te promets la grace & l'assistance,
Je ne te promets pas que tu vivras demain;
Fais donc de tes péchés aujourd'hui pénitence.

Femme, voilà ton fils: Jean voilà ta mere.

Lorsque je laisse à Jean, mon vrai dépositaire,
Un parfait cœur du Fils, & ma Mere pour mere,
Je veux vers tes parens ton amour & tes soins

Je le donne pour fils à cette mere aimable,
Afin de t'assurer qu'en tes divers besoins,
Pour elle mon amour te sera favorable.
Mon Dieu pourquoi m'avez-vous délaissé.
Si la tentation de ton cœur prend la place
Y faisant succeder l'orage à la bonace,
Les troubles au repos & la guerre à la paix
Souviens-toi que je meurs par un arrêt severe, (lets;
Tourmenté des bourreaux, bafoué des va-
Abandonné de tous, même de Dieu mon pere. *J'ai soif.* (me,
La soif dont je me plains sur ce gibet infâ-
T'exprime le desir que consume ton ame,
De payer le très-Haut, & de te convertir;
Puisque je prends pour toi du vinaigre en breuvage, (compatir,
Prens ma coupe à ton tour, pense à me
Et quitte de péché l'effroyable esclavage.
Tout est accompli.
Si tu peux t'affermir dans un saint exercice
Qui chasse de ton cœur tous les ans un seul vice,
Tu le verras un jour de vertu tout rempli;
j'ai pati, j'ai prêché toujours avec constance;
Veux-tu dire avec moi que tout est accompli
Fuis le mal, fais le bien avec persévérance.
Mon pere je remets mon ame entre vos mains.
Enfin je laisse tout pour ton seul avantage,
Mon sang pour te laver, mes habits au partage,

Mon corps à cette Croix & ma vie au trépas.
Je remets mon esprit à l'Auteur de son être,
A mon pere éternel, terme de tous mes pas;
Donne-toi tout à lui, reconnois-le pour maître.

Pécheur ne me fais pas cette cruelle injure,
De dire faussement que la mort que j'endure
N'est point pour racheter tous les enfans d'Adam;
Je meurs, je meurs pour tous, & quoique l'erreur fasse,
Tu peux si tu le veux, triompher de Satan,
Du monde & de la chair, assisté de ma grace.

Si les bienfaits reçus vivent dans ta mémoire,
Par un juste retour travaille pour ma gloire
Et tu travailleras pour ta félicité;
Pratique les leçons que je viens de te faire,
Et fais servir le tems à ton éternité:
Tant que tu seras fils, je serai toujours pere.

A l'honneur de la Ste Croix de Jesus-C.

Sur l'Air: *Puisque son dessein m'est contraire.*

APprenez-moi fervente Helene
A chercher jour & nuit la Croix,
Faites que sans reprendre haleine,
Je courre après ce sacré Bois,
Et que je puisse avec Jesus,
Y rendre les abois dessus;

Incomparable Imperatrice,
Faites que je trouve avec vous,
L'Autel du ſanglant ſacrifice
Que le Sauveur offrit pour tous;
Dès que mon œil l'appercevra,
Mon cœur d'aiſe en treſaillira.

Voici ce bel arbre de grace,
Qui reſtaura tout l'Univers,
Et qui ſeul tout arbre ſurpaſſe,
En feuilles, en fleurs, en fruits divers;
La voici cette aimable Croix,
Trône ſanglant du Roi des Rois.

O Croix, étendart vénérable,
Tu portas l'innocent Agneau,
Qui fut occis comme coupable,
Pour ſauver la vie au troupeau;
Et qui par ſes âpres douleurs,
A mis fin à tous nos malheurs.

Auguſte Croix toujours prévue
Du trois fois ſaint dans ſes conſeils,
Tous nos ayeuls t'ont attendue
Avec des deſirs ſans pareils:
Ils ont tous ſoupiré pour toi,
Remplis d'eſpérance & de foi.

Noé te fit voir en ſon Arche,
Moyſe en ſon ſerpent d'airain,
Il ne fut aucun Patriarche
Qui ne t'eut gravée en ſon ſein;

Divers Prophêtes ont prédit
Combien grand ſeroit ton crédit.

Ce fut par un choix volontaire
Que mon divin maître t'élut,
Pour opérer ſur le Calvaire,
Le tous les hommes le ſalut :
Je te veux choiſir à mon tour,
Et te porter pour ſon amour.

Un arbre bleſſa la nature,
Par l'art d'un ſerpent envieux ;
Mais tu reparas cette injure
En nous donnant l'entrée aux cieux :
Tu fais revivre, ô ſainte Croix,
Tous ceux que fit mourir ce bois.

Le ſang vainqueur dont tu fus teinte,
Fait vaincre aux Martyrs les tourmens,
C'eſt à lui que l'Egliſe ſainte
Doit la vertu des Sacremens ;
Le Sauveur mort que tu ſoutiens,
Anime les cœurs des Chrétiens.

Je mets en toi toute ma gloire
Et tout mon véritable honneur,
Par toi j'eſpere la victoire,
Et du Ciel l'éternel bonheur :
Sans toi je ne poſſede rien,
Souffrir eſt ma force, mon bien.

O Croix ! mon unique eſpérance,

Demeure empreinte dans mon ſein ;
Fais-moi reſſentir la ſouffrance
De Jeſus-Chriſt leur ſouverain,
Et laiſſe-moi les inſtrumens
De ces indicibles tourmens.

Je te demande la colomne,
La robe blanche & le bandeau,
Les trois boetes, la couronne,
La canne & le ſanglant manteau ;
Joins-y le vinaigre & le fiel,
Qui me ſont plus doux que le miel.

Il faut auſſi que tu m'accorde
Le coq, l'aiguiere & le baſſin,
Le vin myrrhé, les dès, les cordes,
Et le calice du jardin,
Les cloux, l'échelle & le marteau,
Le coutelas & l'écriteau,

Imprime au fond de mes entrailles
L'éponge, les verges, les fouets,
Les nerfs de bœuf & les tenailles,
Avec la myrrhe, l'aloës,
La bourſe & les trente deniers,
Un rameau des ſaints oliviers.

Enfin, laiſſe-moi la tunique,
Le fer qui perça ſon côté,
Le voile ſaint de Veronique,
Avec ſon ſuaire emprunté :
Le gant, le fanal, le flambeau,

Les doux parfums & le tombeau.

Puiſque la Croix m'eſt néceſſaire
Pour vivre & regner à jamais,
Je veux l'aimer, je veux m'y plaire,
Et pour Dieu la porter en paix ;
Je veux en tout avoir pour but
Cet arbre ſaint de mon ſalut.

Que l'avare aime ſa richeſſe,
Et l'ambitieux ſa grandeur,
Que le brutal cherche ſans ceſſe
Les plaiſirs qui me font horreur :
Pour moi puiſque j'en ai le choix,
Je veux être enfant de la Croix.

Crucifiez, ô mon doux maître,
Mon corps, mon eſprit & mon cœur,
Afin que je commence d'être
De vos travaux l'imitateur :
Et que je faſſe voir à tous
Qu'il fait bon endurer pour vous.

Ne ſouffrez pas que je murmure
Des croix qu'il vous plaira m'offrir,
Faites, mon Dieu, que ſans meſure,
Je ſois tout prêt à les ſouffrir :
Et qu'en ſuivant le ſaint larron,
De méchant je devienne bon.

Faites que d'un courage extrême
Je ſurmonte par votre Croix,

La chair, le monde & l'enfer même,
Qui m'ont surmonté tant de fois :
Et qu'après les avoir domptés,
j'aille au Ciel aimer vos bontés.

LIVRE SECOND.

Sur les Principales Fêtes de la Ste Vierge.

Sur l'Air : Que peut-on vous chanter de plus doux que l'amour, *&c.*

Son Immaculée Conception.

LOin d'ici vieux serpent, ennemi des mortels,
La Fille du très-Haut ne craint point ta morsure :
Sainte Anne la conçoit sans tache & sans souillure,
Pour démolir tous tes autels ;
je vous crois, ô belle Marie,
Conçue sans péché, quoique l'on die.

Sa Nativité.

Beau chef-d'œuvre de Dieu, votre adorable nom
Rejouit tout le Ciel aussi bien que la terre,
Il fait gemir l'enfer qui nous faisoit la guerre
Nous ne craignons plus le démon ;
Ce doux nom, Dame sans seconde,
Sera le boulevard de tout le monde.

Sa Présentation.

Vous dressez l'étendart de la Virginité,

En vous offrant à Dieu dès les trois ans au
Temple,
Vous y faites trois vœux, & votre ame y
contemple
Le trois fois saint dans l'Unité;
Présentez, Vierge débonnaire,
Nos cœurs, nos corps, nos biens à Dieu
le Pere.

Son Annonciation.

Vous dessendez si bas par votre humilité,
Quand le Ciel vous choisit pour la mere
du Verbe,
Que confondant d'abord l'homme altier &
superbe,
Vous ravissez la Trinité;
Mais aussi le nom de servante,
Vous rend auprès de Dieu toute puissante.

Sa Visitation.

Vous comblez de faveurs & de divers tré-
sors
L'auguste Elisabeth, son fils & Zacharie;
Visitez sans tarder, ô divine Marie,
Nos cœurs, nos esprits & nos corps,
Visitez notre pauvre France,
Et laissez-vous toucher à sa souffrance.

Sa Maternité.

Votre maternité que j'adore à genoux,
Vous rend tout à la fois & la fille & la mere,
Et l'épouse d'un Dieu que vous avez pour
pere,
Pour fils unique & pour époux:
Tout le Ciel, mere sans pareille,
Loue, adore & bénit cette merveille.

Sa Purification.

Dans les siécles passés vit-on rien de pareil?
On rachette à vil prix le Redempteur du monde,
On voit purifier votre Vierge féconde,
Plus brillante que le soleil.
Imitons Jesus & Marie,
Soyons pauvres & purs durant la vie.

La Fête de son divin Cœur.

J'aurois trop d'un seul œil, d'un seul pied, d'une main;
Mais de cœurs j'en voudrois au moins une centaine,
Pour les offrir au cœur de cette souveraine
Qui cherit tout le genre humain:
Ah! je veux, ô cœur tout aimable,
Vous aimer d'un amour invariable.

Ses inconcevables douleurs.

Vos extrêmes douleurs égaloient votre amour,
Lorsqu'au pied de la Croix, vous demeuriez constante,
Voyant de votre fils la passion sanglante:
Crucifiée à votre tour,
Vous souffriez alors un martyre
Qu'on n'a jamais compris ni sçu décrire.

Son Assomption.

Digne Reine du Ciel, votre sublimité,
Au côté de Jesus, sur les neuf cœurs des Anges,
Occupe tous les saints à chanter vos louanges,

Aux

Aux pieds de votre Majeſté,
Secourez du haut de la gloire
Ceux qui ſont ici bas votre mémoire.

Notre dévotion envers elle.

Soyons tous bien dévots à la mere de Dieu,
Décorons ſes autels, recitons le Roſaire,
Rendons-nous ſes captifs, prenons le ſcapu-
Et faiſons-le aimer en tous lieux; (laire
Prions-la qu'elle nous ſeconde,
Lorſqu'il faudra partir pour l'autre monde.

A l'honneur de la très-digne Mere de Dieu.

Sur l'Air: *En vain je veux celer*, &c.

PUblions la grandeur
De celle dont le cœur,
En s'abaiſſant,
Ravit le Tout-puiſſant.
C'eſt vous, Marie,
Temple ſacré,
Palme fleurie,
De Dieu chérie,
Au plus haut degré.

De toute éternité,
L'auguſte Trinité,
A fait deſſein
De benir votre ſein.
O favorite
Du Roi des Cieux,
Mere bénite,
Votre mérite
Eclate en tout lieu.

Il n'eſt rien d'excellent,
De divin, de brillant,
D'humble & de doux,
Qui ne ſe trouve en vous.
Vierge féconde,
Miroir des Saints,
Douceur du monde,
La terre & l'onde
Sont entre vos mains.

On n'a point entendu
Qu'aucun ſe ſoit perdu,
Votre pouvoir
Ayant fait ſon eſpoir.
Ma bonne mere,
Vous le ſçavez,
Par vous j'eſpere
L'heureux ſalaire,
Qu'on donne aux ſauvés.

Ceux qui vous ſerviront
Un jour contempleront
Votre beauté,
Dans la ſainte cité.
Médiatrice
De mon ſalut,
Soyez propice
A mon ſervice,
Qui vous a pour but.

Que votre humilité
Chaſſe ma vanité,

Et mon orgueil,
Ce dangereux écueil.
Mere très-pure,
Purgez mon cœur
De toute ordure,
Et qu'à toute heure
J'aime la pudeur.

Puiſque Dieu vous élut
Pour mere du ſalut,
Lorſque par vous,
Il deſcendit à nous.
Vierge fidelle,
Celeſte apui,
Soyez mon aîle
Et mon échelle,
Pour monter vers lui.

Dans mes afflictions
Et mes tentations,
Soyez d'abord
Mon aide & mon confort.
Que la mémoire
De votre nom,
Pour votre gloire,
Ait la victoire,
Malgré le demon.

Le monde & tout l'enfer
Auſſi-bien que la chair,
Font leur effort
Pour me cauſer la mort.

Reſtauratrice
Du genre humain,
Par votre office
De protectrice,
Tendez-moi la main.

Les biens que nous avons,
Nous ne les recevons,
De mon Sauveur,
Que par votre faveur;
Source de grace,
Divin canal
Par où tout paſſe,
Fondez ma glace,
Soyez mon fanal.

On n'apprehende rien,
Dès qu'on vous aime bien,
Vos bien-aimés,
Ne periront jamais:
Que je vous aime,
Mere d'amour,
Juſqu'à l'extrême,
Plus que moi-même,
De nuit & de jour.

Je vous aime trop peu,
Faites que votre feu,
Me forme enfin,
Un cœur de Séraphin.
Que ſi mon ame,
Ne brûle pas,

De votre flamme,
O ſainte Dame,
Je veux le trèpas.

Les ſept Allégreſſes de la Mere de Dieu.

Sur l'Air : *Nos petits moutons*, &c.

CHaſſons nos ennuis & nos triſteſſes,
Que nos cœurs nagent dans le miel,
En renouvellant les allégreſſes
Qu'a reçu la Reine du Ciel.
Jettons-nous aux pieds de cette Dame,
Source de tendreſſe pour nous,
Et juſqu'à ſept fois du fond de l'ame,
Diſons-lui : Rejouiſſez-vous.

Son Annonciation.

Rejouiſſez-vous, belle Marie,
Temple vivant du Saint-Eſprit,
Le pere Eternel vous a choiſie,
Pour la mere de Jeſus-Chriſt ;
Oyez Gabriel qui vous annonce
De la Trinité le deſſein,
Dieu n'attend qu'un *Fiat* en reponſe
Pour s'incarner dans votre ſein.

Sa Viſitation.

Rejouiſſez-vous, Mere divine,
Par vos paroles, le Sauveur,
Quand vous viſitez votre couſine,
Rend ſaint ſon petit précurſeur.
O que tous vos mots ſont efficaces !
O qu'il vous fait bon écouter !
Vous comblez nos cœurs de mille graces,
Quand vous daignez nous viſiter.

La Nativité du Sauveur.

Rejouiſſez-vous, ô Vierge ſans ſeconde,
Votre auguſte fécondité,
Qui produit le Roi de tout le monde.
Conſacre votre pureté :
Ces deux qualités jointes enſemble,
Font flechir par tout les genoux,
Avec ces deux mots mon ame aſſemble
Tout ce qu'on peut dire de vous.

L'Adoration des Mages.

Rejouiſſez-vous, voici trois Mages
Chargés d'encens, de myrrhe & d'or,
Ils viennent de loin pour faire hommage
Au ſaint enfant votre Tréſor : (Prêtre,
Par la myrrhe ils croyent qu'il eſt grand
Ils croyent par l'encens qu'il eſt Dieu,
Ils font voir par l'or qu'il eſt leur Maître,
Et le Roi des Rois en tout lieu.

Le recouvrement de Jeſus au Temple.

Rejouiſſez-vous, ô triſte mere,
Votre Jeſus vous eſt rendu,
La grace & l'amour de Dieu ſon pere,
Vous l'ont gardé trois jours perdu.
Faites que je trouve ô Vierge ſainte,
Ce tréſor de vos bien-aimés,
Et que par l'amour & par la crainte,
Mon cœur le conſerve à jamais.

L'apparition du Sauveur reſſuſcité.

Rejouiſſez-vous, Reine de gloire,
Votre cher fils reſſuſcité,
Vient vous faire part de ſa victoire,
Revêtu d'immortalité :

Ce grand conquérant, ce Roi ſuprême,
Qui ſeul a briſé nos fers,
Vient de triompher de la mort même,
De ſes bourreaux & des enfers.

Son Aſſomption & ſon Couronnement.

Rejouiſſez-vous, ô tabernacle
Du trois fois Saint, le Dieu des Dieux,
Vous êtes le luſtre & le ſpectacle
Des Saints & des Anges aux cieux.
Du trône éclatant, aſtre des aſtres,
Où vous triomphez pour toujours,
Jettez vos regards ſur nos déſaſtres,
Et donnez-nous un prompt ſecours.

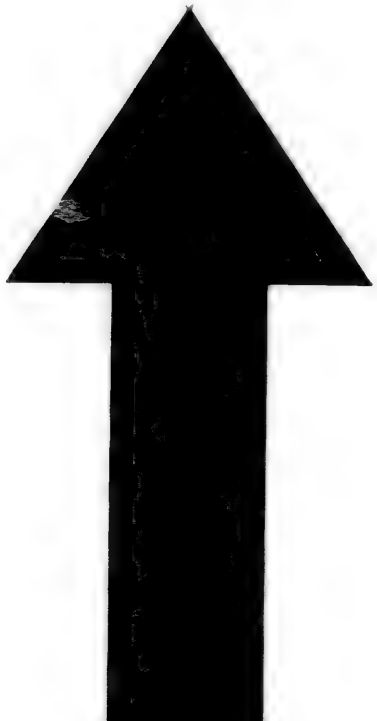
Lorſque nous ſerons par les triſteſſes,
Accablés d'eſprit & de cœur,
Chantons doucement les allégreſſes
De cette mere du Sauveur.
Si nous goûtons bien chaque myſtere,
Nous en tirerons du renfort,
Et par le ſecours de notre mere,
Nous ſerons joyeux à la mort.

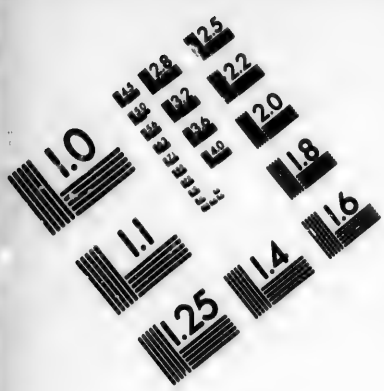
Sur le ſacré Roſaire de la Mere de Dieu :

Sur l'Air : *Rocher vous êtes ſourd, vous n'avez rien de tendre*, &c.

L'ANNONCIATION.

UN Ange vient du ciel annoncer à Marie
Qu'elle doit concevoir le fils du Tout-puiſſant,
Elle ouvre tout ſon cœur très-pur, très-innocent,





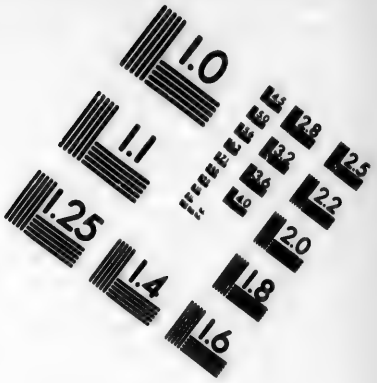
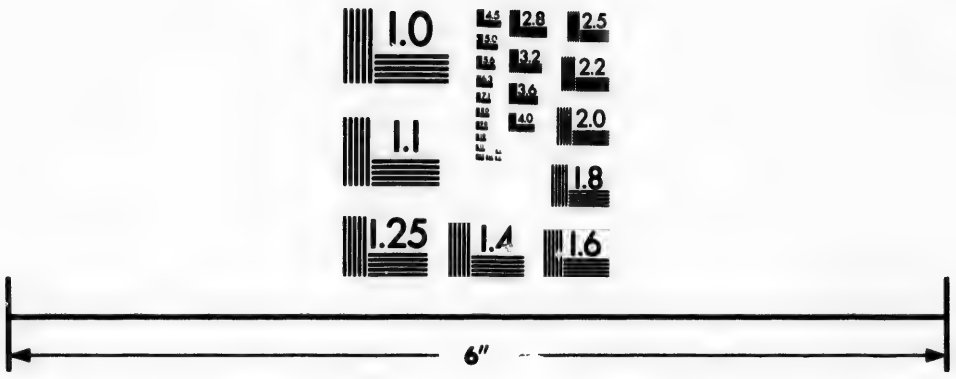
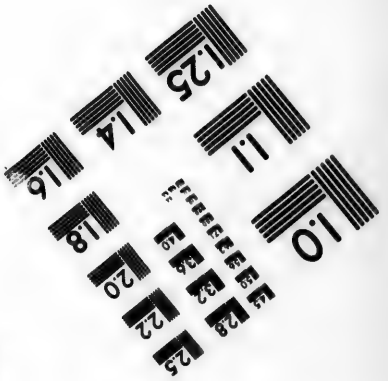


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Concevons son saint fils par une sainte vie.

La Visitation. *bis.*

Cieux ! qu'il fait beau voir cette céleste Dame, (bois:
Courir par les valons, les côteaux & les
Vers sainte Elisabeth enceinte de six mois :
Prions-la fréquemment de visiter notre ame.

La Nativité du Sauveur. *bis.*

Ce bel astre divin, cette auguste princesse,
Produit un beau soleil au milieu de la nuit,
Son pere & son époux est devenu son fruit:
Jettons-nous à leurs pieds & renaissons sans cesse. *bis.*

Sa Présentation au Temple.

Marie offre au très-Haut l'Agneau de Dieu sans tache,
Qui seul peut lui payer ce que nous lui devons, (avons :
Et de qui seul dépend tout ce que nous
Présentons-lui nos cœurs, aimons-le sans relâche. *bis.*

Le recouvrement de Jesus au Temple.

Ayant perdu son fils, elle le trouve au Temple, (discours;
Au milieu des Docteurs charmés de ses
Après l'avoir cherché l'espace de trois jours:
Puissions-nous le trouver en suivant son exemple. *bis.*

L'Oraison au Jardin.

Jesus prie au Jardin avec persévérance,
Bien qu'il soit accablé de tristesse & d'ennuis,

Sçachant que de ſa mort on doit fouler les fruits,
Nonobſtant nos dégoûts, prions avec conſtance. *bis.*

La Flagellation.

Garroté pieds & mains, au bas d'une colomne,
Il ſe laiſſe meurtrir, brûlant d'amour pour nous,
Par ſix mille ſix cens & ſoixante-ſix coups.
Acceptons de ſa part tous les coups qu'on nous donne. *bis.*

Le Couronnement d'épines.

On enfonce en ſon chef la couronne d'épines,
Pour tout ſceptre on lui met à la main un roſeau,
On le frappe, en diſant: bien te ſoit Roi nouveau.
Abattons notre orgueil, arrachons ces ratines. *bis.*

Le portement de la Croix.

Jeſus porte ſa Croix ſans faire aucune pauſe,
Tout affaiſſé qu'il eſt du poids de nos péchés,
Qui ſont à ce fardeau par l'amour attachés.
Portons bien chaque jour la croix qu'il nous impoſe. *bis.*

Le Crucifiement.

On dépouille ſon corps devant ſa ſainte mere,
On l'abat, on l'étend, on l'attache au poteau,
Avec trois rudes cloux, à grands coups de marteau.
Prenons part de bon cœur à leur douleur amere. *bis.*

La Réſurrection du Sauveur.

Trois jours après ſa mort, le Sauveur reſſuſcite,
Et ſoudain s'en va voir ſa mere & tous les ſiens,
Il les comble de joie & de doux entretiens.
Sortons tous du tombeau, Dieu nous en ſollicite. *bis.*

Son Aſcenſion.

Le quatrieme jour, Jeſus par ſa puiſſance
Monte au plus haut des cieux vers ſon pere éternel,
D'où je crois qu'il viendra juger chaque mortel,
Eſperons d'y monter par ſa pure clémence.

La venue du Saint-Eſprit. *bis.*

Lorſque le S. Eſprit deſcend ſur les Apôtres,
La troupe des ſix-vingt en reſſent les ardeurs;
Il les éclaire tous, il embraſe leurs cœurs.
Souhaitons ardemment qu'il enflamme les nôtres. *bis.*

L'Aſſomption de la Sainte Vierge.

La Vierge monte au ciel ſur les neuf chœurs des Anges,
Ayant rendu l'eſprit par cet excès d'amour
Qui conſumoit ſon cœur & de nuit & de jour.
Conſacrons-lui nos vœux en chantant ſes louanges. *bis.*

Son Couronnement.

Enfin la Trinité couronne cette mere,
Douze étoiles en rond éclatent ſur ſon chef,
Tout céde à ſon pouvoir, elle a du Ciel la clef,

Pour l'aller voir un jour, disons bien son Rosaire. *bis.*

Vierge sainte agréez & les lys & les roses
Que nous vous présentons en toute humilité,
Et faites que tous purs & plein de charité,
Nous aimions votre fils par dessus toutes choses.

Les sept douleurs de Notre-Dame.

Sur l'Air : *Puisque le destin m'est contraire*, &c.

MArie, océan de tristesse,
Constante Reine des Martyrs,
Que chaque glaive qui vous blesse
Comble mon cœur de déplaisirs;
Et que mes yeux fondent en pleurs,
En méditant vos sept douleurs.

La Circoncision.

Je vois d'abord, ô sainte Dame,
Avec un regret étouffant,
Qu'on perce le fond de votre ame,
Quand on circoncit votre enfant;
Son sang qui coule sur l'autel,
Donne à votre ame un coup mortel.

La fuite en Egypte.

Lorsque vous fuyez en Egypte,
Portant Jesus entre vos bras,
Vous ressentez, Vierge bénite,
Mille frayeurs à chaque pas;
Hérodes qui veut l'égorger,
Vous fait voir par tout le danger.

La perte de Jesus au Temple.

Votre douleur est sans exemple,
Ayant perdu ce divin Roi,
Pendant trois jours qu'il est au Temple,
Parmi les Docteurs de la loi,
Vos pleurs recherchent en tout lieu
Votre cher fils & votre Dieu.

Sa rencontre portant sa Croix.

Vous rencontrez sur le Calvaire,
Ce doux Sauveur portant sa croix,
Cette rencontre, aimable mere,
Vous reduit aux derniers abois :
Il est si souffrant sous ce faix,
Que de le voir vous en pamez.

Le crucifiement.

Tandis qu'on frappe & qu'on martelle,
Pour l'attacher avec trois clous,
Vous sentez la douleur mortelle
De mille & mille contre-coups ;
Et le triste accent de sa voix
Tient votre sainte ame à la croix.

Sa descente de la Croix.

Helas ! pitoyable Marie,
Que vous ressentez de douleurs,
Lorsque Joseph d'Arimathie
Descend de la croix mon Sauveur :
Vous souffrez cent fois le trépas,
Le tenant mort entre vos bras.

Sa Sépulture.

Si-tôt que le sépulchre enserre
Celui qui seul vous étoit tout,
Vous vivez morte sur la terre,

Tout vous y cauſe du dégoût,
Et vous n'avez plus en tous lieux,
Que jeſus mort devant les yeux.

Enviſageons dans nos détreſſes,
Notre Dame de ſept douleurs;
Tâchons d'honorer ſes triſteſſes,
Dans tous nos plus cuiſans malheurs:
Et partageons ſes déplaiſirs,
juſqu'au dernier de nos ſoupirs.

Sur l'Hymne, *Ave, Maris Stella.*

Sur l'Air: *Où êtes-vous Birenne mes amours*, &c.

Ave, Maris Stella, &c.

ASTre divin, de grace éclairez-nous.
Parmi les flots de la mer de ce monde:
Porte du Ciel, nous vous ſaluons tous,
Mere d'un Dieu, toujours Vierge & féconde.

Sumens illud ave, &c.

Prenez nos cœurs & donnez-nous la paix,
En recevant le doux ſalut de l'Ange:
Regnez ſur nous, & que d'Eve à jamais,
Le nom fatal en votre nom ſe change.

Solve vincla reis, &c.

Affranchiſſez ceux qui ſont aux liens,
Ouvrez les yeux à ceux qui ne voient goute
Chaſſez nos maux, obtenez-nous tout biens
Durant le cours de notre triſte route.

Monſtra te eſſe Matrem, &c.

Nous vous prions, proſternés devant vous,
Que vous daigniez vous montrer notre mere
Offrant nos cœurs au Redempteur de tous,

Qui voulut bien naître de vous sans pere.
Virgo singularis, &c.
Rendez-nous doux par vos suavités,
Vierge bénigne & sur toutes impeccable;
Rendez-nous purs de nos iniquités,
Par votre main puissante & secourable.
Vitam præsta puram, &c.
Faites enfin que vivant chastement,
Nous finissions la course en assurance,
Pour aller voir Jesus au firmament,
Et le benir avec rejouissance.
Sit laus Deo Patri, &c.
Gloire au très-Haut dans son brillant séjour
Gloire à son fils chef de l'home & de l'ange,
Gloire à l'esprit terme de leur amour,
Et qu'à tous trois ne soit qu'une louange.

Complainte à la très-Sainte Vierge au pied de la croix, sur le *Stabat Mater*.

Sur le même Air.

Stabat Mater dolorosa, &c.
LOrsque Jesus attaché sur la croix,
Mit l'Univers par sa mort aux allarmes
Sa mere étoit au pied de ce saint bois,
Triste & debout dans un torrent de larmes.
Cujus animam gementem, &c.
Ce fut alors qu'un glaive de douleur,
Fut enfoncé dans cette ame innocente,
Qui gemissoit au plus profond du cœur,
Sous le pressen d'une peine accablante.
O! quam tristis & afflicta, &c.
O quel ennui! ô quelle affliction!

Devoit ſentir cette mere bénite,
Voyant ſon fils durant ſa paſſion,
Entre les mains d'une troupe maudite.
Quæ mœrebat & dolebat, &c.
Les maux affreux, l'indicible tourment
Que ce doux fils ſouffroit en ſa préſence,
Ne produiſoient d'angoiſes & tremblement
Dans ſon eſprit accablé de ſouffrance.
Quis eſt homo qui non fleret, &c.
Qui d'entre nous ne fondroit point en pleurs ?
En contemplant cette mere qui pleure :
Et qui pourroit en voyant ſes douleurs,
Ne point ſouffrir pour les maux qu'elle endure ?
Quis poſſet non contriſtari, &c.
Quel cœur d'acier ne s'affligeroit pas,
Au triſte aſpect de cette mere auguſte,
Qui voit mourir ſon fils pour des ingrats,
Par un arrêt auſſi cruel qu'injuſte ?
Pro peccatis ſuæ gentis, &c.
Ses yeux ont vu Jeſus aux fouets ſoumis,
Pour les péchés d'un peuple ſi barbare :
Ses yeux l'ont vu parmi ſes ennemis,
Bien plus navré que Job ni que Lazare.
Vidit ſuam dulcem natum, &c.
Elle le vit pendu ſur une croix,
Abandonné des Anges & des hommes,
Elle le vit lorſqu'il fut aux abois,
Pour le ſalut de tous tant que nous ſommes.
Eia Mater fons amoris, &c.
Mere d'amour, par vos vives douleurs,

Attirez-moi ſur le mont du Calvaire,
Pour y mêler mes larmes à vos pleurs,
Et reſſentir votre preſſure amere.

Fac ut ardeat cor meum, &c.

Touchez mon cœur afin de l'enflammer,
Pour l'homme Dieu cher objet de ma flâme;
C'eſt lui tout ſeul que je deſire aimer,
C'eſt à lui ſeul que veut plaire mon ame.

Sancta mater iſtud agas, &c.

Reine du ciel, mere de mon Sauveur,
Miroir des Saints, eſpoir des miſérables,
Daignez graver dans le fond de mon cœur,
De votre fils les playes adorables.

Tui nati vulnerati, &c.

Faites-moi part des maux qu'il a ſouffert,
Faites-moi part des bleſſures profondes
Qu'il endura pour m'affranchir des fers;
Son ſang pouvoit ſauver dix mille mondes.

Fac me verè tecum flere, &c.

Que mes ſoupirs, mes pleurs & mes regrets
Durent autant que durera ma vie,
Et qu'avec vous, ſans dire c'eſt aſſez,
Je pleure un Dieu mis en croix par envie.

Juxta Crucem tecum ſtare, &c.

Tout mon deſir eſt d'être auprès de vous,
Près de la croix mon unique eſperance,
Pour embraſſer de Jeſus les genoux,
Et compatir à ſa dure ſouffrance.

Virgo virginum præclara, &c.

Vierge ſans pair de nos Vierges l'honneur,
Ayez pour moi vos douceurs ordinaires,
Et permettez que le deuil de mon cœur,

Suive en tous lieux vos triſteſſes ameres.
Fac ut portem Chriſti mortem, &c.
Faites par tout que je porte ſur moi,
D'un Dieu mourant les véritables marques,
Et que l'honneur des playes de mon Roi
Me ſoit plus cher que tout l'or des Monarques. *Fac me plagis vulnerari*, &c.
Que pour l'amour de votre propre fils
je ſois ſans fin navré de ſes bleſſures,
Et que mon cœur au pied d'un crucifix,
Boive à longs traits parmi tant d'ouvertures.
Inflammatus & accenſus, &c.
Embraſez-moi du feu de ſon amour,
Aſſiſtez-moi, Marie incomparable,
Au jour de pleurs, en ce terrible jour,
Où l'on doit voir un juge inexorable.
Fac me cruce cuſtodiri, &c.
Que par ſa croix & par ſa ſainte mort,
je ſois muni d'une grace abondante,
D'un ferme eſpoir & d'un puiſſant confort
Pour m'oppoſer à tout ce qui me tente.
Quando corpus morietur, &c.
Faites enfin que quand mon cœur mourra
Mon ame ſoit conduite dans la gloire,
Où, pour jamais, elle contemplera
Son cher époux l'auteur de ſa victoire.

A l'honneur de Notre-Dame de la Garde, pour les Mariniers.

Sur l'Air: *Un jour le Berger Tyrſis*, &c.

VIerge ſainte, exaucez-nous,
Notre eſpoir eſt tout en vous,

Chere Dame de la garde,
Très-digne mere de Dieu,
Soyez notre sauve garde,
Pour nous défendre en tout-lieu.

Si vous daignez nous garder,
Nous pourrons tout hazarder;
Quelque effort que le Turc fasse,
Nous nous moquerons de lui,
En abattant son audace,
Par votre invincible appui.

Nous serons hors de dangers,
Devant ses vaisseaux legers;
En dépit de sa furie,
Nous braverons son croissant,
Et toute sa barbarie,
Sous votre bras très-puissant.

Qu'aucun Ecumeur de mer,
Ne puisse nous alarmer;
Que nos vaisseaux, nos galeres,
Et tout autre bâtiment,
Puissent, malgré les corsaires,
Naviguer heureusement.

Lorsqu'un bruyant tourbillon
Est poussé par aquillon;
Lorsque le tonnerre gronde,
Et que tout semble périr,
Hâtez-vous, Reine du monde,
De nous venir secourir.

Soutenez de vôtre bras,
Et nos vergues & nos mâts,
Fortifiez le cordage,
Les cables & les haubans,
Pour faire tête à l'orage,
Parmi la fureur des vents.

Claire étoile de la mer,
Montrez-vous dans le danger;
Dans la nuit la plus obscure,
Servez de phare & de nord,
A ceux qui sous votre augure,
Esperent de prendre le port.

Conservez à tous momens,
Tous nos pauvres bâtimens;
Faites que pas un n'échoue,
Quand les écueils & les flots
Font trembler de poupe à proue,
Les Chefs & les Matelots.

Si l'ancre vient à chasser,
Gardez-nous de nous froisser;
Soyez notre ancre maîtresse,
Aidez notre foible effort,
Et nous donnez quelque adresse
Pour nous guider vers le port.

Ouvrez les yeux au Nocher,
Pour voir de loin le rocher,
Et quand les vagues chenues,
Font bondir le bâtiment,

Des abymes jusques aux nues,
Assistez-nous promptement.

Conservez-nous l'artimon,
La bousſole & le timon,
Lorsque nous courons fortune
Au gré des vents & des flots,
Tendez la main, belle lune,
Aux besoins de vos dévots.

Ne nous permettez jamais,
De rompre entre nous la paix;
Chassez loin, douce Marie,
Du tribord & de bas bord,
Le trouble & la crierie,
En les tenant bien d'accord.

Chacun de nous est faché,
D'avoir si souvent péché;
O Dame de bonne garde,
Faites-nous ressouvenir
Que par tout Dieu nous regarde,
Pour mieux vivre à l'avenir.

Conservez-nous la santé,
La vie & la liberté;
Vous pouvez, Vierge celeste,
Nous préserver jour & nuit
De la guerre & de la peste,
Et de tout ce qui nous nuit.

Suppliez votre cher fils,

Qu'il béniſſe nos profits :
Ajoutez au bon paſſage,
Un heureux & prompt retour,
Et nous vous rendrons hommage,
Avec ſentiment d'amour.

LIVRE TROISIEME.

A l'honneur du S. Ange Gardien.

Sur l'Air : *Amarillis, vous êtes blanche & blonde,* &c.

QUi d'entre nous oſeroit ſe promettre
Qu'un favori du Dieu de majeſté,
Le vient garder dès qu'il a reçu l'être,
Et qu'il ſe tient toujours à ſon côté ?
N'en doute nullement, un Ange eſt à ta ſuite
Pour veiller jour & nuit ſur ta conduite.

Les noms divers de l'Ange tutelaire,
Marquent aſſez tous ſes divins emplois ;
Il eſt ton bras contre ton adverſaire,
Et ton bâton quand tu porte ta croix,
Il eſt ton précepteur, il t'enſeigne à merveille
Il eſt ton conſeiller & ton oreille.

Il eſt ton œil qui ſans ceſſe regarde
Tout ce qui touche & ton ame & ton corps ;
Il eſt ton guide, il eſt ta ſauve-garde
Il te preſerve & dedans & dehors ;

Il eſt ton boulevart & ta forte défenſe,
Il te prête en tout tems ſon aſſiſtance.

O quel bonheur ! quelle prérogative !
D'avoir pour garde un des princes du ciel,
Qui te protege en tout ce qui t'arrive,
Quoique tu ſois vil & matériel :
Peſe bien devant Dieu cette faveur inſigne,
Evite ce qui peut t'en rendre indigne.

Dès le reveil il pourſuit ta pareſſe,
Il te convie de quitter le chevet :
Mais tu combats ſon zele & ſon adreſſe,
En dorlotant ton corps ſur le duvet :
Il a beau t'avertir, tu fais la ſourde oreille
Sans daigner te lever lorſqu'il t'éveille.

Le long du jour il t'anime, il t'exhorte
A employer un ſecours ſi prochain ;
Il voudroit bien que ta foi demi morte
Ne remît pas l'affaire au lendemain :
Il ne tient pas à lui que tu ne t'enrichiſſe,
En rendant à chacun de bons offices.

N'eſt-il pas vrai que cet eſprit celeſte
Fait ce qu'il peut pour te porter au bien ;
Mais, ô malheur ! n'eſt-il pas manifeſte
Que tous ſes ſoins ne te ſervent de rien ;
Ton cœur eſt un rocher, & ton ame une ſouche,
Rien ne peut l'émouvoir, rien ne la touche.

Lorſque le monde ou le démon te tente,

Il repouſſe envain ſes efforts :
Que ſi la chair t'afflige & te tourmente,
Il affermit l'eſprit contre ſes corps,
Il s'y prend de tous bras pour divertir tes chutes,
Bien que d'un cœur ingrat tu le rebutes.

T'étant noirci de quelque horrible offenſe,
Il te ſupporte, il a pitié de toi,
Et t'incitant à faire pénitence,
Il t'en obtient la grace de ſon Roi :
Que s'il te voit croupi dans cet état damnable,
Il devient envers toi plus charitable.

Il te fait voir la perte de ton ame,
Il te fait voir la perte de ton Dieu,
Il t'épouvante, il t'éclaire, il t'enflamme,
Il te pourſuit en tout tems, en tout lieu :
Ton mépris, ton rebut & ta noire malice,
Ne le dégoûtent point de ſon office.

En te guidant, il adore, il contemple
L'unique objet qui rend bienheureux ;
Dans tes emplois, imite ſon exemple,
Fuis vers ton Dieu, des retours amoureux;
Aſſiſte ton prochain dans ſa grande indigence,
Si tu veux t'attirer ſon aſſiſtance.

Quand tu ſeras au bout de ton voyage,

Déſeſperant de tout ſecours humain,
Et que l'enfer t'abattra le courage,
Il ſera prompt à te tendre la main,
T'ayant mis à couvert du trouble & de la crainte,
Tu mourras au Seigneur d'une mort ſainte.

Si l'ennemi t'attaque avec main-forte,
Se ralliant avec d'autres démons :
Il aura ſoin de prendre bonne eſcorte,
Pour faire tête à tous les rodomons :
Je n'aurois jamais fait s'il falloit te déduire
Tous les moyens qu'il prend pour te conduire.

Ne paye plus ſes ſoins d'ingratitude,
Sois lui dévot, porte-lui du reſpect,
En compagnie & dans la ſolitude ;
Sois devant lui modeſte & circonſpect,
Conjure-le ſur-tout qu'à la fin de ta courſe
Il t'aide à remonter juſqu'à ta ſource.

Les grandeurs, la pénitence & le martyre de St. Jean-Baptiſte.

Sur l'Air : *Depuis le tems qu'en ſecret je vous aime.*

QUe dirons-nous du fameux Jean-Baptiſte ?
Que dirons-nous qui ſoit digne de lui ?
Pour m'ériger en ſon panégyriſte,
Il faut qu'il ſoit lui-même mon appui.
Dieu l'a rendu ſi ſublime & ſi grand,
Que nul des ſaints ne ſe trouve en ſon rang;

Lui

Lui ſeul ſurpaſſe,
En don, en grace,
Tout homme né ſous le vieux teſtament.

Ce ſaint eſt grand en diverſes manieres,
Grand devant Dieu, grand devant le prochain,
Grand en ſoi-même, en ardentes lumieres,
Grand en amour envers ſon Souverain,
Grand en ſon nom, grand en ſa parenté,
Grand en vertu, grand en humilité,
Grand en ſouffrance,
Dès ſon enfance,
Par deſſus tout aimant la chaſteté.

Jean eſt martyr, vierge, Docteur, Apôtre,
Plus que Prophete, hermite & confeſſeur,
Jean eſt un Ange & par deſſus tout autre,
Il eſt d'un Dieu l'auguſte précurſeur:
Dieu, l'Ange & l'homme ont loué ce héros,
Que je voudrois louer autant qu'il faut;
Mais ma foibleſſe,
Je le confeſſe,
Ne permet point que je vole ſi haut.

Eliſabeth eſt de ſix mois enceinte,
Et ſon cher fils criminel en Adam,
Lorſqu'au ſalut de la Vierge très-ſainte
Le Saint des ſaints rend ſaint le petit Jean.
L'enfant d'abord treſſaillit & fait voir
De ſon Sauveur le ſouverain pouvoir;
Devant que naître,

Il fait connoître
Vers l'homme-Dieu, ſa charge & ſon devoir.

Dès ſon bas âge il cherche une retraite :
Pour contempler le trois fois tout-puiſſant.
Qu'il fait beau voir ce jeune Anachorette,
Faire la guerre à ſon corps innocent :
Les purs eſprits lui font ſouvent la cour,
Tandis qu'il prie & de nuit & de jour ;
Et d'heure en heure,
Son ame pure,
Croît en lumiere auſſi-bien qu'en amour.

Pour nourriture il a des ſauterelles,
Et tout au plus quelques rayons de miel ;
Il ſe choiſit des croix toujours nouvelles,
Pour nous montrer l'étroit chemin du Ciel :
Il couche à terre, il ne boit que de l'eau,
Son pauvre habit eſt de peau de chameau ;
Et pour tout dire,
Son long martyre
Fait endurer ſon corps juſqu'au tombeau.

Le Fils de Dieu ce monarque ſuprême,
Etant un jour ſur le bord du Jourdain,
Dit à ſaint Jean : donne-moi le Baptême,
Je le veux bien recevoir de ta main.
Le ſaint recule & lui dit : Ah ! c'eſt moi
Qui dois, Seigneur, être lavé par toi,
Jeſus perſiſte,
Et Jean-Baptiſte
Baptiſe enfin ſon Sauveur & ſon Roi.

Jean voit Jesus qu'il chérit, qu'il contemple,
Et qu'il voudroit qu'on connût en tout lieu:
Lors de son doigt, de parole & d'exemple,
Il crie à tous : *Voici l'Agneau de Dieu.*
Voici, mortels, le véritable Christ,
Mes yeux ont vu sur lui le Saint-Esprit.
Venez vous mettre
Sous ce bon maître,
Qui veut de vous un cœur humble & contrit.

Lorsque les juifs s'adressent à ce Nonce,
Pour s'informer s'il est le Roi des Rois,
Ils n'ont de lui que cette humble reponse :
Je ne suis rien que le son d'une voix ;
Je ne suis point ce Christ, cet homme doux
Que l'amour même immolera pour tous ;
Ce vrai Messie,
Fils de Marie,
Que vous cherchez, est au milieu de vous.

Croyez dit-il, que je ne suis pas digne
De délier seulement ses souliers ;
Ce me seroit une faveur insigne,
Si je pouvois baiser ses sacrés pieds.
Allez à lui comme à votre soutien,
Non pas à moi qui suis moins que le rien :
Criez de grace,
En pleine place,
Qu'il est le Christ notre souverain bien.

Pensons ici, combien Jean s'humilie,

Lorſqu'il pourroit paſſer pour le Sauveur;
Il dit à tous : je ſuis la voix qui crie
De rendre droits les ſentiers du Seigneur.
Et nous, hélas ! loin de nous abaiſſer,
Nous nous piquons dès qu'on nous veut paſſer :
La moindre injure
N'eſt que trop dure ;
Pour nous aigrir & pour nous offenſer.

Ce grand héros auſſi pur que modeſte,
Approche Hérodes, & d'un ton généreux,
Le reprenant de ſon horrible inceſte,
Il lui fait voir qu'il eſt un ſcandaleux.
Sire, dit-il, j'ai honte, je fremis
De tant de maux que vous avez commis :
Quittez la femme
Qui perd votre ame,
Un ſale amour ne vous eſt point permis.

Hérodias, cette femme impudique,
Toute en fureur & toute hors de ſoi,
Regarde Jean comme un fâcheux critique,
Et ſans relâche elle preſſe le Roi.
Ah ! lui dit-elle, ah ! vous me feriez tort
Si vous trompiez notre premier accord :
Faites donc prendre,
Sans plus attendre,
Notre cenſeur, & qu'on le mette à mort.

Ce Roi brutal piqué juſqu'à la rage,
Fait garotter le divin précurſeur ;
Car bien qu'il craigne un ſi ſaint perſonnage

Il veut pourtant plaire à ſa belle ſœur.
On prend le ſaint, on le traîne au cachot,
Mais rien n'abat ce grand cœur ſans défaut:
Plus on le fâche,
Et plus il tâche
De ſoutenir l'intérêt du Très-haut.

Jean ne craint rien quoi qu'on faſſe, qu'on diſe,
Hérode a beau le tenir en priſon,
Son corps lié, ſon eſprit en franchiſe,
Il ſouffre en paix & vaque à l'oraiſon.
Il eſt content que ſon ſang ſoit verſé;
Pourvû que Dieu ne ſoit plus offenſé:
Sa ſeule offenſe
Fait ſa ſouffrance,
C'eſt pour Dieu ſeul qu'il eſt intéreſſé.

Hérodias veut que ſa fille danſe,
L'ayant ornée & couverte d'atour,
Lorſque le Roi, le jour de ſa naiſſance,
Fait un feſtin aux plus grands de ſa cour:
Cette éfrontée entend ſi bien le bal,
Que ſes beaux tours charment un Roi brutal.
La compagnie
En eſt ravie,
Et chacun dit qu'on n'a rien vu d'égal.

Le Roi qui lors tout honneur abandonne,
Lui dit: Demande ce que tu voudras;
Quand il faudroit partager ma couronne,
Je te promets que ſoudain tu l'auras:
Il jure même, & ſans plus marchander,

La baladine oſe lui demander
La tête auguſte
De l'homme juſte,
Qui leur prêchoit ſans rien appréhender.

Hérode ici témoigne qu'il ſe fâche
De ſa promeſſe & de ſon jurement ;
Mais il ſe rend, cet inhumain, ce lâche,
Il dit qu'on aille au cachot promptement.
Jean ſe proſterne & d'un air plein d'appas
Dit au bourreau de ne l'épargner pas ;
Il veut qu'on porte
Sa tête morte,
Pour condamner Hérode en ſon trepas.

Hérodias prend cette ſainte tête,
Et d'un poinçon qui retient ſes cheveux,
Perçant d'un coup la langue du Prophête,
Elle s'écrie : on a rempli mes vœux.
Sa fille enſuite ayant pris le baſſin,
Court au tyran tout plongé dans le vin :
Cette danſeuſe
Fiere & joyeuſe,
Fait voir la tête à tous ceux du feſtin.

O juſtes cieux ! pouvez-vous voir ce crime,
Sans écraſer ce Roi voluptueux ?
Le chef de Jean que tout le monde eſtime,
Eſt le jouet d'un Prince inceſtueux :
Cruel Hérode, indigne d'être Roi,
Reçoit ce plat plein de ſang, & le bois ;

Ame barbare,
Cet homme rare,
Tout mort qu'il eſt prêche encore contre toi.

Voilà le prix d'une vaine danſeuſe,
Voilà les maux que fait la volupté,
Voilà la fin ſanglante & glorieuſe
Du ſaint martyr de la pudicité.
Fuyez, jeuneſſe, & la danſe & l'amour
Qui troubleront votre ame au dernier jour;
Durant la danſe,
Le démon penſe
A votre perte, en tournant à l'entour.

Grand précurſeur, miroir de pénitence,
Obtenez-moi de me mortifier:
Vous fûtes ſaint devant votre naiſſance,
Obtenez-moi de me ſanctifier;
Ange incarné, voix du Verbe divin,
Guidez mes pas par le plus ſûr chemin;
Brûlez mon ame
De votre flamme,
Pour vivre en Dieu mon principe & ma fin.

Saint Pierre pleurant: Sur l'Air; *Ah ne me flattez plus, vous voyez que j'expire, &c.*

PIerre en ſuivant les pas du ſouverain Monarque,
De pêcheur de poiſſons, devient d'hommes pécheur,
Et d'un vil Matelot qui conduit une barque,
Le Pilote & le chef du vaiſſeau du Seigneur

Du vaiſſeau, du vaiſſeau du Seigneur.

Il tient les clefs, du Ciel de la main du Meſſie,
Qui le long de la mer le prévint & l'élut.
C'eſt lui qui peut lier, & c'eſt lui qui délie:
Qui ne ſuit ce Paſteur, n'aura point de ſalut.
N'aura point, n'aura point de ſalut.

Mais laiſſons maintenant tant de préro-gatives, (lieux;
D'un Apôtre ſi ſaint qu'on revére en tous
Chantons les pleurs ameres & les fourtes d'eaux vives, (yeux.
Que ſon cœur pénitent fait couler de ſes
Fait couler, fait couler de ſes yeux.

Jeſus prédit le ſoir de la Céne derniere,
Que les ſiens cette nuit, lui manqueroient de foi. (fiere;
Pierre répond alors d'une voix prompte &
Qu'il tiendra toujours bon, préſumant trop de ſoi.
Préſumant, préſumant trop de ſoi.

Sçachez, Seigneur, dit-il, qu'encore que tous les autres
Fuſſent ſcandaliſés, je ne le ſerai point
Je vous ſuivrai par tout, comme chef des Apôtres:
Fallût-il par la mort, Jeſus vous être joint.
Jeſus vous, Jeſus vous être joint.

Le Seigneur lui repart, devant que le coq chante,
Tu m'abandonneras, m'ayant nié trois fois;
A ces mots surprenans, le troupeau s'épouvante,
Et Jesus sort soudain pour penser à la croix.
Pour penser, pour penser à la croix.

Pierre au jardin s'endort, son bon maître l'éveille,
Et va s'offrir lui-même au pouvoir des soldats.
Judas vient, on le prend: Pierre faisant merveille,
Coupe une oreille à Malcus, & son cœur ne craint pas.
Et son cœur, & son cœur ne craint pas.

Mais en suivant Jesus, il sent naître la crainte,
Puis il s'avance encore, animé par l'amour;
Et la peur lui donnant une plus forte atteine,
Il tremble tout de bon s'approchant de la cour,
S'approchant, s'approchant de la cour.

Si-tôt qu'il met le pied au palais de Caïphe
Il méconnoît Jesus, il lui tourne le dos:
Une servante alors portière du Pontife,
Le voit près du foyer, & lui tient ce propos.
Et lui tient, & lui tient ce propos.

N'es-tu point de ceux-là qui ſont ſous la conduite
De ce grand criminel que tu ſuis pas à pas?
Pierre ne pouvant plus recourir à la fuite,
Lui repond lâchement, je ne le connois pas.
Je ne le, je ne le connois pas.

Il profere trois fois cet horrible blaſphême,
Ajoutant le ſerment à l'infidélité,
Et bien loin de rentrer ſur-le-champ en ſoi-même,
Il étoit encore au feu quand le coq a chanté.
Quand le coq, quand le coq a chanté.

Après le chant du coq, Jeſus regarde (Pierre,
Qui de ce ſeul regard eſt vivement touché:
Ce regard amoureux, briſant ſon cœur de pierre,
Le diſpoſe à ſortir, pour pleurer ſon péché.
Pour pleurer, pour pleurer ſon péché.

Par ce regard puiſſant, Jeſus ſemble lui dire:
Ah! Pierre, & depuis quand ne me connois-tu pas?
Ton infidelité m'eſt un plus dur martyre,
Que les coups, les mépris, les affronts, les crachats.
Les affronts, les affronts, les crachats.

N'as-tu pas confeſſé, me rendant témoignage,
Que j'étois le vrai Chriſt, le fils du Dieu vivant,

N'es-tu pas par ma main, échappé du naufrage ? (vent.
Quand les flots t'étonnoient, agités par le
Agités, agités par le vent.

Où ſont les beaux ſermens de cet homme indomptable ?
Qu'es ton zèle indiſcret au beſoin devenu?
N'es-tu pas un menteur ? Suis-je pas véritable ?
Pierre, je l'avois dit, je t'avois bien connu.
Je t'avois, je t'avois bien connu.

Où ſont tous mes bienfaits & tes belles (promeſſes,
Qu'en défiant la mort, tu faiſois depuis peu ?
Toi ſeul plus que les juifs, m'accables de triſteſſe,
Tant je trouve inhumain ton cruel déſaveu
Ton cruel, ton cruel déſaveu.

Aſſis à ce foyer, tu perdis ma lumiere ;
Ton cœur s'eſt rendu froid à l'entour des braſiers,
Lâche portier du ciel, craignant une portiere, (miers.
A m'attacher en croix, tu te mets des preTu te mets, tu te mets des premiers.

Je t'avois appellé pierre fondamentale,
Mais de ta fermeté je vois bientôt le bout ;
L'excès de mon amour t'a cauſé du ſcandale
Et tu quitte celui pour qui tu quitta tout.

Pour qui tu, pour qui tu quittas tout.

Quoi, Pierre, falloit-il rendre si-tôt les armes ?
Falloit-il, sans combat, me renier ainsi ?
Ingrat, va loin de moi, va répandre des larmes, (noirci.
Sur l'énorme péché dont ton cœur s'est
Dont ton cœur, dont ton cœur s'est noirci.

Pierre fort, il s'en va cherchant la solitude,
Son esprit travaillé de tristesse & d'ennuis,
Il sent si vivement sa noire ingratitude,
Qu'il en veut fondre en pleurs & les jours & les nuits.
Et les jours, & les jours & les nuits.

Son parjure éfronté, sa noire perfidie,
Le poursuivant par tout, le font par tout souffrir :
Son ame lui paroît toujours plus enlaidie;
Il s'obstine à pleurer jusqu'au point d'en mourir.
Jusqu'au point, jusqu'au point d'en mourir.

Lorsqu'il entend le coq, il gémit, il lamente ;
Son cœur est déchiré par un remord cuisant
S'il est auprès du feu, s'il voit quelque servante, (sent.
Il tremble, & son forfait à ses yeux est pré-
A ses yeux, à ses yeux est présent.

Mais de tous les objets, c'eſt ſon aimable maître,
Qui cauſe dans ſon ame le plus rude tourment :
Il ſe croit mille fois plus ingrat que le traitre
Qui pour trente deniers l'a trahi lâchement.
L'a trahi, l'a trahi lâchement.

Il pâlit, il frémit, il eſt couvert de honte
Lorſqu'il voudroit aller embraſſer ſes genoux,
Il fait quatre ou cinq pas, mais la peur le ſurmonte,
Il ſe ſert de ſes pleurs, pour calmer ſon courroux.
Pour calmer, pour calmer ſon courroux.

Pierre en ce triſte état, attend d'un eſprit ferme,
Une prochaine mort, il meurt à tout moment ;
Mais Dieu qui de ſes ans tient en ſa main le terme,
Veut qu'il ſoit le miroir des parfaits pénitens.
Des parfaits, des parfaits pénitens.

Pécheur, Pierre eſt tombé, lui qui bravoit l'orage,
Lui qui paſſoit les mers ſans craindre aucun écueil ;
Le Seigneur a permis qu'il ait fait ce naufrage,
Pour chaſſer de ſon cœur le démon de l'orgueil.
Le démon, le démon de l'orgueil.

Dans ce péché, Dieu veut que le chef
compatisse
Aux membres qui suivront son infidelité ;
Et que l'homme ignorant, foible ou plein
de malice,
Se jettant à ses pieds, n'en soit point rebuté.
N'en soit point, n'en soit point rebuté.

Les Cédres du Liban sont abattus par terre
On voit dans un clin d'œil les colomnes à
bas :
Crains, pécheur, crains par tout, car tout
te fait la guerre ;
Garde-toi de l'orgueil parmi tous tes com-
bats.
Parmi tous, parmi tous tes combats.

Recours aux yeux de Dieu, source de
ton remède, (cœur,
Et pousse des sanglots du profond de ton
Dieu te fera sentir ses bontés & son aide,
S'il te voit humble, doux, & percé de
douleur.
Et percé, & percé de douleur.

Notre Saint a lavé la coulpe avec la peine
Du triple reniement qu'il pleuroit tous les
jours : (ne ;
Fais de l'eau de tes pleurs, une vive fontai-
Et si Dieu t'a l'avé, tiens-toi net pour tou-
jours.
Tiens-toi net, tiens-toi net pour toujours.

Saint Paul converti : Sur l'Air ; *Petits Agneaux ſi vous errez ſans maître, &c.*

PAuvre pécheur, l'horreur de tes offenſes
Te fait craindre à bon droit d'un Dieu le jugement ;
Mais tu dois relever toutes tes eſpérances,
Et recourir à Dieu voyant mon changement.

C'eſt Paul, c'eſt moi qui veux te faire entendre,
Avec quelle bonté le Sauveur me prévint ;
Vois comme je fus pris lorſque je voulois prendre,
Admire ici comment mon changement ſurvint.

Lorſque les Juifs lapidoient St. Etienne,
Je gardois leurs habits, embraſé de couroux
A cauſe qu'il étoit de la ſecte Chrétienne ;
Mes mains, ſans le frapper, le frappoient plus que tous.

Ce grand Martyr, ſous la grêle des pierres,
Expire à deux genoux, en priant Dieu pour moi ;
S'il n'eût offert à Dieu des vœux & des prieres,
Jamais chez les Gentils je n'eus porté la foi.

Pour ſoutenir les loix du Judaiſme,
Tout me ſembloit aiſé, rien n'étoit périlleux ;
Je brûlois de dépit, voyant le Chriſtianiſme
Faire de jour en jour des progrès merveilleux.

J'allois par tout garroter les fideles,
La rage dans le cœur, au poing le coutelas,
J'en avois le pouvoir dans des lettres cruelles,
J'étois en cet état au chemin de Damas.

Ne reſpirant que ſang & que menaces,
Un éclat lumineux vint mes yeux éblouir,
Et Jeſus qui vouloit me combler de ſes graces
M'abattant de cheval, me fit ſa voix ouir.

Saul, Saul, d'où vient que tu me perſécute?
Je répons en tremblant: Qui me parle, Seigneur?
Je ſuis, répond la voix, Jeſus que tu rebute,
je ſuis dans les Chrétiens l'objet de ta fureur

Ce fameux coup de la grace divine,
Sembloit m'anéantir, mais il m'a conſervé:
Jeſus en me frappant, m'aveugle & m'illumine,
je n'en ſuis abattu, que pour être élevé.

Tout étonné, je pâlis, je friſſonne,
Ceux qui me ſont au tour en ſont tranſis d'éfroi:
Chacun entend ſa voix, ſans découvrir perſonne,
Je dis alors: Seigneur, que voulez-vous de moi?

Saul, me dit-il: Va ſçavoir dans la Ville,
Ce que je veux de toi juſques à ton trépas.

je me leve, on me prend comme un enfant docile,
Et on me conduisit par la main dans Damas.

j'y fus trois jours sans manger & sans boire,
Mes yeux étant couverts d'une profonde nuit,
Un disciple m'aprit que jesus Roi de gloire,
Dans une vision, lui dit tout ce qui suit.

Va trouver Saul, chef-d'œuvre de ma grace,
Que j'ai sur le chemin abatu tout d'un coup:
Va lui faire sçavoir ce que je veux qu'il fasse
Et lui dis de ma part, qu'il doit souffrir beaucoup.

je l'ai choisi pour courir les Provinces,
Sans craindre de la mort les évidens périls;
Il portera mon Nom devant les plus grands Princes,
Devant le peuple juif & devant les Gentils.

Ayant oui ce récit d'Ananie,
Il m'impose les mains, & sur le champ je vois
Dès qu'il m'a batisé, mon erreur est bannie,
je ne vis qu'en jesus, & jesus vit en moi.

C'est en ce bain que je l'ave mon crime,
Là, plein du saint Esprit, je renais du tombeau,
De Saul victorieux, j'y devins Paul victime;

Et de loup raviſſant, je devins un agneau,

On reconnut d'abord à mes paroles,
Que j'étois un docteur plein d'amour pour la croix,
Que j'avois en horreur le culte des idoles,
Que Jeſus m'uniſſoit à ſes divins explois.

Les uns craignoient que je fiſſe une feinte,
Et de voir quelque excès de mon averſion;
Les autres, pleins de joie & ſans aucune crainte,
Rendoient graces à Dieu de ma converſion.

Ne craignez point, leur dis-je, mes chers freres;
Vous n'avez plus en moi Saul grand perſecuteur,
Je ſuis Paul converti, qui de nos ſaints myſteres,
Veut bien être en tout lieu l'humble predicateur.

Depuis alors, je tâchois de confondre
Les Juifs qui ſe mocquoient d'un Dieu mort ſur la croix;
La grace m'éclairant, m'apprenoit à repondre,
Ne craignant des ſçavans, le nombre ni le poids.

On voit par moi, changer d'une heure à l'autre,
Le mépris de la croix, en reſpect, en amour;
Les Chrétiens me donnoient le nom de

grand Apôtre ; (jour.
Mais j'étois à mes yeux plus petit chaque

En combattant l'aveugle idolâtrie,
J'avois tout contre moi, Pays, Princes &
Loix ; (& Patrie,
Mais je foulois aux pieds Princes, Loix
Etabliſſant ainſi l'empire de la croix.

On me nommoit un impoſteur, du démon le ſupport ;
Mais ces noms m'étoient doux pour le nom de mon maître,
Pour qui j'aurois voulu ſouffrir cent fois la mort.

J'ai de l'enfer renverſé les maximes,
Et j'ai plus qu'une fois du monde fait le tour
J'ai remis les vertus en la place des crimes,
Et j'ai dans l'univers, mis l'Evangile au jour.

J'ai fait ſur l'eau, trois dangereux naufrages,
On m'a foueté trois fois avec grande rigueur,
On m'a chargé de fers, de cailloux & d'outrages,
Mais Dieu, dans ces tourmens, ranimoit ma vigueur.

De toute part chacun m'a fait la guerre,
Domeſtiques, amis, faux freres, étrangers ;
J'ai couru cent périls & ſur mer & ſur terre,
Et j'ai bravé la mort parmi tous ces dangers.

Malgré l'enfer & ſa noire tempête,
J'ai ſuivi les ſentiers que Jeſus a battus,
Après mille combats, on m'a tranché la tête,
Qui bondit par trois fois, & dit trois fois,
JESUS.

C'eſt à mon Dieu que je dois la victoire.
Des verges, des cailloux, des priſons & des fers,
C'eſt ſa protection qui mérite la gloire
De tant de divers maux pour ſa cauſe ſoufferts.

Chrétien de nom, tes fréquentes rechutes
Cauſent à Jeſus-Chriſt une nouvelle mort;
Il te comble de biens, & tu le perſécute:
Ingrat, juſques à quand lui feras-tu ce tort?

Ne mene plus cette vie animale,
Qui combat l'Eſprit ſaint & qui dément ta foi;
Que ta converſion ſoit prompte & générale
Qu'elle parte du cœur & dure autant que toi.

Dieu m'a donné l'immortelle couronne,
Pour avoir combattu pour ſon Nom vaillamment,
Veux-tu qu'après ta mort ſa bonté te la donne?
Combats pour ſon honneur, juſqu'au dernier moment.

La Réſurrection & le Martyre de St. Lazare premier Evêque de Marſeille :
Sur l'Air ; *Ceſſez de vous plaindre, &c.*

Sçavante Marſeille,
Qui te plais à chanter,
Chante ton Saint plein de merveille,
Qui par ſa mort voulut bien t'enfanter ;
Chante l'illuſtre LAZARE,
En qui tout eſt rare,
Et réjouis-toi :
Par lui la Provence
Reçoit l'eſpérance,
L'amour & la foi,

Marthe & Magdeleine
Fònt ſçavoir au Sauveur
Qu'elles ſe trouvent bien en peine,
Du mal mortel de l'ami de ſon cœur :
Elles n'expoſent à leur maître,
Dans leur courte lettre,
Qu'un objet d'amour.
Chrétien, Jeſus t'aime-
D'un amour extrême,
Uſe de retour.

L'aimable Meſſie
Lit la lettre, & d'abord
Répond que cette maladie
Eſt pour la gloire & non pour la mort :
Les ſœurs, bien que leur frere meure,
Veulent ſans murmure,

Tout ce que Dieu veut.
L'homme fait paroître
Qu'il ſçait ſe ſoumettre,
Quand rien ne l'émeut.

Apprens de ces Dames,
A bien-tôt recourir
Au vrai médecin de nos ames,
Si de tes maux tu cherches à guérir :
Apprens que la bonté ſuprême
Frappe ceux qu'elle aime,
Les rendant mal-ſains.
Quand ſa main te touche,
En fermant la bouche,
Bénis ſes deſſeins.

Le Sauveur differe
D'accourir au château,
Il veut par un profond myſtere,
Que ſon ami ſoit puant au tombeau :
Il veut, differant davantage,
En faire une image
Du plus grand pecheur,
Qui toujours s'abyme,
Sans ſentir ſon crime,
Ni voir ſa laideur.

JESUS-CHRIST aſſure
Que ſon cher ami dort,
Lorſqu'il eſt dans la ſépulture,
Et que ſes ſœurs s'affligent de ſa mort :
Souviens-toi que la mort du juſte,

Belle, ſainte, auguſte,
N'eſt qu'un doux ſommeil :
La mort de l'impie,
N'eſt rien que furie :
Crains un ſort pareil.

Seigneur débonnaire,
Soulagez mon ſouci ;
Je n'aurois point perdu mon frere,
Si vous euſſiez été préſent ici :
C'eſt à la divine ſageſſe
Que la ſainte Hôteſſe
Adreſſe ces mots :
Alors ſon cher Hôte
Soupire & ſanglote,
Tenant ce propos.

Ceſſez de le plaindre,
Il reſſuſcitera :
Eſpérez ; Marthe, ſans rien craindre,
Qui croit en moi, bien qu'il ſoit mort, vivra :
Je ſçais que ſa chair eſt pourrie ;
Mais je ſuis la vie
De ceux qui ſont morts :
C'eſt par mon mérite
Que je reſſuſcite
Et l'ame & le corps.

Marthe à ſa parole,
Sans ſe plus lamenter,
Dit à Jeſus qui la conſole :
Je ſçais qu'un jour il doit reſſuſciter ;

La Réſurrection future
Qu'un Dieu nous aſſure,
Fait notre ſoutien ;
C'eſt cette eſpérance,
Qui dans la ſouffrance,
Conſole un Chrétien.

La divine amante,
En parlant du Sauveur,
Pierre à ſes pieds, gémit, lamente,
Et plaint ſon frere, ainſi qu'a fait ſa ſœur:
Jeſus prend part à ſa triſteſſe,
Son amour le preſſe,
Ils pleurent tous deux :
Jeſus nous convie,
Imitons Marie,
Pleurons avec eux.

Dieu verſe des larmes,
Témoignant ſa douleur,
Sçachant que malgré tous ſes charmes,
Le peuple vif endurcira ſon cœur ;
Il pleure auſſi ſur ton offenſe,
Ton impénitence
Cauſe ſon tourment :
Pécheur, Dieu te pleure ;
Et ton ame eſt dure
Comme un diament.

Le Sauveur s'informe,
Diſant : Où l'a-t'on mis ?
Ah ! Que ta pauvre ame eſt difforme,
Lorſque

Lorſque tu ſuis tes mortels ennemis :
Ragarde après, miſérable,
L'état déplorable
Où tu te reduis,
Quand l'accoutumance,
Groſſiſſant ton offenſe,
Te rend encore pis.

Quand tu te delecte
Sur tes mauvais deſirs :
Quand tu conſens, quand tu te jette
Dans les bourbiers de tes ſales plaiſirs,
Enfin, quand par ton habitude,
Tu mets ton étude
A pécher toujours ;
Tu gis dans l'ordure
De ta ſépulture,
Depuis tant de jours.

Chacun déſeſpere,
Le Lazare eſt puant ;
Mais Dieu qui de rien peut tout faire,
Commande au mort comme il fit au néant.
Pécheur, ne perds pas eſpérance,
Le Dieu de clémence
Ne veut point ta mort ;
Qui ne ſe confie
Au fils de Marie,
Lui fait un grand tort.

Bien que pour tes vices,
Chacun t'ait en horreur,

Tu ſeras de Dieu les delices,
Si ſans delai tu lui donne ton cœur,
Tout le monde abhorre le Lazare,
Chacun s'en ſepare,
Pour l'infection;
Mais Jeſus s'approche
Du creux de la roche,
Plein d'affection.

(‡)

O Cieux! quel ſpectacle!
L'eſprit eſt étonné.
O qu'il faut faire un grand miracle,
Pour convertir un pécheur obſtiné!
Jeſus lamante & crie,
Pour remettre en vie,
Lazare qui put:
Et pour avoir place
Dans ton cœur de glace,
Il fait ce qu'il peut.

(‡)

Dieu crie: ô, Lazare,
Et Lazare obéit:
Son corps décharné ſe ſepare;
On le delie, on tremble, on s'ébahit.
Si Jeſus aujourd'hui t'éveille,
Prête-lui l'oreille,
Le cœur & la main;
Si-tôt qu'il t'excite,
Repond, reſſuſcite,
N'attend pas demain.

(‡)

Je ſçais qu'à toute heure,

Par ſon bras tout-puiſſant,
Dieu pourroit tirer de l'ordure,
Ton cœur coupable & le rendre innocent;
Mais il faut que dans cette affaire,
L'homme co-opere,
Dieu veut ſon concours:
Notre Saint chemine,
Quand la main divine
Vient à ſon ſecours.

(‡)

Sa face eſt couverte,
Et par là Dieu t'apprend,
Que tu dois rougir de ta perte,
Et mediter combien ton crime eſt grand:
Ses mains, ſes pieds ont des attaches,
Afin que tu ſçaches
Que tu ne peux rien,
Et que ſans la grace
Perſonne n'embraſſe
Ce qui porte au bien.

(‡)

Ce ſont les Apôtres
Qui delient ſon corps,
Jeſus n'y commet point les autres;
Car par l'Egliſe il donne ſes tréſors.
Deteſte l'erreur phrénetique,
Du cœur héretique,
Qui meurt obſtiné;
Recours à l'Egliſe,
Pour mettre en franchiſe
Ton cœur enchaîné.

Recours à Saint Pierre,
Et ſans tant diſputer,
Le ciel ayant ôté la pierre,
Efforce-toi de bien reſſuſciter ;
On ouvre avec travail la foſſe,
La pierre en eſt groſſe,
Il faut faire effort.
Sors en diligence,
Par la pénitence,
De l'état de mort.

Va loin de ta tombe,
Va cadavre vivant,
De peur que ton cœur n'y retombe,
Tiens-toi bien bas, chetif fumier mouvant,
Crains la rechute & ta foibleſſe,
Combats la moleſſe
Qui t'a debauché.
Envain reſſuſcite
Celui qui n'évite
L'écueil du péché:

Tandis qu'on l'admire,
Et qu'on pouſſe des cris,
Les Juifs ne ſçavent plus que dire,
Ils ſont confus, mais toujours plus aigris,
Ils veulent tuer par envie,
L'auteur de la vie.
Et Lazare auſſi:
Et plus Dieu les touche,
Plus leur cœur farouche,
Demeure endurci.

Ce peuple barbare
Ne pouvant plus souffrir
Les bons exemples de Lazare,
Forment un dessein de le faire perir.
Il faut disent-ils, le proscrire
Sur un vieux navire,
Avec tous les siens,
Et faisant partage
De leur héritage,
Accroître nos biens.

‡‡

Cette troupe sainte
S'avançant vers le bord,
S'embarque en ce danger sans crainte,
Bien qu'elle soit à deux doigts de la mort:
Chacun sur l'élement liquide,
Ayant Dieu pour guide,
Navigue en repos,
Et Jesus qui veille,
Les mene à Marseille,
Du milieu des flots.

‡‡

D'abord saint Lazare
Fait entendre sa voix,
Prêchant par tout qu'on se prépare
Pour arborer l'étendart de la croix;
Le démon jaloux de sa gloire,
Cherche la victoire
Contre notre loi;
Mais, malgré sa rage,
Marseille s'engage
Au joug de la foi.

Cette grande ville
S'éloignant des faux Dieux,
Et recourant à l'Evangile,
Notre Prélat y paroît glorieux;
Mais l'Empereur fumant de rage,
Suscite un orage
Contre les Chrétiens:
L'enfer se declare,
On poursuit Lazare,
Qu'on met aux liens.

(‡)

La seconde vie
Que je tiens du Sauveur,
Ne me donne point d'autre envie,
Que de verser mon sang pour son honneur.
Viens aux coups, laisse les paroles;
Car pour tes idoles,
Je n'ai que mépris:
Mon cœur ne respire
Que pour le martyre;
La croix est mon prix.

(‡)

C'est de cette sorte
Que Lazare repond,
Au cruel tyran qui l'exhorte
A mettre à bas la croix qui le confond;
Ce tygre perd toute espérance,
Et donne sentence,
Qu'on l'aille fouetter;
Puis, de rue en rue,
Pendant qu'on le hue,
Le fait tourmenter.

Tout ſon ſang ſe verſe ;
On l'attache au pillier,
A coups de fléches on le perce,
On ne voit rien ſur ſon corps d'entier :
Sa bouche à chaque coup de fléche,
Benit, loue & prêche
Le nom de Jeſus ;
Les bourreaux ſe laſſent,
Quelque effort qu'ils faſſent,
Ils reſtent confus.

Ce vaillant athléte,
D'un viſage ſérain,
Un Bourreau lui tranchant la tête,
S'en va jouir d'un bonheur ſouverain ;
Le troupeau tendre eſt aux allarmes,
Il verſe des larmes
Pour ſon bon paſteur ;
Mais le grand Lazare,
Du Ciel, eſt ſon phare
Et ſon protecteur.

(‡)

Peuple de Marſeille,
Ton Evêque aux abois,
Par ſa conſtance ſans pareille,
Te ſollicite à bien porter ta croix ;
Ceſſe de chanter ſon martyre,
Si ton cœur n'aſpire
A ſuivre ſes pas :
Parmi tes diſgraces,
Marche ſur ſes traces,
Juſqu'à ſon trepas.

Si tout te traverſe,
Si tout eſt contre toi,
Si le Turc trouble ton commerce,
Et ſi par tout on te manque de foi,
Cours à ton Saint quoi qu'il arrive,
Va d'une foi vive,
Va le viſiter :
Comme un prompt reméde,
Implore ſon aide
Pour reſſuſciter.

A l'honneur de St. Laurent, Martyr.

Sur l'Air : *Si vous voulez ſavoir le ſecret de mon ame:*

POurquoi me laiſſez-vous, diſoit Laurent à Xiſte ?
Pourquoi me laiſſez-vous dans un état ſi triſte ?
Quoi ! vous iriez mourir & je ne mourrai pas ?
Ah ! cela ne ſe peut, permettez-moi ſaint pere,
Qu'en repandant mon ſang, je marche ſur vos pas,
Pour remplir comme il faut, mon ſacré miniſtere.

Le Pape lui répond, mon fils ceſſez vos plaintes ;
Si je ſouffre aujourd'hui ces légeres atteintes,
Vous aurez dans trois jours beaucoup plus à ſouffrir :
Les tourmens reſervés à votre grand courage,
Feront voir au tyran qui vous fera mourir,
La vertu du très-haut dans la fleur de votre âge.

Laurent tout enflammé goûte cette parole,
Bien loin de s'en troubler, ſon ame s'en conſole,
Il ſe promet que Dieu le rendra le vainqueur :
Et pour ſe diſpoſer aux rigueurs du ſuplice,
Il va prendre à l'autel la force de ſon cœur
Par la viande des forts & par le ſaint calice.

‡‡

Si l'Egliſe qu'il ſert a de grandes richeſſes,
Il ne les fait ſervir qu'à de grandes largeſſes:
Il aſſemble avec ſoin tous les pauvres Romains,
Il leur fait part à tous de ſes belles lumieres,
Et puis d'un cœur royal il leur remplit les mains,
D'où j'apprens à donner l'aumône en deux manieres.

‡‡

O ! Laurent, tout de feu, chaſte & ſacré Lévite,
De ton gril embraſé, ton zèle nous invite,
A brûler avec toi d'une celeſte ardeur :
Tu voudrois, par l'amour qui t'anime & t'enflamme,
De tout le monde entier embraſer la tiédeur;
Mais, helas ! que bien peu prennent ſoin de leur ame.

‡‡

Tu vois des nerfs de bœuf & des lampes ardentes,
Pluſieurs verges de fer & des grilles brûlantes,

Des pots de plomb fondu, ſans pourtant t'ébranler ; (nailles,
Tu vois des chevalers, des ongles, des te-
Chacun fremit d'horreur, toi ſeul ſans chanceler,
Te moques des bourreaux, les braves & les railles.

On voit leurs corps laſſés, ton corps ſans laſſitude ; (tude,
Leur eſprit en chagrin, les tient en inquié-
Leur cœur hors de repos, & ton cœur dans la paix :
Ils crevent de depit, & tu ne fais que rire;
Pas un d'eux n'eſt content, toi ſeul te ſatisfais,
Ils ſouffrent plus que toi de ton propre martyre.

(‡‡)

De quelque objet d'éfroi qu'on te montre l'image, (ge,
Tu fais voir de ton cœur l'intrepide coura-
Te confiant en Dieu, tu défies la mort.
Grand ſaint, j'eſpere helas ! à la gloire celeſte,
Sans que pour t'imiter, je faſſe aucun effort,
J'enviſage la croix comme un fardeau funeſte.

Tandis qu'on atiſoit cette horrible incendie
Qu'alluma ſous ton corps la noire perfidie,
Tu dis à ton tyran, avec tranquillité :

Si tu veux assouvir ta faim de ma chair cuite,
Cet endroit est bien cuit, tourne l'autre côté,
Mets en piéces mon corps, mange ma chair ensuite.

‡‡

L'Ange essuyant ton front, Romain qui le contemple,
Ravi de sa beauté, touché de ton exemple,
Sans craindre aucun tourment, embrasse notre foi.
Invincible Martyr, qu'en pesant ta constance,
Pour vivre tout à Dieu, je meure tout à moi,
Et que je me résolve à faire pénitence.

(‡)

Les aveugles privés d'une double lumiere,
Eclairés doublement par ta forte priere,
Ont vu l'astre du jour, & cru Dieu qui l'a fait.
Charitable Laurent, éclaire mes ténebres,
Et fais qu'à l'avenir, pour me rendre parfait,
Je suive le sentier de tes vertus celèbres.

———

Martyr de Jesus-Christ, que j'aime & que j'honore,
Fais-moi part du brasier dont ton cœur brûle encore,
Et dont il brûlera durant l'éternité :
Fais qu'en suivant tes pas, je remonte à ma source,
Et qu'après mes travaux & ma captivité,
Dieu seul soit à jamais le repos de ma course.

Saint Euſtache, Martyr.

Sur l'Air : *Où êtes-vous Birenne mes amours*, &c.

JESUS.

QUe t'ai-je fait, Placide, repons-moi ?
Que t'ai-je fait, que tu me perſecute ?
Je ſuis jeſus mort ſur la croix pour toi,
Je te pourſuis, bien que tu me rebutes.

Placide.

Pardon, Seigneur, de tout ce que j'ai fait,
Apprenez-moi ce qu'il faut que je faſſe :
Pour m'en punir & me rendre parfait,
Je ne vois rien pour vous que je n'embraſſe.

Jeſus.

Va ſans delai, va prendre tous les tiens,
Va recevoir avec eux le Baptême :
Dès le moment que vous ſerez Chrétiens,
Vous ſouffrirez pour l'amour de moi-même.

Euſtache.

Je ſuis chrétien, & tout prêt à ſouffrir,
Que vous m'ôtiez enfans & biens & femme;
Les plus grands fleaux qui ſe pourront offrir,
Pour votre amour, ſeront doux à mon ame.

Jeſus.

Tu perdras tout, enfans & femme & biens :
On te dira le job évangelique ;
Si tu tiens bon, comme font tous les miens,
Tu feras voir un amour héroïque.

Euſtache à ſa Femme.

Suivons jeſus, ô ma chere moitié,
Beniſſons-le de ce qu'il nous décharge,

Tous nos amis ont manqué d'amitié
Dès qu'ils m'ont vu ſans argent & ſans charge.

Théophiſte.

Je le benis, avec vous, de nos croix;
Eloignons-nous des terres de l'empire,
Allons gemir tous quatre dans un bois,
En attendant de ſouffrir le martyre.

Euſtache.

Cher Nautonier, par pure charité,
Voudrez-vous bien nous paſſer en Egypte?
Soyez touché de notre pauvreté,
Vous en aurez devant Dieu le mérite.

Le Nautonier.

Embarquez-vous, & traverſons la mer;
Parmi ces eaux je me ſens tout en flamme:
Au premier port, malgré tes pleurs amers
Te debarquant, je veux ravir ta femme.

Euſtache.

Quel deplaiſir, helas quel creve-cœur!
Ce Nautonier me ravit ma colombe:
Mon Dieu, mon tout, qui voyez ma douleur
Secourez-moi, car ſans vous je ſuccombe.

Théophiſte.

Mon chaſte époux, ne vous allarmez pas,
Allez en paix, allez mon cher Euſtache,
Soyez certain que juſqu'à mon trépas,
je garderai ma pureté [illegible]

Euſtache.

Mes chers enfans, pleurons [illegible]
En delaiſſant dans ce fatal navire,
Le chaſte ſein qui vous porta neuf mois,
Ah! qui pourroit exprimer mon martyre!

Chaque enfant.

Venez à moi, cher pere, venez tôt,
Sortez, helas! ſortez de la riviere,
Pour m'affranchir par l'aide du très-Haut,
De cette dent cruelle & carnaciere.

Euſtache.

Deux animaux emportent mes deux fils,
Et je ne puis aider ni l'un, ni l'autre,
Et n'ai plus rien qu'un petit crucifix,
Pour m'y coller comme le grand Apôtre.

Un payſan.

Mon bon ami vient garder mes troupeaux
Je te promets le pain ſec du ménage,
Le ciel pour toit, pour maiſon les coupeaux
Le toit pour lit, l'eau pure pour breuvage.

Euſtache.

Graces à Dieu, je garde des moutons,
Moi qu'on a vu commander une armée;
Pour vêtemens, j'ai de pauvres haillons,
Tant il eſt vrai que tout n'eſt que fumée.

L'Epereur Trajan.

Allez chercher Placide le guerrier,
Cherchez-le bien & par mer & par terre,
Mon chef par lui ſera ceint de laurier,
Car il vaincra ceux qui me font la guerre.

Les Députés.

Pauvre berger, quittez là vos brebis,
Notre Empereur veut eſſuyer vos larmes;
Dépouillez-vous, prenez ces beaux habits,
Et de ce pas venez charger les armes.

Euſtache.

Dieu de mon cœur, j'adore vos deſſeins,

Lorsque je vais combattre pour l'Empire;
Faites, grand Dieu, qu'en imitant vos saints,
Je puisse un jour mourir par le martyre.

Le cadet des deux Freres.

Cher compagnon, quel pays est le tien?
Contons ici tous deux nos avantures;
Delassons-nous par ce doux entretien,
Et benissons l'Auteur des créatures.

L'aîné.

Je ne sçais point quel est mon lieu natal,
Mais je sçais bien qu'un lion effroyable
Me prit aux dents, quand par un coup fatal
Un loup ravit mon frere tout aimable.

(‡)

J'étois tout seul sur le bord d'un ruisseau,
Quand je perdis Eustache mon doux pere;
Je vis, helas! qu'un Patron de vaisseau,
Osa ravir Théophiste ma mere.

‡‡

Depuis ce tems, j'ai toujours desiré
Qu'on m'en donnât quelque bonne nouvelle
Mais cet en vain que j'ai tant soupiré;
Ah! d'y penser, ma croix se renouvelle.

Le Cadet.

O quelle joie! ô quel moment heureux!
Vous êtes donc Agapit mon bon frere?
Et que nos cœurs seroient bien plus joyeux,
Si nous n'étions & sans pere & sans mere.

Théophiste.

Consolez-vous, mes enfans bien-aimés,
Quelle faveur! quelle rencontre heureuse!
Voici le sein qui vous tint renfermés,

Ah ! mes chers fils, que mon ame eſt joyeuſe.

—

Rendons tous trois, rendons graces à Dieu,
Et ſoupirons en priant ſans relâche,
Qu'avant mourir, nous ſçachions en quel lieu
S'eſt relegué votre cher pere Euſtache.

—

Allons nous-en trouver le Général,
J'oſe eſperer que ma douleur amere,
Obtiendra tout de ſon cœur libéral,
Lorſqu'il ſçaura que je ſuis votre mere.

—

Grand Géneral, j'ai perdu mon époux,
Ah ! Monſeigneur, Ah ! que ma perte eſt grande,
Ces deux ſoldats qui combattent ſous vous
Sont mes deux fils qu'humblement je demande.

Euſtache.

Mon cœur reſſent votre extrême douleur,
Relevez-vous, ô femme infortunée,
Apprenez-moi d'où vous vient ce malheur,
Que votre époux vous ait abandonnée.

Théophiſte.

Un Nautonier me retint dans ſon bord,
Lorſqu'il remit mon cher Euſtache à terre;
Mais le très-Haut vengea ſoudain ce tort,
En l'écraſant par un coup de tonnerre.

Euſtache.

Chere moitié, Dieu du ciel, quel bonheur !
Chere moitié, ma chaſte Théophiſte !

Ne pleurez plus, beniſſons le Seigneur,
Voici celui pour qui vous êtes triſte.

Euſtache.

Mes chers enfans pour qui j'ai tant pleuré,
Embraſſez-moi, mon cœur treſaillit d'aiſe :
Tenons-nous prêts, car il eſt aſſuré
Que nous mourrons tous quatre ſur la braiſe.

L'Empereur Adrien.

Viens rendre honneur à nos Dieux immortels ;
De qui tu tiens tes enfans & ta femme ;
Brûle l'encens aux pieds de leurs autels,
Si tu ne veux brûler dans cette flamme.

Euſtache.

C'eſt à jeſus que je dois cet honneur,
C'eſt à lui ſeul que je rends cet hommage ;
Pour tes faux Dieux objets de mon horreur,
N'auront de moi que mépris & qu'outrage.

Adrien.

Enfermez-le dans ce taureau d'airain,
Sa femme auſſi, ſes deux enfans encore ;
C'eſt par le feu que j'en veux voir la fin,
Pour apaiſer nos grands Dieux que j'adore.

Tous quatre.

Doux jeſus-Chriſt qui poſſedez nos cœurs,
Embraſez-les de vos divines flammes :
Nous vous prions de nous rendre vainqueurs,
Et dans le Ciel vouloir placer nos ames.

LIVRE IV.

A L'HONNEUR DE S. JOSEPH, Epoux de la Ste. Vierge.

Sur l'Air : *Amarillis, vous êtes blanche & blonde*, &c.

UNiſſons-nous avec les cœurs des Anges,
Renouvellons la joie & la ferveur,
Pour entonner de Joſeph les louanges,
Le Nourriſſier & gardien du Sauveur ;
Peſons les qualités, admirons les merveilles
D'un Saint dont les grandeurs ſont ſans pareilles.

‡‡

Laiſſons à part ſon illuſtre naiſſance,
Tous ſes ayeuls, ces Princes & ces Rois,
Et de Joſeph réverons la puiſſance,
Car le Sauveur ſe ſoumet à ſes loix ;
Voyons en abregé, ſes vertus héroiques,
Reveillons notre amour par ſes pratiques.

(‡)

Dieu le choiſit pour ſon dépoſitaire,
Il lui remet deux gages précieux,
Son Fils unique & ſa très-digne Mere,
L'eſpoir du monde & l'ornement des cieux,
Il lui donne à garder l'Arche de l'Alliance
Où ſont tous les tréſors de ſon eſſence.

Ce favori de la Trinité ſainte,

Qui fut toujours un Ange en pureté,
Dès qu'il connoît que Marie eſt enceinte,
Livre ſon ame à la perplexité : (faire
Il dit dans ſon eſprit, comment ſe peut-il
Que la femme que j'ai ſoit vierge & mere.

(—)

Penſant l'état de ſa céleſte épouſe,
Il ne dit mot, pour ne la diffamer ;
Il ne veut pas, comme une ame jalouſe,
Croire rien d'elle, il ne la peut blâmer:
Il ſoupire, il gémit & d'amour & de crainte,
Lorſqu'il ſonge à quitter la Vierge ſainte

(—)

La Vierge voit Joſeph à la torture,
Sans que pourtant elle oſe l'avertir,
Qu'elle a conçu l'Auteur de la nature ;
Elle déſire en tout s'anéantir,
Elle attend humblement que Dieu le lui déclare,
Et ſupporte en repos qu'il ſe ſépare.

(rage,

Tandis qu'il dort, l'Ange lui dit cou-
Marie en ſoi porte le Saint des Saints ;
L'Eſprit divin a formé cet ouvrage,
Pour du trés-Haut accomplir les deſſeins
Sois ſon heureux époux, chaſſe loin toute crainte,
Et conduis avec ſoin, Marie enceinte.

(—)

Quand ce Saint voit dans le fond d'une créche,
Le Roi de gloire anéanti pour nous,

Tout étonné des vertus qu'il y prêchoit,
Il se prosterne & l'adore à genoux ;
Il ne craint plus les maux qu'avoit causé la pomme,
Il tient entre ses bras un Dieu fait homme.

(—)

Quelle faveur ! quel rare privilege !
Il a chez soi Marie & son enfant,
Il les nourrit, les soutient, les protege,
Leur fait la cour, les guide & les défend;
Il les sauve tous deux d'Herode plein de rage,
Qui des saints innocens fait le carnage.

(—)

Lis avec soin tout le saint Evangile,
Et tu verra que Joseph ne dit rien,
Tant il se plait à se tenir tranquille,
En s'occupant de son souverain bien :
Il aime à se cacher comme un anachorette,
Pour bien jouir de Dieu dans sa retraite.

(—)

Sans se lasser, jour & nuit il contemple
Le fils de Dieu sous notre humanité ;
Sa maisonnette est un auguste temple,
Où l'on decouvre une autre Trinité ;
Cet adorable fils, & sa très-sainte mere,
Et leur chef nourrissier, ô quel mystere !

(—)

Cet Intendant du Roi de tout le monde
Grand en effet, mais petit à ses yeux,
Chérit si fort l'humilité profonde,
Qu'il la pratique en tout tems, en tout lieu
Dans son petit Jesus il voit mieux sa bassesse,

Plus il eſt élevé, plus il s'abaiſſe.

(—)

Ce St. enfant dans ſa pauvre boutique
Ne rougit point d'un ſi chetif metier,
Il obéit ſans delai, ſans replique,
Comme apprentif d'un pere charpentier,
Et de ſes mêmes mains dont il ſoutient le monde,
Aux emplois les plus vils il le ſeconde.

(—)

On eſt ravi que le ſoleil s'arrête,
Quand joſué lui dit de s'arrêter,
Pour voir enfin une entiere defaite
De cinq grands Rois qu'il prétend ſurmonter;
Mais je le ſuis bien plus, que jeſus obeiſſe
A ce pauvre artiſan, comme un novice.

(—)

Marie auſſi, quand jeſus la demande,
D'un pas leger s'en va voir ce qu'il veut,
Elle l'écoute & fait ce qu'il commande,
Avec viteſſe & le mieux qu'elle peut;
Et joſeph à ſon tour, par ſon obéiſſance,
Temoigne à tous les deux ſa dépendance.

(—)

Au ſeul aſpect de cette noble Dame,
Au ſeul éclat de ſa rare ſplendeur,
Ce chaſte époux ſent au fond de ſon ame,
Un feu nouveau qui nourrit ſa pudeur;
S'il jette ſes regards ſur ſon viſage auguſte,
Il en devient plus ſaint, plus pur, plus juſte.

Anges du Ciel, pures intelligences,
Esprits ardens du céleste brasier,
Quels entretiens & quelles conférences,
N'eûtes-vous pas avec ce Charpentier ?
O ! qu'il faisoit beau voir une troupe Angélique,
Converser avec lui dans sa boutique.

Pendant le tems que Joseph est malade
Jesus lui-même a soin de l'assister ;
Marie encore lui parle d'une œillade,
Et l'aide en tout, sans jamais désister :
Ils font voir leur amour par quelque bon office,
Chacun de son côté lui rend service.

Etant mourant, le maître de la vie,
Qui de ses mains, veut fermer ses beaux yeux,
Lui fait sçavoir qu'il n'a point d'autre envie
Que de s'unir avec lui dans les cieux ;
Enfin ce phenix meurt consumé d'une flâme
Qui transforme en son Dieu cette belle ame.

Je le contemple au-dessous de Marie,
Supérieur à tous les autes Saints,
Il obtient tout de Dieu quand on le prie,
Son divin fils met tout entre ses mains :
Heureux qui le sert bien, plus heureux qui l'imite,
Dieu ne refuse rien par son mérite,

Epoux sacré de ma très-chere mere,
Ange visible & pere du Sauveur ;
Grand St. Joseph en qui mon ame espere,
Je vous demande une seule faveur :
Tendez-moi votre main durant mon agonie
Pour régner avec Dieu de compagnie.

A l'honneur de St. Joachim & de Ste. Anne:
Sur l'AIR : *Amarillis, vous êtes blanche & blonde &c.*

PLeurez mes yeux, dans cet affreux bocage,
Compatissez à mon cuisant malheur ;
Petits oiseaux, cessez votre ramage,
Et vous rocher, brisez-vous de douleur;
Astre du firmament, cachez votre lumiere,
Et me laissez vaquer à la priere.

Dieu de bonté de qui je tiens mon être,
Je suis honteux de me voir sans enfans ;
On rit de moi dès qu'on me voit paroître,
Ah! d'y penser mon pauvre cœur se fend:
Jusques à quand, Seigneur, laisserez-vous ma femme
Sans daigner l'affranchir du rang infame?

SAINTE ANNE.

Mon Dieu, mon tout, que j'aime & que j'adore,
Ayez pitié de ma stérilité,
Depuis vingt ans elle me deshonore ;
Couronnez-la par la fécondité :
Je vous promets, grand Dieu, plus de cœur que de bouche,

De vous offrir le fruit de notre couche.

(—)

Je n'ose plus hanter aucune amie,
Je ne reçois que mépris & qu'affront ;
Otez, Seigneur, la tache d'infamie,
Qui fait monter la honte sur mon front ;
Jettez un seul regard sur votre humble servante,
Qui soumise à vos loix, pleure & lamente.

(—)

C'étoit ainsi qu'en pensant au Messie,
Le bon Joachim exprimoit ses ennuis :
C'étoit ainsi qu'Anne de Dieu choisie,
Passoit en pleurs & les jours & les nuits,
Lorsqu'un Ange leur dit qu'Anne seroit enceinte,
Et qu'elle enfanteroit la Vierge sainte.

(—)

Heureux vieillard, véritable matrône,
Consolez-vous, ne vous affligez plus ;
Par l'oraison, par le jeûne & l'aumône,
Vous obtenez la mere de Jesus,
Anne, benissez Dieu, vous nous donnez Marie,
Cet arbre portera le fruit de vie.

(—)

Vous concevez cette source de grace,
D'une façon qu'on ne peut concevoir ;
Car la nature ayant cedé sa place,
La grace en vous, nous montre son pouvoir ;
Vous donnez aux mortels, sans tache originelle,
La princesse du Ciel, toute belle.

Au

Au même instant que vous l'avez conçue,
Elle reçoit l'usage de raison ;
Le St. Esprit dont elle est prévenue,
Tient en tout tems son ame en oraison :
Elle mérite plus au fond de vos entrailles,
Que tous les Sts Martyrs dans les batailles.

—

Vous produisez aux Anges une Reine,
Aux criminels, un refuge assuré,
Un prompt secours à ceux qui sont en peine,
Un ferme espoir aux plus désespérés,
Aux pauvres Mariniers, une étoile éclatante
Pour leur servir de nord dans la tourmente.

(—)

Dès les trois ans, vous la menez au Temple,
Et sans delai, vous l'offrez au Seigneur,
Par où l'on voit qu'il faut à votre exemple
Offrir à Dieu ce qu'on a de meilleur,
Et s'acquitter bien-tôt des vœux & des promesses,
Pour ne pas être ingrat à ses largesses.

—

O quel bonheur ! vous êtes sa maîtresse
En l'instruisant sur vos rares vertus,
Vous la voyez courir avec viteſſe,
Par les sentiers que vous avez battus ;
Quelle gloire pour vous d'enseigner cette Reine
Qui doit avoir un Dieu sous son domaine.

—

Dieu la destine au salut de ce monde,

Donnant ſon ſang au Sauveur glorieux,
Et ce beau ſang qui la rendra féconde,
Et de vous deux le fruit très-précieux :
C'eſt à vous qu'elle doit & ſa vie & ſon être
Dont elle fera part à notre maître.

(‡)

Après Jeſus & votre fille ſeule,
Je garde un cœur très-ardent pour vous deux ; (yeule :
L'un eſt d'un Dieu l'ayeul, l'autre l'a-
Quoi de plus grand? quoi de plus glorieux
En peſant la grandeur de votre auguſte fille,
On voit juſqu'à quel point la vôtre brille.

(—)

Demeure en paix pauvre femme ſtérile,
Et loin d'avoir ton eſprit abattu,
Fais tes efforts pour devenir fertile,
En imitant ſainte Anne en ſa vertu :
Et toi de qui le Ciel augmente la lignée,
Prens garde qu'elle ſoit bien enſeignée.

(‡)

Toi qui gemis dans l'état du veuvage,
Suis de Ste Anne en tout tems le ſentier,
Elle prioit ou faiſoit quelque ouvrage,
Jeûnant par fois quarante jours entiers ;
Elle cherchoit l'écart pour ſe rendre parfaite,
Cache-toi bien en Dieu dans la retraite.

(‡)

Pauvre pécheur, ſi tu veux que Ste Anne,
Prie pour toi Marie & ſon enfant,

Quitte au plutôt le péché qui te damne,
Et ne fais pas ce que la Loi défend ;
Ste Anne ne sçauroit te servir de refuge,
Si tu t'en prens toujours contre ton juge.

Qui que tu sois, honore cette Sainte,
Lui consacrant ton service aujourd'hui ;
Si le démon te donne quelque atteinte,
Tu t'en riras, l'ayant pour ton appui :
Moule-toi sur ses pas, prens-la pour ta Patrone,
Et Dieu te fera part de sa couronne.

Sur la Conversion de S. Augustin : Sur l'Air ; *Que les oiseaux de ce bocage*, &c.

LE PECHEUR A S. AUGUSTIN.

RIche ornement de nos saints Prêtres,
Guide éclairé de tous nos maîtres,
Le plus saint des sçavans, le plus sçavant des saints,
Dont le cœur tout de feu ravit les Séraphins :
Soleil de l'Eglise Latine,
Dite-nous le pouvoir de la grace divine.

‡‡

Grand Augustin l'honneur d'Affrique,
Apprenez-moi dans ce Cantique,
Les assauts differens que vous avez souffert
Pour éteindre vos feux & pour rompre vos fers ;
Parlez à mon cœur qui desire
De briser les liens qui causent son martyre,

Saint Auguſtin au Pécheur.

Helas ! pécheur, dès mon enfance,
Je n'ai couru qu'après l'offence,
Je ſuivois mes amis les plus licencieux,
Et ſouvent j'affectois d'être plus vicieux :
Le jeu, les ébats, la moleſſe,
Ont rempli tout le cours de ma folle jeuneſſe.

Quand je voyois ſur les Theâtres,
Que les Acteurs les plus folâtres,
Se piquoient d'exprimer les infames plaiſirs
Tout mon cœur s'embraſoit par des mauvais deſirs ;
J'avois à mon bien deux obſtacles,
Mais amis debauchés & ces ſales ſpectacles.

(—)

J'accumulois crimes ſur crimes,
Par mes talens les plus ſublimes :
Tous mes dons naturels & tous mes dons acquis,
N'avoient rien pour le Ciel, ni de grand, ni d'exquis :
J'étois comme un arbre infertile,
Quelque ſoin que Dieu prît de mon ame indocile.

(—)

Ma mere uſoit de mille inſtances,
Pour ſurmonter mes réſiſtances ;
Mais j'étois trop altier pour vouloir obéir,
Je m'étois trop aimé pour me vouloir haïr :
Ses vœux, ſes diſcours & ſes larmes
Ne pouvoient m'arracher aux objets de mes charmes.

Dieu cependant, par ces reproches,
M'humilioit dans mes debauches ;
Tout perdu que j'étois, il ſavoit me ſauver,
J'avois beau me cacher, il ſavoit me trouver :
Malgré ma plus noire malice,
Ce Dieu plein de bonté, m'étoit toujours propice.

Son eſprit ſaint crioit ſans ceſſe :
Auguſtin, quitte ta moleſſe,
Quitte ces faux plaiſirs qui ſubornent tes ſens ;
Mais, helas ! j'étois ſourd à ſes plus doux accens,
Et je ne donnois pour réponſes,
Que d'inſolens refus à toutes ſes ſemonſes.

(1)

Jamais douleur ne fut amere,
Comme la douleur de ma mere,
Quand, fuyant ſes conſeils, je tombois dans l'erreur,
Et dans des ſaletés qui lui faiſoient horreur;
Auſſi le ſalut de mon ame
Eſt le beau fruit des pleurs de cette ſainte femme.

Plus j'offenſois ce Dieu que j'aime,
Plus j'étois mal avec moi-même,
Je faiſois chaque jour quelque crime nouveau,
Qui ſervoit à mon cœur d'implacable bourreau :
Le Ciel, pour punir mes offenſes,
Me rendoit l'inſtrument de ſes juſtes vangeances.

Las de me voir en ſervitude
Sous les chaînes de l'habitude,
Je tâchois de ſortir de l'état où j'étois,
Je faiſois quelques pas & puis je m'arrêtois,
Je n'avois qu'à demi l'envie
De mourir à la mort & de vivre à la vie.

Mes compagnons, la bonne chere,
Et chaque objet propre à me plaire,
Mediſoient tour à tour pour me faire héſiter
Auguſtin que fais-tu ? veux-tu bien nous quitter :
Veux-tu renoncer aux délices,
Et livrer ton eſprit & ton corps aux ſupplices ?

Adam ne ceſſoit de me dire,
Laiſſons les pleurs, penſons à rire
Sçais-tu bien, Auguſtin, qu'en laiſſant tes amis,
Ni ceci, ni cela ne ſera plus permis :
Dans ces penſées, l'ame flottante
Differoit de quitter ſa vie impénitente.

Demain, demain, non à cette heure
Je ſortirai de mon ordure,
Diſois-je tout chagrin, & puis incontinent
J'ajoutois & pourquoi, pourquoi non maintenant ?
J'étois accablé de mes chaînes,
Sans vouloir toutefois voir la fin de mes peines.

Mon cœur étoit prêt à se rendre,
Quand le très-Haut me fit entendre
Une voix qui disoit : *prens & lis*, *prens & lis*.
Tout noyé dans mes pleurs sur-le-champ je pâlis,
Et je me trouvai tout un autre,
Ayant lu mon état dans un traité de l'Apôtre.

Voilà, pécheur, comme la Grace
Prit dans mon cœur sa forte place,
Triomphant du démon, du monde & de la chair,
Dans un tems où j'étois sur le bord de l'enfer :
Voilà quelle fut la puissance
De la grace de Dieu contre ma résistance.

Dès que le Ciel m'eut fait renaître,
Je fus ardent pour mon doux maître ;
Je disois avec joie à ce Dieu de bonté :
Je vous aime trop tard, ancienne beauté ;
Et je repetois plein de zèle :
Je vous aime trop tard, beauté toujours nouvelle.

Je sentois croître dans mon ame
Une vive & celeste flamme,
Que nul autre que Dieu ne sauroit allumer,
Et qui portoit mon cœur à le toujours aimer
Me donnant à lui sans partage,
De moment en moment je l'aimois davantage.

Tu viens de voir, pécheur mon frere,
Ton propre état dans ma misere,

Si Jesus aujourd'hui daigne t'offrir sa main
Ne dis pas comme moi, demain, Seigneur, demain ;
Sois prompt à laisser tous tes crimes,
Pour ne t'en repentir trop tard dans les abîmes.

Fais posément quelque lecture
Dans les cayers de l'écriture ;
C'est par là que le Ciel éclairant ton esprit,
Prouvera par tes yeux, que ton cœur est contrit ;
C'est là que ton ame infidele,
Apprendra du Seigneur ce qu'il desire d'elle.

(—)

J'ai combattu les héretiques
Par mes écrits, par mes pratiques,
Par mes saints entretiens & mes puissants sermons :
Ne frequente jamais ces supots des démons ;
Tiens-toi soumis à l'Eglise,
Et combats fortement tout ce qui la divise.

—

Jusqu'à la fin de mon vieux âge,
Mes pleurs ont rendu témoignage
Du sincere regret de mon cœur repentant :
Recommence toujours de vivre pénitent,
En vain ferois-tu ta pénitence,
Si lassé de gemir, tu manquois de constance.

J'ai hautement prêché sans cesse,
Par l'humble aveu de ma bassesse,

Qu'on ne peut se sauver que par l'humilité.
Crains, tandis que tu vis, l'esprit de vanité,
Tu peux au fauxbourg de la gloire,
Si tu n'est bien petit, perdre encore la victoire.

Enfin le cœur que main porte,
Par ses traits, par ses feux t'exhorte
A souffrir, à brûler pour jesus à ton tour :
Il faut donc désormais la souffrance & l'amour,
Il faut avec moi que tu prêches
Que Dieu veut d'un chrétien un cœur percé de fléches.

A l'honneur du dévot St. Bernard, Abbé.
Sur l'Air : *Hélas mes yeux, quel changement.*

JE chante un Docteur tout de miel,
Le favori du Roi du Ciel,
L'Archange de la paix, l'oracle des Conciles :
je chante le dévot Bernard,
Qui vient à bout de toute part,
Des cœurs les plus altiers & les plus indociles.

jesus paroît comme un soleil,
A Bernard, pendant le sommeil,
Et la nuit que pour nous ce Sauveur prit naissance ;
C'est depuis cette heureuse nuit,
Que ce grand saint brûle & reluit.
Honorons de jesus l'auguste & sainte enfance.

Bernard ce chaſte adoleſcent,
N'a point de deſir plus preſſant
Que de vivre ici bas d'une vie angelique,
Il conſerve la chaſteté
Dans le ſein de l'auſterité.
Chrétien, tu ſeras pur ſi tu ſuis ſa pratique.

Il crie au larron, au larron,
Pour donner la fuite au demon
Qui le tente de nuit par une femme impure:
On peut juger par ſa pudeur,
De la pureté de ſon cœur.
Sois modeſte par tout, fuis l'ombre de l'ordure.

Il entre âgé de vingt-trois ans,
Avec trente de ſes parens,
Dans le port aſſuré que Citeaux lui préſente:
Il vit content en ce ſaint lieu,
En aimant, en poſſedant Dieu.
Autre que Dieu ne peut rendre une ame contente.

Quoiqu'il en ſoit un des plus parfaits,
Et l'exemplaire des profés,
Il obéit à tout comme un jeune novice,
Et contre la chair & le ſang,
Il cherche en tout le dernier rang.
Lorſque bouffi d'orgueil tu veux qu'on t'obéiſſe.

Il fait ſa gloire du mépris,

Ses délices d'être repris ;
De la soumission la plus ardente étude :
Si quelqu'un ne l'estime pas,
Il descend encore plus bas.
Fais de l'humilité ta plus douce habitude.

Il se redit de tems en tems,
Qu'es-tu venu faire céans ?
Bernard, à quelle fin as-tu choisi le cloître?
Et s'animant de jour en jour,
Sans cesse il augmente son amour ;
Quand par ta lâcheté tu ne fais que décroître.

Il n'a que cette ambition
De tendre à la perfection,
Où la voix du Seigneur incessamment l'appelle ;
Il veut que ses Religieux,
Comme lui soient ambitieux.
Pour te rendre parfait, sois à Dieu bien fidele.

Lorsque des mouvemens secrets
Le flattent de quelques progrés,
Il se plonge d'abord dans sa propre misere:
Il n'a plus rien devant ses yeux
Que d'abject, de vil, d'odieux.
Tu déplais à ton Dieu dès qu'à toi tu veux plaire.

Son cœur veut vivre abandonné,
Voyant qu'un Dieu s'est tout donné ;
Aux perissables biens il declare la guerre :
Il veut composer les trésors,

De l'indigence du dehors,
N'attache point ton cœur aux faux biens de la terre.

(—)

Si Dieu ſeul qui remplit ſes deſirs,
Fait ſon repos & ſes plaiſirs, [pire;
Il n'aime que lui ſeul, pour lui ſeul il ſou-
Il veut qu'il ſoit ſeul ſon apui,
Il ne veut pour centre que lui; [fire?
Un Dieu qui s'offre à toi, doit-il pas te ſuf-

(—)

Par tout notre dévot Bernard,
Arrête en Dieu ſeul ſon regard;
Il le voit au déſert, il le voit dans le louvre:
Tout lui parle de ſes grandeurs,
Tout l'éblouit de ſes ſplendeurs.
Qui cherche Dieu par tout, par tout il le découvre.

‡‡

Il prie un jour avec des pleurs,
Peſant de Jeſus les douleurs,
Et Jeſus s'abaiſſant, l'embraſſe avec tendreſſe;
Il ſe colle ſur ſon côté,
Et l'enflamme de charité.
Pleure au pied de la croix, Jeſus mourant te preſſe.

Sa mere ſongea qu'un chien blanc,
Aboyoit au fond de ſon flanc,
Tandis qu'elle portoit ce zélateur des ames;
Préſage qu'il aboyeroit
Contre celui qui pécheroit.

Il fait craindre aux pécheurs les éternelles flammes.

‡‡

Ce grand olivier par ſes travaux,
Met en oubli ſes plus grands maux,
Lors même qu'on le voit préſent en Italie:
Il fait mille biens à la fois,
Et dans les villes & dans les bois.
Tu fais des maux par tout, crains que Dieu ne t'oublie.

(‡‡)

Guillaume Comte de Poitou,
Qui meurtrit ſon ſein d'un caillou,
Doit ſa converſion au zèle de ce pere,
Pour faire ce grand changement,
Il ſe ſert du ſaint Sacrement.
Dieu peut changer ton cœur par ce divin myſtere.

Qui pourroit dire ſa ferveur
Envers la mere du Sauveur,
Il l'aime, il la benit, il écrit ſes louanges,
Et pour tout dire en un ſeul mot,
C'eſt ſon bien aimé, ſon devot.
Revere avec amour cette Reine des Anges.

C'eſt la pureté de ſon cœur
Qui lui fait ſucer la liqueur,
Dont Jeſus ſe nourrit dans le ſein de ſa mere:
Cet époux des Vierges ſe plaît
A l'avoir pour frere de lait.
Qui prend ſoin d'être pur, à jeſus pour ſon frere.

On ne peut distinguer ses écrits
D'avec ceux des plus beaux esprits,
Par le discours de miel qu'il nous fait de Marie ;
On diroit qu'il est penetré
De son lait celeste & sacré.
Et tu n'as que rigueur, que transport, que furie.

Les quatre coins de l'Univers
Font voir les miracles divers,
Que notre illustre St. incessamment opere:
Tout mal trouve sa guerison
Dès qu'il se met en oraison.
Pour guerir tous tes maux, montre-les à ce pere.

Encore qu'il soit revêtu
De toute sorte de vertu,
La douceur toutefois fait son vrai caractere :
Contre soi toujours en courroux,
A tous les autres il est doux.
Sois pour toi rigoureux, au prochain débonnaire.

Dès qu'il a reçu quelqu'affront,
Il va d'un pas agile & prompt
Rechercher d'amitié l'auteur de cette offense
Et sans aucune figure d'aigreur,
Il lui pardonne de bon cœur.
Et toi du moindre tort tu veux tirer vengeance.

C'est peu, que malgré tous les sens,
Il veuille souffrir en tout tems,

Qu'on ſe moque de lui, qu'on l'affronte & l'abaiſſe,
Il veut encore inceſſamment,
Se plaire en cet abaiſſement,
Et tu cherches l'honneur oubliant ta baſſeſſe.

Enivré de l'amour divin,
Il boit de l'huile pour du vin,
Tant il a de rebut pour les vaines délices,
Et ne penſant qu'à ſon trépas,
Rien ne le chatouille ici bas.
Les plaiſirs que tu prens cauſeront tes ſupplices.

Les Papes & les plus grands Rois
L'honorent des plus hauts emplois;
Il ſe fait admirer par les avis qu'il donne:
Pas un n'oſeroit s'oppoſer
A ce qu'il daigne propoſer.
Lis ſes divins écrits & fais ce qu'il t'ordonne.

Son cœur pour Dieu tout enflammé,
Le pouſſe afin qu'il ſoit aimé,
A fonder des Couvens juſqu'à cent ſoixante;
Par ſes enfans, en divers lieux,
Il aime & ſert le Roi des Cieux.
Aime & fais aimer Dieu d'une ferveur conſtante.

Ce ſaint Abbé meurt mille fois,
Avant qu'il rende les abois,
Au milieu d'une vie en ſouffrances féconde:
Auſſi Dieu l'a glorifié,

Autant qu'il s'eſt mortifié.
Meurs à tes vains plaiſirs & tu vaincras le monde.

(—)

Grand ſaint qui regnez dans les Cieux,
D'où vous nous aidez beaucoup mieux,
Que lorſque vous viviez dans ce lieu de miſere,
Faites que nous puiſſions un jour
Contempler dans l'heureux ſéjour,
Votre frere Jeſus & votre aimable mere.

A l'honneur de St. François de Sales.
Sur l'Air : *Hélas mes yeux quel changement !*

CHrétien joint ton cœur & ta voix,
Chante à l'honneur du grand François,
Qui comme un beau ſoleil, ſort du château de Sales,
Ouvre tes yeux à ſes ſplendeurs,
Et t'enflammant de ſes ardeurs,
Prens ſoin de pratiquer ſes vertus principales.

Bien qu'il ſoit encore fort petit,
Il ſçait dompter tout apétit,
Rien ne reſſent l'enfant en ſa plus tendre enfance ;
On ne voit en lui que bonté,
Que ſageſſe & que gravité,
Quand on ne voit en toi que folie & qu'offenſe.

(—)

Il fait un merveilleux progrès,

Fidele aux mouvemens ſecrets ſ preſſe,
De l'eſprit du Seigneur qui l'anime & le
Et comme un ardent ſeraphin
Il s'avance juſqu'à la fin.
Lorſqu'au lieu d'avancer tu recule ſans ceſſe.

(‡)

On attaque de tout côté
Son angelique pureté,
Mais il la ſçait garder au peril de ſa vie ;
Et pour mieux braver tout l'enfer,
Il matte inceſſamment ſa chair.
Si tu veux être pur, tient ta cher aſſervie.

(‡)

Ce grand Prélat toujours fervent,
Tout à la fois mort & vivant,
Eſt aux yeux du très-Haut & l'Hoſtie & le Prêtre,
Son propre cœur lui ſert d'Autel,
Pour s'offrir au Prêtre immortel.
Immole tes deſirs à l'auteur de ton être.

(‡)

Tout tems, toute action, tout lieu
Lui ſert à s'occuper de Dieu ;
Il marche inceſſamment en ſa divine préſence :
C'eſt à cet objet infini
Que ſon cœur eſt ſans ceſſe uni.
Contemple avec amour cette divine eſſence.

(—)

Il n'a pour le ſaint Sacrement
Que tranſports & qu'épanchemens,
Que louange, qu'amour & que reconnoiſſance,

Son cœur par mille ardens soupirs,
Pousse vers Jesus ses desirs ;
Et toi porte à l'autel l'amour, la réverence.

Il se consume nuit & jour,
Dans le feu du divin amour,
Tout son cœur n'est pour Dieu que flamme & que tendresse ;
Il voudroit que le monde entier
Fût consumé de ce brasier,
Et tu n'as que langueur, que dégoût, que paresse.

Il rend à la Reine des Cieux,
A ce chef-d'œuvre précieux,
Les plus profonds respects dont son cœur est capable ;
Il veut qu'on lui fasse la cour,
Et qu'on la serve avec amour.
Aime, respecte & sers cette mere admirable.

Ce sage & sçavant Confesseur,
Tout plein de zèle, de douceur,
Après Dieu n'aime rien que le salut des ames:
Il veut être jusqu'au tombeau,
Tout à Dieu, tout à son troupeau.
Conçois quelque desir de brûler de ses flammes.

Il n'a de l'or & de l'argent
Que pour secourir l'indigent,
Sa bourse est le soutien de tous les miséra-
bles :

Il foule les biens temporels
Pour s'acquérir les éternels (bles.
Fais amas comme lui, de tréſors perdura-

Ce vrai modéle de Prélats,
Ne paroît jamais être las,
Lorſqu'il voit ſes enfans accablés de miſere,
Son cœur répand ſes charités
Sur toutes leurs néceſſités.
Laiſſe toucher ton cœur aux beſoins de tes freres.

(‡)

Toute ſorte d'infirmité,
Se change en parfaite ſanté,
Dès qu'il adreſſe à Dieu ſa priere puiſſante:
Il guérit l'ame & le corps,
Il rend même la vie aux morts.
Preſſe-toi de guérir ton ame languiſſante.

‡‡

Ce bon Paſteur par ſon travail,
Conduit les errans au bercail,
Il en a ramené ſoixante & douze mille,
Il trouve aiſé tous ſe travaux,
A convertir les huguenots.
Lorſqu'on agit pour Dieu, tout eſt doux & facile.

‡‡

Il ſert à la Foi de rempart,
La ſoutenant de toute part,
Par ſes divins écrits & par ſa ſainte vie,
Il garde exactement la loi:
Ses mœurs prouvent en tout ſa foi.

Et toi par tes mœurs eſt en toi démentie.

(‡)

Cet excellent contemplatif
N'eſt point diſtrait pour être actif,
En ſervant le prochain, ſon cœur aime & contemple :
Chacun le voit en même tems,
Tout au dehors, tout au dedans.
Tu peux te rendre heureux en ſuivant ſon exemple.

(‡)

Il eſt ſans relâche exercé,
Et ſans qu'il ſoit jamis laſſé,
Il bénit le Seigneur dans toutes ſes traverſes:
Quelque croix qui ſe puiſſe offrir,
Son ame eſt prête à tout ſouffrir. (ſes.
Sois humble & patient aux épreuves diver.

On a beau le perſécuter,
Le pourſuivre ou le rebuter,
Il ſouffre en ſe taiſant, tout mépris, tout outrage ;
Et bien loin d'en être abattu,
Il en fait briller ſa vertu.
Tandis qu'au moindre affront, tu manques de courage.

Il croit qu'il n'eſt qu'infirmité,
Qu'ignorance & que vanité :
Plus il reçoit d'honneur, plus il s'en abaiſſe;
Il chérit l'aviliſſement,
Le mépris, le renoncement.

Oppose à ton orgueil que tu n'est que foi-
blesse.

Son nom te marque la candeur,
Et la franchise de son cœur :
Il est simple & naïf, sans fraude & sans malice,
Il aime la sincerité,
Il est ferme en vérité.
Sois franc, sincere & rond, n'use point
d'artifice.

(‡)

Ses beaux écrits sont sans pareils,
Ils sont pleins d'excellens Conseils, [te;
Et de Sts. documens où l'Eglise est instrui-
Dès qu'on le goûte tant soit peu,
On est pour le Ciel tout en feu.
Goûtes-les à loisir pour regler ta conduite.

(‡)

Implore le puissant secours
De ce grand Heros de nos jours,
Afin d'aimer Jesus d'une flamme nouvelle :
Demande-lui à ton trepas
Où s'offrent combats sur combats ? [nelle.
Qu'il t'aide à remporter la couronne éter-

A l'honneur de Saint Alexis.

Sur l'Air : *Depuis le tems qu'en secret je vous aime.*

PEuple Chrétien, chante un nouveau Cantique
Pour exalter Alexis l'inconnu,
Qui mene en terre une vie angelique ;
Et qui pour Dieu très-pauvre est devenu,
Qui dix-sept ans est témoin des regrets,

De tous les ſiens ſous leur propres regrets,
Et qui ſans ceſſe,
Par leur triſteſſe,
Souffre en ſon cœur milſe combats ſecrets.

Le même ſoir qu'Alexis ſe marie,
Dieu l'appellant, il briſe ſes liens;
Sur la minuit il ſort de ſa patrie,
Et ſans mot dire, il quitte tous les ſiens;
Il ſe deguiſe & va ſur un vaiſſeau,
Ayant donné ſa ſainture & l'anneau
A l'épouſée,
Martyriſée
Du ſeul deſir de voir l'époux nouveau.

Dès le matin, chacun eſt aux allarmes,
Ne ſçachant point qu'eſt devenu l'époux:
Il n'eſt aucun qui ne verſe des larmes,
Tout le palais eſt ſans deſſus deſſous;
Eufemien depêche en même-tems
Tous les courriers qu'il connoît diligens:
Tous ſe tracaſſent,
Mais tous ſe laſſent,
Courant en vain les villes & les champs.

Jeſus en qui notre Alexis eſpere,
Devient par tout ſon guide & ſon appui:
Les dépechés de la part de ſon pere,
Sans le connoître ont tendreſſe pour lui,
Et de ſes biens lui font la charité,
Dont il benit de Jeſus la bonté;
Et par ſa grace,

Il ſuit la trace,
En imitant ſa ſainte pauvreté.

Le Sacriſtain de l'Egliſe d'Edeſſe,
Par ordre exprès de la Reine des Cieux,
Ouvre la porte avec grande allégreſſe,
Pour faire entrer ce pelerin pieux;
Mais auſſi-tôt que Marie a parlé,
Recommandant cet illuſtre exilé,
Il ſe retire;
Car il n'aſpire
Qu'à vivre abjet, petit & recelé.

Tandis qu'il croit d'aller en Cilicie,
La providence en diſpoſe autrement;
Par la tempête, il vient au port d'Oſtie,
Au même endroit de ſon embarquement:
Si-tôt qu'il eſt en ce fortuné port,
Dieu rend ſon cœur & plus humble & plus fort,
Et ce grand homme
Retourne à Rome,
Pour s'immoler chez ſoi juſqu'à la mort.

Que fera-t-il cet athlete admirable?
Craindra-t-il point l'abord de ſon palais?
Sera-t-il fort pour vivre & mourir ſtable
Auprès des ſiens & de tous leurs valets?
N'en doutons point; laiſſons, laiſſons-le aller
Tous ſes parens ne ſçauroient l'ébranler,
Ni par leurs charmes,
Ni par leurs larmes,

Son cœur conſtant ne ſçauroit chanceler.

(—)

Entrant à Rome il voit dans une rue
Eufemien tout accablé d'ennuis ;
Dieu l'animant, dans la crainte il le ſalue,
Et lui demande un coin chez lui ;
Son pere helas ! conſent à le loger,
Et recevant ſon fils comme étranger,
De bonne grace,
Le prend, l'embraſſe,
Et lui promet qu'aux ſiens il ſera cher.

(‡)

Le voilà donc dans ſa chere patrie,
Sous l'eſcalier de ſon propre palais,
Où jour & nuit il jeûne, il veille, il prie,
En jouiſſant d'une profonde paix :
Il couche à terre, & ſe croit trop heureux
D'être chez ſoi ſous un habit de gueux ;
Son ame ſainte,
Souffre ſans plainte,
Juſqu'à la fin les maux les plus affreux.

Mais cependant ſon aimable Olimpie
Qui le croit loin, l'ayant auprès de ſoi,
Paſſe en ſoupirs ſa languiſſante vie,
Lui reprochant qu'il a trahi ſa foi,
Elle gemit & pleure amerement
Son chaſte époux qu'elle aime tendrement:
Et demi morte,
Elle l'exhorte
A venir tôt ſoulager ſon tourment.

Ah!

Ah ! lui dit-elle, je me meurs de triſteſſe,
Reviens à nous, change au plutôt d'avis,
Viens adoucir la douleur qui nous preſſe,
Donne ta vie à ceux par qui tu vis ;
Que t'ont-ils fait, ta femme & tes parens,
Pour les laiſſer ſouffrir un ſi long-tems ?
Ame inſenſible,
Eſt-il poſſible
Que leurs malheurs te ſoient indifférens.

Cœur déloyal entend mon cœur fidele,
Cœur inhumain pourquoi tant de rigueurs?
Penſe-tu bien que mon ame chancelle,
Et que ta fuite a fait changer mon cœur ?
Epoux ingrat, ayant reçu ta foi,
Je ne ſçaurois aimer autre que toi ;
Je ſuis la même,
Toujours je t'aime,
Mon cœur eſt tien, ton cœur doit être à moi.

Viens cher époux ou bien fais que je ſçache
En quel endroit mes yeux te pourront voir:
Declare-moi le recoin qui te cache,
Rens à mon cœur cet innocent devoir,
Connois au moins que tu m'a fait grand tort
De m'épouſer pour me quitter d'abord ;
Ta ſeule abſence
Fait ma ſouffrance,
De toi depend ou ma vie ou ma mort.

(—)

Je ne ſçai plus qu'eſt-ce que je puis faire
Pour rappeller mon époux qui s'enfuit,

Rien d'ici bas ne ſçauroit me diſtraire,
Son ſouvenir ſans ceſſe me pourſuit :
O juſtes Cieux ! inſtruiſez Alexis
De mon amour & de tous mes ſoucis,
De mes tortures,
De mes preſſures,
Qui toucheroient des cœurs très-endurcis.

Irai-je point aux quatre coins du monde,
Chercher l'objet de mon plus tendre amour?
Irai-je point errante & vagabonde,
Le demander & de nuit & de jour ?
Non, non, mon ame, il n'eſt pas à propos ;
Cherche Dieu ſeul, & ſeule dans cet enclos,
Souffre l'orage
Avec courage,
Pleure, gemis & pouſſe des ſanglots.

Par un tranſport, cette épouſe affligée,
Dit en pleurant, à cet homme parfait :
Je te ſerai grandement obligée,
Si tu me ſuis au deſſein que j'ai fait.
Mon bon ami, de grace enfuyons-nous,
Allons tous deux chercher mon cher époux:
Je prens la fuite,
Viens à ma ſuite :
Ah ! je me meurs ſi tu ne t'y reſouds.

Le Saint repond à cette chaſte amante,
Arrêtez-vous, car je ne vous ſuis pas.
A ce refus, toute triſte & tremblante,
Elle ſe pâme & tombe entre ſes bras :

Le Saint alors d'éfroi, pâle & tranſi,
Crie : Olimpe, Alexis eſt ici ;
Soudain la Dame
Reprend ſa flamme,
Ses cris, ſes pleurs & ſon amer ſouci.

Helas ! dit-elle, au lieu que tu m'aſſiſte
A rechercher mon époux endurci :
Semblable à lui, ſans ſujet tu m'attriſte,
En me diſant qu'Alexis eſt ici.
Je vous l'ai dit, repart le Pélerin,
Pour vous ſervir de ſage médecin,
Vous ayant vue
Blême, abattue,
Et preſque morte en ma tremblante main.

Cent & cent fois elle embraſſe ſa mere,
Et l'ame triſte & le cœur attendri,
Elle lui dit : allons avec mon pere,
Allons chercher Alexis mon mari :
Elle a chez ſoi l'objet de ſes apas,
Elle le voit & ne le connoît pas,
Elle l'écoute
Sans qu'elle doute
Qu'il ſoit celui qui cauſe ſon trepas.

Durant le tems que cette illuſtre Dame
Auprès du Saint ſoulage un peu ſon cœur,
Notre inconnu ſent au fond de ſon ame
Nouvelle amour & nouvelle douleur,
Et les yeux bas, il lui dit d'un ton doux :
Ma bonne Dame, helas ! conſolez-vous,

Ceſſez de craindre
Et de vous plaindre,
Dieu prendra ſoin d'Alexis votre époux.

(‡)

Euphemien & ſa femme dolente,
Vont à leur tour le voir de tems en tems,
Sa compagnie eſt ſi fort conſolante,
Qu'à ſon aſpect ils ſont tous deux contens;
Il les conſole avec tant de ſuccès,
Qu'à chaque mot il les comble de paix :
Et l'amertume
Qui les conſume,
Les gêne moins tant qu'ils lui ſont auprès.

(‡)

A chaque fois qu'ils diſcourent enſemble
Du fugitif que chacun croit abſent,
Ce chaſte époux qui gemit & qui tremble,
S'offre en ſecret trois fois au Tout-puiſſant
Et d'un cœur humble il lui dit : ô mon tout,
Pour qui mon ame à la terre a dégoût ;
Sans vous je cede,
Soyez mon aide,
Pour triompher de mon ſang juſqu'au bout.

(—)

Bon Dieu, dit-il, mon abſence deſole
Tous mes parens qui cherchent où je ſuis;
Il ne faudroit qu'une ſeule parole
Pour mettre fin à leurs mortels ennuis ;
Je voudrois bien les pouvoir ſecourir :
Mais vous laiſſant le ſoin de les guerir,
Toujours ſevere
A pere & mere,

Je meurs pour eux & les laisse mourir.

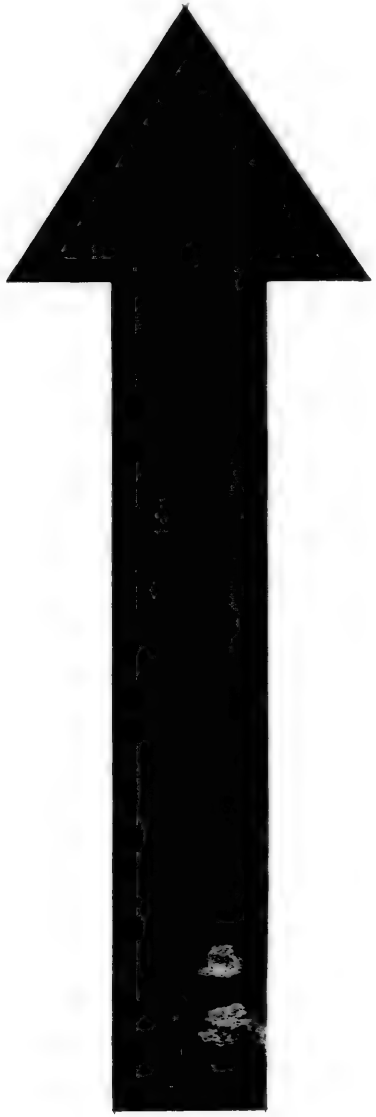
‡‡

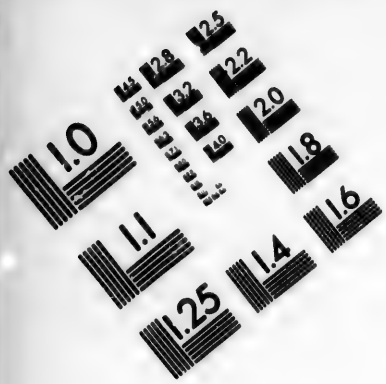
Tous les valets le raillent, le rebutent,
L'appellent gueux, fainéant, vagabond,
Et ce grand saint, lorsqu'ils le persecutent,
Se tient en paix & jamais ne repond ;
Il veut que Dieu soit tout seul le témoin
De tous les maux qu'il souffre en re-
coin :
Plus ils l'affligent,
Plus ils l'obligent
A demander du très-Haut leur besoin.

(‡)

Lorsqu'il est mort, une voix éclatante
Dit de chercher le serviteur de Dieu,
Qui va regner dans la Cour triomphante ;
Pour secourir les Romains en tout lieu :
La voix redit que chez Euphemien
On trouvera ce grand homme de bien ;
Chacun s'avance
En diligence,
Pour aller voir de Rome le soutien.

Le Pape ici met le genoux à terre,
S'adresse au mort, le prie avec respect,
De lui lâcher l'écrit que sa main serre,
Pour faire voir au peuple ce que c'est :
Le saint d'abord, en étendant ses doigts,
Lâche l'écrit qu'on lit à haute voix,
Et d'un cœur tendre
On fait entendre,
Son nom, sa vie & ses diverses croix.





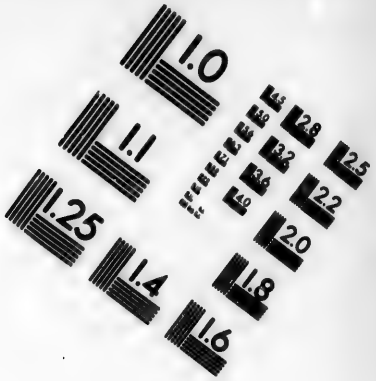
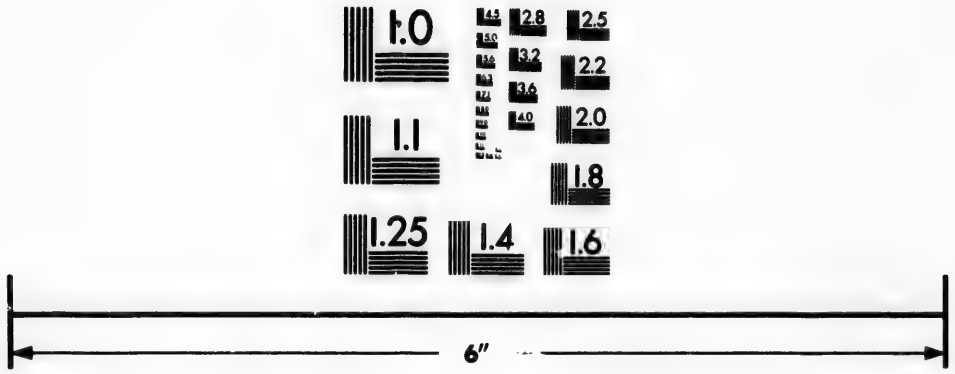


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Pendant sept jours son cher pere & sa mere
Avec sa femme, embrassent son cercueil ;
Chacun prend part à leur tristesse amere,
Mais nul ne peut faire cesser le deuil :
On a beau faire & beau représenter,
Qu'au lieu de plaindre, il est tems de chanter
Le dur martyre
Qui les déchire,
Donne à tous trois sujet de lamenter.

De toute part on ne voit que miracle,
Le ladre est net, le boiteux marche droit,
Le sourd entend par un rare spectacle,
Le muet parle, & chaque aveugle voit :
Grands & petits admirent la beauté
Du sacré corps qui brille de clarté :
Chacun fait fête ;
Le Pape en tête,
Loue en chantant du Saint la pureté.

Allez grand Saint plein d'honneur & de gloire,
Allez briller au bienheureux séjour,
Et triomphant d'une illustre victoire,
Brûlez sans fin du feu du pur amour ;
Vous avez fait un sujet de mépris
Des vains objets qui trompent nos esprits :
Il est bien juste,
Romain auguste,
Que votre cœur possede un bien sans prix.

Obtenez-nous qu'en méprisant le monde,
Les vains honneurs, les faux biens, les
plaisirs,

Nous puissions voir la beauté sans seconde,
Qui doit au ciel remplir tous nos desirs :
Cher protecteur de l'empire Romain,
Voyez nos maux & tendez-nous la main ;
Brisez nos chaînes,
Et par vos peines,
Conduisez-nous au bonheur souverain.

LIVRE V.

LES VERTUS DES SAINTS PERES du Désert, & de quelqu'autres Saints choisis.

Divisées en sept Visites.

PREMIERE VISITE.

Sur l'Air ; *Allez Berger, dessus l'herbette,* &c.

VIsitons dans les solitudes,
Des Anges revêtus d'un corps,
Qui par des travaux longs & rudes,
Amassent d'éternels trésors.
Consultons ces Saints Solitaires,
Sur les sentiers qu'ils ont battus,
Nous aurons part à leurs salaires,
Si nous pratiquons leurs vertus.

Jesus, Marie, Joseph.

REndons la premiere visite
Au Fils de Dieu caché pour nous,
Dans un petit coin de l'Egypte,

Avec Marie & ſon époux.
Menons une vie inconnue,
Jeſus la mena dix-huit ans :
Qui ne perd jamais Dieu de vue,
Trouve en lui ſeul ſes vœux contens.

Saint Jean-Baptiſte.

CE fameux pénitent ſans crime,
S'enfuit à trois ans dans un bois ;
Il s'offre à Dieu comme victime,
Mettant tous ſes ſens à la croix.
Les maux qu'il ſouffre avec conſtance,
Prêchent ſans ceſſe aux criminels,
Qu'il faut ou faire pénitence,
Ou brûler des feux éternels.

Saint Paul, premier Hermite.

SAluons Paul, Hermite,
Qui reçoit par jour reglement
Demi pain qu'un corbeau lui quitte,
Dont il ſe nourrit gravement ;
Mais quand le grand Antoine arrive,
Paul reçoit un pain pour tous deux.
Loge un pauvre d'une foi vive,
Et tu ne ſeras pas confus.

Saint Antoine, premier Abbé.

PRemier Abbé, regle vivante,
Miroir des plus rares vertus,
Ton ſeul nom par-tout épouvante,
Et tient les démons abattus.
Antoine, obtient-moi cette grace
De vaincre le démon caché,
Et que ſans craindre, quoiqu'il faſſe,
Je ne craigne que le péché.

Saint Abraham.

ABraham courbé de vieilleſſe,
Sort du repos de ſon déſert,
Et convertit avec adreſſe,
Sa propre niéce qui ſe perd.
Qu'un homme eſt digne de louange,
Lorſque n'ayant que Dieu pour but,
Il tire un pécheur de la fange,
Et l'achemine à ſon ſalut.

Saint Ephrem, Diácre.

EPhrem eſt tenté par deux femmes,
Lorſqu'il les tire du péché;
Il dit, pour éteindre leurs flammes:
A notre Dieu rien n'eſt caché.
A tous les traits que l'enfer darde
Pour ravir la vie à ton cœur,
Souviens-toi que Dieu te regarde,
Si tu veux reſter le vainqueur.

Saint Simeon Stylite.

HUitante ans ſur une colomne,
Quels maux Simeon a ſouffert?
Mais l'un de ſes maux qui m'étonne,
Eſt ſa cuiſſe pleine de vers.
Il laiſſe un an croître l'ulcere,
Il n'eût jamais voulu guerir:
L'amour vrai qui ſe délibere,
Oſe tout faire & tout ſouffrir.

Saint Jean l'Aumônier.

JEan l'Aumônier donnant ſans ceſſe
A toute ſorte d'indigent,
Dieu lui redonne avec largeſſe
De nouvelles ſommes d'argent.

Tendons la main aux miſérables,
Et le Seigneur nous le rendra ;
Ses tréſors ſont inépuiſables :
Si nous donnons il nous rendra.

Saint Jean d'Egypte.

APprens ici de Jean d'Egypte,
Que tu ne dois jamais mentir ;
Il a fait rougir un Levite,
Qui mentoit pour s'anéantir.
Chrétien il n'eſt pas néceſſaire
De mentir par humilité ;
Et qui connoît bien ſa miſere,
Ne manque pas de vérité.

Saint Bené, Anachorete.

IMitons la douceur de Bené,
Auſſi ſçavant que vertueux,
Qui ſouffre ſans aucune peine
L'humeur des plus defectueux.
Souffrons tous les défauts des autres,
Pour grand qu'ils ſe puiſſent offrir,
Puiſque tous nous avons les nôtres,
Dont on a beaucoup à ſouffrir.

Saint Theon, Anachorete.

THeon pour remplir ſes journées,
Aima Dieu ſeul & ſon ſalut,
Il ſe tint caché trente années,
Sans parler à qui que ce fût.
C'eſt dans le calme & le ſilence
Qu'on aime Dieu, qu'on penſe à ſoi ;
L'ame dévote ne s'avance
Qu'autant qu'elle aime cet emploi.

Saint Apollon, Abbé.

APollon jamais ne se lasse
De bien faire & de se haïr,
Quelque insigne affront qu'on lui fasse,
Il se plaît à s'en réjouir.
Fais toujours bien & fuis le crime,
Sans t'en donner de vanité,
Aimer à perdre son estime,
Est la parfaite humilité.

Saint Ammon, Anachorete.

AInsi que l'Arche d'alliance
Fait choir l'idole de Dagon,
De même Ammon par sa présence
Fait mourir un cruel dragon.
C'en son humilité profonde,
Qui vainc cet horrible animal;
Par elle on peut vaincre le monde,
La chair & le prince infernal.

S. *Coprés, Prêtre, & S. Muce, Anachotetes.*

COprés & Muce ont un empire
Sur les maux de l'ame & du corps;
Ils n'ont tous deux qu'un mot à dire,
Pour redonner la vie aux morts.
Faites, grands Saints, par vos prieres,
Nos vices étant abattus,
Que Jesus pere des lumieres,
Ressuscite en nous ses vertus.

S. *Syr*, S. *Isaye*, S. *Paul & S. Anupis.*

CEs trois Saints, Paul, Syr, Isaye,
S'en vont voir Anupis à grands pas,
Dont la sainte ame est réjouie.

Sur les approches du trépas.
On brave la mort, on y vole,
Lorſqu'on eſt mort & prêt à tout :
Quand on ne l'eſt, on ſe déſole,
Et c'eſt bien tard qu'on s'y reſoud.

SECONDE VISITE.

Saint Helene Anachorete.

HElene affamé voit des pommes,
Mais il dompte pour Dieu ſa faim,
Foulant du tentateur des hommes
Les pieges qu'il lui dreſſe en vain.
Heureux celui qui, lorſqu'il mange,
Prend ſoin de ſe mortifier :
C'eſt vivre ici bas preſque en Ange,
Pour ſe bientôt ſanctifier.

Saint Elie, Anachorete.

ELie eſt ſeul dans un bocage,
Environ ſoixante & dix ans :
La paix de Dieu fait ſon partage,
Les Anges ſont ſes courtiſans.
Fuis avec ſoin les bruits du monde,
Ne les frequentes qu'à regret,
Et jouis de la paix profonde
Qu'on trouve en Dieu dans le ſecret.

Saint Paphnuce.

PAphnuce parle à ſa loüange,
Et ſe croit aſſez vertueux ;
Mais Dieu l'avertit par un Ange,
Qu'il eſt vain & préſomptueux.
N'entrons jamais en vaine gloire,

En voyant quelque avancement,
Si Dieu ne donne la victoire,
Nous courons risque incessamment.

Saint Serapion, Prêtre.

LE grand Serapion moissonne
Avec tous ses Religieux,
Le bled qu'ils gagnent, ils le donnent
Pour gagner les tresors des cieux.
Pauvre, donne du nécessaire,
Avec Dieu tu ne perdras rien;
Richard, vois ce que tu dois faire,
Quand le pauvre donne son bien.

Saint Dydime.

LEs bêtes les plus venimeuses
Ne font à Dydime aucun mal;
Il foule aux pieds toutes les ruses
Qu'invente le monstre infernal.
Le juste n'a plus rien à craindre,
Lorsqu'il n'aime & ne craint que Dieu.
Prions-le jour & nuit d'empreindre,
Sur nos cœurs sa crainte en tout lieu.

Saint Crone.

L'Humble Crone toujours profite,
Quoiqu'à l'âge de cent dix ans:
Il veut toujours croître en mérite,
Par le bon usage du tems.
Pécheur, pense du jour redoutable
Où tu dois être confondu,
Lorsque ton juge inexorable,
Te fera voir ton tems perdu.

S. *Aman & sa femme.*

CE couple heureux, ces petits Anges,
Remplis de paix & de douceur,
Chantent du très-Haut les louanges,
En vivant comme frere & sœur.
Foulons les plaisirs de la terre,
N'ayons à cœur que ceux du Ciel;
On acquiert la paix par la guerre
Après l'absynthe on a le miel.

S. *Piammon, Prêtre.*

PIammon voit en disant la Messe,
Qu'un Ange écrit dans un livret,
Les noms des uns, & qu'il en laisse
Pour montrer leur vice secret.
Pécheur, quelle est ton imprudence,
De t'avancer jusqu'à l'Autel,
Sentant ta noire conscience
Coupable d'un péché mortel?

S. *Jean.*

L'Illustre Jean d'une parole,
Console les plus affligés;
Quelque grand mal qui les desole,
Dès qu'il parle, ils sont soulagés.
Compatissons aux maux des autres,
En leur donnant un prompt secours,
Et Dieu compatissant aux nôtres,
Sera notre aide aux derniers jours.

S. *Arsene.*

ARsene quitte Théodose,
Et les vrais plaisirs de la cour,
Si-tôt que le Ciel lui propose,
Le fond d'un desert pour sejour.

Qu'avons-nous quitté dans ce monde?
Qu'avons-nous ſouffert de fâcheux?
Pour prétendre à la paix profonde
Qui rend Arſene bienheureux.

S. *Iſidore, Prêtre.*

LE ſage & frugal Iſidore
Sçait mettre à l'apetit un frein,
Car lorſqu'il mange encore,
Il quitte la table avec faim.
Qui prend bien ſoin de l'autre vie,
N'a point l'ame parmi les plats,
Et tenant ſa main aſſervie,
Il fuit tous les mets délicats.

S. *Arciſe & autres ſaints.*

ARciſe illuſtre perſonnage,
Avec une troupe de Saints,
Rend gloire à Dieu dans un bocage,
Vivant du travail de ſes mains.
Heureux qui vit dans la foi vive,
Et qui ſçait en toute ſaiſon,
S'appliquer à la vie active,
Sans quitter l'eſprit d'oraiſon.

TROISIEME VISITE.

S. *Pambon.*

MElanie apporte une bourſe
A Pambon, ce très-ſaint vieillard,
Mais lui qui prend Dieu pour reſſource,
N'y jette pas un ſeul regard.
N'ayons pour les biens périſſables,
Que du dédain & du mépris;
N'aſpirons qu'aux biens perdurables,

Qui ſont ſans meſure & ſans prix.

Saint Benjamin.

CEt hidropique incomparable,
Guerit les autres de tout mal,
Souffrant un mal intolerable,
Avec un cœur toujours égal,
Doux Benjamin, gueris de grace,
La vaine enflure de mon cœur,
Afin que marchant ſur ta trace,
Je ſouffre tout avec vigueur.

Saint Apollon, Marchand, qui portoit des rafraichiſſemens aux Solitaires.

APollon fournit aux malades
Ce qu'il faut de medicamens,
Du pain blanc, des œufs, des grenades,
Et d'autres rafraichiſſemens.
Notre doux Sauveur nous affirme,
Qu'il compte comme fait à ſoi,
Tous les biens qu'on fait à l'infirme,
Pourvu qu'on agiſſe avec foi.

Saint Paeſe & ſaint Iſaie.

CEs deux freres d'égal merite,
Donnerent pour Dieu tout leur bien,
L'un d'eux voulut en être quitte
Tout d'un coup, ne reſervant rien.
L'autre garda les biens du monde
Pour exercer la charité:
Ainſi l'abandon rend féconde
La richeſſe & la pauvreté.

Saint Macaire, Berger.

MAcaire eut ce grand avantage
D'un meurtre qu'il fit par hazard,

Qu'en se cachant dans un bocage,
Il trouve la meilleure part.
Dieu par des coups de providence,
Tire le salut de la mort,
Et contre l'humaine prudence,
Par le naufrage il mene au port.

Saint Marc.

LE sobre Marc croit gourmandise
Son peu d'huile & son peu de vin :
Il en rougit, il s'en mepriſe,
Comme ſi c'étoit un feſtin.
Seigneur, quelle ſera la honte,
Le deſeſpoir & le tourment,
Lorſque vous ferez rendre compte
Des excès que fait le gourmand.

Saint Moiſe, Abbé, qui avoit été un grand voleur.

MOiſe noya tous ſes crimes
Dans l'eau qui coula de ſes yeux,
Et bientôt ſortant des abîmes,
Ce voleur deroba les Cieux.
Élevons-nous juſqu'à Dieu même,
Non-ſeulement par ſes bienfaits,
Mais encor par l'horreur extrême
De nos déteſtables forfaits.

Saint Paul, Anachorete.

CHer Paul, tu fais avec courage
Trois cens oraiſons chaque jour,
Préferant à tout autre ouvrage,
Ce ſeul emploi du ſaint amour.
Grand Dieu, je rougis de tant dire,
Que cet exercice eſt pour tous,

Pendant que ce m'eſt un martyre,
De paſſer une heure à genoux.

S. *Pachon*, *Anachorete.*

PAchon ſent ſon ame agitée,
Par un démon d'impureté;
Dieu permet qu'elle ſoit tentée
Pour prevenir la vanité.
Lorſque l'eſprit impur te tente,
Eſpere en Dieu ton ſeul ſoutien,
Qui ne permet cette tourmente
Que pour t'affermir dans le bien.

S. *Etienne*, *Anachorete.*

VEnez voir l'invincible Etienne,
Il rit quand on coupe ſa chair;
On diroit qu'elle n'eſt pas ſienne,
Ou que ſon corps eſt un rocher.
Et moi quand il faut que j'endure,
Je roule au lit de tout côté,
Je plains, je crie & je murmure,
Je veux par force la ſanté.

De Valens & d'Eron, qui étant tombé dans la vanité, furent chargés de chaînes par les Anachoretes.

VAlens, Eron, chargés de chaînes,
Pour humilier leurs eſprits,
Perdirent le fruit de leurs peines,
Ne voulant pas être repris.
Qui que ce ſoit qui te corrige,
Ecoute-le ſans t'irriter;
Et lui témoignant qu'il t'oblige,
Tâche humblement d'en profiter.

Ptolomée qui se perdit par faute de conduite.

LAissons ce faux Anachorete,
Qui ne suit point le train commun ;
Il veut tout faire par sa tête,
Sans daigner prendre avis d'aucun.
Si tu te conduis par toi-même,
Tu verras bientôt clairement,
Combien ta misere est extrême,
Par ton fréquent égarement.

S. *Dorothée.*

CE reclus qui ne voit personne,
Ne veut point être visité,
Afin d'augmenter sa couronne,
Fuyant toute inutilité.
Retranche ou regle tes visites,
N'en faisant que peu desormais ;
C'est là qu'au lieu que tu profites,
Tu perds & ton tems & ta paix.

S. *Asthon, qui va vendre en Alexandrie les paniers des solitaires.*

ASthon porte en Alexandrie,
Les paniers qu'on fait chaque jour ;
On le traite avec raillerie,
Et lui rit du monde à son tour.
Tu dois agir de cette sorte,
En poursuivant ton saint emploi,
Et croire que le vent emporte
Tout ce qu'un railleur dit de toi.

S. *Possidone, Anachorete.*

TA faim & ta soif, Possidone,
Dans la caverne où tu te mets,

Te dreſſe la table & le trône
Où Dieu même fera ton mets.
Quiconque établit ſa demeure
Dans le cœur du Roi de la paix,
Sans être gêné, ſe figure
Une grotte comme un palais.

Saint Serapion, Hermite.

SErapion comme victime,
Se va vendre aux Comédiens,
Pouſſé d'un zèle qui l'anime,
A les changer en vrais chrétiens.
Penſe, pécheur, que pour ton ame,
Le ſang d'un Dieu fut épanché,
Et fais que ce motif t'enflamme
A te delivrer du péché.

QUATRIEME VISITE.

Saint Pior, Anachorete.

PIor tenant en homme ſage,
Les yeux baiſſés devant ſa ſœur,
Craint que les traits de ſon viſage
Ne reſtent empreint ſur ſon cœur.
Ferme avec ſoin toute avenue
Par où peut entrer l'ennemi;
Mortifie en tout tems ta vue,
Et ne regarde qu'à demi.

S. *Crone*, S. *Jacques* & S. *Paphnuce.*

CEs trois fameux Anachoretes
Oublient le ſoin de leur corps,
Dans leurs chetives maiſonnettes,
Où Dieu ſeul fait leurs tréſors.

Soyons contens du néceſſaire,
Ne nous accablons pas de ſoins :
Nous avons dans les Cieux un pere
Qui ſçait pourvoir à nos beſoins.

Saint Salomon, Anachorete.

LEs uns voudroient la ſapience,
Les autres l'or de Salomon,
Et je voudrois la patience
De ce Saint qui porte ſon nom.
Il cherit tout ce qui le gêne,
Dans le creux d'un affreux rocher,
Et moi je fuis toujours la peine
Qui dompte l'eſprit & la chair.

Saint Dorothée, Anachorete.

ON offre une bourſe à cet homme,
Avec cinq cens écus dedans ;
Mais lui, rendant ſoudain la ſomme,
Ne s'en reſerve que neuf francs.
Que les Dorothée ſont rares,
Perſonne ne dit c'eſt aſſez ;
On ne voit que de cœurs avares,
Qui veulent ſe nourrir d'eccès.

Saint Ephrem, Diacre.

EPhrem s'en vint de la montagne,
Réſolu de tendre la main
Aux indigens de la campagne,
Dont la plupart meurent de faim.
Ne craint point de faire la quête
Pour aider les néceſſiteux :
La charité devient parfaite,
Sur-tout quand c'eſt pour les honteux.

S. *Innocent, Prêtre.*

INnocent garde l'innocence,
Quittant la Cour de Conſtantin;
Parce que dans la temperance,
On la trouve mieux qu'au feſtin.
Vouloir nager dans les delices,
Et dans tous les attraits des ſens,
C'eſt s'expoſer à tous les vices
Qui font la guerre aux innocens.

S. *Adole.*

ADole, durant le Carême,
Ne mange que de cinq jours l'un;
Il étonne le démon même,
Par ce jeûne ſi peu commun.
Gourmand qui jeûne à ta guiſe,
Et dont le cœur jamais ne craint,
D'enfreindre les loix de l'Egliſe,
Rougis en regardant ce ſaint.

S. *Elpide, Abbé.*

ELpide, ta ferme eſpérance,
Tient toujours ton cœur conſolé;
Au lieu que par ma défiance,
Mon cœur ſans ceſſe eſt déſolé.
Depuis fort long-tems tu pratiques,
Ton jeûne & ton auſterité;
Et moi par des terreurs paniques,
J'ai peur de la moindre âpreté.

S. *Siſine, Abbé.*

SIſine, avant qu'on le fît Prêtre,
Se tient trois ans entiers de bout,
Priant jour & nuit ſon doux maître,
Dans un ſépulchre, mort à tout.

Lorsque de la mort la pensée
Nous pénetre dans l'oraison ;
Une ame utilement blessée,
S'y dispose en toute saison.

S. *Gadane, Anachorete, qui demeuroit en plate campagne.*

SOuffrons avec le bon Gadane,
La faim, la soif, le chaud le froid :
Il n'a ni vivres, ni cabanne,
Ni rien de tout ce qu'il faudroit.
Son cœur se plait à la souffrance,
Rien n'est capable de l'aigrir.
Nous fondons mal notre espérance,
Si nous refusons de souffrir.

S. *Elie, Anachorete.*

PLusieurs vont visiter Elie,
Dans le tems qu'il manque de pain ;
Mais Dieu qui jamais ne l'oublie,
En fait couler trois dans sa main.
Ne perds jamais la confiance,
Ni pour tes amis, ni pour toi :
Le trésor de la providence
S'ouvre tout entier à la foi.

S. *Sévérin & Besphore sa Femme.*

VOyons Sévérin & Besphore,
Ils se tiennent parmi les champs,
Fuyant la ville où on adore
Tout ce qui peut flatter les sens.
Cherchez souvent la solitude,
Vous que la ville a tant trompés,
Et resistez à l'habitude
Qui tient vos esprits dissipés.

S. *Bisarion, qui donna tout jusqu'à sa tunique.*

SI Bisarion se mepriſe,
S'il donne tout par charité,
C'eſt qu'il veut avoir pour deviſe :
Pour avoir Dieu, j'ai tout quitté.
Seigneur, qui vous cherche & qui s'aime
N'entend pas encore ſon devoir ;
Car qui ne renonce à ſoi-même,
N'eſt pas digne de vous voir.

S. *Jacques, Anachorete, puis Evêque de Niſibe.*

UN voleur meurt & reſſuſcite,
Jacques le demandant à Dieu :
Toute une armée eſt miſe en fuite,
Dès qu'il fait des vœux pour ſon lieu.
Dieu ſe rend ſourd à ta demande,
Ou parce qu'elle ne vaut rien,
Ou pour rendre ta foi plus grande,
Ou pour te faire un grand bien.

Saint Julien Sabas.

SAbas comme un roi des abeilles,
Attire cent hommes à ſoi,
Et par ſes vertus non pareilles,
Leur ſer d'aiguillon & de loi.
Prens ſoins de reduire en pratique
Ce que tu dis dans tes ſermons,
Et tu confondras le critique,
Le Chrétien lâche & les démons.

Saint Marcien, Anachorete.

LE chant, l'oraiſon, la lecture,
Et quatre onces de pain par jour,
Font l'admirable nourriture,
De Marcien brûlant d'amour.

Il fait consister le vrai jeûne
A conserver toujours la faim :
C'est en vain qu'aujourd'hui je jeûne,
Si je me veux souler demain.

Saint Eusebe.

EUsebe quitte l'Hermitage,
Où Dieu seul fait son appui,
Brûlant d'un zèle qui l'engage
A vaquer au salut d'autrui.
Tu peux, sans négliger ton ame,
Sécourir l'ame du prochain,
Puisque la bonne œuvre t'enflâme
A mieux servir ton souverain.

Saint Simeon, l'ancien.

CHaque animal le plus farouche
Caresse un Hermite si saint,
Quand Simeon ouvre la bouche,
L'animal obéit & craint.
Faut-il que nous soyons rébelles
A la suprême Majesté,
Quand les bêtes les plus cruelles
Font d'un homme la volonté.

CINQUIEME VISITE.

Saint Pailade, Anachorete.

UN voleur fait un homicide,
Dont il charge Pailade à tort ;
Mais le saint d'un cœur intrepide,
Fait devant tous parler le mort.
Qu'on s'en prenne à ton innocence,
Par la plus noire fausseté,
Si tu ne perds la patience,

Dieu fera voir la vérité.

Saint Pierre, Anachorete, qui demeuroit dans un sépulchre.

PIerre, tu fais tant de prodiges,
Et tes vertus ont tant d'éclat,
Qu'on découvre en toi les vestiges
Du Prince de l'Apostolat.
De ce sépulchre où tu te caches,
Pour ne vivre qu'en ton auteur.
Fais, qu'ayant prisé mes attaches,
Je me cache au fond de son cœur.

Saint Théodore, Abbé.

CE flambeau du désert de Rose,
Chargé de trois chaînes de fer,
Est le saint Abbé Théodose,
Qui foule & le monde & l'enfer.
Ses cheveux traînent jusqu'à terre,
Ses travaux ne cessent jamais.
Qui que tu sois, fais-toi la guerre,
Si tu veux recouvrer la paix.

Saint Romain Anachorete.

ROmain passa toute sa vie,
Sans avoir ni lampe, ni feu;
Il tenoit sa chair asservie,
Ne mangeant du pain que fort peu.
Prenant la lampe ou la chandelle,
Ranime pour Dieu ta langueur,
Puisque la flamme la plus belle,
Est celle qui sort de ton cœur.

Saint Macedoine, Anachorete.

LEs durs combats de cet Hermite,
Ont duré soixante & dix ans;

Il n'aimoit aucune visite,
De peur d'y prodiguer le tems.
Hélas! l'homme perd en tout âge,
Sans crainte & sans difficulté,
Le tems que Dieu veut qu'il ménage
Au profit de l'éternité.

Saint Mayfime.

CE Saint ne refuse à personne,
Ni son huile, ni son froment,
Et Dieu sur le champ lui redonne
Le bled & l'huile avec augment.
Qui refuse tout à son frere,
Mérite de ne rien avoir;
Qui veut du bien, il en doit faire;
Mais sans dessein d'en recevoir.

Saint Maron, Anachorete.

MAron, avec un seul remède,
Produit diverses guérisons;
Il n'est aucun mal qui ne céde
Au pouvoir de ses oraisons.
Si ta priere est impuissante,
Si tu n'en sens pas les effets,
C'est parce qu'elle est languissante,
Et que tu dors quand tu la fais.

Saint Abraham, Anachorete.

L'Humble Abraham tout charitable,
Dès qu'il voit venir l'étranger,
L'embrasse, le fait mettre à table,
Et même lui sert à manger.
Pour vivre de Dieu dans sa gloire,
Tu n'as point de plus court chemin,
Que de faire manger & boire

Dieu même en chaque pélerin.

Saint Euſebe, Anachorete.

JE ſuis tout confus en moi-même,
Lorſque je vois que ce reclus
Ne prend rien en tout un Carême,
Que quinze figues tout au plus.
Je me fais un Dieu de mon ventre,
Je veux que tout ſoit à mon goût,
Tandis qu'Euſebe dans ſon antre,
Pour goûter Dieu s'abſtient de tout.

Saint Salaman, Anachorete.

SAlaman jamais ne recule,
On le fait aller où l'on veut,
Il change aiſément de cellule;
Rien, qu'on lui faſſe, ne l'émeut.
Quand on voit Dieu dans toute choſe,
On eſt exempt de tout ſouci;
Le cœur ſoumis, la bouche cloſe,
L'ame eſt en paix là comme ici.

Saint Jacques.

JAcques s'interromp avec peine,
Lorſqu'il contemple le Sauveur,
Quoi que ce ſoit alors le gêne,
Tant il s'applique avec ferveur.
Comment veux-tu que Dieu t'exauce?
Tu ne le prie que fort peu,
Et par ta dévotion fauſſe,
Tu le fais ſans force & ſans feu.

St. Thalaſſe & St. Lymnée, Anachoretes.

THalaſſe avec ſon cher Lymnée,
M'ont appris par leurs briefs diſcours,
Que je dois durant la journée,

Rendrè mes entretiens plus courts.
Puiſqu'en effet par le ſilence,
On tend vers Dieu plus promptement,
Je veux me faire violence,
Pour le garder exactement.

Saint Jean, ſaint Moyſe, ſaint Antiqué & ſaint Antonin, Anachoretes

CEs quatre aimables Solitaires
Souffrent dans le fond de ce bois,
Mille & mille maux volontaires,
Voyant le Sauveur ſur la Croix.
Peſons ce que jeſus endure,
Brûlé du feu de notre amour,
Et portons la Croix à toute heure,
Pour marque d'un juſte retour.

St. Aſclepie & ſaint Jean, Anachoretes.

ASclepie en tout débonnaire,
T'exhorte à ſuivre ſa douceur,
Et de ceſſer d'être ſévére,
Envers ton frere & ta ſœur.
Et Jacques t'apprend de ſa foſſe,
Qu'il faut ici goûter du fiel;
Car on ne va pas en caroſſe,
S'enyvrer du nectar du ciel.

Saint Baradate, Anachorete.

BAradate, ton ſac me touche,
Quand je me vois ſi bien couvert,
Tu n'as que le nez & la bouche
Qui trouvent quelque endroit d'ouvert.
Tu ne trouve rien de trop rude,
Souffrant & dedans & dehors,
Et je n'applique mon étude

Qu'à flatter l'esprit & le corps.

SIXIEME VISITE.

Saint Talele, Anachorete,

TAlele qu'à bon droit je loue,
Prévoyant de Dieu le courroux,
Se tient dans une double roue,
Toujours courbé jusqu'aux genoux.
Descends en esprit dans l'abîme,
Et vois ce qu'après ton trépas,
Tu souffriras pour un tel crime,
Si tu ne t'en amande pas.

Saint Jean Climaque, Abbé.

CLimaque, si j'étois fidele,
Pour m'élever comme tu fais,
Par les dégrés de ton échelle,
Je serois au rang des parfaits:
Mais, las! je le dis à ma honte,
J'adhere si fort à mes sens,
Que bien loin qu'avec toi je monte,
D'un jour à l'autre je descends.

Saint Onuphre, Anachorete.

ONuphre ayant fini sa vie,
Dieu fait par des secrets ressorts,
Que l'ame étant au Ciel ravie,
Paphnuce ensevelit son corps.
Je veux n'avoir plus en mémoire
Qu'est-ce que mon corps deviendra;
Pourvu que l'ame aille à la gloire,
Qu'on m'enterre comme on voudra.

Saint Martinien, Anachorete.

MArtinien loge une femme,
Il la regarde, il eſt ému;
Mais ſoudain le feu qui l'enflamme
Eſt éteint par un autre feu.
Il en voit ſur ſon iſle une autre,
Il s'enfuit pour ne s'engager.
Fuyons, puiſque le ſaint Apôtre
Dit que par tout on court danger.

Saint Paulin, Evêque de Nole.

ADmirons au déſert de Nole,
La charité du bon Paulin,
Dont le cœur, la main, la parole
Sont pour la veuve & l'orphelin.
Il ſe met lui-même à la chaîne,
Pour racheter un priſonnier,
Tandis que ce n'eſt qu'avec peine
Que je donne au pauvre un denier.

Saint Florent, Anachorete.

FLorent, que tes vertus ſont grandes!
Les bêtes ſont ce que tu dis,
Témoin l'Ours à qui tu commande,
De mener paître cinq brebis.
Grand Dieu, faut-il que cette bête
Soit ſouple juſqu'à ſon trépas!
Et que je ſuive en tout ma tête,
Sans vouloir, pour vous, faire un pas.

Saint Robert, Abbé.

RObert, tandis qu'on le conſulte
S'il ſe fera Religieux,
Reprend par cette voie occulte,
Son premier deſſein glorieux.

Une charité véritable,
Inſtruiſant les autres, s'inſtruit ;
Et qui donne un conſeil louable,
En recueille le premier fruit.

Saint Moyſe, Abbé.

L'Abbé Moyſe après Antoine,
Soûtient que la diſcrétion
Conduit en peu de tems un Moine
A la haute perfection.
Laiſſons à part les deux extrêmes,
Gardons en tout quelque milieu,
Hormis de nous haïr nous-mêmes,
Pour n'aimer plus en tout que Dieu.

Saint Blaiſe, Evêque.

BLaiſe s'enfuit au Mont Argée,
Et gémit dans un lieu caché,
De voir que ſon ame eſt chargée
Du lourd fardeau d'un Evêché.
Qui répond des péchés des autres
A juſte ſujet de frémir ;
Car, hélas, le compte des nôtres,
Suffit pour nous faire gémir.

Saint Bruno.

BRuno vint fonder la Chartreuſe
Dans un déſert, en Dauphiné,
Dès qu'un mot d'une voix affreuſe
Eut dit tout haut : Je ſuis damné.
Il joignit le jeûne aux cilices,
Le ſilence aux auſtérités :
Penſons quelquefois aux ſupplices
Qu'il a ſi long-tems médités.

Saint Jérôme.

JErôme au ſon de la trompette,
Qui doit citer le genre humain,
Nourrit une crainte ſecrette,
Et d'un caillou frape ſon ſein.
Pécheur, ſouviens-toi du grand Juge
Qui te doit juger ſans appel,
Et qui doit être ou ton réfuge,
Ou bien ton ennemi mortel.

Saint Benoît, Abbé.

L'Enfer fait jouer cent machines,
Pour vaincre Benoît par la chair;
Mais ſe roulant ſur des épines,
Benoît ſurmonte tout l'enfer.
La chaſteté victorieuſe,
Supoſe un corps tout à la croix:
O! que la grace eſt précieuſe,
Qui ſoulage un corps de ce poids.

Saint Bernard, Abbé.

DEvot de la Reine des Anges,
Fournaiſe du divin amour,
Combien acquis-tu de louanges,
Soit au déſert, ſoit à la cour?
Bernard, ta douceur aimable
Ravit mon cœur & mon eſprit:
Obtiens-moi ce don déſirable,
Par qui l'on gagne Jeſus-Chriſt.

Saint Auguſtin.

APrès avoir vu les Antoines,
Tournons nos cœurs vers Auguſtin,
Il peuple l'Affrique de Moines,
Et brûle comme un Séraphin.

Cette colomne de l'Eglise,
Ce beau soleil des saints Docteurs,
Porte un cœur ardent pour devise;
Prions-le d'embraser nos cœurs.

Saint Alexis.

CE fugitif trouve des charmes
A tout souffrir sous les dégrés,
Et plus les siens fondent en larmes,
Plus il résiste à leurs regrets.
Il a passé toute sa vie
Caché sous son humilité.
Nul n'est sûr, s'il ne s'humilie,
Et craint en tout la vanité.

Saint François d'Assise.

FRançois a déclaré la guerre,
Par sa fidelle pauvreté,
A tous les trésors de la terre;
Il ne veut que la nudité.
Par ce mépris de toute chose,
Il jouit du souverain bien.
Prions Jesus qu'il nous dispose
A ne vouloir tenir à rien.

Saint François de Paule.

FRançois de Paule nous convie
A contempler sa charité;
Car la charité fut sa vie,
Et son grand fond d'humilité.
Plus Dieu fait par lui de merveilles
Et plus il s'estime petit.
Pour avoir des vertus pareilles,
Il faut dompter tout apétit.

DERNIERE VISITE.

Sainte Fabiole, Veuve.

LE grand Pammanche & Fabiole
Firent bâtir un Hôpital,
Où chacun d'eux aide & conſole
Les pauvres qui s'y trouvent mal.
Si tu veux avoir les richeſſes,
Et du Ciel l'éternel repos,
Fais de tes biens amples largeſſes;
En viſitant les Hôpitaux.

Sainte Marcelle, Veuve.

MArcelle arbore la premiere,
Au milieu du peuple Romain,
Des ſaints Hermites la banniere,
Sans craindre aucun reſpect humain.
Fais quelquefois l'Anachorete,
Malgré tout ce qu'on en dira;
Car tel ſe rit de ta retraite,
Qu'un jour il s'en repentira.

Sainte Paule, Veuve.

PAule a trouvé dans une créche,
Plus de bien qu'elle n'a quitté,
Y trouvant Jeſus qui lui prêche
Son riche état de pauvreté.
Foulons les faux biens de la terre,
Les vains honneurs & les plaiſirs,
Et cherchons Dieu qui ſeul enſerre
Le comble de tous nos déſirs.

Ste. Marine, Vierge, traveſtie en Religieux.

ON tient Marine pour le pere
D'un fils né dans l'impureté,

Mais enfin de tout ce myſtere,
Dieu découvrit la vérité.
Souffrons en paix la médiſance,
Et Dieu qui veille ſur les ſiens,
Découvrira notre innocence,
Si nous vivons en vrais Chrétiens.

Sainte Tais, Pénitente.

TAis dans un roc renfermée,
Fond en pleurs & crie à ſon roi :
O ! Dieu, vous qui m'avez formée,
Ayez compaſſion de moi.
Crions à Dieu, miſéricorde ;
Dieu veut toujours notre ſalut,
Et juſqu'à ce qu'il nous l'accorde,
Ne craignons ni mal, ni rebut.

Sainte Marie, Pénitente, débauchée par un Soldat vêtu en Hermite.

AH ! cache toi, pauvre Marie,
Car cet Hermite eſt un trompeur,
Qui te veut, par cajolerie,
Jetter dans un commerce impur.
La chaſteté d'une coquette,
N'eſt jamais bien en ſûreté.
Filles, chériſſez la retraite,
Si vous aimez la pureté.

Sainte Pélagie, faiſant pénitence au jardin des Olives, ſous l'habit de Religieux.

LE nom que tu prens de Pélage,
L'habit dont ton corps eſt vêtu,
Ton étroit & pauvre Hermitage,
Publient par tout ta vertu.
O ! Pelagie, ô ! femme forte,

Servant Jesus en son jardin,
Ton cœur en victime, m'exhorte
A m'immoler jusqu'à la fin.

Sainte Marie Egyptienne, Pénitente.

FEmme sans pudeur & sans crainte,
Entre au Temple adorer la croix,
Rends tes vœux à la Vierge sainte,
Prens trois pains & va dans un bois.
Gémis, en attendant Zozime
Qui doit t'apporter le Sauveur,
Et fais que je pleure mon crime,
Sans relâcher de ma ferveur.

Sainte Melanie.

L'Unique soin de Melanie,
Est d'aller nourrir les Reclus,
Et d'apprendre en leur compagnie,
L'art d'aimer Dieu de plus en plus.
Parle souvent du Roi de gloire,
En fréquentant les gens de bien,
Et grave au fond de ta mémoire
Les sujets de leur entretien.

D'une Vierge qui ne laissoit jamais voir son visage.

APprens ici, fille volage,
A te cacher à tes galans :
Celle-ci couvre son visage,
Depuis environ soixante ans.
Elle suivoit toujours sa mere,
Sans la vouloir quitter d'un pas,
Et toi qui fuis, fille légere,
Tous les témoins de tes ébats.

Ste. Marane & sainte Cyre, Anachoretes.

CEs deux Anachoretes blêmes,
Qui n'ont ni cabane ni toit,
Passerent jusqu'à trois Carêmes,
Sans avoir pris quoi que ce soit.
Observe les loix de l'Eglise,
Et chérit la sobriété;
Le dissolu qui les mépriſe,
Jeûne toute une éternité.

Sainte Domnine.

DOmnine gémit toute seule,
Et verse des larmes d'amour,
Attendant que de sa cellule,
Dieu l'appelle à l'heureux séjour.
Elle se repaît de lentilles,
Son visage n'est vu d'aucun,
A la honte de tant de filles
Qui font voir leur gorge à chacun.

Sainte Macrine.

C'Est l'amour qui nourrit Macrine,
Son cœur par l'amour devient fort,
L'amour la purge & l'illumine,
L'amour est sa vie & sa mort.
Aimons avec persévérance,
Pour nous voir couronner un jour.
Quiconque n'aime avec constance,
N'eut jamais le parfait amour.

Sainte Euphrosine qui se cache à son pere sous l'habit de Religieux.

EUphrosine se garde pure,
Parmi les sexes différens,
Cachant à son pere qui pleure,

Son nom, ſous le nom d'Emérand.
L'homme par tout peut vivre en ange,
S'il a bien la crainte de Dieu :
S'il ne l'a pas, ſon cœur ſe change,
Quoi qu'il habite en un ſaint lieu.

Sainte Théotiſte, Vierge.

THéotiſte eſt ſeule en une Iſle,
Depuis près de trente-cinq ans ;
Sa ſainte ame eſt toujours tranquille,
Malgré les injures du tems :
Elle y reçoit la ſainte Hoſtie,
Devant ſa mort, par un chaſſeur
Tout ravi de ſa modeſtie,
De ſon amour, de ſa douceur.

Sainte Marie Magdelaine.

COntemplons en notre province,
L'illuſtre amante du Sauveur,
Son amour & ſa pénitence,
Mettent les plus froids en ferveur.
Après que Dieu l'a pardonnée :
Elle a pleuré plus de trente ans ;
Et toi, pauvre ame abandonnée,
Qu'attends-tu ? pleure il eſt bien tems.

LE SACRIFICE D'ABRAHAM :

Sur l'AIR ; *Que peut-on vous chanter de plus doux que l'amour ! &c.*

DIEU.

ABraham ; leve-toi, prens ton fils bien aimé,
Et de ta propre main, viens m'en faire une (offrande,

Crois ce que j'ai promis, fais ce que je commande :
Je veux qu'Isaac soit consumé,
Plus ta main paroîtra cruelle,
Plus ton cœur envers moi sera fidele.

ABRAHAM.

Bien que je sente en moi des mouvemens divers,
Je m'en vais vous l'offrir, & je veux croire encore,
Que sa postérité, du couchant à l'aurore,
Peuplera le vaste Univers.
Lors qu'Isaac sera sur la flamme,
J'espererai toujours au fond de l'ame.

DIEU.

Ton espoir n'est pas vain, ni ta fidélité;
Espere jusqu'au bout avec grande allégresse
Sois ferme dans ta foi, je tiendrai ma promesse;
Je suis le Dieu de vérité.
Va-t'en donc d'un cœur magnanime,
Va faire de ton fils une victime.

ABRAHAM.

Cher Isaac, sors du lit, & dès le grand matin
Allons nous-en tous deux offrir un sacrifice:
Partons sans différer, il faut que j'obéisse
Aux ordres d'un Dieu souverain :
Nous devons tous deux nous soumettre
A ce que veut de nous l'unique Maître.

ISAAC.

Je le veux, de bon cœur, préparons ce qu'il faut;
L'âne & nos serviteurs porteront le bagage;
Allons, cher pere, allons rendre humblement hommage

A la Majesté du très-Haut :
Commandez ce qu'il faudra faire,
Je ne desire en tout que de vous plaire.

ABRAHAM.

Prens ce bois sur ton dos, j'ai le gleve & le feu,
Laissons notre âne ici, brouter l'herbe en campagne ; (tagne,
Nos deux jeunes valets, au bas de la mon-
Pourront attendre tant soit peu :
Cependant avec modestie,
Allons à ce sommet offrir l'Hostie.

ISAAC.

Mais, comment ferons-nous ? je vois là le couteau ;
Je vois le feu, le bois, où sera la victime ?
Je sens brûler mon cœur d'un amour très-intime :
Où trouverons-nous un agneau ?
Dans quel lieu pourrons-nous le prendre ?
Vous me feriez plaisir de me l'apprendre.

ABRAHAM.

Obéis, cher Isaac, pour remplir ton devoir,
Nous n'avons point d'agneau, mais ayons espérance, (rence,
Et croyons fermement, contre toute appa-
Que Dieu prendra soin d'y pourvoir ;
Adorons sa haute sagesse,
Immolons-lui nos cœurs avec tendresse.

ISAAC.

Mon pere, qu'ai-je fait ? quel crime ai-je commis ?

Vous me liez les bras, que prétendez-vous faire ?
Voulez-vous m'égorger? repondez mon pere :
Et quoi, le meurtre eſt-il permis ?
Arrêtez votre zèle extrême :
Vous vous ſacrifiez en moi vous-même.

ABRAHAM.

O le cœur de mon cœur ! pourrai-je te parler ?
Le meurtre eſt défendu, cependant Dieu commande
Que je te mette à mort, que tu ſois mon offrande ;
Je t'ai conduit pour t'immoler.
Ah ! cher fils, mon ame eſt tremblante,
Je meurs en prévoyant ta mort ſanglante.

ISAAC.

Hé bien, honorez Dieu par mon ſanglant trepas ;
Ceſſez d'être attendri, ſoyez impitoyable,
Puiſque ma mort lui plait, elle m'eſt agréable
Donnez le coup, je ne crains pas,
Signalons notre obéiſſance :
Je veux ce que Dieu veut ſans répugnance.

ABRAHAM.

Pas trop dur ! cruel bras ! laiſſe-moi ſoupirer, (lame
Et ne ſois pas ſi prompt à tremper cette
Dans le ſang de mon ſang, dans l'ame de mon ame.
Donne-moi tems de reſpirer :
Je n'ai plus ni cœur, ni parole :
Faut-il, cher fils, helas ! que je t'immo

ISAAC.

N'épargnez pas mon corps, le ciel vous
le défend ; (faire :
Roidiſſez votre bras, faites ce qu'il faut
La gloire du très-Haut, vous doit être plus
chere
Que votre unique & cher enfant :
Détruiſez votre propre ouvrage,
Vous appuyant ſur Dieu, prenez courage.

ABRAHAM.

C'en eſt fait, cher Iſaac, tu mourras en
ce lieu, (aiſe :
Je ne recule point, non, non, j'en ſuis bien
Mais avant de mourir, il faut que je te baiſe,
Te diſant le dernier adieu.
ça, mon bras, ça, fais ton office,
Il eſt tems d'achever mon ſacrifice.

L'ANGE.

Abraham, c'eſt aſſez, mets à bas ce couteau,
Dieu ne veut point la mort d'Iſaac ton fils
unique ;
Il ne veut que ton cœur, obéis ſans replique :
Remets le gleve en ſon fourreau,
J'ai connu combien ton cœur aime
Le trois fois tout-puiſſant, l'être ſuprême.

ABRAHAM.

Meſſager de mon Dieu ne me detourne pas
Je n'ai point dans mon cœur une foi chan-
cellante ; (tremblante,
Bien que ma foible main, ſoit malgré moi
Je veux de mon fils le trépas :
Permets donc que ſur cette cime,

Je sois, en l'immolant, Prêtre & victime.

L'ANGE.

L'Eternel a reçu pour l'effet ton vouloir,
Il veut que ce belier tienne d'Isaac la place,
Sa suprême bonté t'accorde cette grace,
Pour recompenser ton espoir ;
Laisse-là ton cher fils en vie,
Offre cet animal pour ton hostie.

ABRAHAM.

Beni soit le Seigneur, nous avons satisfait,
Offrons-lui, cher Isaac, & nos corps & nos ames, (flammes,
Consumons-nous tous deux dans ses divines
Pour reconnoître un tel bienfait :
Unissons nos humbles louanges
A celles qu'il reçoit de tous les Anges.

AUX PARENS.

Si le Ciel te ravit ton enfant le plus cher,
Donne-le de bon cœur, en suivant le modèle
Du pere des croyans, de cet homme fidele,
Qui foule & le sang & la chair,
Devant Dieu tiendra sa place,
Si tu souffre sa mort de bonne grace.

Prens bien garde sur-tout que par la vanité
Et par l'ambition d'un honneur perissable,
Tu n'immoles tes fils & tes filles au diable
Pour brûler dans l'éternité.
Abraham, par cette victoire,
T'apprend à les offrir au Roi de gloire.

AUX ENFANS.

Notre Isaac se soumet, & tu tranches du roi

Enfant denaturé, qui pour te satisfaire,
Désobeis en tout à ton pere, à ta mere,
Et qui par-tout leur fais la loi.
Ton orgueil, si tu ne te changes,
Attirera sur toi des maux étranges.

Tâche donc désormais, de leur être soumis,
Aime-les selon Dieu, prête-leur assistance,
Fais-leur voir ton respect par ton obéissance
En tout ce qui sera permis; (ce
Tu verras Isaac dans la gloire,
Si tu sçais profiter de son histoire.

DU PATRIARCHE *JOSEPH*;

Vendu, chaste, élevé aux honneurs d'Egypte, & reconnu de ses freres.

Sur l'Air : *Jesus plein d'amour extrême*, &c.

JOSEPH VENDU.

Joseph à ses freres.

PErmettez qu'avec franchise,
Je vous dise,
Ce que j'ai vu cette nuit;
Ne condamnez pas mon songe
De mensonge,
Car c'est Dieu qui l'a produit.

Ses Freres.

Tu veux faire le Profête
De ta tête,
Et tu nous rends plus jaloux :
Tout ce que tu dis nous choque
Et provoque,
Contre toi, notre courroux.

Joseph.

Vous me croyez un superbe,
Car ma gerbe
Avoit les vôtres autour ;
Elles lui rendroient hommage,
Pour préfage
Que vous me ferez la cour.

Ses Freres.

Tu nous piques, tu nous braves,
En esclaves,
Serons-nous tes serviteurs ?
Tu n'acquiers que notre haine,
Pour ta peine,
Nous ne sommes point flatteurs.

Joseph.

J'ai vu sous de sombres voiles,
Onze étoiles,
La lune avec le soleil,
Ils m'ont fait la réverence,
En silence,
Tout le long de mon sommeil.

Son Pere.

Tu crois donc que chaque frere,
Pere & mere,
Doivent un jour t'adorer ?

Chaſſe loin ta propre eſtime,
Comme un crime ;
C'eſt à toi de m'honorer.

Joſeph.

De bon cœur, mon très-cher pere,
Je révere
Tout ce qui dépend de vous,
Vous ſerez toujours le maître ;
Je veux être
L'humble ſerviteur de tous.

Son Pere.

Va, cher fils, par les montagnes,
Les campagnes,
Les valons & les coupeaux,
Va voir l'état des affaires
De tes freres,
Et celui de nos troupeaux.

Joſeph.

De ce pas, avec lieſſe
Et viteſſe,
Je vais chercher nos bergers,
Priez Dieu pour ce voyage
Qui m'engage
A mille & mille dangers.

Un Paſſant.

Mon ami, tu ne vois goute,
Dans ta route,
Tous tes pas ſont égarés ;
Je crains fort que quelque bête
Ne t'arrête,
Au milieu de ces forêts.

Joseph.

Quelque tygre, loup ou louv
Que je trouve,
Le Sauveur peut m'en sauver,
J'ai cherché par-tout mes freres
Solitaires,
Sans avoir pu les trouver.

Le Passant.

Ils ont dit qu'ils alloient faire
Leur repaire
Au quartier du Dothain;
Si tu veux trouver leur gîte,
Marche vîte,
Et prends le plus court chemin.

Ses Freres.

Voici celui qui nous fâche,
Sans relâche;
Mais il faut le terrasser:
Punissons ses rêveries,
Ses folies,
En feignant de l'embrasser.

Ruben.

Oseriez-vous vous défaire
D'un tel frere;
Sans épargner votre chair?
Je n'y sçaurois condescendre,
Ni me rendre,
Cet innocent m'est trop cher.

Ses Freres.

Nous trouverons pour couverte
De sa perte,
Ou les tygres ou les ours:

Il nous a voulu prédire,
Son empire ;
Il faut terminer ſes jours.

Ruben.

Cette citerne profonde,
Nous ſeconde,
Pour le conſerver vivant ;
Donnons-lui cette demeure,
Sans qu'il meure,
Aucun n'en aura le vent.

Judas.

Son ſang crieroit vengeance,
Sans clemence,
Contre nos cœurs fraternels ;
Il ſera mieux de le vendre,
Pour nous rendre,
Devant Dieu, moins criminels.

Ses Freres.

Vas-tu point, Iſmaélite,
En Egypte,
Avec ta myrrhe & ta poix ?
Nous te vendrons cet eſclave,
Jeune & brave,
Qu'on a trouvé dans ce bois.

L'Iſmaélite.

J'ai vuidé preſque ma bourſe,
Dans ma courſe,
Je n'ai que bien peu d'argent :
Voyez ſi nous pourrons faire
Cette affaire,
Pour vingt deniers ſeulement.

Ses Freres.

Cette ſomme ſuffiſante,
Nous contente,
Prens cet eſclave & t'enfuis ;
Tu peux aller le revendre,
Et t'attendre
De gagner beaucoup ſur lui.

Ruben.

Ah ! citerne déloyale
Et fatale,
Qu'as-tu fait du pauvre enfant ?
Je ne ne vois plus ni ſa face,
Ni ſa trace ;
De regret mon cœur ſe fend.

Que deviendra notre pere
Débonnaire ?
Que penſera-t-il de nous ?
Il croira qu'en ce bocage,
Notre rage
A livré Joſeph aux loups.

Ses Freres.

Que nous ſert-il de tant craindre,
Il faut teindre
Sa robe au ſang d'un chevrau,
Et puis nous ferons en ſorte
Qu'on la porte
A Jacob ce vieux gémau.

Réflexion.

Tu vois, pécheur, que l'envie
Fut ſuivie
Du plus noir des attentats :

Abhorre donc & deteſte
Cette peſte,
Qui trouble tous les états.

Ne tire plus ton ſupplice
Par ce vice,
Du bonheur de ton prochain;
Change ſoudain ta triſteſſe
En lieſſe,
Lorſque tu verras ſon gain.

Laiſſe réuſſir ton frere,
Sans rien faire
Contre ſa proſpérité;
Demande à Dieu qu'il enflamme
Dans ton ame,
Le feu de la charité.

LA CHASTETE' DE JOSEPH.

Ses Freres.

PORte cette robe teinte,
Va ſans crainte
Vers Jacob notre vieillard;
Tu diras que tu l'as priſe
Par ſurpriſe,
Sous les dents d'un léopard.

Le Meſſager au Pere.

Connoiſſez-vous cette veſte?
C'eſt un reſte
Que j'ai depuis peu de tems;
Un gros léopard ſauvage,
Plein de rage,

Prit Joseph entre ses dents.

Son Pere.

Ah ! joseph, ah ! mon aimable,
Fils affable,
Les bêtes t'ont dévoré,
Je perds avec toi l'envie
D'être en vie ;
Le Seigneur soit adoré.

Le Marchand Ismaélite.

Je veux une bonne somme
De cet homme,
Putiphar, l'achetez-vous ?
Il est propre à l'intendance ;
Sa prudence
Le fera cherir de tous.

Putiphar.

Joseph, ta fortune est faite,
Sois honnête,
Humble, doux, simple & prudent ;
Prens mes biens & les conserve,
Sans reserve,
je te fais mon Intendant.

Sa Maîtresse.

je souffre un cruel martyre,
je soupire,
Cher joseph, pour ton amour ;
Sois touché de cette flamme,
Dont mon ame
Brûle pour toi nuit & jour.

Joseph.

Madame, Dieu me regarde,
je n'ai garde

De rien faire contre lui,
Je ſerois d'ailleurs bien traître
A mon maître,
Qui met en moi ſon appui.

Sa Maîtreſſe.

Rejette-tu mes careſſes,
Mes richeſſes,
Veux-tu pas me contenter;
Ah! ſi ton cœur me refuſe,
Par ma ruſe,
Je te ferai tourmenter.

Joſeph.

Je foule aux pieds les delices,
Les ſupplices,
Les honneurs & le pôteau:
Je vaincrai votre pourſuite
Par ma fuite,
Vous n'aurez que mon manteau.

Sa Maîtreſſe.

Putiphar, venge ta femme,
Un infame
Vouloit lui ravir l'honneur;
C'eſt Joſeph, cet impudique,
Ce critique,
Qui tient de toi ſon bonheur.

Putiphar.

L'attentat, eſt-il poſſible?
Choſe horrible,
Dites-vous la vérité?
J'ai bien de la peine à croire
Cette hiſtoire,
Sçachant ſon honnêteté.

Sa Maîtresse.

Je soutiens ce que j'avance,
Ma constance
A fait tête à ses desseins ;
La preuve de ma conduite,
C'est sa fuite,
Et son manteau dans mes mains.

Putiphar.

Joseph, ton ingratitude
M'est plus rude
Que ton infidélité ;
Meurs dans la prison obscure,
Ton injure
Me force à la cruauté.

Joseph.

Adorable Providence,
L'innocence
Me rend calme en ma prison ;
Elle convertit mes chaînes
Et mes peines,
En des sujets d'oraison.

Le Concierge.

Cher Joseph, retiens tes larmes,
Tu me charmes
Par ton excellent propos ;
Je remets à ta prudence
L'intendance
Sur tous ceux de ces cachots.

Joseph à deux prisonniers.

Quel chagrin insupportable
Vous accable ?
Expliquez-vous franchement ;

j'obtiendrai par mes prieres,
Des lumieres,
Pour votre éclairciſſement.

L'Echanſon & le Panetier.

Nos ames ſont accablées
Et troublées
De deux ſonges fort obſcurs;
Du raiſin, de la farine,
Nous chagrine,
Et déſole ainſi nos cœurs.

Joſeph.

L'Echanſon aura ſa grace
Et ſa place,
Mais le Panetier mourra;
Ne tenez pas mes paroles
Pour frivoles,
Ce que je dis ſe verra.

Pharaon aux Devins,

Mon eſprit eſt dans la gêne,
Fort en peine
De deux ſonges que j'ai faits;
Et je ne trouve perſonne
Qui raiſonne
Sur la cauſe & les effets.

L'Echanſon au Roi.

je connois un ſage eſclave
Doux & grave,
Qui gemit dans vos priſons;
j'oſe, Sire, vous promettre
Qu'il eſt maître,
Pour en ſçavoir les raiſons.

Pharaon.

Qu'on le tire de la chaîne,
Qu'on l'amene,
Je ſuis content de le voir;
Faites-le entrer daus la ſalle
Principalle,
Où nous verrons ſon ſçavoir.

Réflexions.

Si tu veux ſauver ton ame
De la flamme,
Du démon d'impureté,
Fuis tout objet qui te tente,
Car la pente
N'a point d'autre ſûreté.

L'épine garde la roſe,
Et s'oppoſe
Lorſqu'on veut trop l'approcher:
En cherchant la vie auſtere,
Sois ſevere,
Dès que l'on veut te toucher.

Veille avec un ſoin extrême
Sur toi-même,
Tu ſçais ta fragilité;
Crains ſut-tout la vaine gloire,
Ta victoire
Depend de l'humilité.

JOSEPH
Elevé aux honneurs de l'Egypte.

L'Echanſon.

CHer joſeph, bonne nouvelle,
Par mon zèle,
Le Roi te fait appeller;
Quitte là toutes les chaînes
Que tu traînes,
Viens à lui ſans chanceller.

Joſeph au Roi.

Quelle choſe avez-vous, Sire,
A me dire,
Que deſirez-vous de moi?
Il n'eſt rien, qu'avec la grace,
je ne faſſe,
Pour obéir à mon Roi.

Pharaon.

Il faut que tu pronoſtique,
Et m'explique
Quelques ſonges que j'ai faits;
On connoîtra ton merite
Dans l'Egypte,
Par mes ſignalés bienfaits.

Sept vaches graſſes, allegres,
Par ſept maigres,
Mes yeux ont vu devorer;
Sept pleins épis par ſept vuides,
Tous arides,
Cela me fait ſoupirer.

Joseph.

Grand Prince, à sept ans fertiles,
Sept steriles,
Aussi-tôt succederont;
Prevenez par l'abondance
L'indigence,
Ou vos sujets périront.

Pharaon.

Joseph, je t'en fais le maître,
Fais paroître
Ta prudence à gouverner;
Partage pour recompence
Ma puissance,
Je ne te veux point borner.

Joseph.

Que puis-je vous rendre, Sire,
Pour l'empire
Que vous me donnez sur tous?
Nonobstant cette fortune
Peu commune,
Je veux être à vos genoux.

Pharaon.

Il suffit que tu me serves
Et conserves
Tous les biens de mon état;
Si j'apprends qu'on te traverse,
Qu'on t'exerce,
J'en puniraï l'attentat.

Jacob à ses Enfans.

Nous voici dans la famine,
Sans farine,
Et sans un grain de froment;

Le bruit court qu'on en debite
En Egypte,
Allez-y donc promptement.

Les Enfans.

Nous n'y connoissons personne
Qui nous donne
Vers le Prince un libre accès ;
Nous perdons déjà courage,
Ce voyage
N'aura pas un bon succès.

Son Pere.

Faites comme je vous propose,
Toute chose,
Dieu nous sera provident :
Portez une bonne somme
A cet homme
Qu'on a fait Sur-Intendant.

Ses Freres à Joseph.

Agréez, grand personnage,
L'humble hommage
Qu'en tremblant nous vous rendons ;
Nous venons vous reconnoître
Pour vrai Maître
Des biens que nous possedons.

Joseph.

Ce ne sont que des soupleſſes,
Des fineſſes
Pour épier le pays :
Et si je ne vous accorde
Que la corde,
Vous serez bien ébahis.

Ses Freres.

Que le Ciel, par ſa juſtice,
Nous puniſſe,
Si nous avons ce deſſein :
Nous ne ſommes venu vîte
En Egypte,
Que pour acheter du grain.

Joſeph.

Je veux qu'on vous empriſonne
Et ordonne
La torture ſans merci ;
Que chaque frere me diſe,
Sans feintiſe,
Si vous êtes tous ici.

Ses Freres.

Il reſte encore notre pere,
Outre un frere
Qui ſe nomme Benjamin :
Pour Joſeph, le penultieme,
Notre onzieme,
Il fit une triſte fin.

Ruben à ſes Freres.

Vous voulûtes ſatisfaire
La colere,
Vendant Joſeph vingt deniers :
Il eſt juſte que Dieu vange
Ce bel Ange,
Nous détenant priſonniers.

Ses Freres.

Souffrons tous la juſte peine
De la haine
Qui nous le fit vendre à tort ;

Et perdons toute espérance ;
Notre offense
Mérite à bon droit la mort.

Joseph.

Justes cieux, leurs pleurs, leur crainte,
Leur complainte
Me contraignent de pleurer :
Il faut donc que je me cache,
Que je tâche
De les faire renvoyer.

Trois fois Saint, Dieu de mon ame,
Je me pâme
Du plaisir que je reçois :
La joie excite mes larmes,
O quels charmes !
J'ai mes freres avec moi.

Maître d'hôtel, tout à l'heure,
Sans mesure,
Remplis les sacs de ces gens,
Tâche ensuite, avec adresse
Et vitesse,
D'y fourer l'argent dedans.

Ses Freres.

Monseigneur, le Ciel vous rende
La guirlande
Qui repond à vos bienfaits :
Vous méritez la couronne
Que Dieu donne
Aux hommes les plus parfaits.

Joseph.

Je detiens dans l'esclavage
Pour ôtage,
Simeon sage & benin :
Je prétend qu'il y demeure
Jusqu'à l'heure
Que je verrai Benjamin.

Réflexions.

Si Dieu permet qu'on t'abaisse,
Qu'on t'opresse,
Garde-toi toi de perdre cœur ;
L'adversité de ce monde
Te seconde
Pour demeurer le vainqueur.

Lorsqu'il veut qu'on te révere,
Sur ton frere,
Et qu'on t'éleve aux grandeurs :
Souviens-toi de la poussiere
De ta biere,
Au milieu de tes splendeurs.

Si l'orage & la bonace,
Par la grace,
Sont dans ton cœur bien d'accord,
Tu ne feras point naufrage ;
Car l'orage
Te conduira dans le port.

JOSEPH Reconnu de ſes Freres.

Ses Freres.

REjouiſſez-vous, cher pere,
Notre affaire
Nous a très-bien réuſſi ;
Nous apportons l'abondance,
Sans dépenſe,
Notre argent eſt tout ici.

Son Pere.

Votre vue conſolante
Me contente,
Votre recit m'eſt bien doux ;
Mais je mêle à l'allegreſſe
La triſteſſe,
Car je ne vous vois pas tous.

Ses Freres.

Le Sur-Intendant moderne
Qui gouverne,
Veut voir votre fils dernier :
Attendant qu'on le lui mene,
Dans la gêne
Retient Simeon priſonnier.

Son Pere.

O Cieux ! que cette nouvelle
M'eſt cruelle,
Que ce coup eſt étouffant :
Faut-il que dans ma vieilleſſe,
On me laiſſe
Sans l'appui d'aucun enfant.

Ses Freres à Joseph.

Monseigneur c'est avec peine
Qu'on vous mene
Ce cadet de la maison :
Nous vous supplions de dire
Qu'on retire
Notre frere de prison.

Joseph à ses Domestiques.

Qu'on dresse une double table,
Bien sortable,
Pour traiter ces étrangers ;
Que tout y soit magnifique,
Qu'on s'applique
À montrer des cœurs ouverts.

Chers amis, entrez de grace,
Prenez place,
Je fais pour vous le festin :
Parlez-moi de votre pere,
Sans rien taire,
Commencez cher Benjamin.

Benjamin.

Notre pere vous implore,
Vous honore,
Tout confus de vos bontés,
Son cœur devant Dieu s'épanche,
En revanche
De vos libéralités.

Joseph à ses Domestiques.

Jettez, pendant que l'on soupe,
Cette coupe
Dans le sac de Benjamin :

Et puis allez les attendre,
Pour les prendre
Lorſqu'ils ſeront en chemin.

Le Maître d'Hôtel.

Malheureux, qui de la troupe,
A la coupe
De notre Sur-Intendant;
Benjamin, ton ſac la cache:
Qu'on l'attache,
Son larcin eſt évident.

Ses Freres à Joſeph.

Monſeigneur, ce cas funeſte
Manifeſte
Nos crimes les plus cachés:
Prononcez notre ſentence,
La potence
Eſt trop peu pour nos péchés.

Joſeph.

Retournez à votre terre,
Je n'enferre
Que celui qui m'a volé:
Eloignez-vous de ma face,
Point de grace,
Je veux qu'il ſoit décolé.

Judas.

Si vous voulez qu'il endure,
Ou qu'il meure,
Otez-nous la vie à tous;
Nous nous offrons en victime,
Pour ſon crime,
Proſternés à deux genoux.

Joseph.

Soyez tous en assurance,
Ma présence
Ne doit plus vous effrayer ;
Je suis Joseph votre frere,
Que mon pere
Vienne à moi sans délayer.

Vous vouliez m'ôter la vie
Par envie,
Si Ruben vous l'eût permis ;
Mais je n'ai point de rancune,
Ma fortune
Me laisse doux & soumis.

Ses Freres.

Nous voici tous bouche close,
Aucun n'ose
Vous demander son pardon :
Si votre miséricorde
Nous l'accorde,
Ce sera par un pur don.

Joseph.

De bon cœur je vous pardonne,
Je vous donne
Pour signe, un baiser de paix ;
Par un coup de providence,
Votre offense
M'a conduit dans ce palais.

(‡)

Allez raconter l'histoire
De ma gloire
A notre aimable vieillard :

Venez tous en diligence,
Je ne penſe
Qu'à vous faire bonne part.

Benjamin.

Ceſſez, cher pere, de plaindre,
Et de craindre,
Votre Joſeph n'eſt point mort :
Il a joint à ſes careſſes
Ses largeſſes,
Il m'a reconnu d'abord.

Son Pere.

Me repais-tu d'un menſonge,
Ou d'un ſonge
Qui paſſe comme le vent :
Je ne ſçais ſi je ſommeille,
Si je veille,
Quoi ! mon Joſeph eſt vivant ?

Ses Freres.

Chargeons femme, enfans, m
Et bagage
Sur les plus legers chevaux :
Allons trouver notre frere,
Mon cher pere,
Allons finir nos travaux.

Joſeph.

Roi du Ciel, en qui j'eſpere,
J'ai mon pere,
Je ne ſouhaite plus rien ;
Embraſſez-moi pere aimable,
Vénerable,
Dieu m'a fait votre ſoutien.

Son Pere.

Cher Joſeph, je vois ta face,
Je t'embraſſe,
Je me ſens tout attendri,
J'ai ce que mon cœur deſire;
Que j'expire,
Je ſuis content de mourir.

Réflexions.

Aimer autant que toi-même
Un qui t'aime,
Ce n'eſt qu'un ſimple retour;
Mais lorſqu'on te déſobligе,
Qu'on t'afflige,
Montre un véritable amour.

(‡)

Ouvre tes yeux & contemple
Cet exemple
De Joſeph perſécuté;
Il fait ce que tu dois faire
Pour ton frere,
Lorſqu'il t'aura maltraité.

‡‡

Faut-il que ton cœur marchande,
Dieu commande
Le pardon des ennemis;
C'eſt par là que tu t'acquite,
Et mérite
Les biens qui te ſont promis.

LIVRE VI.

A l'honneur de Sainte Urſule & ſes Compagnes, Vierges & Martyres.

Sur l'Air : *Ne ſommes-nous pas heureux.*

QUel beau nom donnerons-nous
A l'incomparable Urſule,
Qui ne reſpire & ne brûle
Que pour Jeſus ſon époux.
Donnons-lui le nom de fleche,
Ou le beau nom de laurier,
Chacun de ces noms nous prêche
L'ardeur de ſon cœur guerrier.

(‡‡)

Donnons-lui tout à la fois
Le nom de Mere & de Fille,
Dont la virginité brille
Sous l'étendart de la Croix.
Et ne feignons point de dire
Qu'elle eſt de corps & d'eſprit,
Onze mille fois Martyre,
Pour la fois de Jeſus-Chriſt.

(—)

Tandis que le Roi des cieux
Donne onze mille couronnes,
A toutes autant de Bretonnes,
Donnons-lui gloire en tous lieux.
Chantons la fameuſe hiſtoire
De ces vaillans eſcadrons,

Et célebrons leur victoire,
Tant qu'ici bas nous vivrons.

Maxime plein de fureur,
Par une guerre cruelle,
Prend la Bretagne nouvelle,
Et se proclame Empereur.
Ses soldats fumant de rage,
Contre tous les habitans,
Font un horrible carnage,
Tant des petits que des grands.

Après ces sanglans dégats,
Pour repeupler cette terre,
Il demande à l'Agleterre
D'épouses pour ses soldats.
D'abord la grande Bretagne,
Par les ordres de Cônan,
Met des filles en campagne,
Pour obéir au Tyran.

Cônan étoit pris d'amour
Pour tant de beautés d'Ursule,
Il vivoit pour elle seule,
Voulant l'épouser un jour.
On parloit de mariage,
Lorsqu'Ursule avec ses sœurs,
S'embarquant pour leur voyage,
L'Angleterre fond en pleurs.

A quelques milles du Port,
Les vents soufflent, l'air se trouble,

Et l'orage qui redouble,
Les menaces de la mort.
Urſule, avec ſes compagnes,
Laiſſe courir les vaiſſeaux
Vers le bord des Allemagnes,
Au gré des vents & des flots.

Ayant franchi ce danger,
Elles chantent des louanges
A leur époux Roi des Anges,
Sur la rive de la mer.
Lorſque les troupes cruelles
Des Huns & des Poitevins,
Viennent ſe ruer ſur elles,
Comme d'affamés mâtins.

Ces monſtres d'impureté,
Cajolent d'abord nos ſaintes,
Et par des promeſſes feintes,
Tentent leur virginité.
Après que la flatterie
Ne leur a de rien ſervi,
Ces laſcifs, dans la furie,
Les maſſacrent à l'envi.

Notre Urſule à deux genoux,
Par ſes prieres preſſantes,
Rend ſes brebis innocentes,
Plus fortes que tous les loups.
Mourons, Vierges, leur dit-elle,
Fidelles à notre loi,
Dieu benira notre zèle,

Mourons toutes par la foi.

(‡)

Elle court de rang en rang,
En leur criant : bon courage,
Allez au pere par l'orage,
Sur la mer de votre ſang.
Il eſt tems, chaſtes colombes,
De voler au paradis,
Le monde ornera vos tombes
Et de roſes & de lys.

(‡)

Auſſi fermes qu'un rocher,
Parmi les vagues flottantes,
Soyez fortes & conſtantes ;
Plutôt mourir que pécher.
Mes ſœurs à qui la tempête
A fait faire tant de vœux,
Voyez le Ciel qui s'apprête
A recompenſer vos feux.

‡‡

Par ſon diſcours enflammé,
Ces divines Amazones,
Cueillent de riches couronnes,
Mourant pour leur bien aimé.
Cordule craint & ſe cache
A ce maſſacre inhumain ;
Mais lave ſa tache
Dans ſon ſang le lendemain.

(‡)

Le chef de tous ces brutaux,
Voyant Urſule ſi belle,
Tranſporté d'amour pour elle,

La

La flatte par ce propos :
Vous êtes ma conquérante,
Pour vous je mets armes bas,
Je vous trouve ſi charmante,
Que je meurs pour vos apas.

Renonçant à votre foi,
Profitez, rare Princeſſe,
Du reſpect, de la tendreſſe,
Que pour vous je ſens en moi.
Je n'uſe point de ménace,
Je vous parle ſans courroux,
Conſentez de bonne grace,
A m'avoir pour votre époux.

Je ſuis trop ferme en ma foi,
Lui repart notre Princeſſe,
Ton reſpect, ni ta tendreſſe
Ne gagneront rien ſur moi :
Je ne crains point ta ménace,
Je me ris de ton courroux,
Et je veux de bonne grace,
Mourir pour mon cher époux.

Ce barbare à ce refus,
La perce d'un coup de fléche,
Urſule par cette bréche,
Va regner avec Jeſus.
Elle expire la derniere,
Ayant conduit ſon troupeau ;
Mais je la vois la premiere
Aux pieds du divin Agneau.

Travaillez à votre tour,
Saintes troupes d'Urſulines,
Suivez vos ſœurs héroines
Juſqu'à l'éternel ſéjour.
Faites part de vos lumieres
Et de vos tranſports fervents
Aux eſcadrons d'écolieres
Qui fréquentent vos Couvents.

Urſule a peuplé les Cieux
D'une auguſte colonie,
Augmentez leur compagnie,
Par vos ſoins laborieux.
Une Urſuline eſt parfaite,
Et plaît à l'époux divin,
Joignant l'eſprit de retraite
Au zèle de ſon prochain.

L'eſprit de votre inſtitut
Vous rendra vierges & meres,
Si vous montrez les myſteres
D'où dépend notre ſalut.
Réformez donc les familles
Par ce charitable emploi,
Leur apprenant par vos filles,
Les principes de la foi.

Votre mere a du crédit,
D'obtenir une mort ſainte
A ceux qui tremblent de crainte,
Lorſqu'il faut rendre l'eſprit.
Demandez à Dieu par elle,

Pour comble de ſes bienfaits,
Que notre mort temporelle
Nous faſſe vivre à jamais.

A l'honneur de ſainte Barbe, Vierge & Martyre : Sur l'Air ; *Nos petits moutons paiſſent l'herbette, &c.*

VOyons en eſprit, la Nicomédie,
Et laiſſant fondre en pleurs nos yeux,
En nous figurant la tragédie
Qui met en courroux tous les Cieux.
Déteſtons l'herreur de Dioſcore,
Ayons en horreur ſon aſpect,
Et foulant aux pieds ce qu'il adore,
Rendons à Barbe du reſpect.

Ce pere aveuglé preſſe ſa fille
De vivre avec lui dans l'erreur ;
Mais cet ornement de ſa famille,
Ne lui répond que par l'horreur.
Pour la diſpoſer, il veut qu'on faſſe
Une grande tour proche un bain,
Il trace le plan, & par grimaſſe,
Il fait un voyage à deſſein.

Dès qu'il eſt parti, Barbe eſt en peine,
Pour le premier des Sacremens,
Lorſque le très-Haut, par Origéne,
Joint le Baptême aux documens.
Elle treſſaillit de ſe voir ſeule,
Pour offrir ſes vœux à genoux,
Et pour ſouhaiter que ſon cœur brûle

Du feu ſacré de ſon époux.

Dans ce même tems elle a fait faire
Trois fenêtres à cette tour,
Pour la Trinité dont le myſtere
Remplit dejà ſon cœur d'amour.
Elle imprime auſſi deſſus un marbre,
Comme ſur la cire, une croix,
Pour ſe ſouvenir de ce bel arbre
Où Jeſus rendit les abois.

(‡)

Ce brutal revient de ſon voyage,
Il trouve Barbe en oraiſon,
Et voyant ce triple fenêtrage,
Il en veut ſçavoir la raiſon.
Il demande encore ce que veut dire
Cette croix qu'il voit au pillier;
Il eſt chagrin, & fumant d'ire,
Il forme un deſſein de meurtrier.

Ce nombre de trois, lui dit la fille;
Fait voir trois perſonnes en Dieu,
C'eſt la Trinité par qui tout brille,
Et qui nous regarde en tout lieu.
La croix du pillier, c'eſt la figure
Du gibet d'un Dieu mort pour tous:
Ne me preſſez plus, car je vous jure
Que je l'ai pris pour mon époux.

Ce tigre irrité par ces paroles,
Pourſuit ſa fille avec fureur,
Pour venger le tort fait aux idôles,

Et pour complaire à l'Empéreur :
Tandis qu'elle fuit, un roc s'entr'ouvre
Pour la recevoir dans ſon ſein ;
Mais un ſot berger qui la découvre,
La fait voir à cet inhumain.

Ce dénaturé l'abbat par terre,
Traîne ſon corps par les cheveux,
Et la menaçant du cimetere :
Fais, lui dit-il ce que je veux.
A Grands coups de poing il la déchire,
Avec un plaiſir très-ardent
De la voir mourir d'un long martyre,
Par les Arrêts du Préſident.

Si-tôt que Marcian voit notre Sainte,
Il eſt ravi de ſa beauté ;
Et pour la tromper, uſant de feinte,
Il lui cache ſa cruauté.
Tu peux, lui dit-il, te rendre heureuſe,
Et te marier richement,
Pourvu qu'en quittant ta foi trompeuſe,
Tu change de loi promptement.

Barbe lui répond avec courage,
Qu'elle veut mourir pour la foi ;
Que Jeſus tout ſeul fait ſon partage,
Et qu'elle n'aime que ſa loi :
Que ni les tréſors, les délices,
N'auront jamais part dans ſon cœur,
Et qu'elle ſe rit de ſes ſupplices,
Bien loin de craindre leur rigueur.

Marcian à ces mots, soudain ordonne
Qu'on la déchire à coups de nerfs,
Et que toute en sang on l'empriſonne :
Alors on la charge de fers ;
Mais ſon chaſte époux brillant de gloire,
Remplit de clarté la priſon,
Et lui promettant tôt la victoire,
Donne à ſon corps la guériſon.

Dès le point du jour on la ratiſſe,
Puis on applique des flambeaux,
L'arrêt porte auſſi-tôt qu'on la meurtriſſe
Par les rues, à coups de marteaux.
Pendant cette horrible boucherie,
Elle dit tout bas au Sauveur :
Mon divin époux, fils de Marie,
Soyez la force de mon cœur.

On lui fait couper les deux mammelles,
Afin que tout ſoit mis en croix ;
Ces aprêts de douleurs ſont ſi cruels,
Qu'elle en ſoupire par trois fois.
On ordonne encore que toute nue,
Les bourreaux la traînent dehors,
Mais Dieu la cachant ſous une nue,
Pas un ne voit ſon chaſte corps.

Barbe triomphant par ſa conſtance,
De tout ce qu'on peut inventer ;
Marcian enragé, donne ſentence
De la bien-tôt décapiter.
Son pere méchant, ce cœur barbare,

S'offre à lui ſervir de bourreau :
On le prend au mot, il ſe prépare
Pour mettre ſa fille au tombeau.

(—)

Elle fait alors cette priere,
Avec de grands gémiſſemens,
Que ceux qui ſeront ſous ſa banniere
Ne meurent point ſans ſacrement.
Son époux conſent à ſa requête,
Lorſque Dioſcore inhumain,
Prend le coutelas, tranche ſa tête,
Et dans ſon ſang trempe ſa main.

(—)

Barbe rend l'eſprit, & Julienne
Tourne le dos à ſes faux dieux,
Brave le Tyran, meurt en Chrétienne,
Et ſuit notre Amaſonne, aux cieux.
Dieu tout en courroux, d'un coup de foudre,
Fait mourir ce pere impudent :
On le voit ſoudain réduit en poudre,
Auſſi-bien que le Préſident.

Prions humblement cette Martyre
De ſecourir les Mariniers,
De garder de feu chaque Navire,
Et d'avoir ſoin des Canoniers.
Demandons à Dieu, par ſon mérite,
De nous accorder la faveur
De ne point mourir de mort ſubite,
Sans avoir reçu le Sauveur.

Renonçons, pour fruit de cette hiſtoire,
Aux biens, aux honneurs, aux plaiſirs,
Recherchons qu'en tout le Roi de gloire,
Soit ſeul objet de nos déſirs.
Gravons dans nos cœurs que la ſouffrance
Qui ne dure ici qu'un moment,
Peut nous mériter la récompenſe,
Qui dure au Ciel inceſſament.

A l'honneur de ſainte Marguerite, Vierge & Martyre :

Sur l'Air ; *Je ſuis un Prince bienheureux*, &c.

OLIBERIUS.

RAre beauté, perle ſans prix !
Incomparable Marguerite,
Ne traite pas avec mépris
Cet eſclave de ton mérite :
Prend pour époux ton Gouverneur
De qui dépend ton vrai bonheur,

SAINTE MARGUERITE.

Mon vrai bonheur dépend de Dieu,
En qui je me ſuis dévouée,
Dites-moi promptement adieu,
Je ne veux point être louée :
J'ai plus à cœur de vivre aux champs,
Que dans la Cour, parmi les Grands.

OLIBERIUS.

Je te conjure d'accepter
Le parti que je te préſente,
Et je te ferai reſpecter
En qualité de Gouvernante ;

Tu jouiras de mes trésors,
Et de tous les plaisirs du corps.

LA SAINTE.

Donnez à quelqu'autre qu'à moi,
L'or & l'argent de tous vos coffres,
je ne sçaurois trahir ma foi,
En acceptant vos belles offres :
Tous vos discours sont superflus,
Allez, Seigneur, n'y pensez plus.

OLIBERIUS.

Je suis épris de ta beauté,
Beau chef-d'œuvre de la nature,
Ne mépriſe pas ma bonté,
Ménage ta bonne fortune ;
Pouvu que ton cœur soit à moi,
Le mien ne vivra que pour toi.

LA SAINTE.

Mon cœur est tout à Jesus-Christ,
Je ne brûle que de sa flamme,
Lui seul occupe mon esprit,
Lui seul est l'objet de mon ame ;
Pour lui seul je veux tout souffrir,
Et pour lui seul je veux mourir.

OLIBERIUS.

Mon cœur ne peut se rebuter,
Encore que le tien le rebute ;
Perle, rend-toi sans disputer,
Avant que je te persécute ;
Si tu ne m'aimes à ton tour,
Ma haine suivra mon amour.

LA SAINTE.

Je n'apréhende aucun tourment,

Mon époux m'aidant de ſes graces,
Ne feint plus d'être mon amant :
Je me moque de tes menaces,
Déchire & brûle tout mon corps,
Et fais-moi ſouffrir mille morts.

OLIBERIUS.

Il n'eſt plus tems de déguiſer,
Obéis aux loix de l'Empire ;
Autrement, ſans temporiſer,
Je vais t'expoſer au martyre :
Tu vas voir quelle eſt ma fureur,
Si tu n'eſt ſouple à l'Empéreur.

LA SAINTE.

C'eſt à la loi de mon époux
Que je rends mes obéiſſances ;
Mon cœur ne craint point ton courroux,
Et mon corps brave les ſouffrances :
Je foule aux pieds ce que tu dis,
Ton Empéreur & ſes édits.

OLIBERIUS.

Qu'on faſſe nager dans le ſang
Les membres de cette inhumaine ;
Qu'on lui déchire tout le flanc,
Que l'on la brûle & qu'on la gêne :
Frappez, bourreau de toute main,
N'ayez pour elle rien d'humain.

LA SAINTE,

Olibérius, tu perds ton tems,
Tu n'auras jamais l'avantage
Que je rende tes vœux contens,
Ni que je perde le courage ;
Fais tout l'effort que tu pourras,

Malgré toi, tu te lasseras.

OLIBERIUS.

Qu'on aille la mettre en prison,
Et que de ma part on la presse,
Pour la ranger à la raison,
Ou par menace, ou par promesse;
Si son orgueil ne se rend pas,
Je sçaurai bien le mettre à bas.

LA SAINTE,

Contre le Démon en forme de Dragon.

Grand Dieu, dont le soin paternel
Guérit en moi toute blessure,
Faites que ce dragon cruel
Créve à mes pieds & qu'il y meure,
Que votre croix soit contre lui,
Mon boulevard & mon appui.

UNE VOIX DU CIEL.

Marguerite, réjouis-toi,
D'avoir emporté la victoire;
Souffre encore un peu pour la Foi,
Regarde l'éternelle gloire,
Tes tourmens prendront bientôt fin,
En dépit de l'esprit malin.

OLIBERIUS.

Adore nos dieux immortels,
Par qui tu viens d'être guérie;
Offre l'encens à nos autels,
De peur que je n'entre en furie;
Si tu mépriſe leurs bienfaits,
Tu n'en échaperas jamais.

LA SAINTE.

Je sçais fort bien, sans tes avis,

A qui je dois rendre graces,
C'eſt à Jeſus pour qui je vis,
Et de qui ſeul je ſuis les traces;
Pour tes faux dieux muets & ſourds,
Je les déteſterai toujours.

OLIBERIUS.

Il eſt tems de venger nos dieux,
O langue exécrable & maudite!
Tous tes diſcours injurieux,
Méritent qu'on te décapite;
Mais avant qu'on donne le coup,
Tu ſouffriras encore beaucoup.

UNE VOIX DU CIEL.

Tes travaux ſont preſque finis,
Vaillante & divine Amazonne;
Tous tes bourreaux ſeront punis,
Et tu recevras la couronne:
Quitte la terre & monte au Ciel,
Pour y changer l'abſinte en miel.

LA SAINTE.

J'oſe, grand Dieu, vous demander,
Avant qu'on me tranche la tête,
Que votre cœur daigne accorder
A tous mes dévots leur requête;
Montrez combien vous êtes bon,
A qui réclamera mon nom.

JESUS.

Je condeſcens à tes ſouhaits,
Je veux que ton mérite éclate:
Je ne refuſerai jamais
Ceux qui t'auront pour avocate;
Ton nom en tout tems, en tout lieu,

Sera puiſſant auprès de Dieu.

PRIERE.

Combattez ſur terre & ſur mer,
Illuſtre ſainte Marguerite,
Le démon, le monde & la chair,
Et gardez-nous de mort ſubite;
Sur-tout, ſecourez promptement
Les femmes en l'enfantement.

La converſion de Ste Marie Magdeleine:

Sur l'Air; *Ruiſſeau qui court après toi-même.*

Marthe.

EVeillez-vous, ô Magdeleine,
Venez aſſiſter au ſermon,
Tirez-vous des mains du démon,
Quittez votre vie mondaine,
Venez ouir Jeſus, ſa voix vous touchera,
Et ſa beauté *bis.* vous charmera.

Jeſus.

Eſprit mondain, femme volage,
Je prêche à ton cœur cette fois,
Ne l'endurcis plus à ma voix:
Viens, je veux être ton partage;
Ne ſors pas du ſermon, que je ne ſois vainqueur
De ton eſprit *bis.* & de ton cœur.

Magdeleine.

Je ſuis à vous, ſource de grace,
Mon cœur que vous avez conquis,
Vous eſt entiérement acquis;

Je veux marcher ſur votre trace,
Je m'en vais de ce pas quitter mes ornemens
Et renoncer *bis.* à mes amans.

Marthe.

Et que vois-je, ma bien-aimée ?
D'où vient un changement ſi prompt ?
Avez-vous reçu quelqu'affront
Qui vous ait ſi fort animée ?
Et pourquoi foulez-vous vos perles, vos rubis,
Vos affiquets *bis.* vos beaux habits.

Magdeleine.

J'en ai raiſon, laiſſez-moi faire,
Je voudrois mourir de douleur ;
Jeſus vient de percer mon cœur,
Ah ! je ne veux plus lui déplaire :
Tout ce qui m'a ſervi d'inſtrument contre lui,
Doit prendre fin *bis.* dès aujourd'hui.

Marthe.

Ma chere ſœur, ſoyez conſtante,
Mocquez-vous du qu'en dira-t'on ;
Allez au banquet de Simon,
En véritable pénitente :
Arroſez de vos pleurs, les pieds de Jeſus-Chriſt,
Avec un cœur *bis.* humble & contrit.

Eſſuyez-les de votre treſſe,
Uniſſez-vous étroitement
Au cœur de ce divin amant,
Qui pour vous a tant de tendreſſe :

N'écoutez point les Juifs, laissez-les murmurer,
Et n'ayez soin *bis.* que de pleurer.

Magdeleine.

Que l'on me blâme & qu'on murmure,
De me voir aux pieds de mon Roi,
Pouvu qu'il ait pitié de moi,
Je souffrirai toute censure :
Et pourquoi craindre, hélas ! mes horribles forfaits,
Excuseront *bis.* ce que je fais.

(‡)

Pleurez, mes yeux, fondez en larmes ;
Mon cœur, embrase-toi d'amour,
Et consume-toi nuit & jour,
Pour Jesus l'objet de mes charmes :
Je ne puis vous parler, ô mon Sauveur,
Que par l'amour *bis.* & la douceur.

Jesus.

Les Anges sont dans l'allégresse,
De voir cette femme à mes pieds
Qu'elle baise & retient liés
De tous les cheveux de sa tresse ;
Mais plusieurs sont jaloux du précieux onguent
Que sur mes pieds *bis.* elle répand.

le Pharisien.

Ah ! si cet homme étoit Prophête,
Sans doute il ne permettroit point
Que la pécheresse qui l'oint,
Mît sur ses pieds sa bouche infecte :
Elle ne pleure ainsi que pour s'en faire aimer

Elle a deſſein *bis.* de le charmer.

Jeſus.

Simon, vois-tu bien cette femme !
Ce qu'elle a fait eſt un miroir
Où tu découvre ton devoir,
Si tu veux brûler de ma flamme :
Elle a baiſé mes pieds dès qu'elle les a vus,
Les eſſuyant *bis.* de ſes cheveux.

Je lui pardonne tous ſes crimes,
Parce qu'elle a beaucoup aimé,
Et que ſon cœur s'eſt abîmé
Beaucoup plus bas que tu n'eſtimes :
On prêchera par tout ſes larmes & ſa foi,
Et tant d'amour *bis.* qu'elle a pour moi.

Va, femme, ta foi t'a ſauvée :
Calme ton cœur, retourne en paix,
Tu n'as plus en toi de forfaits,
Ma grace & tes pleurs t'ont lavée :
Vas publier par tout, malgré tes ennemis,
Que tes péchés *bis.* te ſont remis.

Magdeleine.

Souffrez, Seigneur, je vous ſupplie,
Que je me tienne auprès de vous,
Pour rendre témoignage à tous
Que je viens de changer de vie :
Mes ſoins & mes plaiſirs ſont de vous écouter,
M'unir toujours *bis.* & vous goûter.

Marthe.

J'agis toujours, ma ſœur contemple ;

J'apprête ſeule le repas,
Doux Jeſus, ne voulez-vous pas
Qu'elle travaille à mon exemple ?
Dites-lui, mon Sauveur, qu'il n'eſt pas à propos
D'être toujours *bis.* dans le repos.

Jeſus.

Laiſſe ta ſœur en ma préſence,
Et ſçaches que j'eſtime moins
Ton empreſſement & tes ſoins,
Que ſon repos & ſon ſilence.
Fais choix, comme elle a fait, de la meilleure part,
En t'occupant *bis.* de mon regard.

Magdeleine.

Dieu de mon cœur, ma douce vie,
Vos ſouffrances me font ſouffrir,
Et votre mort me fait mourir ;
Car je vous ſuis toute aſſervie :
Et ne permettez pas que je vive après vous.
Mourons tous deux *bis.* aux yeux de tous.

Jeſus.

Conſole-toi, fidelle amante,
Tâche avec ſoin, de ramaſſer
Le ſang que je viens de verſer :
Demeure toujours pénitente,
Tu m'aimes ardemment, & je t'aime à mon tour ;
Souffre avec moi *bis.* par pur amour.

Magdeleine.

Jeſus eſt mort, ah ! que je meure,
Ou que je fonde toute en pleurs,

Aux pieds de l'homme de douleurs :
Que toute la nature pleure,
Hélas ! je n'en puis plus, on va mettre
au tombeau,
Ma vie unique *bis.* & mon flambeau.

Deux Anges.

Qu'as-tu perdu, femme éplorée ?
Nous voici pour t'encourager,
Et même pour te soulager
De ta douleur démesurée.
As-tu perdu tes biens ? arrête, arrête ici,
Et fais-nous part *bis.* de ton souci.

Magdeleine.

J'ai tout perdu, perdant mon Maître,
Je n'ai plus à faire de vous,
Je cherche mon divin époux,
L'auteur & la fin de mon être.
Ah ! laissez-moi passer, ne me detournez pas,
Je veux chercher *bis.* jusqu'au trépas.

Cher Jardinier, dis-moi de grace,
Aurois-tu pris dans ce tombeau,
De tous les hommes le plus beau ?
Hé ! montre-moi sa sainte face,
Declare où tu l'a mis, & je l'enleverai,
Pour le porter *bis.* où je serai.

Jesus.

Ne cherche plus, heureuse amante,
Me voici, ne me touche pas,
Porte à mes freres de ce pas,
Cette nouvelle consolante :
Tu me vois avant tous, n'ayant pu me cacher

A ton ardeur *bis.* à me chercher.

Les Juifs.

Entrez, Sara, dans la nacelle,
Lazare, Marthe & Maximin,
Celon, Trophime, Saturnin,
Les trois Marie & Marcelle,
Eutrope, Marcial, Cedoine avec Joseph,
Vous perirez *bis.* dans cette nef.

Allez, sans voile & sans cordage,
Sans mât, sans ancre & sans timon,
Sans alimens, sans aviron,
Allez faire un triste naufrage:
Retirez-vous d'ici, laissez-nous en repos,
Allez mourir *bis.* parmi les flots.

Cette Sainte Troupe.

Doux Redempteur, divin Monarque,
Soyez prompt à nous secourir,
Car nous allons bientôt perir,
Si vous ne conduisez la barque.
Jettez-nous dans un port pour publier la foi
Et les douceurs *bis.* de votre loi.

Rendons nos vœux & nos hommages
Au très-Haut qui nous a sauvé,
Et qui seul nous a conservé
Parmi les flots & les orages.
Allons tous promptement prêcher de tous côtés,
De notre foi *bis.* les vérites.

Magdeleine.

Restez ici, mon cher Lazare,

Vous êtes propre pour ce lieu :
Tâchez d'y convertir à Dieu,
Ce peuple idolâtre & barbare : [fois,
Vous y mourrez un jour pour la seconde
Digne Paſteur *bis.* des Marſeillois.

Je vois la foi bien établie,
Tout ce peuple adore ſa croix ;
Je n'ai plus qu'à chercher un bois,
Pour y pleurer toute ma vie,
Et pour y remedier ce que le Roi des cieux
Vient de ſouffrir *bis.* dans les ſaints lieux.

Aſſignez-moi, Dieu de mon ame,
Quelque recoin des plus ſecrets,
Où j'aille nourrir mes regrets,
Et les ardeurs de votre flamme : [mer
Placez-moi dans un lieu qui puiſſe m'ani-
A fondre en pleurs *bis.* & vous aimer.

Une troupe d'Anges.

Viens dans un bois de la Provence,
Où tu pourras juſqu'à la fin,
Aimer Dieu comme un Séraphin,
Pleurer & faire pénitence.
Voici le bois affreux & le creux d'un rocher
Que nous t'offrons *bis.* pour te cacher.

Les larmes de ſainte Marie Magdeleine au deſert de la ſainte Baume :

Sur l'Air : *Où êtes-vous Birenne mes amours*, &c.

SOmbre forêt, prens part à mes douleurs;
Bois ſans pareil, deſert de la Provence,

Le cœur contrit, les yeux noyés de pleurs,
Je viens ici pour faire pénitence.

Creux du dragon, insensible rocher
Que je choisis pour ma chere demeure,
Entends mes pleurs & t'y laissant toucher,
Pleure avec moi jusqu'à ce que je meure.

Ah! c'est trop peu que tu pleure trente ans,
Après ma mort, il faut que de la voute,
Tant que les cieux feront durer le tems,
Tes claires eaux distilent goute à goute.

Monstres affreux, farouches animaux,
Sortez d'ici, cedez-moi cette Baume,
Mon médecin y veut guerir mes maux,
Changeant mes pleurs en un souverain baume.

L'ame & le corps ont irrité mon Dieu,
En ajoutant offense sur offense,
J'ai resolu que tous deux en ce lieu,
Pour l'appaiser, embrassent la souffrance.

Si le Sauveur m'accorde le pardon
Si sa bonté m'affranchit du supplice,
Je ne dois pas, sous ombre qu'il est bon,
Mettre en oubli le droit de sa justice.

Puisque sa main ne veut pas me punir,
Par un effet de son amour extrême,
J'en veux garder l'éternel souvenir,

Et châtier mes pechés par moi-même.

Tout doit pleurer dans cet antre ſecret;
Tout doit ſans fin, témoigner ma triſteſſe,
Et faire voir combien j'ai de regret
D'avoir été ſi long-tems péchereſſe.

(‡)

Conçois, mon cœur, des regrets éternels,
Déplore ici tes flammes criminelles,
Qui conſumoient tant de cœurs criminels,
Les engageant aux flammes éternelles.

(‡)

Pour mettre ici mes vanités à bas,
Mon triſte cœur m'en fournira les armes,
Par mes ſanglots, les perles de mes bras,
Enfanteront les perles de mes larmes.

(‡)

Pleurez, mes yeux, ſans dire c'eſt aſſez;
Que dans vos eaux je ſois toujours noyée,
Pour effacer des crimes effacés,
Et nettoyer mon ame nettoyée.

(‡)

Ah! mes ſoupirs, confeſſez mon erreur,
Et vous, mes mains, vengez d'un Dieu l'outrage,
En vous armant d'une ſainte fureur,
Pour amortir le teint de mon viſage.

(‡)

Les vains objets qui raviſſoient mes ſens,
N'auront pour moi déſormais plus d'amorce,
Mon chaſte époux, par ſes traits raviſſans,
M'en fait jurer un éternel divorſe.

De jour, de nuit, dans ces vaſtes deſerts
Je collerai ma bouche contre terre,
Pour la punir des infames baiſers
Qui jour & nuit faiſoient à Dieu la guerre.

Mes bras mondains, pour leurs embraſſemens,
Seront en croix autant qu'ils pourront l'être,
Mes cheveux d'or filets de tant d'amans,
M'attacheront aux pieds de mon doux maître.

Mes pieds errans, pour tous les mauvais pas,
Seront piqués de cailloux & d'épines;
Et tout mon corps, pour ſes divers ébats,
Sera meurtri de coups de diſciplines.

Pour les galans qui me faiſoient la cour,
Je me verrai ſeule dans ces bocages:
Pour les beaux airs & les chanſons d'amour
J'aurai les cris des animaux ſauvages.

Mes affiquets, mes mouches & mon fard
Me vont cauſer un rigoureux ſupplice,
Mes baux habits de ſoie & de brocard
Seront changés en un rude cilice.

Mon odorat aura des puanteurs,
Pour l'ambre gris, le muſc & la civette,
Pour les parfums & les douces ſenteurs,
Dont j'embaumois ma chambre & ma lavete.

J'aurai toujours la douleur pour mon pain,
Mon cher époux pour mon heureux partage
Pour mon miroir, une croix à la main,
Le roc pour lit & mes pleurs pour breuvage.

Je veux enfin, en l'état où je ſuis,
Pleurer toujours ma lâche ingratitude ;
Je veux nourrir mes regrets, mes ennuis
Dans le recoin de cette ſolitude.

Réflexion.

Pleure, pécheur, tes péchés à ton tour,
En te moûlant ſur notre Pénitente ;
Vas quelquefois viſiter ſon ſéjour,
Pour ranimer ton ame languiſſante.

Tout ce ſaint lieu t'invite à te ſauver,
Son bois affreux t'apprend la vie auſtere,
L'eau de ſon roc a toujours te laver,
Et ſon cachot à vivre en ſolitaire.

(‡)

Obtenez-nous, amante de Jeſus,
Que nous faſſions comme vous pénitence,
Et qu'aimant Dieu, nous ne l'offenſions plus
Pour mériter du Ciel la récompenſe.

Les joies de Sainte Magdeleine, que l'on chante à la ſainte Baume, traduites en ce Cantique : Sur l'Air ; Nos petits moutons paiſſent l'herbette, &c.

Gaude, pia Magdalena, &c.

REjouiſſez-vous, ô Magdeleine,
Parfait miroir de piété,

Eſpoir

Espoir de salut, vive fontaine,
Brasier ardent de charité.
Vous servez d'asyle & d'assurance
Au pécheur le plus abattu ;
Daignez m'accorder votre assistance,
Si mon espoir est combattu.

Gaude, dulcis advocata, &c.

Rejouissez-vous, illustre Sainte,
Douce Avocate des pécheurs,
Qui par votre amour, chassez la crainte,
Les animant de vos ardeurs.
Vous êtes la regle & l'exemplaire
De leurs cœurs vraiment pénitens :
Faites-moi gemir, pour satisfaire
A l'abus que je fais du tems.

Gaude, Felix Deo gratias, &c.

Rejouissez-vous, heureuse Dame,
Perle agréable à Dieu caché,
Qui, pour épouser votre chere ame,
La delivre de tout péché.
O quelle faveur ! ô quelle grace !
Le Sauveur se rend à vos pleurs,
Faites-moi pleurer, fondez ma glace,
Me pénetrant de vos douleurs.

Gaude, Lotrix pedum Christi, &c.

Rejouissez-vous, source de larmes,
Aux pieds sacrés de Jesus-Christ,
Vous qui les lavant, trouvez les charmes
De votre cœur humble & contrit.
Vous l'aimez beaucoup, & lui de même
Vous aime ardemment à son tour :
Faites que sans fin tout mon cœur aime

Un Dieu qui veut tout mon amour.

Gaude, primo digna frui, &c.

Rejouiſſez-vous, divine amante,
A qui Jeſus reſſuſcité,
Fait voir ſa ſplendeur toute éclatante
De la très-ſainte humanité.

Il ſe montre à vous avant tout autre,
Voulant terminer votre ennui,
Rendez mon ſouci ſemblable au vôtre,
Pour ne plus chercher que lui.

Gaude, quæ ſeptennis horis, &c.

Rejouiſſez-vous avec les Anges
Qui vous élevent vers les cieux,
Chantant au très-Haut ſes louanges,
Par des concerts mélodieux.

Sept fois chaque jour du fond de l'antre,
Ils vous vont porter au pillier :
Elevez mon cœur juſqu'à ſon centre,
Pour s'y conſumer tout entier.

Gaude, quæ nunc ſublimeris, &c.

Rejouiſſez-vous, femme exaltée
Parmi les plus grands Séraphins ;
Votre ame une fois reſſuſcitée,
Vainquit tous les eſprits malins.

Regnez dans la gloire, ô femme forte,
Avec Jeſus-Chriſt votre époux,
Et reglez mes pas de telle ſorte,
Qu'à la fin j'y regne avec vous.

Fac nos hic ſic pœnitere, &c.

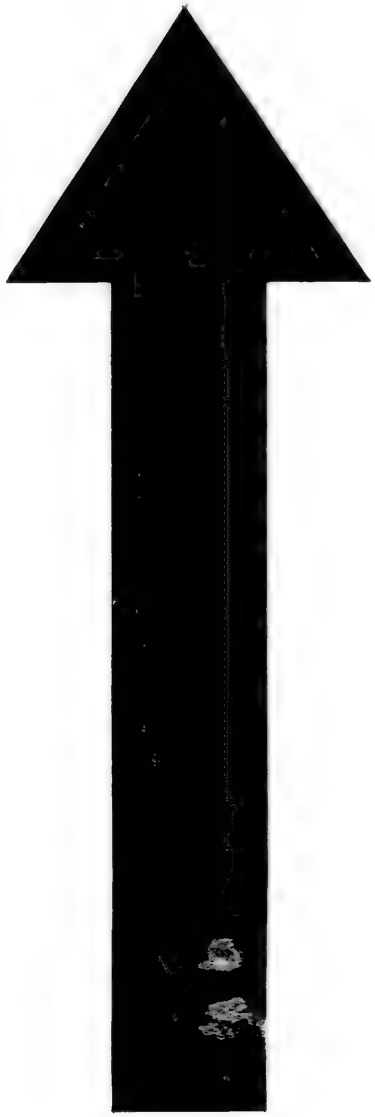
Faites qu'en l'exil de cette vie,
Je ne penſe plus qu'à gemir,
De peur que ma mort ne ſoit ſuivie

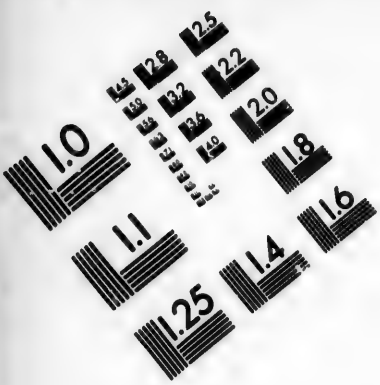
De la nuit qui me fait fremir.
Rempliſſez mon cœur d'une triſteſſe
Qui purge les maux que j'ai faits,
Pour jouir enfin de l'allegreſſe
Du beau jour qui dure à jamais.

A l'honneur de ſainte Marthe, Hôteſſe de Jeſus-Chriſt.

Sur l'Air : *Petits Agneaux ſi vous errez ſans mal*

QUe Taraſcon treſſaille d'allegreſſe,
Qu'Aix & Marſeille ſoient de notre concert ;
Nous chantons les vertus d'une divine Hôteſſe,
Qui ſe fait admirer par Jeſus qu'elle ſert.
(§§)
Tout eſt plus grand, tout eſt plus admirable
En celle à qui le Ciel donne un ſi ſaint emploi ;
Dès ſes plus tendres ans Marthe eſt recommandable,
Elle eſt noble de ſang, plus noble par ſa foi.
(§§)
Marthe choiſit pour fidelles ſervantes
Les plus rares vertus, ſur-tout la charité ;
Elle ne ſe plaît point avoir pluſieurs ſervantes,
Elle ne veut avoir que Marcelle au côté.
(§§)
Son cœur ſçait l'art d'unir la vie active
Au regard amoureux vers Dieu préſent par tout ;





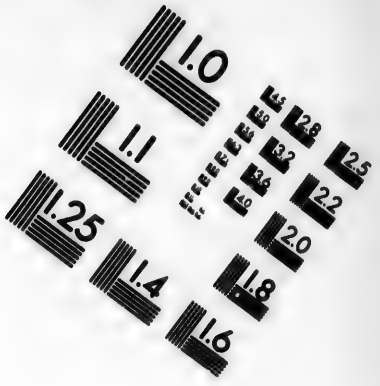
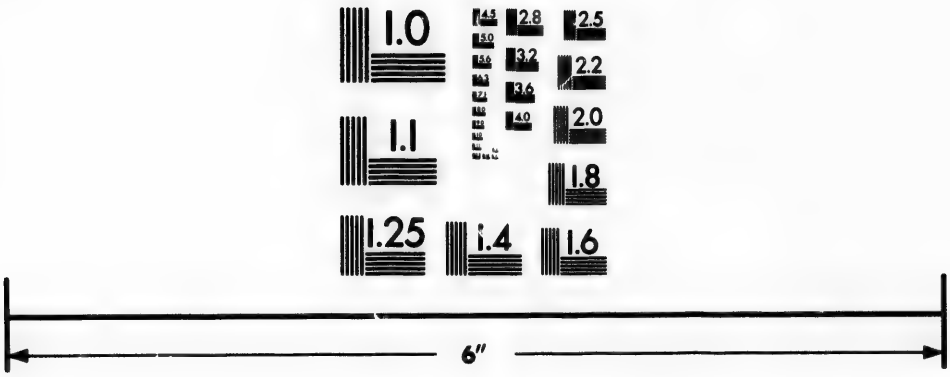
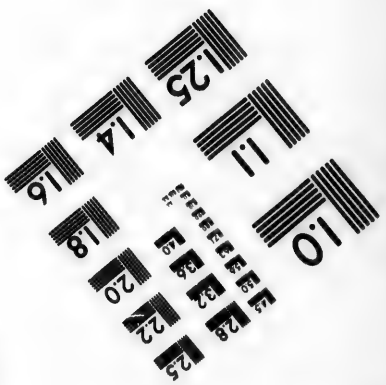


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

C'eſt par le pur amour, c'eſt par une foi vive
Qu'elle a même ici bas du Ciel un avant-goût.

Elle eſt à Dieu, marchant en ſa préſence,
Puis elle eſt toute à ſoi par ſon auſtérité ;
Elle eſt à ſon prochain, lui donnant aſſiſtance,
Sitôt qu'elle le voit dans la néceſſité.

Mais dans le tems qu'elle adoucit la peine
De tous les malheureux qu'elle peut ſécourir,
Elle ſouffre à regret l'état de Magdeleine,
Qu'elle n'oſe aborder, & qu'elle voit périr.

Quel déplaiſir pour Marthe, ce bel Ange,
De voir ſouiller ſa ſœur par des ſalles amours :
Elle a beau la preſſer afin qu'elle ſe change
Magdeleine rend vains tous ſes fervens diſcours.

Le précurſeur prêchant la pénitence,
Au-delà du jourdain dans un affreux deſert;
Martheoyant une voix, y court en diligence
Pour voir & pour ouir ce Prophéte diſert.

Ce Meſſager de l'Auteur de la vie,
Crie en montrant du doigt, voici l'Agneau de Dieu.
Marthe voit le Sauveur, ſon ame en eſt ravie,
Elle ne penſe plus qu'à le ſuivre en tout lieu.

Ayant ouï l'éternelle parole,
L'unique du très-Haut, ce Dieu plein de douceur :
Elle offre mille vœux, elle court, elle vole,
Et fait tous ses efforts pour lui mener sa sœur.

Ah ! lui dit-elle, ah ! ma sœur bien-aimée,
Je viens d'ouir prêcher l'homme-Dieu, le vrai Jesus-Christ.
Venez, venez l'ouir, vous en serez charmée,
Sa voix ravit d'abord & le cœur & l'esprit.

La pécheresse apportant mille excuses,
Répond avec dedain, je n'y veux point aller :
Mais Marthe qui tient bon, par mille saintes ruses,
Et par mille soupirs, commence à l'ébranler.

Dès qu'elle voit que son discours la touche,
Elle donne l'assaut à son cœur endurci ;
Le S. Esprit lui met la parole à sa bouche,
Jamais Marthe ne fut plus diserte qu'ici.

Rentrez en vous, dit-elle, ô Magdeleine,
Cessez de disputer, ouvrez, ouvrez les yeux ;
Triomphez du démon qui vous tient à la chaîne,
Et ne mépriſez plus les dons du Roi des Cieux.

Hélas, hélas ! qu'attendez-vous Marie ?
De quitter vos amans qui m'ont tant fait souffrir,

Je ne veux point ſans vous retourner au
Meſſie,
Si vous ne m'y ſuivez, ah! je m'en vais
mourir.

Marie enfin ſuit ſa ſœur qui la preſſe,
Elles vont toutes deux aſſiſter au Sermon;
Jeſus gagne ſon cœur, & ſoudain la triſteſſe
Se joint avec l'amour pour chaſſer le dé-
mon.

L'eſprit malin ayant quitté la place,
Marthe embraſſe ſa ſœur chez elle de re-
tour;
Elles rendent à Dieu mille actions de grace,
Leurs cœurs ſont enflammés & de zèle &
d'amour.

(§§)

C'eſt à ce coup que Marthe eſt triom-
phante,
Et qu'on la peut nommer la mere de ſa ſœur:
Elle a comme enfanté cette divine amante,
De qui le Fils de Dieu vient d'embraſer le
cœur.

Lazare & Marthe, & leur ſœur Magde-
leine,
Beniſſent le Sauveur d'un même cœur tous
trois;
Ils le veulent ſervir, & ſans reprendre ha-
leine,
Ne plus aimer que lui juſqu'aux derniers
abois.

Félicitons notre divine Hôteſſe,
De ce qu'elle a vaincu d'affreux ennemis;

Felicitons encor l'heureuſe Péchereſſe,
De ce que ſes péchés ont tous été remis.

Jeſus prêchant autour de Bethanie,
Choiſit pour ſon logis de Marthe la maiſon;
Il ſe plaît à la voir avec ſa ſœur Marie,
Toutes deux s'occupant en faiſant l'oraiſon.

Figurons-nous avec quelle allegreſſe,
Marthe reçoit Jeſus dans ſon fameux Château;
Tout prêche ſon reſpect, tout prêche ſa tendreſſe,
Et tout fait bon accueil à cet Hôte nouveau.

Toute au dehors, & toute dans ſoi-même,
Elle ſert avec ſoin & contemple ſon Roi;
Les Anges ſont charmés de ſon bonheur extrême,
Et ſont preſque jaloux de ſon divin emploi.

Le doux repos que Marthe fait paroître,
Montre qu'elle jouit de la Divinité;
Et ſes ſoins empreſſés à traiter ſon cher maître,
Pour voir ſon tendre amour pour ſon humanité.

Elle reſſent une douleur amere,
Tandis que Jeſus meurt pour le ſalut de tous:
Et lorſqu'il monte aux Cieux, elle a ſoin de la Mere,
Comme du vrai miroir de ſon divin époux.

Le peuple Juif expoſe ſans clémence,
Marthe avec tous les ſiens à la merci de l'eau
Lorſqu'on le croit noyé, Dieu par ſa providence,
Conduit heureuſement juſqu'à nous leur vaiſſeau.

(—)

Marthe & ſa ſœur, Lazare & tous les autres,
Entrent au gré des flots dans le port Marſeillois;
Tous ceux de ce vaiſſeau ſont tout autant d'Apôtres,
Chacun prêche à ſon tour le Sauveur mort en Croix.

(—)

Le Gouverneur & ſa famille entiere,
Renoncent aux faux Dieux dès que Marthe a prêché:
On arbore par tout de la Croix la banniere,
Par tout on veut pour Dieu ne plus vivre au péché.

Le peuple d'Aix cherit notre Amazone,
Chacun reçoit la foi, chacun quitte l'erreur:
Tous ſuivent les avis que la ſainte leur donne,
Et tous crient tout haut, vive le Rédempteur.

Un monſtre affreux d'une figure horrible
Afflige Taraſcon: on craint de tout côté,

Marthe abat par la foi ce coloſſe terrible,
Et la Croix à la main, l'amene garroté.

(—)

Grands & petits exaltent notre ſainte,
Tous les peuples voiſins viennent voir Taraſcon :
Chacun ſe réjouit, on va par tout ſans crainte,
Tandis qu'on foule aux pieds ce furieux dragon.

(—)

Trois ſaints Prélats viſitent cette Hôteſſe,
Qui dans ſa pauvreté veut leur faire un feſtin
Elle n'a que de l'eau, mais Dieu lui fait largeſſe,
Car dès qu'elle a prit cette eau ſe change en vin.

On lui bâtit un riche Monaſtere
Dans le bois qui cachoit cet animal affreux;
Elle y finit ſes jours dans une vie auſtere,
En y faiſant garder des regles & des vœux.

(—)

Marthe eſt malade, & plus ſon mal la ſerre,
Plus ſon cœur eſt ardent du feu du pur amour,
Elle fléchit encore le genou juſqu'à terre,
Cent fois durant la nuit, cent fois durant le jour.

Son cher époux, une année par avance,
Lui fait ſçavoir le jour de ſon heureux trépas
Il vient au bout de l'an terminer ſa ſouffrance.
Et la va couronner après mille combats.

Venez, dit-il, venez ma chere Hôteſſe,
Qui m'avez regalé le ſoir & le matin ;
Quittez ce triſte exil, venez avec lieſſe,
Je veux vous faire aſſeoir à l'éternel feſtin.

Après ſa mort on ne voit que prodiges,
Les peuples & les Rois viennent lui rendre honneur :
Chacun baiſe ſes pieds, ſa robe & ſes veſtiges ;
Enfin tout Taraſcon lui conſacre ſon cœur.

Veux-tu, Chrétien, avoir Jeſus à ta table ?
Nourris quelque indigent, loge le pélerin ;
Mais loge bien ſur tout ton Sauveur adorable
Le jour qu'on te permet d'aller à ſon feſtin.

Secourez-nous, Heroine fidelle,
Domptez nos ennemis en tout tems, en tous lieux ;
Faites-nous meriter la couronne éternelle,
Afin que nous puiſſions vous aller joindre aux Cieux.

A l'honneur de ſainte Thereſe.
Sur l'Air : *Nos petits moutons*, &c.

QUe puis-je chanter, grande Thereſe,
Qui ſoit digne de vos grandeurs ?
Il n'eſt rien en vous qui ne me plaiſe,
Je ſuis charmé de vos ſplendeurs.

Illuſtre ornement de la Caſtille,
Ce que vous avez pratiqué;
Fait qu'en toute part votre nom brille,
Et qu'il eſt par tout invoqué.

(§§)

Qu'il vous fait beau voir, jeune Amazone,
Vous dérober à vos parens,
Pour aller cueillir une couronne
Dans le Royaume des tyrans.
L'amour de Jeſus qui vous enflamme
Vous fait ſouhaiter de mourir;
Au lieu que la peur ſaiſit mon ame,
Dès qu'on me parle de ſouffrir.

(†)

Votre cœur ardent qui ne ſoupire
Que pour la croix & la rigueur,
Vous fait embraſſer un doux martyre;
Mais bien facheux pour ſa longueur.
Ce ſont les travaux d'un monaſtere
Qui vous font mourir lentement;
Et ſi la bonne œuvre a rien d'auſtere,
Je l'abandonne lâchement.

(‡)

Vous vous tourmentez par des cilices,
Et par des jeûnes rigoureux,
Les plus rudes croix ſont vos delices,
Rien ne vous ſemble douloureux.
Vous diſciplinez votre corps tendre,
Bien qu'il ne ſoit pas criminel;
Et moi, ſans douleur, j'oſe prétendre,
D'avoir le Royaume éternel.

Plus vos ennemis vous perſécutent,
Et plus ils ſont aimés de vous,
Vous vouliez que ceux qui vous rebutent,
De leurs rebuts vinſſent aux coups.
Souffrir ou mourir, c'eſt la deviſe
Que vous préſentez à mon cœur;
Mais le vieil Adam qui me maîtriſe,
Me fait abhorrer la douleur.

(‡)

Vous ſouffrez en paix les ſechereſſes,
Durant l'eſpace de vingt ans,
Malgré les dégouts & les detreſſes,
Faiſant l'Oraiſon en tout tems.
Vous cherchez Dieu ſeul en vos prieres,
Dans les plus facheux abandons;
Et je ne voudrois que ſes lumieres,
Sa paix, ſes douceurs & ſes dons.

‡‡

Quand vous entendez que l'heure ſonne,
Vous élevez en haut les yeux:
Et vous ſouhaitez que Dieu vous donne
Dès ce moment l'entrée aux Cieux.
La mort rejouit votre ame ſainte,
Elle n'a pour vous que des appas;
Et je ſens mon cœur ſaiſi de crainte,
Sitôt que je penſe au trepas.

Votre vive foi, votre eſperance,
Et votre ardente charité,
Vous tiennent par tout en réverence
Devant le Dieu de vérité:
Vous l'avez toujours dans la mémoire,

C'eſt lui ſeul qui fait votre appui ;
Je veux eſperer, aimer & croire,
Et ne m'occuper que de lui.

Votre pureté toute héroïque,
Fait de vous un Ange incarné :
Vous ne reſſentez rien de lubrique,
Tout eſt en vous bien ordonné :
Lorſque ſur ce point on vous conſulte,
Vous n'entendez pas ce que c'eſt ;
Si l'eſprit impur vous perſécute,
Tendez-moi le bras en ſecret.

Par votre ferveur toujours nouvelle,
Vous condamnez ma lâcheté,
Je vois clairement dans votre zèle,
Combien j'ai peu de charité.
Vous voudriez aller par tout le monde,
Pour faire honorer le Seigneur :
Au lieu que mon ame eſt inféconde
En tout ce qui lui rend honneur.

Vous vous demandez ſouvent le compte
De vos légeres vanités ;
On voit votre front rougir de honte,
Dès qu'on loue vos qualités.
Quand vous commettez la moindre offenſe,
Vous l'oſez d'abord publier ;
Et j'enſevelis dans le ſilence
Tout ce qui peut m'humilier.

Vous avez le don de prophétie,

Pour pénetrer dans l'avenir,
Toute affliction eſt adoucie,
Quand vous devez y ſurvenir :
Chacun eſt ſurpris des grands miracles
Que le Ciel vous fait opérer,
Et je ſuis ravis de tant d'oracles
Que je vous entends proferer.

(†)

Pour juger quelle eſt votre ſcience,
Il ne faut que voir vos écrits,
Ils ſont par-deſſus l'expérience
Et le ſçavoir des grands eſprits.
Quand on goûte un peu cette lecture,
On en goûte mieux l'oraiſon,
J'en veux préferer la nourriture,
A ce qui trompe la raiſon.

(†)

Votre ame eſt ſouvent toute ravie
Auprès du très-ſaint Sacrement :
Dès qu'elle a reçu ce pain de vie,
Elle s'y perd totalement ;
Et dans les ardeurs de ſon extaſe,
Morte à tous les êtres mortels,
Elle me dit que je m'embraſe
Aux pieds de nos ſacrés Autels.

(†)

Un des Seraphins prend une fleche
Dont il tranſperce votre cœur,
Pour mieux decouvrir par cette breche,
Quel eſt l'excès de votre amour :
Il eſt convaincu par votre flamme,
Que vous l'égalez en amour :

Brûlez-moi du feu qui vous enflamme,
Afin que je brûle à mon tour.

(†)

Jesus, pour qui seul votre cœur brûle,
Fait voir qu'il vous aime en effet ;
Je ferois, vous dit-il, pour toi seule
Cet Univers, s'il n'étoit fait.
O quelle faveur ! ô quelle gloire !
Que peut-on ouir de si doux ?
Ne disons plus rien de votre histoire :
Ce trait tout seul les comprend tous.

(†)

Prenez soin de moi, divine Amante,
Sur-tout à la fin de mes jours ;
C'est pour cet instant qui m'épouvante,
Que j'ai besoin d'un grand secours.
Demandez à Dieu, je vous supplie,
De mettre en oubli mes péchés ;
Afin qu'avec vous, dans la patrie,
Je le glorifie à jamais.

A l'honneur de Ste. Catherine de Sienne.

Sur l'Air : *Rocher vous êtes sourd, vous n'avez rien de tendre*, &c.

JESUS.

VOici l'heureux moment, ma chaste Catherine,
Que par un sacré nœud, je dois m'unir à vous ;
Prenez ce riche anneau, je deviens votre époux,

Je veux vous rendre auſſi mon épouſe très-digne. *bis.*

Catherine.

C'eſt trop, Seigneur, c'eſt trop, pour votre humble ſervante,
Je ne mérite pas cette inſigne faveur;
Que ſi cela vous plaît, je le veux de bon cœur:
Tirez-moi toute à vous, rendez-moi toute ardente. *bis.*

Réflexion.

Pécheur, depuis long-tems, Jeſus frappe à ta porte,
Il veut t'unir à ſoi, mais tu ne le veux pas:
Tu n'as que des rebuts pour ſes divins appas
Le plaiſir d'un moment ſur ſes attrait l'emporte. *bis.*

Catherine.

Seigneur, on me défend tout pieux exercice,
On jette ſur mes bras les ſoins de la maiſon;
On tempête, on s'émeut quand je fais oraiſon,
On ne me peut ſouffrir dans votre ſaint ſervice. *bis.*

JESUS.

Dreſſez dans votre cœur une eſpece de Temple,
Où vous me prierez par amour & par foi;
Puiſque je penſe à vous, penſez ſouvent à moi,

Et quand vous agirez, que votre cœur
contemple. *bis.*

Réflexion.

Dreſſons dans notre cœur un petit Ora-
toire,
Contemplons-y par tout le Dieu de Majeſté
Offrons-lui mille vœux avec humilité,
Et faiſons parmi nous ce qu'on fait dans la
gloire. *bis.*

Catherine.

Pourquoi me laiſſez-vous, ſaint époux
de mon ame,
Parmi tous ſes aſſauts, contre la pureté?
Hélas, n'aurai-je point bleſſé ma chaſteté?
Seulement d'y penſer, mon cœur tremble
& ſe pâme. *bis.*

JESUS.

Tandis que vous chaſſiez toute ſale penſée
Leur fermant avec ſoin tous les accès du
cœur,
Je combattois pour vous, & j'étois le vain-
queur:
Reprenez votre paix, vous n'êtes point
bleſſée. *bis.*

Réflexion.

Pécheur, c'eſt de toi ſeul que vient tout
ton déſordre,
Tu te cauſe ton mal auſſi-bien que ta mort;
Ce n'eſt que quand tu veux, que le démon
peut mordre:
Il peut bien aboyer, mais ſans faire de
tort. *bis.*

Grand Dieu, puiſqu'il eſt vrai que vous êtes tout nôtre,
J'oſe vous ſupplier que nous changions de cœur;
Afin que vous aimant de votre même ardeur,
Vous viviez en moi, comme enſeigne l'Apôtre. *bis.*

Jeſus.

L'amour que j'ai pour vous eſt un amour extrême,
Donnez-moi votre cœur : tenez, voilà le mien;
Il ſera pour jamais votre ſouverain bien,
Gardez-le cherement au dedans de vous-même. *bis.*

Reflexion.

Chrétiens, quand nous allons à la céleſte table,
Dieu nous donne ſon cœur en nous donnant ſon corps;
Donnons à notre tour, par des ardens tranſports,
Notre cœur tout entier à ce Dieu tout aimable. *bis.*

Catherine.

Je vous demande encor les tourmens & les gênes,
Que l'on fera ſouffrir à chaque criminel;
Pourvu qu'ils n'aillent point au braſier éternel,
Je m'offre d'endurer toutes ſortes de peines. *bis.*

Puiſque vous choisiez la couronne d'épines,
Pour ſouffrir les tourmens dûs aux crimes d'autrui ;
Je veux vous imprimer mes playes aujourd'hui,
Et vous mettre à la croix d'une façon divine. *bis.*

Réflexion.

Ayons pour le prochain de l'amour & du zèle,
Tâchons de l'affranchir du dernier des malheurs ;
Foulons les vains ébats, embraſſons les douleurs,
Pour jouir dans le Ciel d'une gloire éternelle. *bis.*

A l'honneur de Ste. Magdeleine de Pazzi.
Sur l'Air : *de Madame de Ganges*, &c.

VOici la fleur de Florence,
Digne d'un culte éternel ;
Qui repand dans notre France,
Les parfums du Mont-Carmel.
Voici la nouvelle amante,
Qui nous convie à ſon tour,
A la pratique charmante,
De vivre & mourir d'amour.

(‡)

Sitôt qu'elle eſt parvenue
A l'uſage de raiſon,

Sa belle ame ſe denue,
Et s'adonne à l'oraiſon.
C'eſt là que ſon cœur s'embraſe,
Du feu de l'amour divin;
C'eſt là qu'elle vit d'extaſe,
Comme un ardent Séraphin.

‡‡

Quand ſa mere communie,
Elle cherche avec ferveur
A lui tenir compagnie,
Pour contempler le Sauveur.
Elle ſe ſent embaumée
Auprès de ce ſacré pain;
Elle devient toute enflamée
De le loger dans ſon ſein.

(‡)

S'étant faite Carmelite,
On obſerve incontinent:
Que c'eſt une ame délite,
Au point le plus éminent.
Elle eſt déjà ſi fidelle,
Qu'on voit à ce qu'elle fait,
Un admirable modèle,
Pour tendre à l'état parfait.

(‡)

En tout tems elle eſt ravie,
Au devant de nos Autels,
Adorant le pain de vie,
Sacré bouquet des mortels.
Elle ſe rend ſi dévote
A ce divin Sacrement,
Qu'elle le va voir ſans faute,

Trente fois journellement.

(‡)

Elle exalte le myſtere
Qui ſauva le Genre Humain ;
Courant par le Monaſtere,
Le Crucifix à la main.
Elle crie à pleine tête,
Cheres Sœurs, voici l'amour ;
Voici Jeſus qui ſouhaite,
Que nous l'aimions nuit & jour.

(—)

Tout l'embraſe & tout l'allume,
Au dehors comme au dedans ;
Il ſemble qu'on la conſume
Avec des flambeaux ardens.
Elle ſouffre un tel martyre,
Dans un cœur tout enflammé ;
Qu'à bon droit on lui peut dire,
Vous avez beaucoup aimé.

(‡)

Lorſqu'elle voit par le cloître,
Quelques-unes de ſes Sœurs,
Son cœur fait ſoudain paroître
Ses élans & ſes ardeurs.
Quoi ! cheres Sœurs, leur dit-elle,
Vous n'uſez point de retour,
Ah ! ma douleur eſt mortelle,
Si vous ne mourez d'amour.

(—)

Elle va ſonner ſes cloches,
Pour reveiller les humains ;
Les Sœurs qui lui ſont plus proches,

L'entendent frapper des mains.
L'amour divin qui la bleſſe
De ſes traits les plus perçans,
Lui cauſe une telle yvreſſe,
Qu'elle abſorbe tous ſes ſens.

(‡)

Le même amour qui m'enflamme,
La bleſſe pour la guerir;
C'eſt la fleche & la dictame
Qui la fait vivre & mourir.
Les ennuis qu'elle ſupporte,
Ses langueurs, ſes feux, ſes traits,
Dont elle eſt vivante & morte,
Ne l'abandonnent jamais.

Appellons donc Magdeleine,
Bienheureuſe en ſa langueur;
Elle ne ſouffre la gêne
Que pour le Dieu de ſon cœur.
Si ſa douleur eſt cruelle,
Sans aucun allegement;
La cauſe eſt cent fois plus belle
Que n'eſt rude ſon tourment.

Son deſir pour les tortures,
La fait reſoudre une fois,
A paſſer pendant vingt heures,
Les bras étendus en croix.
Elle en pâlit, elle en ſue,
Elle en rend preſque l'eſprit:
Mais plus cette croix la tue,
Plus vit-elle en Jeſus-Chriſt.

Elle fait la diſcipline
Avec de rudes chaînons ;
En hiver elle chemine,
Nuds pieds ſur les glaçons.
La ceinture qui la ſerre,
Fait à ſes reins mille trous ;
Son lit eſt la plate terre,
Son oreiller des cailloux.

Elle paſſe cinq années,
Dedans la foſſe aux Lions ;
Ses paſſions dechaînées,
A mille tentations.
Un grand déſeſpoir la tente,
L'orgueil, l'infidélité,
La gourmandiſe inſolente,
Et la ſenſualité.

Tout l'enfer lui fait la guerre,
Par l'eſprit le plus impur,
Croyant la jetter par terre
Et triompher de ſon cœur.
Elle ſe met dans la neige,
Ou ſur des chardons piquants ;
Et Jeſus qui la protége,
La délivre en même-tems.

Après cette longue peine,
Elle apperçoit un matin,
Saint Jean, ſainte Magdeleine,
Avec ſaint Thomas d'Aquin.
Ils écartent ſes triſteſſes,

Ses frayeurs, ses abandons;
Ils lui font mille careſſes,
L'ornent de précieux dons.

Son cœur frémit lorſqu'un Prêtre
Qui s'approche de l'Autel
Oſe lâchement commettre
Le moindre péché mortel.
Ah ! dit alors notre Sainte,
Se tournant vers ſon époux :
Si la lumiere eſt éteinte,
Comment irons-nous à vous ?

Hélas ! mes Sœurs, diſoit-elle,
Que la grille & le parloir
Rendent une ame fidelle,
A bien remplir ſon devoir.
Je vous conjure de croire,
Qu'à préſent je choiſirois
De brûler en purgatoire,
Autant que j'y demeurerois.

Je n'ai jamais ſçu comprendre
Cet étrange aveuglement,
Qu'une ame oſe condeſcendre
A pécher mortellement.
Je ſuis à ma derniere heure,
Sans avoir pu concevoir,
Qu'une vile créature,
Trahiſſe ainſi ſon devoir.

Faites, glorieuſe Sainte,

Que

Que j'abhorre le péché ;
Et qu'en tout, ma ſeule crainte,
Soit d'en voir mon cœur taché.
Faites que je ne reſpire
Que l'air de l'amour divin,
En attendant que j'expire,
Pour aimer mon Dieu ſans fin.

A l'honneur de ſainte Roſe, Vierge, du Tiers- Ordre de ſaint Dominique.

Sur l'Air : *Ne ſommes-nous pas heureux.*

QUe chacun chante à ſon tour,
Les vertus de ſainte Roſe,
Dont la belle ame repoſe
Dans le ſein du Dieu d'amour.
Que les hommes & les Anges
Par un concert raviſſant,
Lui conſacrent des louanges,
A l'honneur du Tout-puiſſant.

(‡)

Célébrons avec nos vers,
Roſe parmi les épines ;
Produiſons ſes diſciplines,
Et ſes inſtrumens divers.
Preſque depuis ſa naiſſance,
Juſqu'à ſon heureux trepas,
La douleur & la ſouffrance
Ont fait ſes plus doux appas.

(‡)

Elle jeûne avant le tems,
Trois jours toutes les ſemaines ;

Domptant les forces humaines
En un âge de six ans.
Un pain & l'eau pure
La nourrit cinquante jours ;
Dieu faisant sa nourriture,
Par ses plus chastes amours.

(‡)

Son cœur fuit la vanité,
D'autant que Dieu le demande ;
Mais sa mere lui commande
D'avoir soin de sa beauté.
Elle obéit à sa mere,
En obéissant à Dieu ;
Et sans désister de faire
Ce qu'il veut d'elle en tout lieu.

(‡)

On la fait parer de fleurs,
Lors qu'au travers de sa tresse,
Une aiguille qui la presse,
Lui cause d'apres douleurs.
Sa mere veut qu'elle prenne
Un riche habit & des gans ;
Mais Jesus, qui voit sa peine,
L'en dépouille en même-tems.

(‡)

Bien loin de flâter sa chair,
Elle trouve ses délices,
A l'accabler de cilices
Et de deux chaînes de fer.
Comme une autre Catherine,
Elle ensanglante son corps
A grands coups de discipline,

Pour les pécheurs & les morts.

(‡)

Jesus couronné pour nous,
Porte cette ame parfaite,
A mettre un cercle à sa tête,
Qui fait nonante-neuf trous.
La couronne étant ôtée,
Rose est rouge doublement;
Car sa face ensanglantée,
Découvre à tous son tourment.

(‡)

Des piéces de bois tortu,
Parmi des pierres aigues,
Et quelques tuiles rompues,
Exercent bien sa vertu.
C'est sur ces matieres dures,
Que son corps brisé s'endort,
Seulement pendant deux heures,
Pour faire durer sa mort.

(‡)

Le feu de l'amour divin,
L'attire à se tenir seule
Dans une étroite cellule,
Qu'elle a fait en son jardin.
C'est dans cette solitude,
Que Jesus la voit souvent;
Il devient sa plénitude,
Et lui donne un cœur fervent.

(‡)

Rose en tout tems, en tout lieu,
Ne pouvant cacher la flâme
Qui consume sa sainte ame,

Crie à tous, aimons bien Dieu.
Elle voudroit être unie
A tous les cœuts des mortels,
Pour en faire une incendie
Aux pieds de nos saints Autels.

(‡)

Contemplant son bien-aimé,
Dans l'auguste Eucharistie,
Comme Prêtre & comme Hostie,
Son cœur est tout allumé.
Le jour que son ame sainte
A reçu ce Sacrement,
Son corps ne peut sans contrainte
Recevoir d'autre aliment.

(‡)

Les promesses ni les coups,
Ne peuvent rien contre Rose,
Quand sa mere lui propose
Un jeune homme pour époux.
Après qu'on l'a bien battue,
Sans chanceller, elle dit:
Je suis toute résolue
A n'avoir que Jesus-Christ.

Un Dimanche des Rameaux,
Jesus au sein de Marie,
Épouse Rose qui prie,
La comblant de dons nouveaux.
Il lui dit dans la Chapelle:
Chere Rose de mon cœur,
Soyez l'épouse fidelle
De votre aimable vainqueur.

Roſe eſtime qu'elle doit,
Pour cette faveur inſigne,
Dont elle étoit très-indigne,
Mettre une bague à ſon doigt.
Cet anneau lui fait entendre
Que c'eſt la fidélité
Qui conduit l'ame humble & tendre
A la Deiformité.

(‡)

On ne ſçauroit exprimer
Son humilité profonde,
Qui dérobe aux yeux du monde
Ce qui la fait eſtimer.
On voit ſur le front de Roſe
Le dédain & la pudeur,
Dès qu'on lui dit quelque choſe
Qui lui puiſſe faire horreur.

La Reine & le Roi des Cieux,
De tems en tems la viſitent,
L'entretiennent & l'excitent
Par les doux traits de leurs yeux.
Etant auſſi viſitée
Par ſon Ange gardien,
Elle ſe ſent tranſportée
Après le ſouverain bien.

Elle vacque chaque jour,
Pendant douze heures entieres,
A de ferventes prieres
Qui rallument ſon amour.
Diſons plûtôt qu'à toute heure

Elle prie au fond du cœur,
Puiſque chaque créature
L'éleve à ſon Créateur.

Un jour un petit oiſeau
Charmant l'oreille de Roſe,
Sur le champ elle compoſe
Et chante un quatrain nouveau.
L'oiſeau lui fait la réplique,
Puis alternativement,
Ils pourſuivent leur cantique
D'un air doux, grave & charmant.

Bien que tout lui tienne lieu
D'un continuel martyre,
Nuit & jour elle ſoupire
De verſer ſon ſang pour Dieu.
Son zèle ardent la dévore,
Pendant qu'elle voit périr
Le Pécheur, le Turc, le More,
Sans les pouvoir ſécourir.

Roſe déclare aux pécheurs
Leurs plus ſecrettes penſées,
Et les offenſes paſſées
Qu'ils récelent dans leurs cœurs.
Cette Vierge ſéraphique
Qui leur peut tout obtenir,
Par un eſprit prophétique
Se rend préſent l'avenir.

(‡)

Quoiqu'elle n'ait preſque rien,

Il n'eſt pas un miſérable,
A qui ſon cœur charitable
Ne procure quelque bien.
Les pauvres tenant la place
De ſon adorable époux ;
Elle les ſert, les embraſſe,
Elle ſe rend toute à tous.

Dieu la prive réglément,
Chaque jour pendant une heure
De la paix intérieure,
Et de tout allégement.
Mais ces dures ſéchereſſes,
Et ces ombres de la mort,
Lui procurent les careſſes
D'un tendre & divin renfort.

Pour la faire mériter,
Le Ciel permet que ſa mere,
Et ſon ayeule ſévere
Oſent la perſécuter.
L'une l'outrage & la pouſſe,
L'autre la charge de coups ;
Et Roſe toujours plus douce,
Trouve ce traitement doux.

Un Démon d'impureté,
Trompeur, cruel & difforme,
D'un jeune homme prend la forme,
Et combat ſa chaſteté ;
Mais il trouve notre Roſe
Au milieu de ſes rigueurs :

Sa pénitence s'oppoſe
Aux infernales ardeurs.

(‡)

Roſe apréhende une fois
Pour le ſalut de ſon ame,
Elle ſe trouble & ſe pâme,
Sentant d'étranges effrois.
Jeſus l'ayant éprouvée,
Lui dit d'un ton ſouverain :
Roſe, vous ſerez ſauvée,
Je vous garde dans ma main.

(‡)

Ses parens manquant de miel,
De pain & de quelque ſomme
Que leur demandoit un homme,
Et Roſe obtint tout du Ciel.
Les yeux de la Providence,
Ses mains pleines & ſon cœur,
S'ouvrent à la confiance
De cette céleſte fleur.

(‡)

Elle prédit le moment
Qu'il lui faudra rendre l'ame :
Elle s'aprête & s'enflamme,
Pour en ſubir le tourment.
L'amour pur qui la fait vivre,
Met tout ſon corps à la croix,
Et les aſſauts qu'il lui livre
La réduiſent aux abois.

(‡)

Dès qu'elle a rendu l'eſprit,
Cent diverſes maladies,

Qu'on voit tout d'un coup guéries,
Font éclater ſon crédit.
Une fille aſſez petite,
Dont les parens ſont en deuil,
Malgré la mort, reſſuſcite
Et ſort hors de ſon cercueil.

(‡)

Les pécheurs invétérés,
Par l'aide de notre Sainte,
Touchés d'une vive crainte,
Conçoivent mille regrets.
A l'odeur de cette Roſe,
Ils font voir après leurs remords,
Que ſans doute elle diſpoſe
Et des ames & des corps.

(‡)

Chere fleur du Roi des Rois,
Belle Roſe rouge & blanche,
Devant qui mon cœur s'épanche,
Prêtez l'oreille à ma voix.
Je demande avec inſtance
Une nouvelle ferveur;
La vertu de pénitence,
Et la pureté de cœur.

A l'honneur de Sainte Euphroſine Vierge, ſous un habit de Religieux.

Sur l'Air; *Depuis long-tems qu'en ſecret je vous aime, &c.*

L'Homme peut tout, lorſque Dieu par ſa grace,
Forme & conduit ſes généreux deſſeins,

Tout lui ſuccede & rien ne l'embarraſſe,
Il marche alors aux pas des plus grands Sts.
Nous allons voir au projet glorieux,
Dont Euphroſine étonna tous les cieux;
Elle eut courage
Dans ſon jeune âge,
De s'habiller comme un Réligieux.

(‡)

Un Gentilhomme iſſu d'Alexendrie,
A qui le ciel n'accordoit point d'enfans,
Va voir, tout triſte, un ſaint Moine & le prie
D'en demander par des vœux très-ardens.
Sa chaſte femme affligée à ſon tour,
Qui de long-tems fond en pleurs nuit & jour,
Promet ſans feinte,
Pour être enceinte,
D'offrir ſon fruit au Seigneur pour retour.

(‡)

Ayant reçu leur petite Euphroſine,
Ils ont à cœur de la bien élever:
A chaque jour ils lui font la doctrine,
Et prient Dieu de la leur conſerver;
Si-tôt qu'elle eſt à l'âge de douze ans,
Sa digne mere eſt au bout de ſon tems:
Dès qu'elle expire,
Chacun aſpire
A careſſer le cher fruit de ſes flancs.

(‡)

Le bon Paphnuce, homme pieux & ſage,
Qui veut ſçavoir ce qui conviendra mieux,
Avant donner ſa fille en mariage,
Va prendre avis du ſaint Religieux:

Tandis qu'il traite avec l'humble vieillard,
Son Euphrosine est ravie à l'écart,
Elle médite
D'être un Hermite,
Elle fait choix de la meilleure part.

(‡)

Pendant le tems qu'on célébre une fête,
Et que son pere offre à Dieu mille vœux;
Elle s'habille en pauvre Anachorete,
Après avoir fait raser ses cheveux.
Pere du jour, des Astres le plus beau,
Arrête ici, contemple ce flambeau:
C'est Euphrosine
Qui s'achemine
Vers le Couvent qui sera son tombeau.

(‡)

Sous cet habit, notre Vierge modeste,
Cachant son nom, prend le nom d'Emerand;
Se confiant en son Pere céleste,
Elle s'adresse à l'Abbé tout fervent:
Le saint vieillard, prêt à la recevoir,
Ne manque point de lui faire sçavoir
La vie austere.
Du Monastere,
Et les combats que l'on y peut avoir.

Ah! mon cher pere, ajoute notre sainte,
J'ai préparé mon cœur & mon esprit;
Je ne ferai jamais aucune plainte,
Lorsqu'il faudra souffrir pour Jesus-Christ.
Depuis long-tems mon ame a dit adieu
A ce qui peut déplaire aux yeux de Dieu;

Je ne déſire
Qu'un long martyre ;
Recevez-moi par grace, en ce ſaint lieu.

Le ſage Abbé touché de ſa conſtance,
Sans réſiſter, le reçoit à l'inſtant.
D'abord on voit ſon exacte obſervance,
L'eſprit docile & le cœur très-ardent :
Il n'eſt aucun qui ne ſoit ſatisfait
De ce Novice en qui tout eſt parfait ;
Chacun contemple
Son rare exemple,
Et chacun le veut ſuivre en ce qu'il fait.

L'eſprit malin répréſente au ſaint Moine
Combien ſon pere a de bien & d'honneur ;
Mais Euphroſine ainſi qu'un autre Antoine,
Le foule aux pieds & chérit ſon bonheur,
Cet eſprit fier que la Sainte a adopté,
Se vange d'elle en ſa rare beauté :
Tous ſes confreres,
Les plus auſteres,
Sont près de lui, tentés d'impureté.

Le tentateur, loin d'atraper s'atrape ;
Au lieu d'abattre, il ſe voit abattu :
L'Abbé commet ce Moine au grand Agape
Sage vieillard & de haute vertu,
La chaſte fille obéït de bon cœur :
Dès qu'on l'oblige à ſe priver du chœur,
Elle ſe cache,
Et ſans relâche,

Dans ſa cellule, aime ſon Créateur.

Au même tems que le ſaint Moine chante,
Son triſte pere eſt accablé d'ennuis ;
Tout lui déplait, il cherche, il ſe lamente,
Les plus beaux jours lui ſont de ſombres nuits
Ayant perdu l'objet de ſes déſirs,
Il s'abandonne à mille déplaiſirs ;
Il n'a pour aide,
Et pour reméde
Que les ſanglots, les pleurs & les ſoupirs.

(‡‡)

L'époux nouveau, Paphnuce & le beau pere,
Pouſſent des cris qui pénétrent les Cieux ;
Tous trois outrés d'une douleur amere,
Mandent des gens en mille divers lieux :
Mais c'eſt en vain qu'ils ſont ainſi chercher,
Celle que Dieu prend ſoin de leur cacher :
La fille eſt ſûre,
Dans ſa clôture,
Elle s'y tient plus ferme qu'un rocher.

Le pere ſeul, ſans fermer la paupiere,
Va voir l'Abbé dès long-tems ſon ami,
Pleure à ſes pieds, implore ſa priere,
Et ne lui dit ſa douleur qu'à demi :
Tandis qu'il crie & ſerre ſes genoux,
Jeunes & vieux ſoudain accourent tous,
Ils compatiſſent,
Ils s'attendriſſent,

Paphnuce, hélas! diſent-ils, qu'avez-vous?

Ah! répond-t'il, l'Aſtre qui par tout brille
Cache à ma vue un tréſor précieux,
Je viens de perdre en mon unique fille,
La liberté de la voix & des yeux:
On l'a ravie en ma propre maiſon,
Fut-il jamais plus noire trahiſon,
Cette aventure
Fait ma torture:
Diſant ces mots, il tombe en pâmoiſon.

Le ſaint Abbé l'embraſſe & le conſole,
Il lui promet qu'il priera pour lui,
Dieu l'éclairant, il lui donne parole
Qu'il verra tôt la fin de ſon ennui;
Il ſe retire après ce doux renfort,
De la tempête il ſe croit dans le port:
Son ame eſpere
Que ce cher pere
Lui fera voir ſa fille avant ſa mort.

Toujours en peine, & toujours ſolitaire,
Quoiqu'abattu de bîle & conſumé,
Il s'en retourne un jour au Monaſtere
Qui lui détient cet objet bien-aimé;
Le cœur ſaiſi d'un ſecret ſentiment,
Il ſe proſterne & demande en pleurant,
De lui permettre
De pouvoir être
Au moins une heure avec Frere Emerand.

On le conduit à l'étroite cellule,
Où Dieu poſſéde Euphroſine en ſecret ;
D'abord la ſainte abaiſſe ſa cucule,
Sur ſon viſage extrêmement défait ;
Elle reçoit ſon pere gayement,
Et l'entretient ſur le détachement
De tout ce monde,
Où l'on n'abonde
En tout état, qu'en mécontentement.

Souvenez-vous, Paphnuce, pourſuit-elle
Qu'en ces bas lieux rien ne peut contenter ;
Qu'il faut penſer à la vie éternelle,
Et que pour Dieu l'homme doit tout quitter
Si votre fille a fait un ſi bon choix,
De ſon bonheur feriez-vous votre croix ?
Non, au contraire,
Tâchez de plaire
Comme elle a fait, à Jeſus Roi des Rois.

Secrets profonds, Providence divine,
Qui ne veut point découvrir ce tréſor ;
Paphnuce voit ſon aimable Euphroſine,
Lorſqu'il prétend de la chercher encore :
Il voit ſans voir l'objet de ſes apas,
Entend ſa voix & ne la connoît pas ;
Et quoiqu'il faſſe,
Dieu veut qu'il paſſe
Trente-huit ans à ne dire qu'hélas !

O quel combat ! la grace & la nature
Lancent ici tous les traits de l'amour ;

La fille voit ſon pere qui la pleure,
Et le voyant, elle pleure à ſon tour :
Elle lui dit en termes aſſurés,
Ne pleurez plus celle que vous pleurez ;
Chaſſez vos craintes,
Ceſſez vos plaintes,
J'eſpere en Dieu qu'un jour vous la verrez.

Après long-tems qu'il paſſe en ſa patrie,
Il va revoir ſon cher conſolateur,
Ayant appris l'extrême maladie
Qui le va joindre à ſon doux Créateur :
On lui permit d'admirer de nouveau
Les traits mourans de ſon vivant tableau ;
Il enviſage,
Et perd courage,
Voyant qu'il eſt à deux doigts du tombeau.

(—)

Notre malade arrête au Monaſtere,
Le bon Paphnuce encore pour trois jours,
Après leſquels elle lui dit : cher pere,
Vivez en paix, je vais finir mon cours ;
Ne pleurez plus & demeurez content,
Car vous avez Euphroſine devant :
Voyez ma face,
Dieu par ſa grace,
M'a fait paſſer pour Moine en ce Couvent.

Ici Paphnuce abattu contre terre,
Mele la joie avec ſes déplaiſirs ;
Son cœur s'entrouvre & ſoudain ſe reſſerre,
Pouſſant, & puis retenant ſes ſoupirs :

La Sainte crie à ſon cher pere alors :
Relevez-vous, redoublez vos efforts,
Et quand ma vie
Sera finie, (corps.
Ne ſouffrez point que l'on touche mon

(‡)

Etant enfin parvenue à ſon terme,
Et ſur le point de rendre les abois,
Son cœur content paroît toujours plus fer-
Et de la mort il mépriſe le poids : (me
Sans que l'aſſaut d'un trepas tout certain
Arrache d'elle un mouvement humain,
Son ame ſainte
Paſſe ſans crainte,
De la miſere au bonheur ſouverain.

‡‡

Plût au Seigneur, redit cent fois Paphnuce,
Dès qu'Euphroſine a volé vers ſon Dieu,
Plût au Seigneur qu'après toi je mouruſſe,
De cette mort, & dans ce même lieu :
Aimable fille, apui de mes vieux ans,
Rends-toi ſenſible à mes regrets cuiſans,
Fais que je meure
Dans ta demeure,
Car je ſuis mort aux plus doux ſentimens.

Je perdis tout en te perdant de vue,
J'agoniſois du déſir de te voir,
Et maintenant ta préſence me tue,
Je te poſſede en ceſſant de t'avoir.
Mon doux Sauveur, ah ! préſidez ici,
Quoi, mon repos enfante mon ſouci,

Mon allegreſſe
Fait ma triſteſſe,
Ma fille eſt morte! ah que je meure auſſi.

A ces grands cris tous ceux du Monaſtere
Viennent trouver Paphnuce en ſoupirant;
S'étant inſtruits de ce nouveau myſtere,
Chacun admire & regrette Emerand.
Paphnuce obtint de vivre au même endroit,
Où ſans relâche Euphroſin prioit:
Il y ſoupire,
Tant qu'il reſpire,
En méditant les maux qu'elle enduroit.

Chaſte Euphroſine, hermite incomparable,
Votre conſtance étonne les plus forts;
Nous regardons votre vie admirable,
Bien au-deſſus de nos lâches efforts:
Procurez-nous d'être au moins plus conſtans
A bien ſouffrir les fâcheux accidens:
Et qu'à toute heure,
Notre ame meure
A ce qui paſſe avec le cours du tems.

SAINTE PELAGIE PENITENTE, racontant elle-même son histoire admirable, avec des Réflexions morales.

Sur l'AIR vulgaire de la Mission, *Je crois en Dieu le Pere tout-puissant, ou bien sur celui de Birenne.*

QUe tout pécheur chante d'un doux accent,
Que tout pécheur se pâme d'allégresse ;
Le trois fois saint, le trois fois tout-puissant
A converti mon ame pécheresse.

Les voluptés, le monde & le démon
Me captivoient sur le bord des abîmes ;
Lorsqu'un grand Saint dans un fervent sermon,
Me découvrit la laideur de mes crimes.

Ce bon vieillard me parlant au dehors,
Dieu me parloit au dedans de moi-même ;
Et mes péchés par des cuisans remords,
Perçoient mon cœur d'une douleur extrême.

(‡)

Ne pouvant plus déguiser mon état,
Ni contenir des larmes l'abondance,
Je fis dès-lors paroître au saint Prélat,
De mon forfait mon humble repentance.

Grands & petits sont dans l'étonnement,
D'une douleur si prompte & si parfaite ;

Les gens de bien louent mon changement,
L'enfer gémit & le Ciel fait grand fête.

Les yeux baissés toute fondante en pleurs,
Sans dire mot, au sortir de l'Eglise,
Je m'abandonne aux plus vives douleurs,
Cherchant le Saint, afin qu'il me baptise.

(—)

Je foule aux pieds tous mes vains affiquets,
Mes beaux habits, mes perles, mes dorures,
Et je renonce au monde pour jamais,
En détestant mon luxe & mes parures.

Tous mes amans en me voyant passer,
Disent entr'eux : la voilà convertie,
Retirons-nous, il n'y faut plus penser,
C'est tout de bon qu'elle change de vie.

Le saint Prélat quoiqu'il m'ait vu pleurer,
Craint que mon cœur ne soit encore le même
Il se résoud de s'en mieux assurer,
En différant le jour de mon baptême.

Sur ce délai, j'embrasse ses genoux,
Mon cœur brûlant d'une céleste flamme,
Et je lui dis, en présence de tous :
Vous répondrez du salut de mon ame.

Plusieurs Prélats assemblés dans la cour,
Sont attendris d'une ferveur si grande,
Et convaincus de mon parfait retour,
Pressent le Saint d'accorder ma demande.

On appella Romaine à l'Evêché,
Pour me ſervir de Marraine & de plége,
Quand j'attendois qu'au lavoir du péché,
On me rendît plus blanche que la neige.

Tout étoit prêt pour noyer mes forfaits,
Dont je ſentois un repentir extrême,
Me réſolvant de ne pécher jamais,
A deux genoux je reçu le Baptême.

Je dis d'abord, ô le Dieu de mon cœur,
Je vous bénis de m'avoir fait Chrétienne;
Poſſedez-moi, mon aimable vainqueur,
Et qu'à jamais mon fonds vous appartienne.

Je fis donner aux pauvres tout mon bien,
Tous mes captifs furent hors d'eſclavage,
Et depuis lors, ne tenant plus à rien,
Jeſus en croix me tint lieu d'héritage.

L'eſprit malin, tout le long du repas,
Gronde & gémit d'avoir perdu mon ame,
Et None en rend avec tous les Prélats,
Qui le maudit, le menace & le blâme.

Puis, tout confus & tout ſaiſi d'éfroi,
Quittant le Saint, il me donne une atteinte:
Et pour tâcher de triompher de moi,
A haute voix il me fait cette plainte.

(‡)

Que t'ai-je fait pour me traiter ainſi?
Que t'ai-je fait? parle mon eſpérance:

L'insige afront que tu me fais ici,
M'est plus fâcheux que toute autte souffrance.

Quitte au plûtôt ce vieillard décrepit,
Qui m'a ravi tant d'ames péchereſſes;
Je fond en pleurs, je creve de dépit,
Qu'il m'ait ôté ton cœur par ſes adreſſes.

(—)

Reviens à moi, ne m'abandonne pas,
N'imite point la donduite d'un traître;
N'imite point mon bien-aimé Judas,
Qui ſans ſujet oſa trahir ſon maître.

(‡)

Comme un rocher répouſſe tous les flots,
Lorſque les vents ont excité l'orage;
Ainſi mon cœur chaſſa les vains propos,
Et s'affermit loin de perdre courage,

(‡)

Il me cajole une ſeconde fois,
Me trouvant ſeule auprès de ma Marraine;
Mais en faiſant le ſigne de la croix,
Je le confond, & ſon attaque eſt vaine.

(—)

Ayant promis d'éviter le péché,
Et n'oſant point me fier à moi-même;
Je ſoupirois après un lieu caché,
Pour conſerver la grace du Baptême.

Dieu m'inſpira de m'évader ſans bruit
Huit jours apès que je fus baptiſée,
Sans balancer je me ſauve de nuit,
Trompant ſatan qui m'avoit abuſée.

Lorſque le jour vint éclairer mes pas,
Romaine entra dans une nuit obſcure ;
Cherchant par tout & ne me trouvant pas:
Elle gémit, elle crie, elle pleure.

Ceſſez vos cris, lui dit le ſaint vieillard,
Ne pleurez point notre fille nouvelle,
Elle a fait choix de la meilleure part,
Priz bien Dieu qu'il la rende fidelle.

Elle adoucit ſes regrets & ſes cris,
Elle met fin à ſon inquiétude,
Quand je pourſuis le chemin que j'ai pris,
Pour me cacher dans une ſolitude.

Pour tout habit j'avois un vieux manteau,
Et ſur ma chair une haire poignante :
L'Enfer, le Ciel, mon Juge & le tombeau
M'aiguillonant à vivre en pénitente.

Mes ennemis avoient beau me tenter,
Pour m'émouvoir à regarder derriere :
Je m'avançois ſans pouvoir m'arrêter,
Jeſus étant ma force & ma lumiere.

J'arrive enfin ſur le Mont d'Olivet,
Où je me fais un petit Hermitage :
Je n'ai plus là que Dieu ſeul pour objet,
Cachant mon nom ſous le nom de Pélage.

Je méditois, en pleurant nuit & jour,
Les durs tourmens du cher Fils de Marie;

Et tout mon ſoin pour uſer de retour,
Fut de ſouffrir le reſte de ma vie.

Enviſageant ſa fervente oraiſon,
Son triſte état & ſa ſueur ſanglante,
Je redoublois dans ma ſombre priſon,
Toutes les croix d'une ame pénitente.

(—)

Quand du jardin je paſſois aux travaux
Qu'il endura juſqu'au Mont du Calvaire,
Je ne trouvois rien de rude en mes maux,
Et mon état n'avoit plus rien d'auſtere.

(—)

Je ſupportois les injures du tems,
La faim, la ſoif, le cilice & les veilles,
Et ſes rigueurs qui mattoient tous mes ſens,
M'étoient pour Dieu des douceurs nonpareilles.

(|)

Le corps défait, le cœur humble & contrit,
Je preſſentois que ma fin étoit proche,
Lors qu'un matin en frappant, on me dit:
Pélage, ouvrez au Diâcre d'Antioche.

(‡)

N'ayant plus rien de ma rare beauté,
Je le connus ſans en être connue;
Je l'entretins par pure charité,
Puis refermant, je le perdis de vue.

(‡)

Pendant trois jours, voulant me dire adieu,
Il vint frapper & prier à ma porte,
Souple & fidelle au mouvement de Dieu,

L'ayant

L'ayant ouverte, il vit que j'étois morte.

Il va d'abord à sa sainte Cité,
En publiant de ma mort la nouvelle;
Le peuple accourt avec solemnité,
On prend mon corps, on l'honore avec zèle.

On est ravi quand on voit en effet,
Que j'ai vêcu comme un homme étant fem-
On bénit Dieu de tout ce qu'il a fait (me,
Pour m'embrasser de sa divine flamme.

(—)

Rien de si beau, les vierges du Jourdain,
De Jéricho, de chaque Monastere,
Viennent d'abord les cierges à la main,
Louant Jesus d'un si profond mystere.

(—)

On n'oit par tout que chant mélodieux,
On n'oit par tout qu'Hymnes & que Cantiques,
Au même tems que les Religieux
Sont occupés à porter mes reliques.

Ainsi finit le cours de mes travaux,
Ainsi finit mon exil volontaire;
Mais à présent la gloire & le repos
Sont dans le Ciel mon éternel salaire.

REFLEXION.

LA SAINTE AU PECHEUR.

CHange d'esprit, insensible pécheur,
Rends-toi, de grace, ayant lû mon histoire,

Depuis long-tems Jesus combat ton cœur,
Sans qu'il en ait remporté la victoire.

Ne sois plus sourd à sa secrette voix,
Crains de lasser sa bonté paternelle ;
Crains qu'un refus redoublé tant de fois,
Ne soit suivie de ta perte éternelle.

(—)

Puisque tu crois son juste jugement,
Sans differer, condamne tous tes vices :
Punis les tous impitoyablement,
Pour t'affranchir des éternels supplices.

(—)

Si le démon s'oppose à ton dessein,
Si sur ta mort ce trompeur te rassure,
Ressouviens-toi qu'elle habite en ton sein,
Et qu'elle peut te surprendre à toute heure.

LA SAINTE,

Aux personnes dévotes.

QUi que tu sois qui cheris les vertus,
Et qui t'endors ou qui déchois sans cesse,
Vois les sentiers qu'une femme a battus,
Et devant Dieu rougis de ta paresse.
Fais en ton cœur un petit cabinet,
Pour y voir Dieu, l'adorer & lui plaire ;
Et sans aller sur le Mont d'Olivet,
En conversant tu seras solitaire.

(‡)

Pense aux tourmens qu'a souffert Jesus-Christ,

Tâche en ce point d'imiter Pélagie,
Et tu pourras porter d'un ferme esprit,
Tous les travaux de ta mourante vie.

(‡)

Sois tout à Dieu par des sacrés ttansports,
Que tout ton cœur après lui seul soupire ;
Et que jamais les désirs de ton corps,
Du vieil Adam ne conservent l'empire.

‡‡

Dans tous tes maux & dans tous tes combats,
Invoque-moi, mais d'une foi constante ;
Et sois certain que tu ressentiras,
Combien vers Dieu ma priere est puissante.

A l'honneur de sainte Théotiste, Vierge, Solitaire.

Sur l'Air : *de Madame de Gange, &c.*

CHantons sainte Théotiste,
Qui depuis trente-cinq ans,
Est comme un saint Jean-Baptiste,
Sous les injures du tems.
Chantons les vertus très-rares,
Qu'elle dérobe à nos yeux,
Sur l'heureuse Isle de Pares,
Dans le coin d'un Temple affreux.

Ses actions vertueuses,
Avoient pris leur fondement
Parmi les Religieuses,
Qui vivoient fort saintement.
Ses parens avoient fait gloire,

Avant lui dire adieu,
D'éterniſer leur mémoire,
En la conſacrant à Dieu.

Elle va dans un village,
Trouver une ſienne ſœur,
Le Bourg eſt mis au pillage
Par un Vaiſſeau raviſſeur.
Chacun vole, chacun pille,
On emporte & gens & biens,
L'on prend cette ſainte fille,
Sa ſœur avec tous les ſiens.

Dans le tems que les barbares
Se partagent leur butin,
Au Port de l'Iſle de Pares,
La bouche écumant de vin.
Notre Amazonne s'enfonce
Dans un buiſſon retiré,
Fendant l'épine & la ronce,
Dont ſon corps eſt déchiré.

Elle s'y cache & s'y roûle,
Par mille divers efforts,
Encore que ſon ſang découle
De mille endroits de ſon corps.
Elle trouve tout facile,
Pourvu que la liberté
Reſte entiere dans cette Iſle,
Avec ſa virginité.

Les Pilotes levent l'ancre,

Et cinglant en haute mer ;
Quand la Sainte cherche une antre,
Sous terre ou dans un roche.
D'abord, elle eſt bien ſurpriſe,
Et redouble ſa ferveur,
Trouvant une vieille Egliſe
De la mere du Sauveur.

(t)

Le cher Temple eſt la cellule
Qu'elle choiſit volontiers,
C'eſt là qu'elle paſſe ſeule
Trente-cinq ans tout entiers.
Nuit & jour elle ne penſe
Qu'à rendre graces à Dieu,
De ce que ſa providence
L'a conduite en ce ſaint lieu.

Sa couche eſt la terre dure,
Le vieux Temple ſon château,
Les herbes ſa nourriture,
Sa boiſſon l'eau d'un ruiſſeau.
Sa nudité toute ſeule
La fait mille fois mourir ;
Mais ſon cœur qui pour Dieu brûle,
N'eſt jamais las de ſouffrir.

Les nuages, les tempêtes,
Les foudres ni les éclairs,
Les loups, ni ces noires bêtes
Qui ſe cachent aux déſerts ;
Les nuits ſombres, les fantômes,
Ni rien de ce qui fait peur,

Lorſqu'elle chante des pſeaumes,
Ne ſçauroient troubler ſon cœur.

Son ame débaraſſée
Des objets de ces bas lieux,
Porte toute ſa penſée
Vers le royaume des Cieux.
Toujours ferme ſur la baſe
De la vraye humilité,
Elle vole par l'extaſe,
Au ſein de la Deité.

Certains Chaſſeurs d'une Ville,
Qui, pour la Chaſſe des Cerfs,
Vont tous les ans à cette Iſle,
S'enfoncent dans les déſerts.
Lors qu'un de leur compagnie,
Homme ſage & vertueux,
Entre au Temple de Marie,
Pour lui offrir ſes vœux.

Le dévot Chaſſeur contemple
L'admirable antiquité,
Et la ſtructure du Temple
Qui marque encore ſa beauté.
La Sainte étant aperçue,
Dit à ſon Hôte nouveau:
Monſieur, je ſuis toute nue,
Jettez-moi votre manteau.

Notre ſainte Anachorete
Fait fondre en pleurs le Chaſſeur,

N'étant plus qu'un vrai ſquelette
Par ſon extrême maigreur.
Le bon Chaſſeur la conjure
De lui dire nettement,
Depuis quand elle demeure
Dans ce ſombre bâtiment.

(§§)

Depuis trente-cinq années,
Lui dit-elle d'un air doux,
Je n'ai vu dans ces contrées,
Autre perſonne que vous.
Elle lui raconte enſuite
Les travaux qu'elle a ſouffert,
Et ſa divine conduite
Sur les accidens divers.

Monſieur, dit-elle, par grace,
Apportez-moi, l'an ſuivant,
En revenant à la chaſſe,
Le Sauveur vrai pain vivant.
Avant partir de ce monde,
Je déſire recevoir
Mon époux en qui je fonde
De mon ſalut tout l'eſpoir.

L'Evêque oyant cette hiſtoire,
Donne au fortuné Chaſſeur,
Dans un portatif ciboire,
Le ſacré corps du Sauveur.
Au bout de l'an il s'embarque;
Et va joyeux & content,
Porter le divin Monarque

A la Sainte qui l'attend.

Dès qu'elle voit la boete
Où eſt Jeſus renfermé,
Sa langue devient muette,
Son cœur eſt tout enflammé.
Elle prend la ſainte Hoſtie
Avec amour & reſpect,
Proſternée & recueillie,
A ſon adorable aſpect.

Après s'en être repue,
Elle ſe tire à l'écart,
Et chante en baiſſant la vue,
Le Cantique du vieillard.
Elle loue & remercie
Le charitable Chaſſeur,
L'inſtruit & le congédie
Avec beaucoup de douceur.

(†)

L'humble Chaſſeur ſe retire,
Et va voir ſes compagnons
Qui préparent du Navire
Les voiles & les avirons.
Il retourne à Théotiſte,
Mais elle a rendu l'eſprit :
Ah ! que ſon ame eſt triſte,
Que ſon cœur s'en attendrit.

Hélas ! hélas ! grande Sainte,
Dit-il en baiſant ſes pieds,
Ne mépriſez pas ma plainte,

Ni vos pures amitiés.
Puiſque je vous ai ſervie,
Vous apportant votre époux :
Terminez ici ma vie,
Et m'attirez après vous.

(†)

Il la pleure, il la regrette,
Et ne pouvant l'enlever,
Il lui coupe la main droite
Qu'il voudroit bien conſerver.
Mais il eſt contraint de dire
Ce qu'il a pris du corps mort :
Lorſqu'il voit que le Navire
Ne pouvoit bouger du Port.

(‡)

Les Chaſſeurs & l'équipage
Abandonnent le Vaiſſeau,
Ils s'en vont dans le bocage
Voir ce prodige nouveau.
Mais, aventure admirable,
Cette troupe qui la plaint,
Ne trouve deſſus le ſable,
Que les traces du corps ſaint.

(§§)

Les Anges l'ont revérée
Dans ſon recoin tous les jours ;
Ces Anges l'ont enterrée
Dès qu'elle a fini ſon cours.
Le corps d'une ame ſi pure
Après ſon entier débris,
Mérite une ſépulture
Faite par les purs eſprits.

Conſervons la confiance,
Lorſque tout ſemble perdu ;
Quand on a ferme eſpérance,
On n'eſt jamais confondu.
Que nos triſtes aventures
N'abattent point notre cœur ;
Au défaut des créatures,
Nous avons le Créateur.

(†)

Théotiſte incomparable,
Vous déſirez le trépas,
Dès que le pain adorable
A fini tous vos repas.
Faites que je m'en nourriſſe,
Aux approches de ma fin ;
Et qu'avec vous je béniſſe
L'objet de ce grand feſtin.

A l'honneur de ſainte Roſalie, Vierge, Solitaire.

Sur l'Air : *Amarillis, vous êtes blanche & blonde, &c.*

ALlons Chrétiens, allons voir en Sicile
Ce que nos yeux n'ont jamais découvert ;
Nous trouverons en cette fameuſe Iſle,
Au fond d'un bois, un rocher entr'ouvert.
Dans cet affreux rocher, nous verrons Roſalie
Toute perdue en Dieu comme un Elie.

En pleine nuit cette Vierge prudente,
Ayant caché son entrepriſe à tous,
Sort de Palerme avec une ame ardente,
Comme une lampe au devant de l'époux.
Son Ange la conduit aux forêts de Quiſquine,
Fidelle à l'eſprit Saint qui l'illumine.

(†)

Qu'il fait beau voir cette fille chérie,
Abandonner les plaiſirs, les honneurs,
Tous ſes parens, ſes amis, ſa patrie,
Et faire choix des ſoupirs & des pleurs.
Toute la cour du ciel admire ſon courage,
Et ſon fervent déſir pour le bocage.

Grands & petits gémiſſent dans Palerme,
D'avoir perdu ce tréſor précieux;
Mais Roſalie avance d'un pas ferme,
A conquérir le royaume des cieux.
Elle vole, elle court par la raſe campagne,
L'amour la fait grimper ſur la montagne.

(†)

Dès qu'elle voit la grotte inacceſſible,
Que le Seigneur deſtine à ſes deſſeins;
Elle ſerpente, elle fait ſon poſſible
Pour pénétrer par des trous ſouterrains
Après mille détours, ſon beau corps ſe proſterne,
Et ſe gliſſe en rampant dans la caverne.

Nuls des mortels ne ſçait ce qu'elle endure.

Dans le recoin qui lui ſert de couvert ;
Pour ſon breuvage elle n'a que l'eau pure,
Et pour ſon pain que l'herbe du déſert.
Lorſqu'elle dort un peu, c'eſt ſur la plate terre,
Sans crainte des éclairs ni du tonnerre.

(†)

Dieu toutefois lui fait laiſſer Quiſquine,
Pour mieux braver l'ennemi capital ;
Elle obéit à la grace divine,
Et s'en revient à ſon pays natal.
L'antre affreux & profond où ſon amour l'enferme,
Eſt au Mont Pélérin, près de Palerme.

Admirons-la dans cette grotte ſombre,
Dont l'ouverture eſt faite en ſoupirail ;
Je ne ſçaurois en marquer le détail,
De ſes travaux Dieu ſeul ſçachant le nombre ;
Mais je ne doute point que ſon amour extrême
Ne la faſſe ſouffrir autant qu'elle aime.

Creux des rochers, & vous écho fidele,
Redites-moi les doux gémiſſemens,
Dont cette aimable & chaſte tourterelle
Fait retentir ſon antre à tout moment.
Répetez à mon cœur l'amoureuſe complainte,
Et les ſoupirs ardens de notre ſainte.

Petits oiſeaux, roſſignolets ſauvages,
Qui gazouillez ſur le Mont Pélérin,
Béniſſez Dieu par vos charmans ramages,
Et rendez-lui vos hommages ſans fin;
Uniſſez vos fredons avec la mélodie
Du chant harmonieux de Noëſalie.

Anges du ciel apprenez-moi de grace,
Ce que ſouffroit cet Ange incarné,
Parmi les eaux, les frimats & la glace
De ſon rocher mille fois fortuné.
L'on n'en ſçait preſque rien, l'on ne ſçait qu'en écrire,
Elle nous a caché ſon long martyre.

Que faites-vous, glorieuſe Princeſſe,
Dans votre grotte & les nuits & les jours?
Ah! je le vois, vous contemplez ſans ceſſe
L'unique objet de vos tendres amours:
Vous traitez avec lui, vous chantez ſes louanges,
Et vous ne converſez qu'avec les Anges.

Vos pures mains, illuſtre ſolitaire,
Font dans les bois des couronnes de fleurs,
Dont vous ornez & Jeſus & ſa Mere,
Qui pour retour vous comblent de faveurs.
Vous leurs dites cent fois le ſalut Angelique,
Epriſe d'un amour tout ſéraphique.

(§§)

Tout ce que l'on voit ſur la terre & ſur l'onde,

Eſt pleinement banni de votre eſprit ;
Vous attendez dans une paix profonde,
L'heure qui doit vous joindre à Jeſus-Chriſt.
C'eſt pour l'éternité que votre cœur s'embraſe,
Le déſir de voir Dieu fait votre extaſe.

(§§)

O quel bonheur ! la divine Marie,
Temple vivant de la Divinité,
Vient viſiter ſa chere Roſalie,
Et l'entretient de la félicité.
Qui pourroit exprimer avec quelle tendreſſe,
Notre ſainte eſt aux pieds de ſa maîtreſſe.

(§§)

Les purs eſprits la couronnent de roſes,
Pleins de reſpect pour ſon corps virginal ;
Ils lui font part de mille belles choſes
Qu'on ſçaura mieux au jugement final.
Ils ſont comme ravis de voir cette ame pure,
Semblable dans un corps à leur nature.

(‡)

Lorſque le Ciel veut terminer ſa vie,
Elle s'aplique une croix ſur ſon ſein,
S'étant couchée avec modeſtie.
Le chapellet ſoutient ſon chef, quand une vive flâme
Enleve de ſon corps ſa très-ſainte ame.

(‡)

Après ſa mort, les Anges, en muſique

Laiſſent ſon corps l'ayant rempli de fleurs
Dans un ſépulchre illuſtre & magnifique,
Tout parfumé de céleſtes odeurs.
Dieu cache ce tréſor au peuple de Palerme
Plus de quatre cens ans, ô le long terme!

(†)

Ce pauvre peuple affligé de la peſte,
Pleure, ſoupire, & l'on le voit périr,
Quand le trés-Haut tout d'un coup manifeſte
Le corps caché qui le doit ſécourir.
Quatre Prêtres, chantant, invoquent Roſalie,
Et le Ciel fait ceſſer la maladie.

(†)

Le même jour on creuſe avec courage,
Et l'on découvre enfin dans un tombeau,
Le corps ſacré de cette Vierge ſage,
Orné de fleurs, avec cet écriteau:
Roſalie eſt mon nom, Simbault étoit mon pere,
J'ai cheri pour mon Dieu la vie auſtere.

(†)

Sans differer, un grand peuple s'aſſemble,
Tout le Clergé, tous les Religieux,
En treſaillant, ils entonnent enſemble
Des chants nouveaux les plus mélodieux.
Et le Ciel, ſe joignant, honore la Relique
Par les plus beaux accords de ſa muſique.

(†)

Les apareils qu'on dreſſe par la ville,

Sont estimés plus de cent mille écus ;
Pour Rosalie on trouve tout facile,
Tous les esprits, tous les cœurs sont joyeux.
Vive, dit-on par tout, la nouvelle Patrone,
Et béni soit celui qui nous la donne.

(†)

Trois cens témoins confirment les miracles
Que Rosalie a faits de tout côté ;
Rome aussi-tôt prononce ses oracles,
Et met au jour sa rare sainteté.
Chacun se convertit, chacun se renouvelle,
A la céleste odeur de sa Chapelle.

O ! Rosalie, obtenez que mon ame,
Fuye avec soin la peste du péché ;
Qu'à l'avenir mon cœur glacé s'enflâme,
Qu'il meure à tout, qu'il vive détaché.
Faites qu'en toute part j'adore & je contemple,
Le trois fois Tout-puissant à votre exemple.

Fin de la Premiere Partie.

CANTIQUES
DE L'AME DÉVOTE.
SECONDE PARTIE.
LIVRE SEPTIEME.

A l'honneur de Sainte Françoiſe, veuve Romaine.

Sur l'Air ; *Ruiſſeau qui court après toi-même.*

ARRETE ici, femme mondaine,
Ton ame manque à ſon devoir,
Je m'en vais te le faire voir
En ſainte Françoiſe, Romaine :
Peſe ce qu'elle a fait dès ſes plus tendres ans,
Tous ſes états *bis.* ſont inſtruiſans.

Dès le maillot, elle eſt ſi pure,
Qu'à peine oſe-t'on l'approcher ;
Même l'on craint de la toucher,
Pour lui donner ſa nourriture.
Comme elle tu ſeras ſans ſouillure, ſans péché,

Si tu cheris *bis.* la pureté.

Plus ſon corps croît, plus l'ame avance,
En toutes ſortes de vertus ;
Vois les ſentiers qu'elle a battus
Au tems de ſon adoleſcence :
Et toi, loin d'avancer, tu recules toujours,
Et tu ne fais *bis.* rien qu'à rebours.

Cette ame pure s'épouvante,
Lorſqu'elle voit que ſes parens
Veulent la donner à Laurens ;
Elle eſt pourtant obéiſſante : (état
On voit ſoudain briller dans ſon nouvel
Pluſieurs vertus *bis.* avec éclat.

Si les dévoirs du mariage
La tirent de ſon train dévot,
Elle obéit ſans dire mot,
Et ſans faire mauvais viſage.
Ne mets pas en oubli les ſoins de ta maiſon,
Pour t'attacher *bis* à l'oraiſon.

Etant un jour dans une Egliſe,
Son mari la fait appeller,
Et quatre fois ſans chanceller
Elle s'interrompt ſans remiſe ;
Mais le verſet laiſſé qu'elle reprend encor,
Se trouve écrit *bis.* en lettres d'or.

Elle n'applique ſon étude
Qu'à bien élever ſes enfans,

Elle veut qu'ils ſoient triomphans
De toute mauvaiſe habitude, (tiens,
Employe tous tes efforts a bient ſoigner les
Afin qu'ils ſoient *bis* de vrais Chrétiens.

Quelle faveur ! quel privilége !
Elle voit de jour & de nuit
Son ſaint Ange qui la conduit,
Comme un enfant plus blanc que neige ;
Tu ne vois pas le tien, mais tu ne doute pas
Qu'il ne te voye *bis.* à chaque pas.

Au ſeul éclat de la lumiere,
En pleine nuit, près de ſon lit,
Elle dit l'Office, elle lit,
Ou bien elle fait ſa priere.
Profite des clartés que tu reçois du tien,
Quitte le mal *bis.* & fais le bien.

Lors qu'elle fait la moindre faute,
Soit au dehors, ſoit au dedans,
Cet Ange ſaint en même tems,
En s'éloignant, la lui dénote (vertir,
Combien de fois le tien prend ſoin de t'a-
Que ton cœur doit *bis.* ſe convertir.

Pendant qu'elle prête l'oreille
A je ne ſçais quel vain caquet,
Elle reçoit un grand ſoufflet
De ce tuteur qui toujours veille. (ment,
S'il falloit te frapper pour un tel manque-
Il le faudroit *bis.* bien fréquemment.

Quand les démons lui font la guerre,
Par leurs esprits les plus fâcheux,
En remuant ses beaux cheveux,
D'abord il les abat par terre :
Si ton saint Défenseur ne te tendoit la main
Tu combattrois *bis.* souvent en vain.

Elle use bien de ses richesses,
Tout ce qu'elle reçoit de Dieu
Est pour les pauvres de son lieu :
Elle fait à tous des largesses. (l'argent,
Donne, & Dieu te rendra, n'adore point
Car Dieu te peut *bis.* rendre indigent.

Ses pleurs amers avec l'eau pure,
Un pain plus dur que du biscuit,
Et quelque légume mal cuit,
Sont de son corps la nourriture :
Et tu voudrois avoir divers mêts délicats,
Soir & matin *bis.* à tes repas.

Elle se noircit la poitrine
A coups de poing, cent fois le jour,
Son dos aussi sent à son tour,
Jusques au sang la discipline :
Et toi, pour épargner & caresser ton corps
Tu fais jouer *bis.* mille ressorts.

Cette Dame humble & charitable
Coupe du bois, fait des fagots,
Et puis les porte sur son d-s,
Au pauvre le plus misérable :

Elle montre par tout un fond d'humilité,
Pour condamner *bis.* ta vanité.

On bannit ſon mari de Rome,
Sans qu'elle ſe plaigne de rien;
Elle abandonne tous ſes biens,
Semblable à Job ce très-ſaint homme.
Pour le moindre accident, tu relâche, tu crains,
Tu fuis la croix *bis.* & tu te plains.

Par ſa douceur incomparable,
Elle tient en paix tous ſes parens,
Et vient à bout des différens
Que cauſe une haine implacable.
Tiens ton cœur bien en paix pour apaiſer de tous,
Les différens *bis.* & les courroux.

(‡)

La Reine du Ciel la viſite,
Lui donne à baiſer le Sauveur,
Et par un ſurcroît de faveur,
La guérit du mal qui l'agite;
Mais laiſſons ces faveurs qui la font éclater,
Et ne penſons *bis.* qu'à l'imiter.

(‡)

Secourez-nous, illuſtre Sainte,
Sur-tout à l'heure de la mort,
Où le démon fait ſon effort,
Pour jetter l'ame dans la crainte:
Faites que nous vivions après notre trépas,
Par ce dernier *bis.* de nos combats.

DE JUDITH.

Sur l'Air ; *Je ſuis un Prince bien-heureux.*

HOLOPHERNE.

QUel eſt ce peuple plein d'orgueil,
Qui ſe prepare à ſe défendre ?
Je m'en vais le mettre au cercueil,
S'il ne ſe diſpoſe à ſe rendre.
Quel eſt ſon Dieu ? quelle eſt ſa Loi ?
Pour ne point céder à mon Roi.

Achior.

Ce peuple adore un Dieu puiſſant,
Qui fit de rien tout ce grand monde,
Un ſeul d'entr'eux en défait cent,
Lorſque ſa grace le ſeconde :
Ils ſont gens pour vous renverſer,
Si vous tentez de les forcer.

Holopherne.

Tu parle comme un inſolent,
Je veux, ſans merci, qu'on te lie :
Va m'attendre au combat ſanglant,
Qui doit tout perdre en Béthulie :
Je jure qu'avec tes Hébreux,
Tu ſouffriras des maux affreux.

Achior.

Ah ! pauvre peuple, il faut mourir,
Des mains cruelles d'Holopherne ;
Prions Dieu de vous ſecourir,
Que chacun de vous ſe proſterne :

Il a juré d'un ton altier,
Que vous n'auriez point de quartier.

Judith.

Dieu de bonté, Roi tout-puissant,
Ayez pitié de ma patrie,
Ne souffrez pas que l'innocent
Soit conduit à la boucherie :
Frappez tous ce Assiriens,
Comme les fiers Egyptiens.

(‡)

Leurs lances & leurs javelots
Bravent le ciel, la terre & l'onde ;
J'en pousse de tristes sanglots,
Dans une humilité profonde : . . . . . .
Je vous prie, exaucez mes pleurs,
Et détournez tant de malheurs.

(‡)

Voudriez-vous que ces inhumains
Vinssent profaner votre Temple ?
Faites-les tomber sous nos mains,
Pour servir à jamais d'exemple :
Vous n'avez pas besoin de fer
Pour les abîmer dans l'enfer.

Que ce superbe Colonel
Qui met son espoir en ses forces,
Nage dans le sang criminel,
Par mes innocentes amorces :
Mon Dieu, mon tout, protégez-moi
Pour être fidelle à ma loi.

Qu'au sortir de quelque repas,

L'excès du vin fumeux, l'entête,
Et que ſon propre coutelas
Me ſerve à lui trancher la tête :
Vous pouvez de ma foible main,
Exécuter ce grand deſſein.

Donnez le conſeil à mon cœur,
Donnez la parole à ma bouche,
Donnez à ma main la vigueur,
Puiſque cette affaire vous touche ;
Faites enfin connoître à tous,
Qu'il n'eſt point d'autre Dieu que vous.

Servante, apporte mes bouquets,
Mes parfums, mes pendans d'oreille,
Mes beaux habits, mes affiquets,
Je veux me parer à merveille :
Le Seigneur ſçait que j'ai pour but
De tout mon peuple le ſalut.

Mets dans un ſac tous nos beſoins,
Pour vivre au Camp une ſemaine,
Laiſſons à Dieu tous autres ſoins,
Allons où ſon eſprit nous mene ;
Quand on ne cherche rien que lui,
On l'a pour guide & pour appui.

O grand Prêtre ! à quoi penſez-vous ?
Changez d'avis, je vous ſupplie ;
Voudriez-vous livrer aux loups,
Le cher troupeau de Béthulie ?
Il faut préférer l'ame au corps,

Et pour Dieu ſouffrir mille morts.

Vous propoſez qu'après cinq jours,
Il faudra céder & vous rendre,
Si Dieu ne vous donne ſecours
Contre ceux qui veulent vous prendre.
Quelle eſt votre témerité ?
Dieu ne veut point être tenté.

(‡)

Pour mettre à bas vos ennemis,
Prenez la haire pour vos armes ;
Priez avec un cœur ſoumis,
Jeûnez & répandez des larmes.
Vous les vaincrez en peu de tems,
Si vous êtes vrais pénitens.

(‡)

Eliachim, conſolez-vous,
Prêtres ſacrés, prenez courage,
Je vais pour le ſalut de tous
Entreprendre un petit voyage.
Adieu donc, mon cher Peuple, adieu,
Proſternez-vous tous devant Dieu.

Les Prêtres & les Magiſtrats.

Nous allons offrir au Très-haut
Mille vœux pour votre entrepriſe ;
Hélas ! ſi l'on donnoit l'aſſaut,
La Ville ſeroit bien-tôt priſe.
Brave Judith, prenez-en ſoin,
Nos ennemis ne ſont pas loin.

Les Sentinelles des Ennemis.

D'où venez-vous, rare beauté ?
Quel ſujet preſſant vous engage

A prodiguer votre ſanté
Dans un ſi penible voyage ?
Vous pourriez vivre ſans ſouci,
Que venez-vous chercher ici ?

Judith.

Je viens chercher à me ſauver,
Du déſaſtre qui nous ménace ;
Mon peuple penſe à vous braver,
Et moi je penſe à trouver grace.
Pourrai-je bien, ſans prendre mal,
Parler à votre Géneral ?

Les Soldats.

Madame, ne vous troublez pas,
Perſonne n'oſeroit vous nuire ;
Marchez ſans crainte ſur nos pas,
Nous allons tous vous y conduire.
Dès qu'Holopherne vous verra,
Votre beauté le charmera.

Judith à Holopherne.

Bras de Nabuchodonoſor,
Rempart de toute la Syrie ;
Je voudrois une bouche d'or
Pour vous louer ſans flatterie.
Mais l'éclat vif de vos ſplendeurs
M'abat aux pieds de vos grandeurs.

Holopherne.

Raſſurez-vous, ne tremblez pas,
Mes yeux vous ayant aperçue,
J'ai trouvé ſur vous tant d'appas,
Que mon cœur s'eſt pris par la vue.
De grace donc relevez-vous,
C'eſt moi qui doit être à genoux.

Belle Judith, déclarez-moi
Le ſujet qu'ici vous amene;
Je vous proteſte ſur ma foi,
Que je vous tirerai de peine.
Mon cœur eſt devenu captif,
Le vôtre ſerat-il craintif?

Judith.

Grand Géneral, dès que j'ai vu
Le crime noir de Béthulie,
Bien loin de donner mon aveu,
Ma fuite a blâmé ſa folie.
Et j'ai cru que votre bonté
Mettroit ma vie en ſûreté.

(—)

Je ſçais quelle eſt votre valeur
Et votre invincible puiſſance;
Je ſçais quel ſeroit mon malheur,
Si je manquois d'obéiſſance.
Mais je ſçais que les gens de bien
Trouvent en vous un prompt ſoutien.

Cependant je vous fais ſçavoir,
Que notre Nation rebelle,
Manquant vers vous à ſon devoir,
Dieu même s'irrite contr'elle.
Grands & petits ſont aux abois,
Ils n'ont ni cœur, ni mains, ni voix.

(—)

Ils ſont à la ſoif, à la faim,
Ils vont boire le ſang des bêtes;
Je pourrai vous prêter la main,
Pour les unir à vos conquêtes.

Je ſçais les endroits du pays,
Et comme ils ſeront envahis.

Holopherne.

Madame, je ſuis tout charmé
De votre éloquence profonde;
Vous avez ſeule déſarmé
Celui qui brave tout le monde.
De grace, ſans apréhender,
Commencez à me commander.

Judith.

Mon cher Seigneur, accordez-moi
Que je vive avec ma ſervante,
Des viandes que permet ma Loi:
J'en ſerai beaucoup mieux portante.
Qu'on me laiſſe aller en tout lieu
Lorſque j'irai prier mon Dieu.

Holopherne.

Allez & de jour & de nuit,
A travers toute mon armée:
Vous portez votre ſauf conduit;
Regnez, ô beauté bien-aimée.
Qui vous fera le moindre tort,
Soudain ſera puni de mort.

(‡)

Entrez, Madame, entrez ici,
Venez voir mes tréſors immenſes,
Ce ſeront vos tréſors auſſi:
Gardez la clef de mes finances.
Je m'en vais dreſſer un édit,
Qu'on laiſſe aller par tout Judith.

(‡)

Vagao, prépare un banquet

Pour tous les plus grands de l'armée ;
J'eſpere que par ton caquet,
Judith ſera bien-tôt charmée.
Va lui dire, & dépêche-toi,
De venir ſouper avec moi

Vagao à Judith.

Madame, vous avez gagné
Les bonnes graces de mon maître ;
Vous avez vu qu'il a daigné
Juſqu'ici le faire paroître.
Son cœur ne vous refuſe rien,
Vous avez en main tout ſon bien.

(‡)

Il faut donc uſer de retour,
Pour marque de reconoiſſance :
Il faut répondre à ſon amour
Par une prompte obéiſſance.
Il vous veut à ſouper ce ſoir,
Je viens vous le faire ſçavoir.

Judith.

Monſieur, ce que vous m'apprenez
Surpaſſe toutes mes attentes ;
J'irai, puiſque vous l'ordonnez,
Me joindre au rang de ſeſervantes.
Ce ſera pour moi trop d'honneur
Que de ſervir un tel Seigneur.

Vagao.

Gardez-vous de placer ſi bas
Votre vertu, votre nobleſſe :
Mon Maître entend qu'en ce repas
Vous lui teniez rang de maîtreſſe.
Pour bien obliger ſa bonté,

Prenez un siége à son côté.

Judith à Holopherne.

Je n'attendois pas, Monseigneur,
D'être ce soir à votre table :
Je vois bien clair que votre cœur
Brûle d'un amour véritable.
Je vais donc m'asseoir sans façon,
Entre vous & votre Echanson.

Holopherne.

Je prens un singulier plaisir,
De vous voir prendre cette place :
C'étoit là mon plus grand desir,
Vous m'obligez de bonne grace.
Mangez, bûvez à votre goût,
Je m'en vais vous servir de tout.

Judith.

Il ne faut point de compliment,
Pensez à faire bonne chere :
Mangez, bûvez gaillardement,
Vous entendez à le bien faire.
Mais trouvez bon qu'en ce festin
Je ne goûte point votre vin.

Holopherne.

Nous allons du moins boire à vous,
Avec tous nos braves Gens-d'armes,
Jusqu'à ce que nous soyons saouls,
Il faut faire fête à vos charmes.
Bûvons, Messieurs, à la santé
De cette charmante beauté.

Judith.

Voici, Vagao, le vrai tems
D'aller reposer votre Maître,

Mes yeux ſont à demi contens,
J'en béni l'auteur de mon être.
Couvrez-le bien de ſes linceuls,
Et nous laiſſez ici tous ſeuls.

C'eſt à préſent, Dieu de mon cœur,
Que j'attens de vous la victoire :
Rendez, rendez mon bras vainqueur,
Je ne prétends que votre gloire.
Si vous n'affermiſſez mon bras,
En vain je prends ce coutelas.

J'ai mis en vous tout mon eſpoir,
Et ma foi n'eſt point chancellante ;
Montrez votre divin pouvoir
En votre chétive ſervante.
Tranchez d'un ſeul coup, par ma main,
La tête à ce monſtre inhumain.

Chere ſervante, approche-toi,
Cache dans ton ſac cette tête,
Ne tremble point, viens après moi :
Dieu ſeul conduit cette défaite.
Laiſſons ces pourceaux endormis,
Le paſſage nous eſt permis.

Ouvrez, mes chers freres, ouvrez,
Le Tout-puiſſant a fait merveilles ;
Sa vertu nous a délivrez
Par des adreſſes nompareilles,
Il a fait voir qu'un pur néant
Peut avec lui vaincre un Géant.

Sa main puiſſante a contenté
De tous mes déſirs l'étendue,
Le fier Holopherne eſt dompté,
Voyez ſa tête ici pendue.
Voyez le pavillon brillant
Du lit pompeux de ce vaillant.

J'appelle les Cieux à témoins,
Que mon Ange m'a gardée pure,
Et qu'il m'a conduite avec ſoin,
Sans qu'on m'ait fait aucune injure.
Rendons-lui tous, d'un tel bonheur,
Gloire, louange & tout honneur.

Ozias.

Judith, vous êtes aujourd'hui
Des femmes la plus glorieuſe;
Le Ciel s'eſt rendu notre appui,
Par votre main victorieuſe.
Tous les hommes vous loueront
Tant que les ſiecles dureront.

Judith.

Mon cher Achior, connois-tu
Cette tête ſanglante & pâle?
Elle eſt d'Holopherne abattu,
De ce brutal Sardanapale.
Ne veux-tu pas rentrer en toi,
Et te ſoumettre à notre Loi?

Achior.

Madame, je crois votre Dieu,
Tout bon, tout ſaint, tout adorable:
Je le crois préſent en tout lieu,
Lui ſeul eſt le Dieu véritable.

Je n'ai garde de m'endurcir,
Je ſuis prêt à me convertir.

Judith.

Jettons-nous ſur nos ennemis,
Allons pourſuivre ma conquête :
Ils ſont preſque tous endormis,
Eveillons-les par un trompette.
Feignons de vouloir les bloquer,
Pour avoir lieu de les choquer.

(‡)

Dès qu'ils verront le coutelas
Qui du ſang de leur Chef dégoute,
Les cris horribles des ſoldats
Mettront tout le camp en déroute.
Trompette, ſonne le combat,
Que chacun ſe montre ſoldat.

Les Sentinelles.

Vagao, va-t-en reveiller
Le Géneral de notre armée,
Dis-lui qu'il nous faut batailler,
Que l'avant-garde eſt allarmée.
Dis-lui qu'on n'eſt prêt qu'à demi,
Pour faire tête à l'ennemi.

Vagao.

Grand Colonel, réveillez-vous,
Il eſt tems de donner bataille ;
Voici l'ennemi deſſus nous,
Qui nous défie & qui nous raille.
Hélas ! que vois-je, juſtes cieux ?
Je n'ai qu'un tronc devant mes yeux.

(‡)

Ah ! chers amis, quel coup fatal,

Judith par ſa fine conduite,
A décolé mon Géneral :
Tout eſt perdu, prenons la fuite.
Sauvons-nous du Dieu d'Iſrael,
Qui nous remplit d'un deuil mortel.

Le Pontife & les Prêtres de Jéruſalem.

Vive Judith, qu'on crie *Amen.*
Vive cette chaſte Princeſſe :
La gloire de Jéruſalem,
De tout Iſrael l'allegreſſe.
Vive ſon bras victorieux,
Par qui Dieu ſe rend glorieux.

Judith.

Montons à la ſainte Cité,
En chantant mon nouveau Cantique :
Louons le Dieu de Majeſté,
Offrons lui nos vœux en muſique.
Il faut le ſervir déſormais
Avec ferveur plus que jamais.

SUSANE.

Sur l'Air : *Amarillis, vous êtes blanche & blonde,* &c.

L'un des Vieillards.

C'Eſt trop cacher mon amoureuſe flâme,
C'eſt trop cacher de mon mal la rigueur ;
Je veux t'ouvrir le ſecret de mon ame,
Et déclarer le tourment de mon cœur :
Suſane m'a bleſſé, j'ai honte de le dire,
Ses attraits raviſſans ſont mon martyre.

L'autre.

J'en ſuis épris auſſi-bien que toi-même,
Tant de beauté excitent mes ſoupirs ;
Puiſque ton cœur chérit celle que j'aime,
Efforçons-nous d'appaiſer nos deſirs ;
Entrons dans ſon jardin, allons tous deux l'attendre,
Nous nous tiendrons cachez pour la ſurprendre.

Suſane à ſes Suivantes.

Sortez d'ici mes fidelles ſuivantes,
Allez quérir de l'huile & du ſavon :
Fermez la porte, & ſoyez diligentes,
Je vous attends deſſous ce pavillon ;
Je veux laver mon corps dans ce bain, toute ſeule,
Et modérer un peu ce chaud qui me brûle.

Les deux Vieillards.

Nous voici ſeuls, Suſane bien-aimée,
Nous voici ſeuls en toute liberté,
Sois ſans regret, chaque porte eſt fermée,
Soumets ton cœur à notre volonté,
Si tu ne condeſcend à nous tôt ſatisfaire,
Nous allons t'accuſer comme adultere.

Suſane.

O juſtes Cieux ! à quoi ſuis-je réduite ?
De toute part je ne vois que danger,
Je ne puis plus me ſauver par la fuite,
Ces deux vautours ont fermé le verger ;
Je n'ai que mes ſanglots & mes pleurs pour remede,
Je veux pourtant crier à l'aide, à l'aide.

Les Vieillards.

Tous tes ſanglots & toutes tes allarmes
Ne te ſçauroient délivrer de nos mains ;
Retiens tes cris, ne verſe plus de larmes,
Nous prétendons d'accomplir nos deſſeins:
A quoi bon t'oppoſer, peſe notre puiſſance,
Et préfere à la mort l'obéiſſance.

Suſane.

Si je m'oppoſe à vos déſirs infames,
Je le vois bien, vous tramerez ma mort,
Si j'y conſens, je mérite les flâmes,
Qui des damnés ſont le funeſte ſort;
Mais, malgré vos fureurs, je veux vivre ſans crime, (time.
Que chaſte aux yeux de Dieu je ſois ſa vic-

Les Vieillards.

Ah ! ſerviteurs, venez tous, courez vîte,
Votre Maîtreſſe a ſouillé ce jardin ;
Garrotez bien cette femme hypocrite,
Elle a trompé ſon époux Joachim :
Nous tenions ſon Galand, en demandant main-forte,
Mais il s'eſt échapé par cette porte.

Les Serviteurs.

Qui l'eût penſé qu'elle eût commis ce crime !
Nous confeſſons à vos pieds qu'elle a tort:
Nous en avions une ſi haute eſtime,
Et cependant elle eſt digne de mort ;
Mais, de grace, Meſſieurs, donnez une ſentence,
Qui ſignale aujourd'hui votre clémence.

Les Vieillards.

Que ſans délai cette femme infidelle,
Soit lapidée à cinq cens pas d'ici :
Faites-la donc paroître en criminelle,
Et que pas un ne la prenne à merci ;
Montrez-la tous au doigt, l'adultere publique,
Et ne l'appellez plus qu'une impudique.

Ses Parens.

Hélas! helas! qu'avez-vous fait, Suſane?
Vous diffamez toute notre maiſon :
L'autorité des Juges vous condamne,
Chacun nous dit qu'ils ont juſte raiſon ;
Quelle honte pour nous qu'on vous traîne au ſupplice,
Au milieu des Archers de la Juſtice.

Suſane.

Dieu de mon cœur qui voyez toute choſe,
Et de qui ſeul j'attends tout mon appui :
Si j'ai commis le crime qu'on m'impoſe,
Me voici prête à mourir aujourd'hui ;
Mais vous ſçavez, grand Dieu, quelle eſt Mon innocence,
Et que je ne perds point votre préſence.

Daniel.

Grands & petits oyez ma voix étonnante,
En quel péché vous précipitez-vous ?
Vous condamnez une femme innocente,
Au ſeul rapport de ces avides loups ;
Allons les ſéparer, pour voir dans un quart d'heure, (ſture.
Que tout ce qu'ils ont dit n'eſt qu'impo-

Les plus ſages du peuple à Daniel

Mon cher enfant, nonobſtant ton bas âge,
Nous te croirons plus que des hommes faits :
Fais-nous donc voir par leur faux témoignage,
De ces Vieillards les horribles forfaits ;
Confond ces impoſteurs, & délivre Suſane,
Que l'on tenoit déjà pour courtiſanne.

Daniel à l'un des Vieillards.

Tiſon d'enfer, engeance de vipere,
Sale impoſteur, dis-nous à quel endroit
Cette innocente a commis l'adultere ?
Déclare-nous ſous quel arbre elle étoit :
Réponds ſans chanceller, abominable Juge,
Tu n'as plus que la mort pour ton refuge.

Le Vieillard.

Elle a commis ce déteſtable crime
Au côté droit deſſous un Cériſier ;
Si je vous mens que le démon m'abîme
Au plus profond de l'éternel braſier :
Je ſuis digne de foi, croyez ce que j'avance,
Mes propres yeux ont vu ſon impudence.

Daniel.

Ah ! faux Vieillard, exécrable parjure,
Tes ſaletés ne te ſuffiſant pas,
Tu joins encore le menſonge à l'ordure,
Et veux noircir ton cœur juſqu'au trépas;
Miniſtre de ſatan, tes noires calomnies
Et tes impuretés ſeront punies.

Le même à l'autre Vieillard

Et toi, brutal, tout rempli de malice,
Juge pervers, infame chicaneur,
En quel endroit Suſane & ſon complice,
Et ſous quel arbre ont-ils perdu l'honneur?
Tu ne ſçais, malheureux, tu ne ſçais quoi répondre,
Lorſque tu me vois prêt pour te confondre.

Le Vieillard.

Un Prunier verd, tout contre une cabane,
Au côté gauche, eſt cet horrible lieu
Où j'ai ſurpris le complice & Suſane,
Lorſqu'en plein jour tous deux offençoient Dieu,
Je jure avec ſerment, comme Juge équitable,
Que ce que je vous dis eſt véritable.

Daniel.

Tu mens cruel, tu mens, Juge perfide,
Chacun connoît ton infidélité :
Va méchant Juge, il faut qu'on te lapide
Pour bien punir ton impudicité.
Chers enfans d'Iſrael, aſſomez ces infames,
Suſane eſt le miroir des chaſtes Dames.

Tout le Peuple.

Louange, honneur, vertu, ſalut & gloire,
Soit au Seigneur en terre & dans le Ciel :
Que de Suſane on chante la victoire,
Et la vertu du jeune Daniel ;
Conjouiſſons-nous tous avec notre Amazonne,

Et cherchons des lauriers pour couronne.

Réflexion.

Inſtruiſons-nous par cette illuſtre femme,
A reſpecter Dieu préſent dans nos cœurs,
A réſiſter à ce qui ſouille l'ame,
A bien ſouffrir de nos perſécuteurs;
Mais apprenons ſur-tout, au fort de nos ſouffrances,
De fonder en Dieu ſeul nos eſpérances.

L'HISTOIRE ADMIRABLE de ſainte Geneviéve de Brabant.

Sur l'Air : *La Bergere que je ſers, &c.*

ADorons du Tout-puiſſant,
La divine providence,
Qui prend ſoin de l'innocent
Et fçait voir ſon innocence.
Geneviéve de Brabant
En fait voir l'expérience,
Suivons-la depuis ſon berceau
Juſqu'à ſon ſacré tombeau.

Mon cœur parlez par mes yeux,
Si vous n'êtes marbre & ſouche :
Faites paroître en tous lieux,
Que cette hiſtoire vous touche.
Les larmes parleront mieux,
Que les diſcours de la bouche ;
Le récit de tant de malheurs
Ne demande que de pleurs.

Geneviéve en ſa maiſon,
Encore tendre & petite,
S'accoutume à l'oraiſon,
Et s'y tient comme un Hermite.
Hélas ! elle a bien raiſon,
Puiqu'il faudra qu'elle habite
Au milieu des vaſtes forêts,
Avec ſon enfant auprès.

‡‡

Les vertus & la beauté
De cette charmante fille,
Attirent de tout côté
De l'honneur à ſa famille.
Mais par ſon humilité,
Plus ſon beau viſage brille,
Plus ſon cœur mépriſe au dedans
Tout ce qui flate les ſens.

(‡)

Elle a de ſi doux attraits,
Qu'on ſe charme en ſa préſence,
Chacun joint dans ſon palais,
L'amour & la réverence.
Pluſieurs portent leurs ſouhaits
A cette noble alliance ;
Mais bien peu veulent hazarder
De la faire demander.

Siffroi, Seigneur Palatin,
Avec un bel équipage,
Oſe ſe mettre en chemin
Pour l'avoir en mariage.
Le Ciel ſecondant ſa fin,

Geneviéve eſt ſon partage,
Les voilà tous deux bien contens,
Mais ce n'eſt que pour deux ans.

Martel homme de valeur,
Dreſſe une puiſſante armée,
Le Comte y va par honneur,
Jaloux de renommée.
Mais ce n'eſt pas ſans douleur
Qu'il quitte ſa bien-aimée,
Lui tenant ce triſte propos
Entrecoupé de ſanglots.

(‡)

Golo prendra ſoin de vous:
A ces mots, la chaſte Dame
Tombe aux pieds de ſon époux,
Sur le point de rendre l'ame.
Par trois fois aux yeux de tous
Elle blémit, elle pâme,
Preſſentant que ce favori
Sera traître à ſon mari.

(‡)

Il laiſſe donc en partant,
De ſon Palais l'intendance
A Golo ſon confident,
Sans prévoir ſon imprudence.
Ah! miſérable Intendant,
Que l'abus de ta puiſſance,
Cauſera de tourmens divers
A la Dame que tu ſers.

(‡)

Geneviéve avec Siffroi,

Font une lettre effective,
Qu'ils ſe mandent par Lanfroi,
Témoin de leur douleur vive.
Chacun d'eux conſerve en ſoi
Une eſperance craintive,
De pouvoir être aſſez heureux,
Que de ſe revoir chez eux.

Golo ſe trouve tenté
Par la douceur raviſſante,
Et par la rare beauté
De ſa colombe innocente.
Mais pour n'être rebuté,
Il admire & ſe contente,
D'exprimer ſes mauvais deſirs
Par de languiſſans ſoupirs.

Un jour jugeant du portrait
Qu'il voyoit de notre ſainte,
Il lui marque ſon ſouhait
Par une amoureuſe plainte.
Génevieve à ce ſeul trait,
Sent ſon cœur ſaiſi de crainte,
Et tremblant ſans dire un ſeul mot,
Elle s'enfuit auſſi-tôt.

Ce brutal le lendemain
Brûlant d'un amour profane,
Lui dit tout net ſon deſſein,
Et la traite en courtiſanne.
Sçachez que le Palatin,
Lui répond notre Suſane,

Apprendra ton déreglement,
Si tu ne vis pas autrement.

(‡)

Il tente encore à l'écart,
Cette illuſtre & ſainte femme,
Sans que ſon diſcours mignard
Puiſſe rien ſur ſa belle ame.
Il tire enſuite un poignard,
Et lui dit : tenez, Madame,
Enfoncez ce fer dans mon ſein,
Puiſque je vous aime envain.

(‡)

Ce miniſtre de ſatan
Rebuté par la Comteſſe,
Lui reproche que Drogan
Eſt l'auteur de ſa groſſeſſe.
Et comme un cruel tyran,
Il les brave, il les opreſſe,
Il les met tous deux en priſon
Dans l'enclos de la maiſon.

Drogan les larmes aux yeux,
Ne ſçachant point le myſtere,
Jure par le Roi des Cieux
Qu'il eſt exempt d'adultere.
Mais Golo tout furieux,
Le maltraite & le fait taire,
L'aſſurant qu'il mourra bien-tôt
Dans ſon horrible cachot.

(‡)

Geneviéve jour & nuit,
Dans ſa priſon très-obſcure,

Recommande à Dieu ſon fruit,
Plaint, gémit, ſoupire & pleure.
L'Intendant qui la pourſuit,
La ſollicite à toute heure,
Il lui dit : déterminez-vous
A m'avoir pour votre époux.

‡‡

Je viens tout préſentement
De recevoir une lettre,
Qui nous marque aſſurément
La mort de notre cher Maître.
La Princeſſe le dément,
Et le tançant comme un traître,
Le renvoye avec un ſoufflet,
Tant ſon diſcours lui déplaît.

(‡)

Golo, ſans ſe rebuter,
A recours à la Nourrice,
Pour l'aller ſolliciter,
Et la plonger dans le vice.
Mais on a beau la tenter
Par ce dernier artifice,
L'eſprit ſaint qui ſoutient le choc,
La tient plus ferme qu'un roc.

(‡)

Juſte arbitre des humains,
C'eſt ici que je me pâme,
En adorant vos deſſeins,
Aux couches de cette Dame.
Faut-il que ſes propres mains
Lui ſervent de ſage-femme ?
Ah ! grand Dieu, que vos jugemens

Surpaſſent nos ſentimens.

Elle nomme Benoni,
Son cher fils, qu'elle baptiſe,
Le voyant ainſi banni
Des ſacrés Fonts de l'Egliſe.
Bon Dieu! ſoyez-vous beni:
Ce bel Ange, ſans chemiſe,
Eſt couché ſur des vieux drapeaux
Qu'on a laiſſé par lambeaux.

Pauvre enfant, que tes douleurs,
Lui dit la mere dolente,
Me feront verſer des pleurs,
Ah! que j'en ſerai ſouffrante.
Mais parmi tous nos malheurs,
Mon ame ſera contente,
Sçachant bien qu'on m'accuſe à tort
D'un crime digne de mort.

Golo, ce mechant eſprit,
Enragé contre la Dame,
Mande au Comte par dépit,
Un exprès qui la diffame.
Dans la lettre qu'il écrit,
Il ne dit rien qui la blâme,
Aimant mieux la perdre d'honneur
Par la bouche du porteur.

L'exprès s'explique amplement
Sur le ſecret de la lettre,
Siffroi répond ſagement,

Que cela ne peut pas être.
L'exprès en vient au ſerment,
Et Siffroi voulant connoître
Qui des ſiens a fait le forfait,
L'oblige à dire quel il eſt.

Seigneur, votre Cuiſinier
Qui feignoit avec adreſſe,
D'être un fidele Officier,
A débauché la Comteſſe.
Goto l'a fait priſonnier,
Auſſi-bien que ſa Maîtreſſe;
Donnez-moi, Prince malheureux,
Vos ordres ſur tous les deux.

Ah! s'écrie alors Siffroi,
Tout tranſporté de colere:
Je n'ai point fauſſé ma foi,
Et ma femme eſt adultere.
Il revient enſuite à ſoi;
Je n'en veux, dit-il, rien croire,
Et malgré l'infame impoſteur,
Il protége ſon honneur.

Etant enfin trop leger
A croire la calomnie,
Il commande au meſſager,
Que Drogan perde la vie.
Et qu'on n'ait qu'un cœur de fer
Pour ſa perfide partie,
Juſqu'à ce qu'il ſoit au Château,
Pour en être le bourreau.

Golo reçoit par l'exprès
Du Palatin l'Ordonnance,
Et par une fauſſe paix,
Il feint d'uſer de clémence.
Mais, hélas ! bien-tôt après,
Lorſque perſonne n'y penſe,
Il étouffe avec du poiſon
L'innocent dans la priſon.

(—)

Auſſi-tôt qu'il a le vent
Que le Comte ſe retire,
Il lui va vîte au-devant,
Et par grimace il ſoupire.
L'eſprit malin le mouvant,
Il a le front de lui dire :
Ah ! Seigneur, je ſuis bien faché
Que la Comteſſe ait péché.

(—)

J'ai fait tout ce que j'ai ſçu
Pour empêcher le ſcandale,
Quand je me ſuis apperçu
Que ſon commerce étoit ſale.
Mais elle cachoit ſon feu
Et ſa paſſion brutale,
Mépriſoit mon authorité,
Ma rigueur & ma bonté.

(—)

Si vous doutez de ma foi,
Une femme fort ſçavante
Vous apprendra mieux que moi,
L'état de cette impudente.
Notre crédule Siffroi,

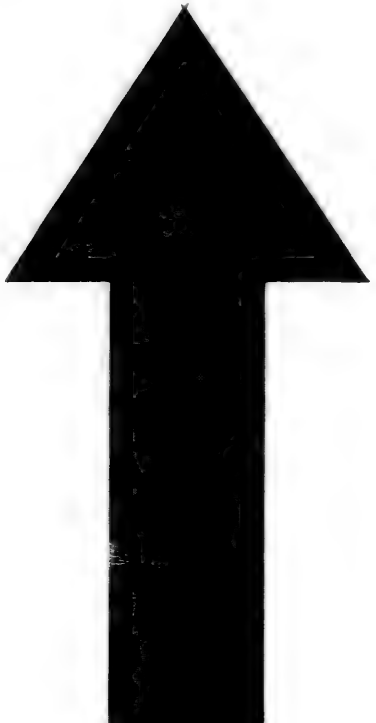
Va chez la vieille méchante,
Pour ſçavoir ſi Golo lui ment,
Ou s'il parle rondement.

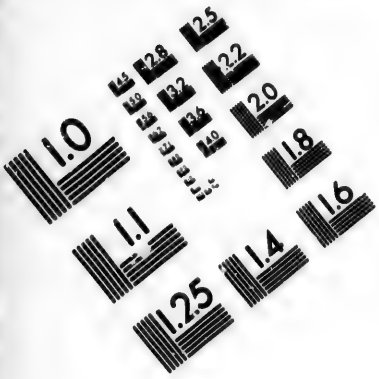
La ſorciere lui fait voir
Que Drogan eſt un lubrique,
Et qu'il trahit ſon devoir,
Avec ſa femme impudique ;
Le Comte eſt au déſeſpoir
Et trompé par l'art magique,
Il réſoud d'aller bruſquement
Perdre la mere & l'enfant.

L'Intendant fourbe & ruſé,
Dit au Prince, avec audace :
Il vaut mieux, tout bien peſé,
Que ſans vous je men défaſſe.
Le Seigneut mal aviſé,
Ajoute : Allez donc, de grace,
Egorgez ſans faire aucun bruit,
La Comteſſe avec ſon fruit.

Golo voulant mettre à mort
L'innocente criminelle,
Le communique d'abord
A la nourrice cruelle.
Dieu, par un ſecret reſſort,
Fait que ſa fille apprend d'elle,
Le complot que l'Intendant croit
Etre tenu bien ſecret.

Cette fille ſait ſçavoir





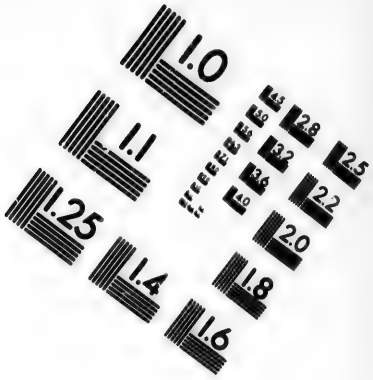
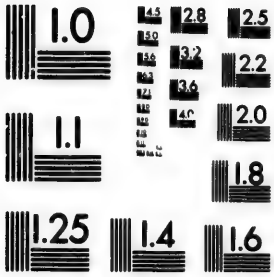
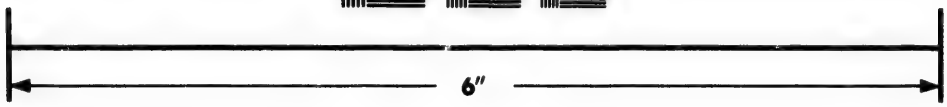
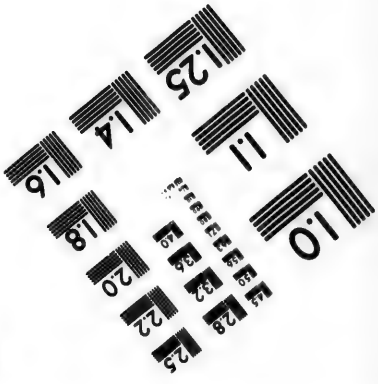


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

A notre illuſtre captive,
Que l'Intendant a pouvoir
De l'égorger toute vive :
Elle, alors ſans s'émouvoir,
Lui dit d'une voix plaintive :
Pour mon Dieu je veux bien ſouffrir
Que l'on me faſſe mourir.

Golo dit à deux valets :
Menez l'enfant & la mere,
Et ſans craindre, égorgez-les,
Dans quelque endroit ſolitaire :
Noyez leurs corps, & coupez
La langue de l'adultere,
Sans manque aportez-la moi,
Pour la montrer à Siffroi.

On dépouille en la priſon.
Notre Princeſſe dévote,
On la revêt d'un vieux haillon,
On l'outrage, on la garotte :
La chaſſant de la maiſon,
On lui dit : traitre, bigotte,
Va perir ſous un coutelas,
Avec l'enfant dans tes bras.

Elle dit au Palatin,
Dans une Lettre touchante,
Cher Siffroi, voici ma fin,
Je vais mourir innocente :
Votre fils tendre & benin,
Me rend doublement mourante,

Puiſqu'on verſe tout le ſang
Qu'il a puiſé dans mon flanc.

Ah ! vous avez un grand tort
De ne pas voir en perſonne,
Si j'étois digne de mort,
Ou digne d'une couronne,
Mais puiſque tel eſt mon ſort,
De bon cœur je vous pardonne,
Auſſi bien qu'au perſecuteur
Qui s'en prend à mon honneur.

Adieu donc triſte ſéjour,
Dit ici notre Comteſſe,
Adieu jardins, adieu cour,
De bon cœur je vous délaiſſe :
Le Ciel fera voir un jour,
A l'auteur de ma groſſeſſe,
Qu'il a crû trop légerement
Golo en ſon emportement.

Etant parvenus au bois,
La ſainte obtient par priere,
Pour ne mourir pas deux fois,
Qu'on l'égorgeât la premiere :
Les valets à l'humble choix
De leur chaſte priſonniere,
Sont ſoudain beaucoup attendris,
Et tous deux bien entrepris.

Cher compagnon, dit-
Nous n'avons point vu de

Laissons dans ce bois affreux,
Ces innocentes victimes :
Nous méritons tous deux
De tomber dans les abymes,
Si nos cœurs n'étoient point touchés
De faire de tels péchés.

Après un court entretien,
Dieu confirmant leur envie,
Ils exposent sans soutien,
L'enfant & la mere en vie.
La langue d'un petit chien
Trompant Golo, je certifie,
Qu'ils ont fait tous deux leur devoir,
Sans qu'on le puisse sçavoir.

La sainte avec son petit,
S'enfonce dans le bocage ;
Tout le Ciel lui compatit,
Et lui donne du courage :
Le bois touffu retentit,
De [illegible] douloureux langage,
Et des cris qu'elle addresse à Dieu,
Dans cet effroyable lieu.

Ah ! dit-elle, me voici,
Triste, foible & toute seule,
Avec mon [illegible] enfant tendre,
Sans [illegible] lait & sans cellule.
Si [illegible] accourez ici
[illegible] qui mon cœur brûle,
Nous [illegible] bien-tôt dévorés

Par les bêtes des forêts.

Pendant qu'elle eſt dans l'effroi,
Une voix du Ciel lui crie :
Ne crains rien, eſpere en moi,
Porte ma croix, aime & prie,
Je te fournirai de quoi
Pour l'entretien de ta vie,
Et ton fils ne ſera pas moins
Le cher objet de mes ſoins.

L'enfant accablé d'ennuis,
Il fait ſa plus grande peine,
L'ayant fait coucher deux nuits
Deſſus l'herbe, au pied d'un chêne ;
Mais entendant les doux bruits
Que fait l'eau d'une fontaine,
Elle voit que le Tout-puiſſant
Aide au beſoin l'innocent.

Son ame adore d'abord
La Providence divine,
Voyant ſon fils demi mort,
Remis par l'eau criſtaline :
Elle prend quelque renfort,
Mangeant un peu de racines,
Et buvant à ſon gré de l'eau
Que ſa main puiſe au ruiſſeau.

Elle cherche en [illegible]
Quelque coin pour [illegible]
Et Dieu la mene [illegible]

Dans une caverne obscure :
Son sein n'ayant plus de lait,
Par faute de nourriture ;
Sur le champ Dieu donne à son fils
D'une Biche le doux pis.

La Biche deux fois le jour,
Vient aux pieds de la Comtesse,
Et la sainte pour retour,
La mignarde & la caresse :
Son cher enfant à son tour,
Pour marque de sa tendresse,
Lui départ quelque herbe à manger,
A dessein de l'engager.

Arrêtons un peu nos pas,
Au milieu de notre course ;
Siffroi qui ne dit qu'helas !
Se croit perdu sans ressource :
Il souffre mille combats,
Ayant découvert la source
Des malheurs qui de son Château,
Ont fait un triste tombeau.

Il trouve en son cabinet,
Cette lamentable Lettre,
Qui lui déclare assez net,
Que l'Intendant est un traître :
C'est trop tard qu'il reconnoît
Qu'il ne devoit point permettre
Qu'on versât le sang innocent,
Pendant qu'il étoit absent.

Golo redoutant Siffroi,
Se retire de sa suite,
Il croit éviter l'effroi,
Par le moyen de la fuite ;
Mais le ver qu'il a dans soi,
Lui reproche sa conduite,
Il lui fait craindre le pôteau,
Et son crime est son bourreau.

Drogan apparoît de nuit,
Chargé d'une grosse chaîne ;
Siffroi troublé de ce bruit,
Est dans une étrange peine :
Ce mort par tout le poursuit,
Met son esprit à la gêne,
Il l'embrasse, il le fait blêmir,
Et l'empêche de dormir,

Notre Prince infortuné
Sent un remord qui l'accable,
De ce qu'il a condamné
Sa femme & son fils aimable :
Il semble être forcené,
Voyant ce spectre effroyable,
Dieu permet qu'il tremble de peur,
Et que tout lui fait horreur.

Il s'abandonne aux regrets,
Il se plaint & gémit sans cesse,
Ses pleurs vont jusqu'à l'excès,
Il veut mourir de tristesse :
Laissons-le dans son Palais,

Retournons à la Comteſſe ;
Admirons ce cœur triomphant
Dans l'état le plus ſouffrant.

Sa treſſe lui ſert d'habit,
Ses pleurs amers de breuvage,
Elle a la terre pour lit,
Pour ſon pain l'herbe ſauvage,
Pour courtiſan ſon petit,
Et les bêtes du bocage ;
Pour palais le bruit ténebreux,
Et pour chambre un antre affreux.

Jeſus lui mande une croix
Qui l'anime & la conforte ;
Dès qu'elle va dans le bois,
Cette même croix l'eſcorte.
Elle ſe plaint une fois
Des travaux qu'elle ſupporte,
Et ſon cœur ſemble ſe laſſer
De toujours recommencer.

Peſe mes tourmens divers,
Lui dit Jeſus ſon doux pere ;
Peſe auſſi ceux qu'a ſouffert,
A mes pieds, ma digne mere.
Tous tes maux ſeront legers,
Si tu nous ſuis au Calvaire ;
Mais ſi tu ne nous y ſuis pas,
Nuit & jour tu te plaindras.

O ! quel ſpectacle nouveau

Notre Princeſſe modeſte,
Regardant nud ſon agneau,
L'offre à ſon pere celeſte.
Un loup apporte une peau
Dont elle fait une veſte,
Pour couvrir le corps tendrelet
De l'innocent agnelet.

Elle s'enviſage un jour,
Dans la ſource du bocage,
Faiſant quelque vain retour
Sur l'état de ſon viſage;
La mere du bel amour
La reprend & l'encourage,
Et lui dit: Penſe à la beauté
Qui dure une éternité.

Parmi ſes rares faveurs,
Geneviéve ſe conſole,
Et benit Dieu des rigueurs
De l'impitoyable Gole:
Elle ſouffre ſes douleurs
Sans plus dire une parole;
Son eſprit ne refléchit plus
Sur les maux les plus aigus.

L'enfant âgé de ſept [illegible]
Flate un jour ſa bonne [illegible]
Et lui dit par [illegible]
Qui, de grace, [illegible]
Vous m'ordo[illegible]
Je l'aime & je le [illegible]

Le moyen que j'en faſſe cas,
Si je ne le connois pas.

Ah ! mon fils, que dites-vous ?
Répond la mere éplorée,
Votre pere mon époux,
Habite au Ciel empirée ;
Il eſt pourtant avec nous,
Il nous garde, il nous recrée,
C'eſt en lui que nous nous mouvons,
Que nous ſommes & vivons.

Dans le tems qu'elle l'inſtruit
Sur notre ſainte créance,
Une fiévre la detruit,
Elle tombe en défaillance ;
Benoni fait un tel bruit,
Voyant que la mort avance,
Qu'à ſes cris la mere revient,
Le conſole & l'entretient.

Adieu, lui dit-elle, adieu,
Pendant qu'il crie & qu'il pleure,
Je rends graces à mon Dieu,
S'il veut qu'à préſent je meure ;
Enterrez-moi dans ce lieu
Qui m'a ſervi de demeure,
Et ſi Dieu veut vous y laiſſer,
Souffrez-y ſans vous laſſer.

S'il vous appelle au Château,
Allez-y, ſoyez-y ſage,

Siffroi verra ſon tableau,
Aux traits de votre viſage ;
Le plus delicat pinceau,
N'en feroit pas mieux l'image :
Soyez ſûr qu'il vous connoîtra
Dès qu'il vous appercevra.

Lorſqu'elle croit de mourir,
Deux pures intelligences,
Soudain la viennent guérir
De toutes ſes defaillances ;
Sa belle ame a beau s'offrir
A de nouvelles ſouffrances,
Le Seigneur veut qu'au premier jour
Elle paroiſſe à la Cour.

En ce tems on va brûler
La ſorciere deteſtable,
Et ſon cœur ne peut celer
Son forfait abominable :
Elle dit, ſans chanceller,
Je me confeſſe coupable
De la mort & des maux divers
Que Geneviéve a ſoufferts.

Le Comte ici plus prudent,
Ayant appris ce myſtere,
Apelle ſon Intendant,
Diſſimulant [illegible]
Il comman[illegible]dans
Que ce monſtre [illegible]
Soit jetté dans une [illegible]

Par ſa noire trahiſon.

C'eſt par un juſte retour
Que Golo eſt ſaiſi de crainte,
Au fond de la même tour
Où fut autrefois la ſainte :
Grands & petits de la Cour,
Sont joyeux de ſa contrainte,
Sans qu'aucun daigne dire un mot
Pour le tirer du cachot.

Siffroi, pour faire un banquet,
A tous ceux du parentage,
Va chaſſer dans la forêt,
Suivi d'un grand équipage :
Et la Biche dont le lait
Nourrit ſon fils au bocage,
Le conduit vers le ſaint rocher
Que Dieu ne veut plus cacher.

Il découvre un antre affreux,
Au fond duquel il diſcerne
Un corps couvert de cheveux,
Qui ſe cache & ſe proſterne :
Bien qu'il ſoit fort courageux,
Il craint devant la caverne,
Incertain s'il avancera,
Ou s'il s'en retournera.

La ſainte lui dit alors
En ba[illegible]
Monſieur [illegible]

Car je suis tout-à-fait nue.
J'avois fait tous mes efforts,
Pour n'être jamais connue ;
Mais je vois que le saint des saints
A sur moi d'autres desseins.

Ce grand Dieu plein de bonté,
A fait que ma chevelure
Couvre un peu ma nudité,
Dans cette sombre demeure.
Jettez-moi, par charité,
Le manteau, je vous conjure,
Pour pouvoir repondre à loisir
A votre pieux desir.

Tous deux restent ébahis ;
Siffroi lui dit lors : ma vie,
Dites-moi votre pays
Et votre nom, je vous prie.
O ! que je me réjouis
D'être en votre compagnie :
Nonobstant mon indignité,
Dites-moi la vérité.

Monsieur, je suis de Brabant,
D'une maison renommée,
Mon cher époux est un grand
Qui de Martel suit l'armée,
Son déloyal Intendant,
Après m'avoir diffamée,
Ordonna pour le mieux venger,
Que l'on me vint égorger.

J'ai vu ſept fois la ſaiſon
Dont la froidure eſt extrême,
Seule avec mon enfançon
Que j'aime plus que moi-même.
Geneviéve fut le nom
Que je reçus au Baptême:
Le Seigneur m'a fait triompher
Des puiſſances de l'enfer.

A ces mots notre Chaſſeur,
Reconnoiſſant la Comteſſe,
En treſſaillant dans ſon cœur,
Lui ſaute au col, d'allegreſſe:
Geneviéve avec candeur,
Lui témoigne ſa tendreſſe,
Et ſoudain ſon entretien,
Ne tend qu'au ſouverain bien.

Ah! ma fille, dit Siffroi,
Je t'ai fait un tort inſigne,
De grace, pardonne-moi,
Bien que je n'en ſois pas digne,
Chaſte épouſe, hâte-toi
De me donner quelque ſigne
Que ton cœur tout doux & tout bon
M'accorde un entier pardon.

Vivez en paix, cher époux,
Et ne craignez aucun blâme,
Dieu qui diſpoſe de nous
A conduit ſeul cette trame;
Le Ciel s'eſt ſervi de vous,

Pour ſanctifier mon ame,
Oublions ce que j'ai ſouffert
Nuit & jour dans le déſert.

Siffroi déja fort content,
Sent ſa douleur adoucie,
Et demande en ſanglottant,
Si ſon cher fils eſt en vie.
Ah! dit-il, mon pauvre enfant,
Pardonne à ma barbarie;
Mais, hélas! qu'eſt-tu devenu?
Je ne t'ai pas reconnu.

A peine a-t'il dit ce mot,
Qu'il voit parmi les épines,
Son fils chargé d'un fagot
De fougeres & de racines:
Ses deux yeux ſont auſſi-tôt
Deux ſources d'eau criſtaline,
Et les cris qu'ils pouſſent tous trois,
Font retentir tout le bois.

Geneviéve offre des vœux
Pour les oiſeaux du bocage,
Pour ſon antre ténébreux,
Pour chaque animal ſauvage;
Puis, ayant pris congé d'eux,
Elle quitte l'Hermitage,
Déſirant que le Dieu de paix
Le beniſſe pour jamais.

A meſure qu'elle part,

Le desert perd sa lumiere ;
Les oiseaux de toute part,
La plaignent en leur maniere.
Le Tygre & le Léopard
Sont en deuil dans leur taniere ;
On ne voit dans la gayeté
Que la Biche à son côté.

Le Palatin triomphant,
Mene au Château sa conquête ;
La Comtesse & son enfant
Sont dans une paix parfaite.
Hormis l'infame Intendant,
Tout le monde est de la fête,
Et l'on voit pendant plusieurs jours
Un admirable concours.

O ! que le Seigneur est bon,
Quand on l'aime avec tendresse,
Et qu'on commet son renom
A la divine Sagesse.
En égorgeant un poisson,
La bague de la Comtesse,
Qui flottoit dans le fond de l'eau,
Brille par tout le Château.

La nuit céde à la clarté,
Le Soleil sort de la nue,
Chacun voit la vérité,
L'innocence est reconnue.
On entend de tout côté
Que salut & bien venue ;

Les sanglots, les pleurs, les soupirs,
Se changent en doux plaisirs.

Golo sort de la prison,
Pour recevoir sa sentence,
Désespérant du pardon,
Il n'attend que la potence.
Honteux de sa trahison,
Son corps tombe en défaillance,
Et Siffroi prononce d'abord
Le juste arrêt de sa mort.

Geneviéve a si bon cœur,
Qu'elle veut sauver la vie
A son calomniateur,
Oubliant sa perfidie.
Mais cet indigne imposteur,
La conjure & la supplie,
De vouloir le laisser mourir,
Sans daigner le secourir.

Ah! dit-il : irritez-vous,
Bien loin de m'être indulgente,
Permettez que votre époux
Me confonde & me tourmente.
Je declare devant tous,
Que vous êtes innocente,
Que j'ai cent fois attenté
Sur votre pudicité.

Quatre Bœufs sont accou[illegible]
Pour servir à son supplice,

Ses membres écartelés
Mettent fin à sa malice.
Chacun dit dans le palais,
Que la divine justice,
A bon droit punit l'attentat
De ce domestique ingrat.

Lorsqu'on voudroit bien traiter
La Princesse vénerable,
Il ne faut lui présenter
Que des racines à table;
On ne peut rien aprêter
Qui ne lui soit dommageable;
Elle ne trouve rien de bon,
Ni pain, ni chair, ni poisson.

Siffroi ne vous vantez pas
De votre rejouissance,
Vous direz bien-tôt, helas!
Dans l'excès de la souffrance:
Je vois proche du trépas,
Votre miroir d'innocence,
Tout le Ciel pour la posseder,
La convie à décéder.

C'est la mere du Sauveur,
L'incomparable Marie,
Qui la remplit de faveur,
Et l'appelle à la patrie:
Genevieve a ce bonheur,
Par un doux trasport s'écrie:
Tirez-moi, Marie, après vous,

Pour m'unir à mon époux,

Elle inſtruit ſon Benoni
Sur l'unique & grande affaire ;
Après qu'elle l'a beni,
Elle en charge ſon cher pere :
Le Comte eſt ſi fort uni
A ſa ſainte ſolitaire,
Qu'il la pleure & s'y tient auprès
Juſqu'à ſon heureux decès.

(11)

Sentant approcher ſa fin,
Elle prend le Viatique,
Ayant fait au Palatin
Un diſcours tout Angelique :
L'excès de l'amour divin,
Par un ſommeil extatique,
Fait voler ſa belle ame aux Cieux,
Elle rend ſon corps lumineux.

(12)

Siffroi ſouffre mille morts,
Dès que la Comteſſe eſt morte,
Son cher fils endure alors
Un tourment de même ſorte :
La Biche ſuit le ſaint corps,
Quelque part qu'on le tranſporte,
Et pour mieux témoigner ſon deuil,
Elle expire à ſon cercueil.

(13)

Six mois s'étant écoulés,
Un Hermite vénerable
Se préſentant au Palais,

Siffroi le fait mettre à table.
Dès qu'ils se sont accolés,
Notre Prince inconsolable,
Lui dit, en fondant en pleurs,
Le sujet de ses douleurs.

(‡)

Ce prudent Religieux
Compatit à son martyre,
Il a les larmes aux yeux,
Il s'attendrit, il soupire.
Et puis d'un air sérieux,
Il commence par lui dire :
Cher Seigneur, c'est trop lamenter,
Cessez de vous tourmenter.

(‡)

A quoi pensez-vous, Siffroi,
Lui dit-il, sans flatterie,
Croyez-vous pas que la foi
Nous promet une autre vie ?
Je vous prie écoutez-moi,
En souffrant que je vous dise,
Qu'il est tems que tous vos regrets
Cédent aux divins décrets.

(‡)

Vous pleurez mal à propos
Le bonheur de votre femme :
Elle jouit du repos,
Dieu la possède, l'enflâme.
Contentez-vous de ses os,
Laissez au Ciel la belle ame,
Et pensez sérieusement,
A vivre plus saintement.

Après ce doux entretien,
Siffroi fidelle à la grace,
Penſe à quitter tout ſon bien ;
Un jour qu'il eſt à la chaſſe,
Son cœur ne tenant à rien,
Un Cerf craintif qu'il pourchaſſe,
Le conduit à l'antre ſacré
Où la ſainte a tant pleuré.

(‡)

Dieu, pour le rendre parfait,
Au milieu d'un verd bocage,
Lui donne un puiſſant attrait
D'y bâtir un Hermitage.
Siffroi conſulte en ſecret
Hydulphe ſaint perſonnage,
Le Prélat ſecondant ſes vœux,
Allez, dit-il, je le veux.

(‡)

Il conſtruit ſans differer
Une Egliſe magnifique,
Puis il y fait transférer
Les os dans un doux Cantique.
Et pour les mieux révérer,
Dans l'état Héremitique,
Il réſoud d'aller dire adieu
A tout ce qui n'eſt pas Dieu.

(‡)

Jeſus detache ſa main
De la Croix miraculeuſe,
Que reçoit d'un Séraphin
La Princeſſe glorieuſe.
Il benit le Palatin,

Et d'une œillade amoureuſe,
Il remplit tout d'un coup ſon cœur
D'une céléſte liqueur.

(‡)

Pour l'amour du Crucifix,
Siffroi veut charger ſon frere
De ſes biens, de ſon cher fils,
Et ſe rendre ſolitaire;
Mais l'enfant, d'un ſang raſſis,
Lui repond, helas! cher pere,
Voudriez-vous me laiſſer un bien
Que j'eſtime moins que rien?

(‡)

Tout ce qu'on voit ici bas
Eſt plus frêle que le verre,
Le déſert fait mes apas,
Et non les biens de la terre:
Je ne crains point les frimats,
Les éclairs, ni le tonnerre,
J'ai ſouffert dans le bois ſept ans,
Toutes les rigueurs du tems.

(—)

Donnez à qui vous voudrez,
Tout votre riche heritage,
Je ne prétends déſormais
Que Dieu ſeul pour mon partage;
Je préfére les forêts,
Et le coin d'un Hermitage,
A l'éclat de votre Château,
Fût-il mille fois plus beau.

(—)

L'air de la Cour me fait peur,

Fuyons à la ſolitude,
Où Dieu, vuidant notre cœur,
En fera la plenitude;
Nous goûterons la faveur
D'une ſainte quietude,
Attendant d'aller voir un jour
Ma mere dans l'heureux ſejour.

(‡)

Siffroi qui n'attendoit pas
Un ſuccès ſi favorable,
Baiſe & ſerre entre ſes bras,
Son Benoni très-aimable:
Et ſans plus faire un ſeul pas,
Après leur bien périſſable,
Ils s'en vont au deſert heureux,
Pour s'y rendre ſaints tous deux.

(—)

Sainte, l'honneur du Brabant,
Glorieuſe Anachorete,
Votre époux & votre enfant
Ont choiſi la voye étroite:
Faites qu'en vous imitant,
Je me plaiſe à la retraite,
Et qu'en tout je n'aye pour but
Que Dieu ſeul & mon ſalut.

(—)

Vivez, grande Sainte, en paix,
Dans le ſejour de la gloire,
Et n'abandonnez jamais
Ceux qui liront votre hiſtoire.
Je veux l'avoir déſormais
Empreinte dans ma mémoire,

Pour marcher d'un plus ferme esprit,
Sur les pas de Jesus-Christ.

(—)

Aprens ici, cher Lecteur,
A souffrir avec constance,
Lorsque quelque detracteur
Noircira ton innocence.
Tâche d'être le vainqueur
Du démon de la vengeance,
Si tu veux qu'après ton trépas
Dieu couronne tes combats.

LA SAMARITAINE.

Sur l'Air : *Helas mes yeux quel changement*, &c.

JESUS.

O Femme, que mon corps est las,
Accorde-moi quelque soulas,
Encor que je sois Juif & toi Samaritaine;
Je suis fatigué du chemin,
J'ai marché pour toi bien matin,
Ne me refuse point de l'eau de ta fontaine.

LA SAMARITAINE.

Seigneur, quel est votre dessein ?
Les Juifs & les Samaritains
Ne se fréquentent point, ils n'ont aucun commerce :
Qu'il vous plaise me pardonner,
Si je n'ose pas vous donner
A boire de cette eau que sur mes mains je verse.

JESUS.

Jesus.

Si tu sçavois le don de Dieu,
Tu ne dirois pas adieu,
Et ton ame seroit à ma voix attentive :
Si tu sçavois bien qui je suis,
Tu quitterois l'eau de ton puits,
Tu me demanderois à boire de l'eau vive.

La Samaritaine.

Seigneur, vous n'avez rien en quoi
Vous puisiez de l'eau comme moi,
Le puits est trop profond, comment pourriez-vous faire ?
Jacob, ses enfans, ses troupeaux,
N'ont bû que de ces claires eaux ;
Etes-vous donc plus grand que Jacob notre pere ?

Jesus.

Tous ceux qui boivent de cette eau,
Auront encore soif de nouveau ;
Mais on n'a jamais soif quand on boit de ma source :
Mon eau de tous maux peut laver,
Sans elle on ne peut se sauver ;
Quiconque n'en boit point est perdu sans ressource.

La Samaritaine.

Seigneur, ce m'est un fort grand soin,
D'aller puiser de l'eau si loin ;
Donnez-moi de cette eau qui seule désaltere,
Je sens un mouvement profond,
Qui m'illumine & me confond,

Mon cœur eſt tout à vous, qu'eſt-ce que
je dois faire ?

Jeſus.

Va-t-en, appelle ton mari,
Qui du grand Dieu n'eſt point chéri,
Vu que dans ſon bourbier, ſans rien craindre, il ſe vautre :
Ne me dis pas, je n'en ai point.
Je m'en vais te démêler ce point,
On t'a vu cinq maris, mais cet homme eſt d'une autre.

La Samaritaine.

Vous m'avez dit la vérité,
Avec beaucoup de charité,
Non, je n'en doute plus, vous êtes un Prophête :
Dites-moi, devant que finir,
Un mot du Meſſie à venir,
Qui doit manifeſter toute choſe ſecrette.

Jeſus.

Le Meſſie eſt déja venu,
Tu ne l'as pas encore connu, (même :
Il eſt devant tes yeux, en un mot c'eſt moi-
Laiſſe donc ta cruche à ce puits,
De mes diſcours porte les fruits,
Va publier par tout qu'on me cherche & qu'on m'aime.

La Samaritaine.

Venez voir un homme parfait,
Qui m'a dit tout ce que j'ai fait ;
Vous en ſerez ravis, c'eſt le Sauveur des hommes.

Il a rendu mon cœur contrit,
Ayant éclairé mon esprit :
Allons nous joindre à lui, tous autant que nous sommes.

Les Samaritains.

Aimable arbitre des humains,
Qui nous avez fait de vos mains,
Nous vous reconnoissons pour le Sauveur du monde :
Nous ne voulons aimer que vous ;
De grace, demeurez chez nous,
Car ce n'est qu'en vous seul que notre espoir se fonde.

(‡)

Femme, plusieurs sont enflammés
Par tes entretiens animés ;
Mais nous venons d'ouir sa parole divine :
Nous croyons fermement en lui,
Et nous voulons dès aujourd'hui,
Ne nous plus attacher qu'à suivre sa doctrine.

Réflexion.

Bénin Sauveur, par le passé,
Je vous ai si souvent laissé,
Et je vous laisse encore bien plus que cette femme :
Vous avez soif d'être vainqueur
De mon esprit & de mon cœur ; (ame.
Et moi, je n'ai point soif du salut de mon

Bon Dieu, que je reconnois mal
Combien vous m'êtes libéral,

Vous me donnez toujours, jamais je ne
m'acquitte :
Je me forme d'insolens projets,
Je n'aime que les vains objets,
Je préfere à votre eau, l'eau bourbeuse
d'Egypte.

(—)

Cette femme par sa ferveur,
Triomphe d'abord du Sauveur,
Tandis que je croupis dans ma lâche paresse:
Elle veut promptement sçavoir
Toutes les loix de son devoir,
Et moi je m'en remets à ma seule foiblesse.

(—)

Pécheur, tu te crois bien caché
Quand tu commets quelque péché.
Mais les yeux du très-Haut pénétrent les
abymes ;
Il voit le passé, l'avenir,
Rien n'échappe son souvenir :
Tu verras devant lui le moindre de tes
crimes.

(§§)

Que dirai-je de ma tiédeur,
Si je l'oppose à cette ardeur ?
Cette femme fait tout pour attirer ses freres,
Hélas ! & moi je ne fais rien
Ni pour autrui ni pour mon bien :
Je m'accable des soins qui ne sont que
chimeres.

(‡)

Quelle honte pour les Chrétiens,

Après tant de saints entretiens,
Ils ne se rendent point à l'auteur de leur être.
Mon ame prend soin d'écouter,
Et puis tâche d'exécuter
Tout ce que te dira dans le cœur ton doux maître.

LA CANANE'E.

Sur l'Air : *Allez, Bergeres, dessus l'herbette, &c.*

La Cananée à Jesus.

AH ! Fils de David débonnaire,
De grace, ayez pitié de moi,
C'est en vous que mon ame espere
Avec une constante foi.
Il est vrai que je suis Cananée,
Mais j'ai quitté Tyr & Sidon,
Et je me suis déterminée
De ne plus obéir au démon.

(‡)

Ma fille est grandement souffrante,
Elle a le démon dans le corps,
Qui sans relâche la tourmente,
L'affligeant dedans & dehors.
Hé ! Seigneur, rendez-vous sensible
A la douleur qu'elle ressent ;
Je sçais que tout vous est possible,
Etant le Fils du Tout-puissant.

(—)

Vous avez beau ne me rien dire,

Je ne m'en offencerai pas,
J'allégerai mon dur martyre,
Vous ſuivant par tout pas à pas.
Je veux eſpérer ſans rien craindre,
Que ma longue importunité
Pourra tôt ou tard vous contraindre
A guérir mon infirmité.

La même aux Apôtres.

Je vous conjure, ſaints Apôtres,
De vouloir prier votre Roi,
Que puiſqu'il en guérit tant d'autres,
Il daigne avoir pitié de moi :
Il n'a point voulu me répondre,
Il m'a toujours tourné le dos,
Il ne ſe plaît qu'à me confondre,
Bien loin de ſoulager mes maux.

Les Apôtres.

Jeſus vous dit par ſon ſilence,
Qu'il ne vous veut rien accorder,
Ne lui faites plus violence,
A force de lui demander :
Vous vous rendrez digne de blâme,
Par tant de diſcours ſuperflus :
Laiſſez-nous en paix, bonne femme,
Allez vous-en, ne criez plus.

La Cananée.

Mon affliction eſt trop grande
Pour pouvoir ceſſer de crier,
Ne croyez pas que j'appréhende
De le ſuivre & de le prier :
Si vous n'appuyez ma priere,
Et ſi vous n'êtes mes adjoints,

Je lui ferai toujours derriere,
En lui demandant mes beſoins.

Les Apôtres à Jeſus.

Seigneur, cette femme importune,
Qui pleure & qui crie après nous,
Et dont la foi n'eſt point commune,
Attend une faveur de vous :
Le démon tourmente ſa fille,
Elle en eſt aux derniers abois :
Faites voir à cette famille,
Que tout l'enfer craint votre voix.

(†)

Plus nous lui diſons de ſe taire,
Et de vous laiſſer en repos,
Plus elle, en ſa douleur amere,
Pouſſe des cris & des ſanglots.
Elle nous prie, elle nous preſſe,
Elle fait tout ce qu'elle peut
Pour exciter notre tendreſſe,
Afin d'avoir ce qu'elle veut.

(†)

Vous lui faites la ſourde oreille,
Vous l'accablez par vos refus ;
Mais elle n'a point ſa pareille
A ſupporter tous vos rebuts.
Sauveur, dont le cœur eſt ſi tendre,
Laiſſez-vous toucher à ſes pleurs,
Exaucez-la ſans plus attendre,
Nous ſommes las de ſes clameurs.

(§§)

Voyez avec qu'elle conſtance
Elle demande la ſanté,

Voyez ſa foi, ſon eſpérance,
Son amour, ſon humilité.
Voyez ſa ferveur & ſon zele,
Voyez en quel état elle eſt :
Nous demandons grace pour elle,
Accordez-la nous, s'il vous plaît.

Jeſus aux Apôtres.

Je ſuis envoyé de mon pere,
Vers mon cher Peuple d'Iſrael,
Bien qu'en tout il me ſoit contraire,
Ingrat, infidele & cruel.
L'heure n'eſt pas encor venue
D'aller vers le Peuple Gentil ;
Je cherche ma brebis perdue,
Pour la tirer de tout péril.

La Cananée à Jeſus.

Seigneur, que tout mon cœur adore,
En qui je crois comme je dois,
Souffrez que je vous preſſe encore
D'avoir compaſſion de moi.
Vous pouvez me ſauver la vie,
Et mettre fin à mon malheur ;
Aidez-moi, je vous en ſupplie,
Autrement je meurs de douleur.

(†)

Hélas ! une Samaritaine
A reçu de vous le pardon ;
L'Hémorroiſſe & Magdeleine
Ont vu combien vous êtes bon.
Serai-je ſeule abandonnée
A la merci de lucifer ?
A cauſe qu'étant Cananée,

Je ne mérite que l'enfer.

Jesus.

Femme, ta fille est possedée,
L'ayant justement mérité,
Je dois penser à la Judée
Avant qu'à la Gentilité.
Je ne veux la mort de personne,
Je fais part à tous de mes biens;
Mais, est-il juste que je donne
Le pain de mes enfans aux chiens?

La Cananée.

Ah! mon Seigneur, je vous l'accorde,
Je ne dois pas avoir le pain;
Mais, par pure miséricorde,
Soulez de vos miettes, ma faim:
Permettez-moi, quoique payenne,
Que je m'abaisse devant vous,
Ainsi qu'une petite chienne,
Sous votre table, à deux genoux.

(†)

Je ne demande que les miettes
Que vos enfans, en vos banquets,
Laissent tomber de leurs serviettes,
Pendant que vous les nourrissez.
Mon doux Jesus, je veux m'abattre
D'esprit & de corps à vos pieds,
Et j'y veux être opiniâtre,
Jusqu'à ce que vous m'éxauciez.

Jesus.

O! femme, ta foi si grande,
Tes cris, tes pleurs & tes soupirs
Me font octroyer la demande:

Qu'il ſoit fait ſelon tes déſirs :
Je déſirois plus que toi-même,
De voir la fin de ton tourment ;
Mais je prens un plaiſir extrême,
Quand quelqu'un me prie humblement.

(†)

Je te parlois d'un air ſévere,
Afin de te mieux éprouver,
Tandis que comme un bénin pere,
Je ne penſois qu'à te ſauver :
Je t'humiliois pour ma gloire,
Et pour rehauſſer ta vertu,
Montrant qu'on n'obtient la victoire
Qu'après avoir bien combattu.

Pluſieurs délaiſſent leur priere,
Si-tôt que j'éprouve leur foi,
Et que je ſouſtrais ma lumiere,
Afin qu'ils n'y cherchent que moi.
Tu leur ſerviras de modele
D'une profonde humilité,
D'une ferveur toujours nouvelle,
Et d'une ardente charité.

(†)

Je n'aime point une ame lâche
Qui néglige de s'avancer,
Et qui me quitte ou ſe relâche,
Dès que je tarde à l'exaucer.
Demande, cherche, ſollicite,
Quand tu voudras quelque faveur ;
C'eſt par-là qu'on croît en mérite,
Et qu'on vient à bout de mon cœur.

Va-t'en en paix, ſois hors de peine,
Et fais profiter mes tréſors :
Ta fille eſt parfaitement ſaine
De l'ame auſſi-bien que du corps.
Vous êtes tous deux en grace,
Par un effet de mes bontés ;
Fuyez ſans délai votre race,
Et les fauſſes divinités.

(‡)

Je vous rends graces, mon doux Maître,
De tous vos inſignes bienfaits,
J'ai déſir de me reconnoître,
En ne vous offençant jamais.
Que toutes les troupes des Anges,
Tous les hommes jeunes & vieux,
Vous donnent des louanges,
Deſſus la terre & dans les cieux.

La Fille.

Réjouiſſez-vous, chere mere,
De ma parfaite guériſon,
Je ne crains plus mon adverſaire,
On l'a chaſſé de la maiſon.
Apprenez, je vous conjure,
Quel eſt mon libérateur,
Je veux l'aimer dès à cette heure,
Et le ſervir avec ferveur.

La Mere.

C'eſt le véritable Meſſie,
Qui par ſon pouvoir ſouverain,
Vous a pleinement affranchie
Du pouvoir de l'eſprit malin.
O que la priere a de charmes !

Quand on la fait en s'abaiſſant,
Il n'eſt point de plus fortes armes
Pour triompher du Tout-puiſſant.

(‡)

Conſacrons nos corps & nos ames
A ce grand Roi de l'univers;
Brûlons nuit & jour de ſes flâmes,
Souffrons pour lui nos maux divers.
Soyons fideles à ſa grace,
Tâchons d'accomplir ſes deſſeins;
Afin de voir au Ciel ſa face,
Miroir des Anges & des Saints.

LIVRE VIII.

LES DOUCES PENSE'ES de la Mort.

Sur l'Air : *Mons de Gange, l'arriere Garde.*

QUoi de plus doux! quoi de plus tendre!
Que le ſouvenir du trépas :
Je ne ſçaurois te faire entendre
Ses délices & ſes apas.
Il adoucit toute amertume,
Il nous diſpoſe à bien ſouffrir;
Heureux qui prend cette coutume
De penſer qu'il faut mourir.

(‡)

Tu penſe plus à la durée,

De ton exil de quatre jours,
Qu'à tenir ton ame épurée,
Pour vivre au Ciel après ton cours.
Que tu meures ou vieil ou jeune,
Cela ne t'importe de rien ;
Le point de ta bonne fortune
Eſt de mourir en bon Chrétien.

La véritable ſapience
Conſiſte à conſulter la mort ;
C'eſt là qu'on apprend la ſcience
De paſſer de l'orage au port.
Au lieu que toute la folie
Se trouve dans un eſprit vain,
Qui prend ſes plaiſirs & s'oublie
Qu'un Chrétien n'a point de demain.

Ne médite plus dans toi-même,
De faire en terre un long ſéjour,
Puiſque la Majeſté ſuprême
Ne t'y promet pas un ſeul jour.
La vie eſt courte & le tems paſſe
D'un pas plus vîte que le vent ;
Tel penſe vivre un long eſpace,
Qui dans trois jours n'eſt plus vivant.

(‡)

Tu crois d'avoir cinquante années ;
Mais elles ne ſont pas à toi ;
Tu n'as pas même deux journées :
Tout eſt paſſé, c'eſt une loi.
Chaque jour que tu vois paroître,
En paſſant par toi, te défait ;

Ainſi plus tes jours ſemblent croître,
Plus ils décroiſſent en effet.

(§§)

Peſe ſes mots des fois ſans nombre,
L'oiſeau, le dard & le courrier,
La vapeur, le navire & l'ombre,
La fleur, les ſonges & le poudrier.
Chacun d'eux te forme un image
De la vîteſſe de ton cours,
Et te dit que tu n'eſt pas ſage
Si tu n'y penſe tous les jours.

(†)

Peſe encore que ta fin derniere
N'a rien de ſûr que l'incertain,
Le lieu, le tems & la maniere
Ne ſe trouvant point dans ta main.
La ſeule choſe qu'on t'aſſure,
C'eſt que tu meurs à tout moment,
Et que tu peux dans moins d'une heure,
Subir ton juſte jugement.

(§§)

La mort ſe bouche les oreilles,
Le plus colere a beau crier,
Elle a des rigueurs ſans pareilles,
Le plus dévot a beau prier.
Tous les ſoldats d'autour du Louvre,
N'en ont pas défendu nos Rois,
Quoique ſans yeux elle découvre
Le chetif Berger dans ſon bois.

(§§)

Que ſont devenus tes Ancêtres
Et tous ceux de ta parenté ?

Où ſont tes valets & tes maîtres,
Que tu croyois pleins de ſanté ?
Où ſont ceux de ton voiſinage ?
Où ſont ces amis pleins d'amour ?
Hélas ! ils ont fait le voyage
Que tu dois faire au premier jour.

(‡)

Où ſont ces races ſi vaillantes
Après mille & mille combats ?
Tant de perſonnes ſi puiſſantes,
Tant de Papes, tant de Prélats ?
Tout ce qu'ici l'on voit paroître
D'illuſtre, de grand & de fort,
Dans un clin d'œil ceſſera d'être :
Car tout meurt, excepté la mort.

(†)

Peſe le ſoir, quand tu te couche,
Cette importante vérité,
Que de ton propre lit tu touche
La porte de l'éternité.
Pluſieurs ſur la terre & ſur l'onde,
En dormant d'un profond ſommeil,
Se ſont trouvés en l'autre monde
Devant l'heure de leur réveil.

(†)

Médite auſſi la matinée,
Qu'encore que tu ſois bien portant,
Avant la fin de la journée,
Il peut t'en arriver autant.
On voit des gens de toute ſorte,
Qu'on entend le matin cauſer,
Et qu'une mort ſubite emporte,

Avant qu'ils aillent repoſer.

(†)

Lorſque tu prens ta nourriture,
Prévois en chaque mets divers,
Que ton corps ſera la pâture
D'une fourmiliere de vers.
Et par les habits que tu portes,
Penſe à la mort ſoir & matin :
Puiſque ces poils de bêtes mortes
Sont des images de ta fin.

(†)

En entendant ſonner l'horloge,
Dis à ton cœur ſans te flatter :
D'une heure à l'autre je déloge,
Il faudra bien-tôt tout quitter.
Et lorſque tu prête l'oreille
Aux ſons lugubres pour les morts,
Penſe que la mort toujours veille
Pour t'enlever l'ame du corps.

(‡)

Dans le tems qu'un autre agoniſe,
Rempli d'horreur, ſaiſi d'effroi,
Tu peux choiſir pour ta deviſe,
Demain je ſerai comme toi.
Quand on recommande ſon ame,
Sois pleinement perſuadé,
Que la mort peut couper ta trame,
Avant que ton front ſoit ridé.

(‡)

Lorſque le moribond expire,
Et qu'il pleure en baiſant la Croix,
Tu dois, la larme à l'œil, te dire :

Il faut que je meure une fois.
Enfin quand tu vois qu'on le ſigne,
Et qu'on va lui fermer les yeux:
Penſe qu'alors Dieu te fait ſigne
De te préparer pour les Cieux.

(‡)

Apprens de la Chapelle ardente,
Apprens des flambeaux allumés,
Qu'ainſi de ta vie mourante,
Tous les momens ſont conſumés.
Et lui donnant de l'eau bénite,
Penſe que l'on doit t'en donner;
Crains même qu'une mort ſubite
Ne vienne au plutôt t'enmener.

(—)

Quand tu vois qu'on va le deſcendre
Dans ſon ſépulchre ſomptueux:
Souviens-toi que tu n'eſt que cendre,
Et ne ſois plus préſomptueux.
Quand tu vois le drap mortuaire,
Ou ſes parens couverts de deuil,
Penſe ſoudain que le ſuaire
Sera ton partage au cercueil.

(‡‡)

En aſſiſtant à la Grand'Meſſe
Qu'on dit à ſon enterrement,
Ne remets plus à la vieilleſſe
De ſonger à ton monument.
Durant le tems que le chœur chante
Ou la *Proſe* ou le *Libera*,
Enviſage la faulx tranchante
Qui d'un ſeul coup t'emportera.

Tandis que tout le monde pleure,
Et que le mort repoſe en paix,
Leve tes yeux vers la demeure
Qui doit remplir tous tes ſouhaits.
De retour à ton oratoire,
Soupire & gémis devant Dieu;
Demande pour la mort la gloire,
Et dis au monde un bel adieu.

(‡)

Ce n'eſt pas la mort qu'il faut craindre,
Pourvu qu'on craigne le péché,
Et qu'on ait ſoin de ſe contraindre
Pour n'en être point accablé.
Sois donc vigilant & fidele,
Et crains juſqu'au moindre défaut:
Car l'épitaphe la plus belle
C'eſt d'avoir vêcu comme il faut.

DE L'HEURE TERRIBLE DE LA MORT.

Sur l'AIR: *Soupirs ardens, eſprits de flâme, &c.*

TOut n'eſt que mort, tout n'eſt que cendre,
De tout côté tu peux apprendre
Que tu t'approches du trépas.
Veux-tu faire une heureuſe vie,
Meurs à tous les mortels apas
Qui tiennent ton ame aſſervie. *bis.*

(‡)

On n'a rien vu de plus terrible,
De plus affreux, de plus horrible,

Que l'heure qui finit nos jours.
Elle eſt en effet bien affreuſe,
Puiſqu'elle laiſſe pour toujours
L'ame contente ou malheureuſe. *bis.*

(—)

Quand tu verras à l'agonie,
Que ta courſe ſera finie,
Tu chercheras à reculer.
Mais Dieu qui ſçait tes inconſtances,
Laſſé de tant diſſimuler,
Se mocquera de tes inſtances. *bis.*

(—)

Le Médecin, l'Apothicaire,
N'auront alors plus rien à faire
Qu'à t'entretenir de la mort.
Tes yeux répondront par les larmes,
Tu voudras faire quelque effort:
Mais il faudra rendre les armes. *bis.*

(—)

Ton Confeſſeur, d'une voix ferme,
Te redira: voici le terme,
Il faut enfin rendre l'eſprit.
ça, cher ami, ça, bon courage,
Eſpere en Dieu, ſois bien contrit,
Je viens t'aider en ce paſſage. *bis.*

(—)

Tandis qu'il ſoignera ton ame;
Tous tes enfans avec ta femme
Fondront en pleurs de tous côtés.
Ton cœur ſouffrira des bleſſures,
Ton eſprit des anxietés,
Et tout ton corps d'âpres tortures. *bis.*

Ses fleurs de courſe paſſée
Ne produiront dans ta penſée,
Qu'épines pour te déchirer.
Tous tes divers délices,
Te feront plaindre & ſoupirer.
Sous le poids d'autant de ſupplices. *bis.*

Tu ſeras dans un labyrinthe,
Noyé de fiel & de l'abſynthe
De tes crimes les plus cachés;
Tu ne verras plus que fantômes,
Et que montagnes de péchés,
Où tu ne vois rien qu'atômes. *bis.*

(‡)

Adieu grandeurs, adieu richeſſes,
Adieu plaiſirs, adieu careſſes,
Dira ton cœur gros de ſoupirs.
Adieu mondanité de verre,
Je ſouffre mille repentirs,
Pour n'avoir aimé que la terre. *bis.*

(‡)

Pécheur, tu combattrois ſans ceſſe
Ton avarice & ta pareſſe,
Si tu penſois à ton cercueil.
Tu ne ſerois pas ſi colere,
Tu mettrois à bas ton orgueil,
Pour embraſſer la vie auſtere. *bis.*

(‡)

Tes paſſions & leurs amorces,
Dans peu de tems perdroient leur forces,
Et changeroient même d'objet.
Tu foulerois la vaine pompe,

Et tu ne ſerois plus ſujet
Au monde flatteur qui trompe. *bis.*

Penſe donc, mais penſe à toute heure,
Qu'il faut quitter cette demeure,
Et rendre compte à Dieu de tout.
Accepte la mort par avance,
Et fais en l'attendant par tout,
De dignes fruits de pénitence. *bis.*

(‡)

Porte l'eſprit dans ce lieu ſombre,
Séjour d'horreur, région d'ombre,
Où devant Dieu tu ſeras ſeul.
Entre ſouvent au cimetiere
Où tu ſeras dans un linceul,
Parmi les vers & la pouſſiere. *bis.*

(‡)

Préviens l'effroi, préviens la honte
Du jour où tu dois rendre compte
Du mal & du bien ſans détour.
Donne bon ordre à tes affaires,
Et n'attend pas ce dernier jour,
Ou comble, ou fin de tes miſeres. *bis.*

Fais au vice une rude guerre,
Détache ton cœur de la terre,
Pour l'amour ſeul de Jeſus-Chriſt.
Conçois du mépris pour toi-même,
Et ſupporte d'un ferme eſprit,
L'adverſité la plus extrême. *bis.*

Employe bien, je t'en ſollicite,

Le tems d'amaſſer un mérite,
Qui fait vivre après le trépas.
Voici les momens favorables,
Amaſſe, & ne te laſſe pas,
Les tréſors qui ſont perdurables. *bis.*

Sur l'Air : *Hélas ! cruelle amante, &c.*

La Mort.

MOrtel, voici ton heure,
Je viens finir tes jours, malgré tous tes efforts ;
Je te viens enfermer dans une ſépulture,
Où par les vers je détruirai ton corps.
Mortel, voici ton heure,
Délaiſſe les vivans, & viens te joindre aux morts,
Aux morts,
Et viens te joindre aux morts.

Le Moribond.

Faut-il quitter la vie,
Sans avoir entrepris de bien vivre un ſeul jour?
Quand je penſe à l'arrêt dont tu ſera ſuivie,
J'ai de la peine à quitter ce ſéjour.
Faut-il quitter la vie,
Sans avoir commencé d'aimer Dieu tout d'amour,
Amour,
D'aimer Dieu tout d'amour.

La Mort.

Je ſuis une trompeuſe,

Tu me croyois bien loin, & j'étois près de toi,
Tu croyois de vieillir, mais je t'en déſabuſe :
Il faut mourir, ſans me dire pourquoi,
Je ſuis une trompeuſe ;
Mais je ne trompe point ceux qui penſent à moi,
A moi,
Ceux qui penſent à moi.

Le Moribond.

Bon Dieu, quelle détreſſe !
J'apperçois dans mon fond pluſieurs vices ſecrets,
Les honneurs, les plaiſirs & les fauſſes richeſſes,
Percent mon cœur de mille & mille traits :
Bon Dieu, quelle détreſſe !
Il ne me reſte plus que des cuiſans regrets,
Regrets,
Que des cuiſans regrets.

La Mort.

Je ris de tes allarmes,
Et des fâcheux remords qui déchirent ton cœur ;
Lorſque Dieu te preſſoit de te rendre à ſes charmes,
Tu mépriſois ſa grace & ſa rigueur ;
Je ris de tes allarmes,
Je me mocque à mon tour, d'un inſolent mocqueur,
Mocqueur,
D'un inſolent mocqueur.

Le Moribond.

Hélas ! un jour de tréve
Seroit bien-tôt paſſé, ne le refuſe pas ;
Laiſſe-moi répentir avant que tu m'enleve,
J'ai du regret d'avoir pris mes ébats :
Hélas ! un jour de tréve
Me peut faire gagner le Ciel à mon trépas,
Trépas,
Le Ciel à mon trépas.

La Mort.

Je ſuis impitoyable,
Tu devois en tout tems faire ce que tu dis,
Qui ne fait ce qu'il peut dans le tems favorable,
Met au hazard ſa part du Paradis :
Je ſuis impitoyable,
Tu ne jouiras plus des plaiſirs de jadis,
De jadis,
Des plaiſirs de jadis.

Le Moribond.

Ah ! que tu preſſe,
Laiſſe-moi recevoir les derniers Sacremens,
Je prétens m'acquitter de mes juſtes promeſſes,
Par le meilleur de tous les teſtamens ;
Ah ! ah que tu me preſſe,
Veux-tu pas m'accorder encore quelques momens ?
Momens,
Encore quelques momens.

La Mort.

Le tems que tu demandes,

Et

Et que n'as perdu que par respect humain
Tu l'avois par emprunt, il faut que tu le rendes,
Même aujourd'hui, sans attendre à demain:
Le tems que tu demande
N'est pas à mon pouvoir, non plus que dans ta main,
Ta main,
Non plus que dans ta main.

Le Moribond.

Du moins, dis-moi de grace,
Où doit-on me loger au sortir de ce lieu?
Aurai-je dans le Ciel ou dans l'enfer ma place?
Quand j'aurai dit au monde mon adieu;
Du moins dis-moi, de grace,
Serai-je pour jamais; ou proche ou loin de Dieu?
De Dieu,
Ou proche ou loin de Dieu.

La Mort.

Avant que l'heure sonne,
Tu sçauras le jour de ton éternité;
Cependant sois certain que ton Juge ne donne
Que justement ce qu'on a mérité:
Avant que l'heure sonne,
Tu verras ou l'enfer ou la sainte Cité,
Cité,
Ou la sainte Cité.

Le Moribond.

Je n'ai plus rien à dire,

Je ne veux point ſçavoir quel doit être
mon ſort,
Tel que Dieu le voudra, tel mon cœur
le déſire,
Duſſe-je bien faire naufrage au port;
Je n'ai plus rien à dire,
Je ſouſcris de bon cœur à mon arrêt de
mort,
De mort,
A mon arrêt de mort.

LE PLAIDOYER DU DEMON.
contre le Pécheur impénitent

Sur l'Air : *Vous laiſſez murmurer cette claire fontaine, &c.*

ARbitre des humains, Juge très-équi-
table,
Ecoute mes raiſons contre ce criminel;
Si mon rapport eſt véritable,
Tu dois *bis.* le condamner au ſupplice éter-
nel,
Le laiſſant avec moi
Dans l'enfer *bis.* plein d'éfroi.

(‡).

Je dis qu'il m'appartient, & c'eſt à juſte
titre, (quité,
Peſe, peſe à ton poids, ſon poids d'ini-
Peſe l'abus du franc arbitre,
L'abus *bis.* des Sacremens, l'abus de ta bonté
Et ces abus divers
Méritent *bis.* les enfers.

Je ſçais qu'il étoit tien, que tu lui donnas l'être,
Et qu'il n'a ſubſiſté que par ton ſeul ſecours:
Tu ſçais pourtant qu'il m'a fait maître
Du corps *bis.* & de l'eſprit tout le long de ſes jours;
Tu l'avois bien fait tien,
Mais il s'eſt *bis.* rendu mien.

(‡)

Tu t'es anéanti pour racheter ſon ame,
Je n'ai rien enduré pour l'attirer à moi,
Et cependant ce tien infame
A fait *bis.* mes volontés, & s'eſt mocqué de toi:
Il a foulé ton ſang,
Il s'eſt mis *bis.* à mon rang.

(‡)

Ta ſuprême bonté ſuſpendoit ta juſtice,
Pour lui donner loiſir de quitter ſon péché;
Mais ſon orgueil & ſa malice,
Malgré *bis.* tous tes efforts, l'y tenoient attaché:
Il s'eſt ri de tes ſoins,
J'ai tes Saints *bis.* pour témoins.

Tu ne trouvois en lui qu'un néant indocile,
Qui s'opoſoit toujours à ce que tu voulois,
Et j'y trouvois un cœur facile,
Tout prêt *bis.* d'obéir, ſitôt que je parlois,
Contre ton bon plaiſir,

Il ſuivoit *bis.* mon déſir.

Il traitoit de rigueur ta Loi douce & bénigne,
Il n'a jamais voulu faire un pas après toi,
Il me ſuivoit au moindre ſigne,
Son cœur *bis.* de ſon plein gré n'adheroit qu'à ma loi :
Je ne l'ai pas contraint,
Il pouvoit *bis.* être ſaint.

Tout tes riches préſens de nature & de grace,
L'ont auſſi peu touché que la gloire des Saints,
Son cœur pour toi n'étoit que glace :
Par tout *bis.* il combattoit tes amoureux deſſeins,
Et par tout cet ingrat
Violoit *bis.* ſon contrat.

(‡)

Aveugle par ſon choix, il fermoit la paupiere
Aux rayons les plus vifs que tu dardois ſur lui :
Il ſe guidoit par ma lumiere,
Et loin *bis.* de ne chercher qu'en toi ſeul ſon appui,
Il le cherchoit en moi,
Ennemi *bis.* de ta loi.

(‡)

Tu voulois ſon ſalut, & moi ſa ſeule perte ;

Tu lui promettois tout, moi moins que le rien ;
Son ame étoit toujours ouverte
A ce *bis.* qui la pouvoit ſéparer du vrai bien.
Tu lui donnois en vain
Le ſecours *bis.* de ta main.

Cent fois, cent fois le jour tu frappois à ſa porte,
Et ſon cœur endurci la refuſoit cent fois ;
Bien que ta voix fût aſſez forte,
Ce cœur *bis.* prompt à m'ouir, n'écoutoit point ta voix,
Et ſourd à tes accens,
N'écoutoit *bis.* que ſes ſens.

A tes ſages conſeils, ſon cœur étoit ſtupide,
Il n'avoit pour tes biens ni goût ni ſentiment ;
Il ne vouloit avoir pour guide
Que ſon *bis.* propre vouloir & ſon aveuglement :
Auſſi, juſqu'au trépas
Il a fait *bis.* de faux pas.

(‡)

Seigneur, après cela ſerois-tu ſon réfuge?
Voudrois-tu bien laiſſer ſes crimes impunis?
Tu ne le peux, ô juſte Juge,
Tu dois lui faire part de mes maux infinis,

Et chargé de fers
Dans les feux *bis.* des enfers.

Jesus-Christ.

Réponds, pécheur, réponds au démon qui t'accuse,
Et s'il t'accuse à faux, fais voir la vérité;
Que si tu n'as aucune excuse,
Comment *bis.* te plaindras-tu de ma sévérité?
Réponds, si c'est à tort
Qu'il m'a fait *bis.* ce rapport.

Le Pécheur.

Il n'en dit pas assez, j'en ai fait davantage,
Je mérite à bon droit un éternel trépas,
Je l'ai voulu pour mon partage;
Si vous *bis.* m'abandonnez, ah! je ne m'en plains pas;
Mais mourrai-je toujours
Dans l'enfer *bis.* sans secours.

Jesus-Christ.

Tant que je serai Dieu, tu mourras pour revivre,
Tant que je lerai Dieu, tu vivras pour mourir;
N'espere point qu'on te délivre, [rir:
Jamais *bis.* tu ne verras qu'on t'aille secou-
Tant que ton Dieu sera,
Ton malheur *bis.* durera.

Le Pécheur.

Hélas! mon Juge, hélas! il faut que je vous quitte,

Pour ne vous revoir plus durant l'éternité;
Je m'en vais donc, l'enfer m'invite,
Je vais *bis.* unir ma mort à l'immortalité;
Je m'en vais pour jamais
Aux braſiers *bis.* allumés,

Jeſus-Chriſt

Va, maudit, loin de moi, va brûler d'une flâme
Qui brûle inceſſamment & ne conſume pas,
J'ai nuit & jour preſſé ton ame,
Et tu *bis.* n'as pas daigné te rendre à mes appas;
Dis donc un prompt adieu
Pour toujours *bis.* à ton Dieu.

Le Pécheur.

Adieu donc Rédempteur, adieu donc Vierge ſainte,
Adieu troupes des Saints, amis du Roi des Rois,
Rendez-vous ſourds à ma complainte,
Si je *bis.* ſuis malheureux, je le ſuis par mon choix;
Hélas! quelle douleur!
J'ai cauſé *bis.* mon malheur.

(1)

Pécheur qui vis encore, ne ſuis pas mes exemples:
Pécheur qui vis encore, penſe à te convertir;
Mes maux affreux que tu contemple,
Et dont *bis.* avec le Ciel tu peux te garantir,

Seront préparés pour toi,
Si tu meurs *bis.* contre moi.

Du Jugement particulier & du Jugement final.

Sur l'Air : *Sombre déſert, retraite de la nuit.*

JOur de courroux, & de calamité,
Jour de juſtice ſans clémence,
Jour d'où s'enſuit toute une éternité,
Tu me ſerre le cœur, tu m'impoſe ſilence;
O jour du Jugement lorſque je penſe à toi,
Je ne ſçais où j'en ſuis pâle & tremblant d'éfroi. *bis.*

(†)

Tu crains, Pécheur le Jugement dernier,
Et ſa recherche univerſelle;
Et moi je crains beaucoup plus le premier,
D'où dépend, ou ma mort, ou ma vie éternelle:
L'arrêt de celui-ci ne ſera pas changé,
C'eſt peut-être aujourd'hui que je ſerai jugé. *bis.*

(‡)

Au même endroit où nous rendons l'eſprit
L'ame ſera ſoudain ravie,
Et toute ſeule aux yeux de Jeſus-Chriſt,
Elle apprendra l'arrêt ou de mort, ou de vie;
Avant qu'on ait remis ſon corps dans le tombeau,
Elle aura déja ſçu le poids de ſon fardeau;

Chacun ſera convaincu de ſon mal,
Chacun de ſoi ſera comptable ;
Nous n'aurons point d'homme en ce Tribunal,
Qui tâche de fléchir ce Juge inéxorable :
On peſera tout, & le mal & le bien,
Tout y ſera compté, l'on n'exceptera rien. *bis.*

Laiſſons, Pécheur, ce premier Tribunal,
Sujet de nos plus juſtes craintes,
Portons nos yeux au Jugement final,
Qui fait tranſir d'horreur nos ames les plus ſaintes :
Entrons en Joſaphat, & voyons l'apareil
Du jour qui n'eut jamais en fureur ſon pareil. *bis.*

(‡)

J'y vois d'abord ton Ange Gardien,
Tout prêt à te faire pourſuite,
Pour tant de maux & pour le peu de bien
Que tu viens d'opérer, mépriſant ſa conduite
J'y vois à ſon côté ton généreux Patron,
Qui dit par ſes vertus que tu n'as rien de bon. *bis.*

(†)

A la main droite, avec la Cour du Ciel,
Je vois les Juſtes de la terre,
Les réprouvés noirs & remplis de fiel,
Font entendre à main gauche une voix de tonnerre ;
Mais le Ciel ne répond à ce monſtre hideux,

Qu'en foudres, qu'en éclairs, qu'en orage
& qu'en feux. *bis.*

(†)

J'y vois auſſi la mere de mon Dieu,
Mais, las! perſonne ne l'aborde:
J'en vois pluſieurs qui lui diſent adieu,
Et qui n'eſperent plus en ſa miſéricorde:
O cieux! perdre Marie, hélas! quel creve-cœur,
Qui pourra pour jamais ſouffrir cette rigueur? *bis.*

(‡)

J'y vois la Croix & le ſaint Sacrement,
Mais je n'y vois point d'Indulgence;
Ce qui plaidoit pour toi ſi puiſſamment,
Ne demande à bon droit que juſtice & vengeance:
J'y vois, j'y vois auſſi le Dieu de majeſté,
Autant plein de courroux qu'autrefois de bonté. *bis.*

(†)

Tout l'Univers eſt ſans deſſus deſſous,
Chaque Aſtre a perdu ſa lumiere,
Tout prend à cœur du très-haut le couroux,
Et tout pouſſe l'impie en l'ardente chaudiere
Enfin ce qui précéde ou ſuit le jugement,
Met tout dans le déſordre & dans le tremblement. *bis.*

(‡)

Malheur à nous, crient les Réprouvés,
Nous avons mérité les flâmes,
Ah! nous pouvions être aiſément ſauvés,

En prenant quelque ſoin du ſalut de nos ames :
Rochers, tombez ſur nous, & vivans & tranſis,
Cachez-nous de l'Agneau qui pour nous fut occis. *bis.*

(‡)

Allez, maudits, ajoute cet Agneau,
Allez aux éternels ſupplices,
Allez brûler dans cet obſcur fourneau,
Où j'ai mis tous les maux qui ſont dûs à vos vices :
J'avois beſoin de tout, j'avois ſoif, j'avois faim,
Et vous m'avez laiſſé ſans me donner la main. *bis.*

(‡)

Il dit enſuite à tous les ſaints Elûs :
Venez, les bénis de mon pere,
Venez au Ciel, vous ne ſouffrirez plus,
Venez de vos travaux recevoir le ſalaire :
J'avois faim, j'avois ſoif, je n'avois rien du tout,
Et votre charité m'a ſervi juſqu'au bout. *bis.*

Allez au feu qui brûlera toujours,
Voir & toucher d'objets horribles ;
N'eſpere plus ni pardon ni ſecours,
Pécheur, ce ſont des maux également terribles ;
Mais hélas ! perdre un Dieu pour ne le jamais voir,

C'eſt le plus grand malheur qu'on puiſſe concevoir. *bis.*

(‡‡)

Monter au Ciel, y regner à jamais,
Y voir Jeſus & notre Dame,
Y voir les Saints, y jouir de leur paix;
Certes ce ſont des biens qui tranſportent une ame;
Mais voir un Dieu ſans ceſſe, & ſans ceſſe l'aimer,
C'eſt un ſi grand bonheur qu'on ne peut l'exprimer. *bis.*

(—)

Qui que tu ſois, travaille à t'affranchir
De tant de maux inconcevables:
Qui que tu ſois, travaille à t'enrichir
De ces biens éternels qui ſont ineſtimables;
Mets ton ame à couvert de ces tourmens affreux,
Puiſqu'il ne tient qu'à toi d'être à jamais heureux. *bis.*

(†)

Avant qu'un Dieu vienne t'examiner,
Sonde ta propre conſcience;
Avant qu'un Dieu vienne te condamner,
Condamne ce qu'en toi ſouffre ſa patience:
Pour t'être tout bandé contre un être infini,
Fais qu'en toi tout endure & que tout ſoit puni. *bis.*

DES PEINES DE L'ENFER.

Sur l'Air : *Laiſſez-moi mourir en répos, &c.*

DEſcendons vivans *bis.* en eſprit,
Dans le funeſte lieu de peines,
Dont on n'a jamais bien décrit
Tous les maux ni toutes les gênes :
Méditons la rigueur des tourmens des enfers
Pour ne gémir *bis.* jamais ſous ſes fers.

(†)

Dans cet abîme *bis.* de malheur,
Dans cet océan de miſere,
Chaque puiſſance a ſa douleur,
Chaque ſens ſouffre ſon contraire ; (nés
Sans relâche & ſans fin les malheureux dam-
Sont ſans pitié *bis.* mortellement gênés.

(‡)

Dans ce puits de feux *bis.* enſouffré,
Ces réprouvés n'oyant que blaſphêmes,
Que pleurs, que ſoupirs, que regrets,
Que ſanglots, que cris, qu'anathêmes :
O fureur ! ô tranſport ! ô rage ! ô déſeſpoir !
Si le pécheur *bis.* pouvoit vous concevoir.

(†)

Ils ſont abîmés *bis.* dans le fiel,
Par cette penſée importune,
Qu'ils ont pour rien perdu le Ciel
Dont les Sains ont fait leur fortune :
Ils s'efforcent toujours de perdre ce penſer,
Sans que jamais *bis.* ils puiſſent l'avancer.

(†)

Ils ſouffrent le froid *bis.* & le chaud,

Qui les tourmente ſans meſure,
Par un ordre exprès du très-Haut :
Tous les deux cauſent leur torture,
Dans l'ardeur, les braſiers ſont ſoudain enfoncés
Dans des bourbiers *bis.* & des étangs glacés.

(‡)

Les yeux ſont remplis *bis.* dans ce creux,
De mille & mille objets difformes,
Et mille phantômes hideux,
Et de mille monſtres énormes,
De crapaux, de lions, de tygres, de ſerpens,
Qui font ſouffrir *bis.* leur vue & tous leurs ſens.

(§§)

Ils ſouffrent la ſoif *bis.* & la faim,
Ils ne touchent que feu, que ſouffre ;
Ils tâchent toujours, mais en vain,
De ſortir du fond de ce gouffre :
La juſtice de Dieu les y tient attachés,
Pour châtier *bis.* leurs énormes péchés.

Ils déſirent tous *bis.* le trépas,
Pour voir la fin de leur détreſſe,
Mais dans l'enfer on ne meurt pas,
Encor qu'on y meure ſans ceſſe :
Sans y vivre on y vit, on y meurt ſans mourir :
O vive mort ! *bis.* qui pourra te ſouffrir ?

Ils ne peuvent *bis.* point rejetter,

Des maux futurs la prévoyance,
Tant plus ils veulent l'écarter,
Et tant plus leur esprit y pense;
Chacun voit le passé, le présent, l'avenir,
Sans en pouvoir *bis.* perdre le souvenir.

Ils sont repentans, *bis.* mais tr[illegible],
De n'avoir pas fait pénitence,
Ils souffrent avec le Richard,
Les remords de leur conscience,
Et ce ver immortel leur fait toujours sentir,
Sans aucun fruit *bis.* un cruel repentir.

Le plus dur tourment *bis.* des damnés,
N'est point d'avoir perdu leurs ames,
Ni de se voir abandonnés
Pour toujours à de vives flâmes;
C'est la perte d'un Dieu qui dans cet antre obscur,
Leur fait souffrir *bis.* le tourment le plus dur.

Ah! quel creve-cœur *bis.* quels tourmens!
Souffrir sans tréve & sans limite,
Etre à la gêne incessamment,
Sans pouvoir jamais être quitte:
Pourras-tu suporter ce jamais douloureux?
Le pourras-tu, *bis.* libertin malheureux?

Craignons ô Chrétiens *bis.* nuit & jour,
Craignons cette mort immortelle,
Employons la crainte & l'amour,
Pour gagner la vie éternelle;

Endurons dans le tems toute calamité,
Pour ne ſouffrir *bis.* durant l'éternité.

DU MAUVAIS RICHE.

Sur l'Air : *Jeſus plein de bonté extrême.*

VEnez ouir avec crainte,
La complainte
D'un Richard infortuné ;
N'ayant aimé que la pompe
Qui nous trompe,
Par ſa faute il s'eſt damné.

‡‡

Ecoutons parler Lazare,
Qui déclare
Ses douleurs à des valets :
Gravons bien dans la mémoire
Cette hiſtoire,
Afin de ſouffrir en paix.

Lazare.

Serviteur d'un riche maître,
Fais paroître
Quelque pitié pour ma faim ;
Et vas dire à cet avare,
Que Lazare
Lui démande un peu de pain.

(‡)

Les ſeules mietes qu'on roûle
Et qu'on foule,
Suffiroient à mon beſoin :
Je ne cherche pas à faire
Bonne chere,
Le Seigneur m'en eſt témoin.

Remarque mes meurtriſſures,
Mes bleſſures,
Et ma grande pauvreté :
Il ne ſe trouve perſonne,
Qui me donne
Un denier par charité.

Ayant bien vu mes miſéres,
Mes ulceres,
Et mes maux très-douloureux,
Allez voir ſi votre maître,
Voudroit être
Le ſoutien d'un malheureux.

Les Serviteurs.

Notre maître eſt ſi ſévere,
Si colere,
Qu'on n'oſe pas l'aborder :
Lorſqu'il voit faire la quête,
Il tempête,
Il ne veut rien accorder.

Il fait un Dieu de ſon ventre,
Son vrai centre
C'eſt d'être dans le feſtin :
Son habit & ſa parure,
A toute heure,
C'eſt la pourpre & le fin lin.

Ce Glouton inſatiable,
N'eſt affable
Que par fois au cuiſinier ;
Mais il eſt toujours horrible,

Et terrible,
Aux pauvres pour un denier.

Nous allons pourtant lui dire
Ton martyre,
Ta faim, tes néceſſités;
Prie Dieu qu'il nous écoute,
Car ſans doute,
Nous en ſerons rébutés.

Les Serviteurs à leur Maître.

Monſeigneur, ſouffrez de grace,
Qu'on vous faſſe
Le récit d'un pauvre gueux:
Il gémit à votre vue,
Tête nue,
Accablé de maux affreux.

(—)

Ce qui ſe perd ſous la table
Eſt capable
De le garder de périr:
Nous vous ſupplions cher Maître,
De permettre
Que nous l'aillions ſécourir.

Le Mauvais Riche.

Ne parlez pas davantage,
Car ma rage
Commence de prendre feu,
Que ce vilain pauvre endure,
Ou qu'il meure,
Cela m'importe fort peu.

‡‡

Que tant de miſéricorde,

On accorde
Trop de bien à l'indigent :
Je ne veux point qu'on raiſonne
Sur l'aumône,
Je ſçais uſer de l'argent.

(‡)

Si ce pauvre eſt à ma porte,
Qu'on l'apporte,
Et qu'on l'en chaſſe bien loin ;
Je défend ſur toute choſe,
Qu'aucun n'oſe
Examiner ſon beſoin.

(‡)

Que ſi j'entends qu'il reſiſte,
Et perſiſte
A ſans ceſſe lamenter :
Par mes chiens faites-le mordre,
C'eſt mon ordre,
S'il vient ma porte infecter.

Réflexion.

Admirons cette nouvelle
Sans pareille,
Les chiens ne lui font point mal :
Au contraire ils le deſſéchent,
Ils le léchent,
Malgré ce riche brutal.

(‡)

C'eſt la ſouffrance pénible,
Mais paiſible,
De Lazare dans la faim,
Et c'eſt la vie animale,
Et brutale,

De ce richard inhumain.

(†)

Voyons la fin conſolante,
Et brillante,
De Lazare couronné :
Voyons la fin malheureuſe,
Très-affreuſe,
Du mauvais riche damné.

Le Mauvais Riche.

Abraham, je déſeſpere,
Ah ! bon pere,
Allége un peu mon fardeau ;
La faveur que je demande
N'eſt pas grande,
Ce n'eſt qu'une goutte d'eau.

(†)

Si je fus envers Lazare
Trop avare,
Ne le ſois pas envers moi ;
Conſidere mes ſouffrances,
Et mes trances,
Dans ce lieu rempli d'éfroi.

(†)

J'enrage dans ces abîmes,
Pour les crimes
Que ſans ceſſe j'ai commis :
Je maudis & ciel & terre,
Pere & mere,
Mes parens & mes amis.

(†)

Je laiſſe la mer entiere,
La riviere,

La fontaine & le ruiſſeau :
Pourvu que Lazare m'aide,
Mon remede
C'eſt ſon doigt trempé dans l'eau.

Abraham.

Souviens-toi que ce Lazare
Homme rare ;
A ta porte n'avoit rien,
Lorſque tes mains inhumaines
Etoient pleines
De toute ſorte de bien.

(—)

Il eſt juſte que l'on donne
La couronne
A ce pauvre rebuté :
Il eſt juſte que tu ſouffre,
Dans ce gouffre,
Une extrême pauvreté.

(—)

Lazare ſouffroit des peines
Et des gênes,
Qu'on ne ſçauroit concevoir ;
Lorſque parmi les délices,
Et les vices,
Tu manquois à ton devoir.

(‡)

Maintenant Dieu récompenſe
Sa ſouffrance,
Et tout ce qu'il eut d'amer ;
Tandis qu'un feu de bitume
Te conſume,
Sans jamais te conſumer.

L'abîme qui te ſépare
Du Lazare,
L'empêche d'aller à toi :
C'eſt vainement que tu crie,
Que tu prie,
Ne t'adreſſe plus à moi.

Le Richard.

Fais au moins dire à mes freres
Les miſeres,
Et les maux de ces bas lieux ;
Je crains beaucoup leur venue
Et leur vue :
Fais qu'ils aillent droit aux Cieux.

Abraham.

Tes cinq freres ont Moïſe,
C'eſt ſottiſe
De les aller avertir :
Ils ont auſſi les Prophêtes,
Grands trompettes,
S'ils veulent ſe convertir.

Le Richard.

Je ne crois pas qu'ils s'y rendent,
Ni prétendent
De quitter leur vain tréſor :
Pour toucher leur ame dure
Sur l'uſure,
Il leur faut quelqu'un des morts.

Abraham.

S'ils ne foulent leurs piſtoles,
Aux paroles
De ces grands hommes de bien,
En vain un mort reſſuſcite,

Sa visite
Ne leur peut servir de rien.

Le Richard.

Mais enfin cette torture
Que j'endure,
Ne doit-elle point finir ?
Pour quel tems par ce supplice,
Ta justice
Prétend-elle me punir ?

Abraham.

Tu n'as pas quitté l'envie,
Dans la vie,
De ta noire iniquité :
Il faut donc que tu subisses
Ces supplices,
Pour toute une éternité.

Réflexion.

Qui que tu sois qui m'écoute,
Prends les routes
Qui conduisent à bon port ;
Ce glouton vient de t'apprendre,
Qu'il faut rendre
Un grand compte après la mort.

(—)

Fuis de ce Richard le vice
D'avarice
Donne aux pauvres largement ;
Fuis les excès de la bouche,
Et ne touche
A tes mets que sobrement.

(—)

Fais grand cas de tes miseres

Salutaires,
Ainſi que Lazare a fait,
Et ſupporte avec conſtance
Ta ſouffrance,
Si tu veux être parfait.

POUR LES AMES Du Purgatoire.

Sur l'Air : *Mons de Gange l'arriere Garde.*

AMe dévote entends les plaintes,
Les cris & les gémiſſemens
D'une infinité d'ames ſaintes
Qui ſouffre d'extrêmes tourmens.
Approche-toi du Purgatoire,
Pour apprendre avec quel deſir
Elles ſoupirent pour la gloire,
Séjour de paix & de plaiſir.

(‡)

Ecoute ces belles captives,
Qui te diſent d'un triſte accent,
Ce que par des flammes ſi vives,
Leur fait ſouffrir le Tout-puiſſant.
Et ſi ton cœur n'eſt une ſouche,
Hâte-toi de les ſecourir ;
Car la main de Dieu qui les touche,
Cent fois d'amour les fait mourir.

(‡)

Ce feu vengeur, ce feu propice,
Ce feu tout ſage & tout diſcret,
Fait pratiquer tout exercice
Qu'ordonne le divin décret.
N'épluche point de quelle ſorte,

Le

Le feu peu brûler des eſprits,
Mais plutôt ſi ta ſoif eſt morte,
Laiſſe-toi percer à leurs cris.

(§§)

Tous les plus rigoureux ſupplices
Que les Martyrs ont enduré,
Ne ſont que roſes & délices,
Etant à leurs maux comparés.
Si nous ôtons à leurs tortures
Le déſeſpoir de l'éternité,
L'enfer n'en a pas de plus dures,
Tout s'y trouve en égalité.

(‡)

Chaque perfection divine,
Par tout autant d'âpres rigueurs,
En les affligeant les affine,
Dans ces dévorantes ardeurs.
Ah ! ſi tu n'eſt pas inſenſible,
Et ſi tu crois ce que je dis,
Fais de bon cœur tout ton poſſible,
Pour les placer au Paradis.

(—)

Puiſque tu veux, ame fidelle,
Avoir un jour un tel ſoutien,
Tu dois par la loi naturelle,
Faire à ces ames quelque bien.
Elles n'ont aucune puiſſance
De procurer leur liberté,
Aides-les par reconnoiſſance,
Par juſtice & par charité.

(—)

Je ſçais bien que ton indulgence

T'excuſeront avec raiſon,
S'il falloit une ſomme immenſe,
Pour mettre fin à leur priſon.
Mais tu le peux par tes prieres,
Ou par le jeûne d'un ſeul jour;
Fais-les ſortir de ces chaudieres,
Elles uſeront de retour.

(‡)

Tu peux par tes œuvres pénales,
Amoindrir beaucoup la grandeur
De leurs peines toujours égales,
En même dégré de rigueur.
Elles ſont proche de la gloire,
Il ne tien qu'à toi d'impétrer,
Par quelque œuvre ſatisfactoire,
De les y bientôt faire entrer.

(—)

Elles doivent des arrerages,
Et ne peuvent pas les payer,
Aſſiſte-les de tes ſuffrages,
Tends-leur la main ſans différer.
Les Saints, Marie & Jeſus même,
Et tous les eſprits bienheureux,
Recevront une joie extrême
De voir ſes amis avec eux.

(†)

Chrétien qui crois un Purgatoire,
Efforce-toi de l'éviter;
Agis pour Dieu, cherche ſa gloire,
Souffre tout pour le contenter.
Et conçois enfin cette envie
De ſi bien vivre à l'avenir,

Qu'après avoir fini ta vie,
Dieu n'ait en toi rien à punir.

SUR LA PROSE DES MORTS.

Sur le même Air.

Dies iræ, dies illa, &c.

PRêtons l'oreille à la Sybile,
Ecoutons le Berger royal,
Ou bien lisons notre Evangile,
Traitant du Jugement final.
De tous les trois on peut apprendre
Que ce jour d'ire & de fureur,
En reduisant le monde en cendre,
Nous dois faire transir d'horreur.

Quantus tremor est futurus, &c.

Quel tremblement, quelle épouvante,
S'emparera de notre esprit!
Lorsque nous serons dans l'attente
D'avoir pour Juge Jesus-Christ.
Juge éclairé, Juge implacable,
Qui doit peser au même poids,
Le mal leger, le mal notable,
Tant des Bergers comme des Rois.

Tuba mirum spargens sonum, &c.

L'horrible son de la trompette
Ayant éveillé tous les morts,
Parmi le foudre & la tempête,
Chacun d'eux reprendra son corps.
On les verra tous comparoître
Devant le divin Tribunal,

Les uns pour ſuivre leur doux maître,
Les autres le monſtre infernal.

Mors ſtupebit & natura, &c.

La mort & toute la nature
Verront avec étonnement,
Sortir la pâle créature
Du ſombre & creux monument.
Il faudra que chacun réponde
A ce Juge de l'univers,
En préſence de tout le monde,
Sur mille & mille cas divers.

Liber ſcriptus proferetur, &c.

Alors ce redoutable Arbitre,
Aux yeux duquel tout eſt nud,
Nous produira le grand regiſtre,
Qui contient tout par le menu.
Selon la teneur de ce livre,
Il jugera le genre humain,
Sans que perſonne ſe délivre
De ſon Tribunal ſouverain.

Judex ergo cum ſedebit, &c.

Ce Juge aſſis fera paroître
Tous les plus horribles péchés,
Que l'on a bien oſé commettre,
Croyant qu'ils ſeroient bien cachés.
Tout paſſera par la balance,
On n'y verra rien d'impuni;
Le bien aura ſa récompenſe,
Le mal ſon ſupplice infini.

Quid ſum miſer tunc dicturus, &c.

Hélas! que pourrai-je dire?
Pauvre malheureux que je ſuis,

En ce grand jour de trouble & d'ire,
Qui doit nous accabler d'ennuis.
Si le plus juſte a de la crainte,
Et ſi ce jour le fait pâmer,
Quel ſaint Patron ou quelle ſainte
Oſerai-je alors réclamer ?

Rex tremendæ majeſtatis, &c.

O ! Roi de majeſté ſuprême,
Je reconnois à deux genoux,
Que vous nous ſauvez par vous-même,
N'ayant aucun beſoin de nous.
O ! Dieu très-ſaint, ſeul impeccable,
Vive fontaine de piété,
Sauvez cette ame miſérable,
Qui vous recherche d'amitié.

Recordare Jeſu pie, &c.

Doux Jeſus, ayez en mémoire
Les maux que vous avez ſoufferts,
Pour m'unir à vous dans la gloire,
Vous étant chargé de mes fers.
Puiſque j'ai cauſé votre courſe,
Vos ſoins & vos âpres douleurs,
Ne me perdez pas ſans reſſource,
Dans ce jour de cris & de pleurs.

Quærens me ſediſti laſſus, &c.

Ne permettez point que vos peines
Et vos bontés qui m'ont cherché,
Reſtent pour moi tout à fait vaines,
Et que je meure en mon péché.
Je ſuis, Seigneur, votre conquête,
Je dois ma vie à votre mort,
Préſervez-moi de la tempête,

Et faites-moi ſurgir au port.

Juſte Judex ultionis, &c.

Juſte vengeur de mon offenſe,
J'oſe vous prier humblement,
De me traiter avec clémence
Avant le jour du Jugement.
Ayez pitié de ma miſere,
Je ne ſuis qu'un foible roſeau :
N'exercez pas votre colere
Sur un ſi chetif vermiſſeau.

Ingemiſco tanquam reus, &c.

La larme à l'œil, au front la honte,
Au cœur mille cuiſans regrets ;
Je crois qu'il me faut rendre compte
De mes crimes les plus ſecrets.
Oyez mon cœur qui vers vous crie,
O Dieu pitoyable & tout bon !
Et m'accordez, je vous ſupplie,
De mes péchés l'entier pardon.

Qui Mariam abſolviſti, &c.

Vous avez abſous Magdeleine,
Vous avez ſauvé le voleur :
Ils ſont garantis de la gêne,
Comble éternel de tout malheur.
O ! Dieu d'éternelle clémence,
Vous me donnez la liberté
De mettre en vous mon eſpérance :
Car vous êtes tout charité.

Preces meæ non ſunt dignæ, &c.

Aimable Pere des lumieres,
De qui j'adore les ſplendeurs,
Je confeſſe que mes prieres

Sont indignes de vos grandeurs.
Auſſi n'attends-je point par elles,
D'éviter les feux éternels;
Mais par vos bontés paternelles,
Unique eſpoir des criminels.

Inter oves locum præſta, &c.

Lorſque vos troupes Angeliques
Sépareront aux yeux de tous,
Les boucs orgueilleux & lubriques,
D'avec vos agneaux les plus doux.
Faites, mon Dieu, que j'aye place
Au côté droit parmi vos Saints;
Couronnez en moi votre grace
Selon vos éternels deſſeins.

Confutatis maledictis, &c.

Ayant, d'une voix de tonnerre,
Précipité les malheureux,
Dans les braſiers cachés ſous terre,
Pour y ſouffrir des maux affreux.
Conviez mon ame tremblante
A voler ſous votre drapeau,
A la demeure triomphante,
Avec votre béni troupeau.

Oro ſupplex & acclinis, &c.

Je ſens mon cœur prêt à ſe fendre,
Refléchiſſant ſur le paſſé:
Je voudrois le réduire en cendre,
Pour vous avoir tant offenſé.
Soyez mon Pere & mon Juge,
Et ne m'ayez pas à rebut:
Je n'ai que vous ſeul pour réfuge,
Prenez le ſoin de mon ſalut.

Lacrimosa dies illa, &c.

O jour d'effroi! jour lamentable!
Qu'on craint & qu'on prévoit ſi peu,
Tu feras ſortir le coupable,
De la pouſſiere, tout en feu.
O jour d'horreur! ô jour terrible!
Que tu cauſeras de remords,
Quand devant le Juge inflexible,
Tu feras aſſembler les morts.

Huic ergo parce, Deus, &c.

Jeſus, dont la bonté ſurpaſſe
La malice de nos forfaits,
Donnez aux vivans votre grace,
Aux morts le repos & la paix.
O! Roi des hommes & des Anges,
Sauvez-nous par votre bonté,
Pour aller chanter vos louanges
Durant toute l'éternité.

DE LA GLOIRE DU PARADIS.

Sur l'Air: *Soupir ardent, eſprit de flâme.*

GLobe brillant, voute azurée,
Sacré ſéjour de l'Empirée,
Ne te rends pas ſourd à ma voix;
Beau ciel qu'on ne ſçauroit décrire,
Trône éclatant du Rois des Rois,
C'eſt pour toi ſeul que je ſoupire. *bis.*

(†)

Que dirons-nous pour faire entendre,
Les grands plaiſirs qu'on doit attendre
De cette agréable Cité?
Un Dieu s'y donne en récompenſe,

Durant toute une éternité,
Pour quelques momens de ſouffrance. *bis.*

(†)

Tout ce qui brille en la nature,
N'eſt qu'une imparfaite peinture
Des beautés que le Ciel fait voir :
Que ſi les choſes temporelles
Surpaſſent tout notre ſçavoir,
Que ſera-ce des éternelles. *bis.*

(§§)

Le cœur humain, l'œil & l'oreille
Sont au-deſſous de la merveille
Que Dieu prépare à ſon amant ;
Le cœur ne ſçauroit la comprendre,
L'œil ne la voit qu'obſcurement,
Et l'oreille ne peut l'entendre. *bis.*

(‡)

On trouve dans ce domicile
Le bien honnête avec l'utile,
Et le bien délectable encor :
Ces trois biens y ſont ſans meſure,
Car Dieu paye de ſon tréſor
Tous nos travaux avec uſure. *bis.*

(§§)

L'on eſt exempt de toute crainte,
De tout ennui, de toute plainte,
De tout murmure & de tout mal :
On a tout ce que l'on déſire,
Puiſqu'on poſſéde en général
Plus de bien qu'on n'en pourroit dire. *bis.*

(‡)

Le corps eſt tout couvert de gloire,

Pour avoir gagné la victoire,
Il eſt agile, il eſt ſubtil,
Il eſt clair, il eſt impaſſible,
Il eſt brillant, il eſt gentil,
Il n'a plus rien de corruptible. *bis.*

(‡)

On voit dans ce ſaint édifice
Autour du Soleil de juſtice,
Chaque élû plus beau qu'un ſoleil,
Mais tous empruntent leur lumiere
De ce bel Aſtre ſans pareil,
Qui ſeul eſt la clarté premiere. *bis.*

(§§)

On voit la divine Marie,
Et de ſon Fils, vrai fruit de vie,
La très-ſacrée Humanité;
On voit toute la Cour céleſte,
On voit l'auguſte Trinité
Qui clairement ſe manifeſte. *bis.*

(‡)

On entend les neuf chœurs des Anges,
Qui font retentir les louanges
Du trois fois Saint par tous les Cieux:
Cet accord d'eſprits admirable,
Et ce concert mélodieux,
Eſt au cœur un charme ineffable. *bis.*

(‡)

C'eſt là que les odeurs s'éxalent,
C'eſt là que les liqueurs s'étalent,
On eſt charmé de toutes parts,
Chacun peut ſentir à ſon aiſe
Les doux parfums qui ſont éparts

Dans cette divine fournaise. *bis.*

(‡)

Tout ce que l'on voit de palpable
Dans ce palais si souhaitable,
Flatte des Saints l'attouchement :
Enfin chaque sens pour salaire,
Jouit d'un grand contentement,
Capable de le satisfaire.

(—)

Dans ce beau jardin de plaisance *bis.*
La foi cesse avec l'espérance,
Tout y céde à l'amour de Dieu ;
Les Saints aiment sans inquiétude,
Contemplant sans aucun milieu,
L'objet de leur béatitude. *bis.*

‡‡

Ils jouissent tous ensemble
Des biens que ce Royaume assemble,
Sans aucune succession,
Ils ont de ce riche héritage
L'éternelle possession,
Tout à la fois sans le partage. *bis.*

O ! quel plaisir, quelle allegresse !
De sçavoir qu'on boira sans cesse
Dans ce torrent de volupté :
Et que ce bonheur ineffable,
Ce comble de félicité,
Autant que Dieu sera durable. *bis.*

(‡)

Pour bien juger de cette gloire,
Il faut le mettre en mémoire,

Que des Saints Dieu fait le bonheur ;
Médite par fois qu'elle coûte
Tout le sang de notre Seigneur,
Juſques à la derniere goute. *bis.*

Heureux celui qui par la grace,
Va dans le Ciel voir face à face
Le Dieu qu'ici la foi fait voir :
Vivons d'une façon nouvelle,
Si nous faiſons notre devoir,
Nous aurons la gloire éternelle. *bis.*

LIVRE IX.

Sur les ſept Péchés Capitaux.

Sur l'Air : *Si vous voulez ſavoir le ſecret de mon ame.*

Au Pécheur Orgueilleux.

PEcheur, ſi le néant eſt ta vraie origine,
Si ton cœur ne peut rien ſans la grace divine,
Si d'eſprit & de corps tu n'es qu'infirmité,
Si la foule des vers te doit reduire en cendre,
D'où te vient tant d'orgueil & tant de vanité ?
Pourquoi t'éleves-tu lorſqu'il faudroit deſcendre ?

A l'Avaricieux.

Le deſir d'amaſſer, après qui tu t'empreſſes,
La crainte d'amoindrir ou perdre tes richeſſes,
La douleur que tu ſens ſitôt que tu les perds,
L'erreur qui te fait voir tous les guains légitimes,

Changent tes biens en maux, t'attirent aux enfers,
Prends garde que trop tard tu n'abhorre tes crimes.

Aux Luxurieux.

Un tas d'hommes brutaux fait ta réjouiſſance,
Tu ne ſuis que le poids de ta concupiſcence
Tous les objets des ſens ont chez toi libre accès,
Tes regards ſont laſcifs, ton langage eſt lubrique,
Tu mange, bois & dors, ſans dire c'eſt aſſez,
Tu vis abandonné, tu mourras impudique.

A l'Envieux.

L'affliction d'autrui produit ton allegreſſe
Son trouble fait ta paix, ſon plaiſir ta triſteſſe,
Tu creves de dépit de ſa proſpérité,
Tu noircis ſon honneur, tu cenſures ſa vie,
Tu rencontre ta joie en ſon adverſité :
Crains le ſort d'un Caïn dont tu nourris l'envie.

Au Gourmand.

Aimant les bons morceaux, & ſoignant la cuiſine,
Tu ne fais de ton corps qu'un mets pour la vermine,
Tu ſonges ſeulement à vivre pour manger.
Tu te ris de ton Dieu, tu fais Dieu de ton ventre,
Tu te ſoules par fois juſques à regorger.

Qu'un homme eſt malheureux quand ſon corps eſt ſon centre.

Au Colere.

Quelle étrange fureur domine ſur toi-même,
Tes rigueurs ne ſont plus qu'un horrible blaſphême,
Tu tires vanité de contredire à tout,
D'un accident leger tu fumes de colere;
Quand quelqu'un t'a choqué tu le pouſſes à bout:
Dieu te ſera-t-il doux te trouvant ſi ſevere?

Aux Pareſſeux.

Pour le moindre travail ton ame s'effarouche,
Un Dieu te promet tout, & ſans que rien te touche
Tu veux & ne veux point t'approcher des Autels;
Tu cheris ta langueur, tu nourris ta molleſſe,
Tu compte pour petits de gros péchés mortels,
Tu mourras aſſoupi dans ta lâche pareſſe.

Au Pécheur qui ſe juſtifie.

Tu dis que tu n'as point cette grace efficace
Qui triomphe de tout, qui peut fondre ta glace,
Et délivrer ton cœur de vice & de défaut;
Que tous tes ſens te font une guerre immortelle,
Que tu n'as pas toujours tout le ſecours qu'il faut,
C'eſt t'excuſer en vain, le Seigneur eſt fidele.

Que dans tous les péchés ton cœur s'en
seveliſſe,
Dieu n'en eſt point l'auteur, Dieu n'en eſt
point complice, [main,
Ta chute eſt ſeulement l'ouvrage de ta
Tout noirci de forfaits, tu te noircis ſans
ceſſe,
Mépriſant ton ſalut, à toi-même inhumain,
Tu foules ſous tes pieds la grace qui te preſſe.

Au Pécheur abandonné.

Plus Dieu te vient offrir la grace & l'aſ-
ſiſtance, (ce,
Plus ton cœur s'endurcit & lui fait réſiſtan-
De toutes ſes faveurs tu fais tarir le cours;
Mais cette grace enfin trop long-tems rejetée
Ne trouvant dans ton cœur que mépris
tous les jours,
S'éloigne fort de toi quand tu l'as rébutée.

DE L'ENFANT PRODIGUE.

Sur l'Air: *Un jour le Berger Tyrſis*, &c.

LE PRODIGUE DEBEAUCHÉ.

JE ſuis enfin réſolu
D'être en mes mœurs abſolu;
Donnez-moi vite, mon Pere,
Ce qui revient à ma part:
Vous aurez mon autre frere,
Conſentez à mon départ.

LE PERE.

Pourquoi veux-tu, mon enfant,
Faire ce que Dieu défend?
Veux-tu déſoler mon ame,
Nos parens & nos amis?

Je ſerois digne de blâme
Si je te l'avois permis.

LE PRODIGUE.

Je veux, en dépit de tous,
M'éloigner d'auprès de vous,
En vain vous faites la guerre
A ma propre volonté :
Je ne crains ni ciel ni terre,
Je veux vivre en liberté.

LE PERE.

Mais, Hélas ! quelle raiſon,
Te fait quitter la maiſon ?
Ne te ſuis-je pas bon pere ?
De quoi te plains-tu de moi ?
Et qu'eſt-ce que je puis faire,
Que je ne faſſe pour toi ?

LE PRODIGUE.

Vous me traitez en barbet,
Et je veux vivre en cadet ;
Vous condamnez à toute heure
Le moindre déréglement :
Je vais changer de demeure,
Sans retarder un moment.

LE PERE.

Adieu donc cœur obſtiné,
Adieu pauvre infortuné,
Ton égarement me tue,
J'en ſuis accablé d'ennuis :
Je vois ton ame perdue,
Et ne ſçais plus où j'en ſuis.

LE PRODIGUE.

Venez à moi libertins.

Prenez part à mes festins ;
Venez à moi chers lubriques ,
Consumons nos cours momens
Dans les infames pratiques
Des plus noirs débordemens.

(‡)

Pensons à boire , à manger
Dans ce pays étranger ;
Je n'ai plus grand peur d'un pere
Qui me suive pas à pas ,
Songeons à nous satisfaire
Dans l'ordure & les ébats.

(‡)

Contentons tous nos désirs ,
En nageant dans nos plaisirs ,
Et vivons de cette sorte
Tant que l'argent durera ;
Nous irons de porte en porte
Sitôt qu'il nous manquera.

REFLEXION.

Pécheur , remarque en ce lieu
Le tort que tu fais à Dieu ;
Tu t'enfuis de sa présence ,
Afin de boire à longs traits
Le venin de ton offense ,
En dépit de ses atraits.

(‡)

Sa clémence jour & nuit
Te recherche & te poursuit ,
Son cœur ne veut pas te perdre ,
C'est toi-même qui le veux ,
Car sa grace t'est offerte ,

Mais tu dédaignes ſes vœux.

(‡)

Tu crois ton juge bien loin,
Et tu l'as pour témoin :
Sa juſtice met en nombre
Toutes tes méchancetés,
Malgré la nuit la plus ſombre,
Il voit tes impuretés.

LE PRODIGUE PENITENT.

O le triſte changement !
Après un train ſi charmant,
Je ne vois plus à ma ſuite
Ceux qui me faiſoient la cour,
Tout le monde a pris la fuite,
Pas un n'uſe de retour.

(‡)

Je me trouve ſans appui,
Dans la honte & dans l'ennui :
Ma conduite toute impure
M'a mis au rang des pourceaux,
Il eſt juſte que j'endure
Autour de ces animaux.

(‡)

Je rougis de mes forfaits,
Et des crimes que j'ai faits ;
Je fonds en pleurs, je ſoupire,
Je ſens des cuiſans remords,
Je ſouffre un cruel martyre
De cœur, d'eſprit & de corps.

(‡)

Je meurs même ici de faim,
Faute d'un morceau de pain :

Tandis que chez mon bon Pere,
Où jamais rien ne défaut,
Le plus chétif mercenaire
En a plus qu'il ne lui faut.

(‡)

Je voudrois bien me nourrir
Des fruits qu'on laiſſe pourrir,
Je voudrois bien ſous ce chêne,
Les écoſſes des pourceaux;
Mais j'ai mérité la peine
Qu'attirent les bons morceaux.

(—)

Je veux pourtant me lever,
Pour penſer à me ſauver:
Il eſt tems que je détourne
Mon cœur de l'iniquité,
Et qu'enfin je m'en retourne
Vers celui que j'ai quitté.

REFLEXION.

Voici, Pécheur, les effets
De tes horribles forfaits:
Tu n'as plus rien dans le monde,
Le péché t'a tout ôté,
Et ton ame n'eſt féconde
Qu'en miſere & pauvreté.

(§§)

T'étant ſéparé de Dieu,
Sa grace t'a dit adieu;
Toutes tes œuvres ſont mortes,
Le démon te tient aux fers,
Tu n'eſt qu'à deux doigts des portes
De la priſon des enfers.

Leve-toi donc promptement,
Penſe à vivre ſaintement,
Retourne au pere céleſte,
Qui t'attend à bras ouverts;
Sors de ton état funeſte,
Et fuis les hommes pervers.

Le Prodigue de retour chez ſon Pere.

Voici, cher pere, à genoux,
Un fils indigne de vous;
Si vous daignez me permettre
D'entrer dans votre palais,
Ce me ſera trop que d'être
Comme l'un de vos valets.

(‡)

J'ai péché contre les cieux,
Je n'oſe y lever les yeux;
J'ai péché contre vous-même,
Je crains de vous regarder:
Ma douleur en eſt extrême,
Je ſuis prêt de m'amender.

(‡)

Je me ſoumets de bon cœur
A votre juſte rigueur,
Je ne veux plus vous déplaire:
Oubliez ce que je fis,
Vous êtes encore le pere
De ce miſérable fils.

LE PERE.

Cher enfant, embraſſe-moi,
Je brûle d'amour pour toi,
Mes entrailles ſont émues
Et de joie & de pitié,

Par ton retour tu remues
Tout ce que j'ai d'amitié.

(‡)

Laquais, cherchez des ſouliers
Et les mettez à ſes pieds ;
Prenez à ma Garderobe
Une bague pour ſon doigt,
Avec ſa premiere robe,
Puiſqu'il revient comme il doit.

Qu'on prépare le veau gras,
J'ai mon fils entre mes bras,
Il avoit perdu la vie,
Mais il eſt reſſuſcité ;
Chers amis, je vous convie
A cette ſolemnité

REFLEXION.

C'eſt ainſi que le Seigneur
Reçoit le pauvre pécheur,
Il l'embraſſe, il le conſole,
Il l'aime plus que jamais,
Et d'une ſimple parole
Il remplit tous ſes ſouhaits.

(‡)

Fais donc, pécheur, par amour,
Vers Dieu ce parfait retour ;
Tu recouvreras la grace
Et les dons du ſaint Eſprit,
L'ennemi rendra la place
De ton cœur à Jeſus-Chriſt.

(‡)

Tes mérites ſuſpendus,

Te ſeront ſoudain rendus,
Ta paix en ſera parfaite,
La terre t'en bénira,
Tout le Ciel en fera fête,
Et l'enfer en rougira.

DU LIBERTIN.

Sur l'Air : *Ceſſez de vous plaindre.*

LE LIBERTIN.

JE ſuis encore jeune,
Je me ris de la mort,
Quand on m'en parle on m'importune,
De l'oublier je ſuis bien-tôt d'accord :
Je me plais à la bonne chere,
J'aime à ne rien faire,
Par tout où je ſuis
Je fuis la détreſſe,
L'ennui, la triſteſſe,
Autant que je puis.

L'AMI.

Tu meurs à toute heure,
Et tu n'y penſe pas,
Mais l'oubli de ta ſépulture
Ne te ſçauroit garantir du trépas :
Tu peux, chetif vaſe d'argile,
Caduc & fragile,
Par tout te briſer :
Conçois quelqu'envie
De changer de vie,
Sans temporiſer.

LE LIBERTIN.

Envain tu me preſſe,

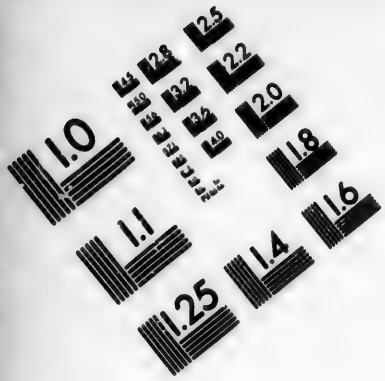
De me tôt convertir,
Tu ne ſçaurois par tes adreſſes,
Me détourner de m'aller divertir :
Je veux nager dans les délices,
Et parmi les vices
Vivre en libertin :
Jeſus eſt bon pere,
Il veut que j'eſpere
Juſques à la fin.

L'AMI.

Si ta pénitence
Ne prévient ton départ,
Envain tu vis dans l'eſpérance
D'avoir un jour du Ciel l'heureuſe part :
Si tu n'abandonne le crime
Avant qu'on t'abîme,
Comme un Lucifer,
Les tranſports de rage
Seront ton partage
Dans le feu d'enfer.

LE LIBERTIN.

Le Seigneur accorde
Au cœur humble & contrit,
En tout tems ſa miſéricorde,
Par la vertu du ſang de Jeſus-Chriſt :
Je ne doute point de la grace,
Ni de l'efficace
De nos Sacremens :
La bonté ſuprême
Eſt encor la même
Aux derniers momens.



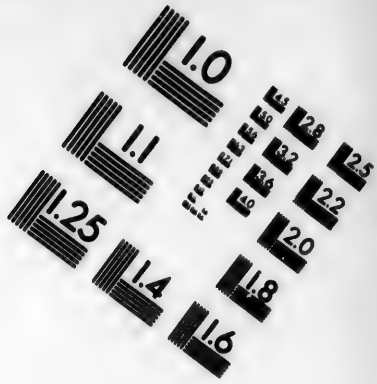
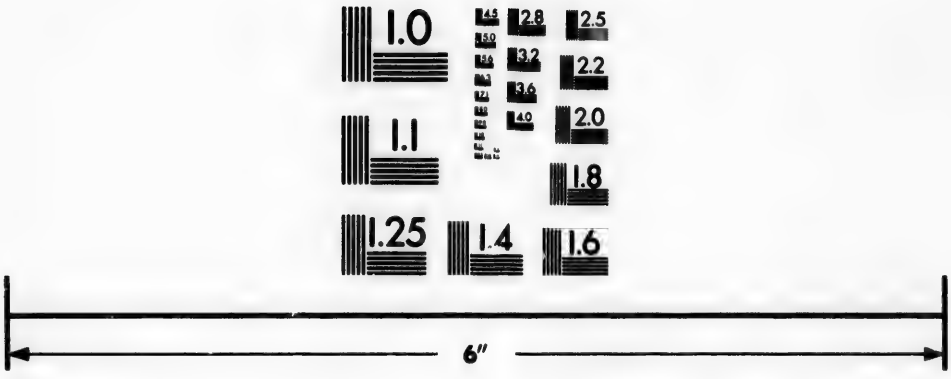
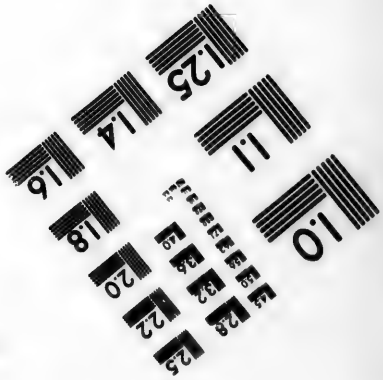


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

L'AMI.

Dieu promet ſa grace,
Mais non pas le demain :
Sauveur, une inſolente audace
Met tout à coup les carreaux à ſa main.
Que ſi tu tombe dans l'offenſe
Avec arrogance,
Parce qu'il eſt bon,
Soudain tu l'irrite,
Et tu ne mérite
Qu'un juſte abandon.

LE LIBERTIN.

Mille & mille choſes
Me dérobent le tems,
Bien que ce que tu me propoſe
Puiſſe en effet rendre mes vœux contens;
Il faut que je me débarraſſe,
Avant que je faſſe
Ce parfait retour :
Laiſſons cette affaire,
Quoique néceſſaire,
Pour un autre jour.

L'AMI.

Etrange folie !
Tu fais tout pour rien,
Tandis que ton ame s'oublie
De ton ſalut & du ſouverain bien;
S'il faut roûler la terre & l'onde,
Pour les biens du monde,
Tu n'as point d'arrêt :
Et rien ne t'enflâme
A ſauver ton ame,

Tu

Tu n'eſt jamais prêt.

LE LIBERTIN.

J'ai bien de la honte
De me voir ſi pervers,
Si tôt que je penſe à mon compte,
Ah ! je me vois à deux doigts des enfers ;
Mais auſſi quand je me figure
Tout ce qu'on endure
Pour gagner le Ciel,
Un ſi long ouvrage
M'abat le courage,
Tout n'eſt plus que fiel.

L'AMI.

Mets ta confiance
En celui qui peut tout,
Tu pourras par ſon aſſiſtance
Voir de tes maux en peu de tems le bout :
Conçois cependant pour tes crimes
Des regrets intimes,
Soupire & gémis :
Dieu met bas les armes
Dès qu'il voit nos larmes,
Comme il l'a promis.

LE COMBAT DE L'ESPRIT avec le Corps.

Sur l'Air : *Les plus beaux de mes jours ſont a'éternelles nuits, &c.*

POUR LA VIE PURGATIVE.

L'ESPRIT.

JE ſuis las de gémir ſous le joug de tes loix,

Il faut que de tes sens je vainque l'insolence,
Et qu'au lieu d'adhérer à ta concupiscence,
Je t'attache avec moi (désormais à la *bis*)
Croix.

LE CORPS.

Traite-moi doucement & ne m'accable pas,
Si je suis révolté quand le manger me gâte,
Je deviens languissant quand le jeûne me matte :
Je te laisse ta Croix, (laisse moi *bis*) mes (ébats.

L'ESPRIT.

Je serois moins brutal & beaucoup moins charnel
Si tu contentois moins l'œil, l'oreille & la bouche,
Et si tu prévoyois un malheur qui te touche ;
Mais tu veux assouvir (tout désir *bis*.) criminel.

LE CORPS.

Je ne prens mes plaisirs qu'autant que tu le veux,
Si je me porte au mal, c'est par ton adhérence,
Si je laisse le bien, c'est par négligence :
Ne t'en prens donc qu'à toi (si tu suis *bis*. tous mes feux.

L'ESPRIT.

Je ne veux plus t'aimer, je veux rompre avec toi,
Tu ne cueilleras plus de roses sans épines,
Je te serai plus dur que tu ne t'imagines :
Tu seras en tout tems (dépendant *bis*) de ma loi.

LE CORPS.

Eſprit, tu n'oſerois me faire jamais tort,
Tu n'as pas plutôt pris la qualité de juge,
Que ſoudain tu deviens contre toi mon refuge,
L'Avocat de mes ſens, (le guide *bis.*) & le ſupport.

L'ESPRIT.

Je ne puis plus ſouffrir tes violens aſſauts,
Si tu ne te ſoumets aux loix de mon empire
Et ſi tu ne te rends à ce que je t'inſpire,
Je m'en vais t'accabler (de mille *bis*) & mille maux.

LE CORPS.

Détruiſant ma ſanté, tu détruiras ton bien ; (aide,
Les forces me manquant, tu reſteras ſans
Si ton zele indiſcret à me matter excede :
Tu ne peux exercer (les vertus *bis*) d'un Chrétien.

L'ESPRIT.

Les plus longues douceurs de tes plus grands péchés,
Auront dans les enfers les plus amers ſupplices, (ces,
Et pour chaque plaiſir de tous les divers vi-
Mille traites infernaux (te ſeront *bis*) décochés.

LE CORPS.

Je voudrois ſans combat, des vices triompher, (peine,
Dompter mes apetits ſans travail & ſans

Etre bien avec toi ſans me mettre à la gêne,
Et ne point éprouver (le jamais *bis.*) de l'enfer.

L'ESPRIT.

Tu ne peux éviter ce jamais douloureux,
Ni vivre avec moi de bonne intelligence,
Si tu ne te réſouds de faire pénitence,
Pour tâcher d'adoucir (ton Juge *bis.*) rigoureux.

LE CORPS.

Je conçois dans mon cœur un regret général, (malice,
Pour les maux que j'ai fait par ma pure
Crois-tu bien que Dieu daigne encor m'être propice?
Maintenant que je veux (m'éloigner *bis.*) de tout mal.

L'ESPRIT.

Tu n'en dois pas douter, notre Dieu n'eſt qu'amour,
Il ne veut point ta mort, ſans ceſſe il te convie
A vouloir travailler pour l'éternelle vie:
Ne diſpute donc plus (il attend *bis.*) ton retour.

POUR LA VIE ILLUMINATIVE.

Sur le même Air.

LE CORPS.

MOntre-moi les ſentiers que les Saints ont battus,
Je veux faire valoir du très-Haut la lumiere,

Et toujours m'avancer ſans regarder derriere, (vertus.
Pour me faire un treſor (de toutes *bis.*) leurs

L'ESPRIT.

Tous les Saints ont ſuivi de Jeſus le chemin,
Tu dois Moûler comme eux tous tes pas ſur ſes traces,
Si tu veux t'attirer le tréſor de ſes graces,
Et l'avoir à jamais (dans le Ciel *bis*) pour ta fin.

LE CORPS.

Dans le train que j'ai pris, je ſens mille combats, (me:
Tantôt de tout quitter, tantôt de tenir fer-
Dejà de mes travaux je voudrois voir le terme,
Je demande la paix, (& la paix *bis*) ne vient pas.

L'ESPRIT.

Pour trouver le repos du corps & de l'eſprit,
Il te faut ſans délai renoncer à toi-même,
Charger ſur toi la Croix, & d'un courage extrême,
Captiver tous tes ſens (& ſuivre *bis*) J. C.

LE CORPS.

On ſe rit bien ſouvent de mes plus ſaints emplois, (crite,
On blâme mes deſſeins, on m'appelle hypo-
Quand j'entends ces railleurs, ſoudain mon cœur s'irrite,

Et je voudrois lever (& la main *bis.*) & la (voix.

L'ESPRIT.

Ne fais point conſiſter ta gloire ni ta paix
En ces diſcours en l'air qu'un indévot profere,
Ce n'eſt pas aux mondains qu'il faut tâcher de plaire,
Mais à Dieu qui te voit (en tout ce *bis*) que tu fais.

LE CORPS.

Les plaiſirs d'ici bas chatouillent tous mes ſens,
Chacun d'eux fait ſon coup, ſitôt que tu ſommeilles, (les,
Et ſur tout les objets des yeux & des oreil-
Font d'abord dans mon cœur (des projets *bis*) inſolens.

L'ESPRIT.

Tu te dois rendre exact à te mortifier,
Et craindre à tout moment de tes ſens les amorces,
Quand même ils ſembleroient avoir perdu leurs forces : (fier.
Tu ne dois pourtant pas (ſollement *bis*) t'y

LE CORPS.

Je ne vois devant Dieu plein d'un orgueil ſecret,
On ne peut ſuporter le flux de mes paroles,
Par tout je ſuis trompé de mille objets frivoles,
Et par tout on voit bien (que je ſuis *bis*) indiſcret.

L'ESPRIT.

Pour dompter ton orgueil, ſoumets-toi promptement,
Pour perdre ton caquet, obſerve le ſilence,
Pour être moins ſurpris, uſe de vigilance,
Et rends-toi circonſpect (pour agir *bis*) prudemment.

LE CORPS.

Peu de choſe m'abat, je ne fais que tomber
Je ſens de tout côté mille épreuves diverſes,
Et ne me plaiſant point à toutes ſes traverſes,
Ce n'eſt pas ſans ſujet (que je crains *bis*) ſuccomber.

L'ESPRIT.

Dieu ſe plaît à nous voir bien petits devant lui, (défiance,
Si nous vivons tous deux dans l'humble
Il nous fera marcher avec perſévérance.
Et dans tous nos béſoins (il ſera *bis*) notre appui.

POUR LA VIE UNITIVE.

Sur le même Air.

LE CORPS.

JE voudrois les moyens de m'unir au Très-Haut,
Mais, hélas! tous mes ſens me font encore la guerre;
Par mes divers beſoins, je rampe encore ſur terre,
Où tout n'eſt que combat, (que trouble *bis*) & que défaut.

L'ESPRIT.

Pour t'unir au Seigneur, penſe à lui fré-
quemment, (re,
Les beſoins du ſomeil, du manger & du boi-
Ne ſçauroient t'empêcher d'en avoir la mé-
moire, (moment.
Si tu ſçais rafraîchir (ſa vue *bis*) à tout

LE CORPS.

Je ſuis tout au dehors, en tout tems, en
tout lieu :
Etant ainſi diſtrait, il n'eſt aucune choſe
Qui trouve de mon cœur jamais la porte
cloſe,
Et j'ai bien du travail (à penſer *bis*) à mon
Dieu.

L'ESPRIT.

Ne te laſſe jamais de faire des retours,
L'habitude ſe vainc par un autre habitude;
Si ces retours vers Dieu font un peu ton
étude, (jours.
Tu pourras y penſer (mille fois *bis*) tous les

LE CORPS.

Ne puis-je pas auſſi quand tu fais oraiſon,
Comme toi m'élever au-deſſus de moi-même
Pour ne voir, en aimant, que la bonté ſu-
prême :
Et prier par la foi (ſans ſuivre *bis*) ta raiſon.

L'ESPRIT.

Ce regard amoureux vers Dieu, par pure
foi, (matiere,
Sans aucun acte exprès, ſans diſcours, ſans
Surpaſſe ma raiſon & ta frêle pouſſiere,
C'eſt un pur don du Ciel (tiens toi bas *bis*)
ſous ſa loi.

LE CORPS.

Tout me vient diſſiper, & dedans & dehors,
A prier un long-tems ma foibleſſe s'opoſe,
Je ne puis me remplir d'aucune bonne choſe,
Et malgré tous mes ſoins (j'arrête *bis*) tes tranſports.

L'ESPRIT.

Ces objets différens qui viennent t'affoiblir
Ne ſçauroient du Seigneur me ravir la préſence,
De t'unir avec lui ne perds pas eſpérance;
Si tu ſçais te vuider (il ſçaura *bis*) te remplir.

LE CORPS.

Ne puis-je pas enfin au banquet de l'Autel, (Maître,
Tâcher de n'être qu'un avec mon divin
Puiſque m'y transformant, j'y prends un nouvel être,
Et que bravant la mort (j'y deviens *bis*) immortel.

L'ESPRIT.

Tu le peux, tu le dois, mais peſe mûrement, (ſainte,
Que dans cette action, de toutes la plus
Il te faut du reſpect, de l'amour, de la crainte, (Sacrement.
Pour avoir part au fruit (de ce grand *bis*)

LE CORPS.

Je voudrois bien avoir une humble netteté
Pour être de mon Dieu l'agréable demeure,

Mais ſon abaiſſement ne trouve en moi qu'enflure,
Et ſon corps virginal (que toute *bis*) impureté.

L'ESPRIT.

C'eſt au ſeul Roi des Cieux, par un ſoin paternel,
A nous bien préparer à cette auguſte table,
Où nous nous répaiſſons de ſon corps adorable,
Pour tous deux parvenir (au feſtin *bis*) éternel.

DE LA TIEDEUR SPIRITUELLE.

Sur l'Air : *Un jour le Berger Thyrſis.*

CHrétien lâche, que fais-tu
Au chemin de la vertu ?
Dieu te fait beaucoup de grace,
Il te preſſe à tout moment,
Mais ton cœur qui n'eſt que glace,
Vit toujours plus lâchement.

(‡)

Hélas ! homme malheureux,
Que ton ſort eſt dangereux ;
Tu ris de ta maladie,
Sans penſer à t'en guerir ;
Et ſi Dieu n'y rémedie,
Elle te fera mourir.

‡‡

C'eſt un Prophéte qui dit :
Que tiéde ſoit maudit,
Et que Dieu tire vengeance
De ce trop ingrat Chrétien,
Puniſſant la négligence,

Qu'il montre à faire le bien.

Jesus dit que les premiers
Seront un jour les derniers ;
Les pécheurs les plus coupables
Pleurent leurs crimes passés,
Quand les tiédes détestables
Deviennent enfin glacés.

(‡)

Je vois ici un Pharisien
Qui semble être homme de bien ;
Mais par sa fausse justice,
Sa priere est faite en vain :
Lorsque Dieu se rend propice
A celle du Publicain.

(‡)

TU veux & tu ne veux pas,
Pour ton ame faire un pas :
TU te crois dans l'abondance
De toute sorte de bien ;
Mais la derniere sentence
Fera voir que tu n'as rien.

(‡)

TU crains l'infidélité,
Sans craindre la lâcheté :
Dieu souffre un homme infidele
Plus patiemment que toi :
TU lui deviens plus rébelle
Quand tu negliges ta foi.

(†)

Il commence à révomir,
Et tu ne veux pas frémir :

TU ſerois plus ſuportable
Dans un état de froideur,
Que dans l'état déplorable
Où t'a réduit la tiédeur.

(‡)

TU fais tort à ta vertu,
D'avoir ſi mal combattu,
TU ne voudrois pas commettre
Les plus horribles forfaits;
Mais tu ne crains pas fort d'être
Du rang des plus imparfaits.

(†)

Pour la moindre adverſité,
TU perds la tranquillité;
L'ombre ſeule de l'orage
T'afflige & t'abat beaucoup,
TON cœur manque de courage
Devant que ſentir le coup.

(—)

Sitôt qu'on te choque un peu,
TU t'aigris & tu prends feu;
TU te rends inſociable,
Chacun entend ta clameur,
Pour t'avoir doux & traitable,
Il faut ſuivre ton humeur.

(—)

La porte du Paradis
Suffit à ce que tu dis:
TU ne déſire pas d'être
Des Saints les plus relevés:
Crains qu'à force de décroître,
TU ne ſois des reprouvés.

Reviens à toi, négligent,
Sois fidele & diligent;
C'eſt retourner en arriere,
Que de ne point avancer :
Reprens ta ferveur premiere,
Et pourſuis ſans te laſſer.

(‡)

Pluſieurs ſe ſont abuſés
En vivant les bras croiſés :
Le Ciel eſt une couronne,
Il faut ſuer pour l'avoir;
Si tu veux qu'on te la donne,
Penſe à remplir ton devoir.

Sers le Dieu de majeſté
Sans dégoût, ſans lâcheté,
Demande-lui, que ſa grace
Vienne aider ton foible effort,
Et que ſon ſoin efficace
Dure en toi juſqu'à la mort.

DU PECHE VENIEL.

Sur le méme Air.

TOi qui crois que ſans dangers,
On fait des péchés legers :
Peſe bien les maux qu'ils cauſent,
Pour ne le pas croire tels :
Ces petits maux te diſpoſent
A tomber dans les mortels.

(‡)

Un ſeul péché veniel,

Fermes la porte du Ciel ;
Il faut que le Purgatoire
Serve de clef pour ouvrir :
Avant qu'entrer dans la gloire
Que de peines à ſouffrir.

(‡)

Par le plus leger péché,
Tu reſtes toujours taché :
Il débilite tes forces,
Il ralentit ta ferveur,
Et par ſes fines amorces
Il fait trebucher ton cœur.

(‡)

C'eſt des plus petits défauts
Qu'on voit naître les grand maux :
Recourons à l'Ecriture,
Et nous y verrons d'abord
Qu'une legere bleſſure
A la fin cauſe la mort.

(‡)

Eve écoute le ſerpent,
Qui ſur l'arbre ſe ſuſpend,
Elle regarde la pomme,
Elle oſe y porter la main,
Puis elle fait mourir l'homme,
Et par lui le genre humain.

(‡)

Cain ſe rend criminel,
En tuant ſon frere Abel ;
Il ne lui ravit la vie,
Que pour avoir négligé
Les premiers traits de l'envie,

Dont ſon cœur étoit rongé.

David paſſe d'un coup d'œil
Aux crimes qui ſont ſont deuil :
Judas ce malheureux traître,
Pour trop déſirer avoir,
Vend ſon adorable Maître,
Et ce perd par deſeſpoir.

(—)

Pierre enfin va renier,
Sortant de communier ;
Il tombe dans ce blaſphême,
Ne s'étant point diverti
De l'eſtime de ſoi-même,
Lorſqu'il en fut averti.

(—)

Ces exemples te font voir,
L'horreur qu'il en faut avoir ;
Plus un ame devient ſainte
Par l'amour envers Jeſus,
Plus doit-elle avoir de crainte
Des péchés les plus menus.

(‡)

Dès qu'elle ne le craint pas,
Elle fait mille faux pas :
Sa vie eſt un grand deſordre,
Elle recule en effet,
Car l'ennemi trouve à mordre
Preſqu'en tout ce qu'elle fait.

Tu fais cent pétits efforts
Pour le moindre mal du corps ;

Et quand ton ame eſt bleſſée,
Même en danger de mourir,
Tu rejette la penſée
De ce qui la peut guérir.

(†)

Tu la tiens moins nettement
Que ton chetif vêtement;
Pour peu qu'un habit ſoit ſale,
Il te devient odieux:
Ton ame eſt pleine de gale,
Et paroît belle à tes yeux.

(†)

Crains beaucoup plus que l'enfer
Le péché le plus leger;
Attends que ton corps meure,
Tremble au ſeul nom du péché:
Combats & prie à toute heure,
Pour n'en point être entaché.

(†)

Chaſſe, pour plaire au très-Haut,
L'ombre même du défaut;
Et quand par pure foibleſſe,
Tu tombes légerement,
Chaſſe le trop de triſteſſe,
Le trouble & l'abattement.

(†)

Fais lors un humble retour,
Vers Jeſus, avec amour;
Prends ſon nom pour antidote,
Et ſois bien conſideré,
De ne faire aucune faute
De propos déliberé.

Pour te bien-tôt affranchir
Ce qui te fait gauchir,
Vois de près la ſépulture :
Garde en tout quelque milieu,
Tiens ton cœur dans la droiture,
Et ton œil tourné vers Dieu.

(†)

Mais ton œil a beau veiller,
Et ta main a beau travailler,
Si Dieu, le meilleur des peres,
Ne vient vite à ton ſecours,
Tu traîneras tes miſeres
Juſqu'à la fin de tes jours.

LIVRE X.

PARAPHRASE DU SIMBOLE.

DES APÔTRES.

Sur l'Air : *Depuis le tems qu'en ſecret j'te vous aime, &c.*

SAINT PIERRE.

Je crois en Dieu le Pere tout-Puiſſant Créateur du Ciel & de la Terre.

JE crois en Dieu dont le ſein nous enſerre,
Le Créateur, le Pere TOUT-PUISSANT,
Qui d'un ſeul mot fit le Ciel & la TERRE,
Et qui leur donne un ordre raviſſant.
J'adore en lui l'Impaſcibilité,
Je rends hommage à la Paternité,

TOUT mon cœur aime
Ce Roi ſuprême,
En révérant ſa hauſte majeſté.

SAINT ANDRE.

Et en J. C. ſon Fils unique notre Seigneur.

Je crois encore en J. C. mon maître,
Egal en tout à ſon Pere éternel,
Dieu comme lui, l'image de ſon Etre,
Son Fils unique & conſubſtantiel;
Son beau miroir, ſon Verbe, ſa ſplendeur,
Dont tous les Saints adorent la grandeur:
Je veux ſans ceſſe,
Que l'on connoiſſe
Qu'il eſt par tout mon ſouverain Seigneur.

S. JACQUES, le Majeur.

Qui a été conçu du ſaint Eſprit, eſt né de la Vierge Marie.

Ce même Fils toujours au ſein du Pere,
Ayant été conçu de l'Eſprit ſaint,
Au ſein très-pur de la Vierge ſa Mere,
Nâquit pour nous, l'amour l'ayant contraint.
TENANT la haut d'un Dieu trin le milieu,
Il ſe fit voir ſur la terre Homme-Dieu:
Il faut renaître,
Et tâcher d'être
D'eſprit au Ciel, de corps en ce bas lieu.

SAINT JEAN.

Qui a ſouffert ſous Ponce Pilate, été crucifié, mort & enſeveli.

Il meurt en Croix d'une mort très-cruelle:
Ponce Pilate en prononce l'arrêt,

Pour nous tirer de la mort éternelle,
Et satisfaire à l'éternel décret.
Après qu'on l'eut descendu du pôteau,
Son sacré corps fut mis dans le tombeau :
Mourons aux crimes,
Soyons victimes,
Morts & vivans aux pieds de cet Agneau.

SAINT PHILIPPE.

Il est descendu aux Enfers, & le troisiéme jour il est ressuscité des morts.

Le verbe uni parfaitement à l'ame,
Etant au corps uni parfaitement,
Tout embrasé d'une amoureuse flamme,
Va voir les siens aux Limbes promptement.
Après trois jours il sortit victorieux
Du monument, malgré ses envieux :
Il ressuscite,
Et nous invite
A nous tirer des actes vicieux.

SAINT BARTHELEMY.

Il est monté aux Cieux, il est assis à la droite de Dieu son Pere tout-puissant.

Il monte aux Cieux tout brillant de sa gloire,
Son seul pouvoir l'éleve au plus haut lieu,
Il y fait voir sa sanglante victoire,
Et prend son trône à la droite de Dieu.
Ceux qui vivoient dans la captivité,
Recouvrent lors leur pleine liberté :
Chrétien espere,
Qu'un jour ton Pere
T'introduira dans la sainte cité.

SAINT THOMAS.

De là viendra juger les vivans & les morts.

A ce jour dernier, à ce jour lamentable,
Qui joindra nos ames & nos corps,
Ce Juge saint, benin & redoutable,
Viendra juger les vivans & les morts.
Il donnera les biens du Ciel au bon,
Au réprouvé les tourmens du démon :
Que ces délices,
Et ces supplices
Soient de nos cœurs le nord & le timon.

SAINT MATTHIEU.

Je crois au saint Esprit.

Je crois de plus à l'Esprit adorable,
Lien du Fils & du Pere éternel,
Source d'amour & l'amour ineffable,
Source de don & le don personnel :
Qui procedant du Pere & du Fils,
Veut animer nos cœurs & nos esprits :
Esprit de flâmes,
Brûlez nos ames,
Esprit d'amour, rendez-nous bien contrits.

S. JACQUES, le Mineur.

La Sainte Eglise Catholique, la Communion des Saints.

Je crois aussi l'Eglise Catholique,
Maison de Dieu, le Bercail de la Foi,
Vraie en tout point, Unique, Apostolique,
Ferme colomne & flambeau de la Loi :
Troupe de Saints, dont le cœur & les biens
Sont en commun par des sacrés liens,

Aimons l'Eglise ;
Qui la divise,
Renonce au Pape & suit les faux Chrétiens.

S. JUDE OU THADEE.

La remission des péchés.

Je suis certain que cette Eglise sainte,
A du Sauveur reçu l'autorité
De pardonner à qui le veut sans feinte,
Cent & cent fois la noire iniquité.
Quelques péchés que nous ayons commis
Par ce pouvoir ils nous sont tous remis.
O quelle grace !
Un Dieu m'embrasse
Dès le moment que pour lui je gémis.

SAINT SIMON.

La resurrection de la chair.

Je crois encor que nos corps en poussiere
Au dernier jour ressusciteront tous,
Pour recevoir la sentence derniere,
Aux pieds d'un Juge allumé de courroux.
Les uns seront agiles & luisans,
Le autres noirs, horribles & pesans :
Jamais merveille
Ne fut pareille,
Nous serons tous en la fleur de nos ans.

SAINT MATHIAS.

La vie éternelle.

Je crois enfin une vie éternelle,
Dont le bonheur n'est qu'au Ciel bien compris :
Là, notre corps & notre ame immortelle
Auront Dieu même pour gloire & pour prix

Là tous les Saints, pendant l'éternité,
Contempleront l'auguſte Trinité :
O belle gloire !
Que ta mémoire
M'applique tout à la Divinité.

(‡)

Voilà les points que j'apprens des Apôtres,
Je les croits tous, d'une conſtante foi ;
Mais je me perds comme cent & cent autres,
Si je ne vis ſelon ce que je crois :
Dieu veut mon cœur, mon eſprit & mes mains ;
Tous mes déſirs ſans les œuvres ſont vains;
Car la foi morte,
Ferme la porte
Du beau Palais où regneront les Saints.

Paraphraſe des Commandemens de Dieu & de l'Egliſe.

Sur l'Air : *La feuille morte a des apas.*

Un ſeul Dieu.

CHrétien, n'adore qu'un ſeul Dieu,
Fais que ſa flâme
Brûle ton ame,
Sans ceſſe en tout lieu :
Reconnoiſſant en ſa ſeule eſſence,
Une Trinité :
Conſacre-lui ta foi, ton eſpérance
Et ta charité.

Dieu en vain, &c.

Ne prends jamais ſon nom en vain,

Sois véritable,
Sage, équitable
En levant la main :
Ne profere point de blaſphême,
Ni de reniement :
Si tu promets au Monarque ſuprême,
Rends lui promptement.

Les Dimanches, &c.

Dimanches & Fêtes garde-toi
D'œuvre ſervile,
Et tout tranquille
Sers ton divin Roi :
Préfére les divins Offices
A des vains ébats,
Aux Cabarets, aux Jeux ſources de vices,
Et de cent débats.

Pere & Mere, &c.

Si tu veux vivre longuement,
Suis de ton pere
Et de ta mere
Le commandement :
Joins au ſecours l'obéiſſance,
L'amour à l'honneur,
Afin d'avoir un jour pour récompenſe
L'éternel bonheur.

Homicide, &c.

Ne te laiſſe point emporter
A la colere,
Contre ton frere,
Pour le maltraiter ;
Car Dieu te défend l'homicide
De l'ame & du corps,

Et veut auſſi qu'avec ſoin ton cœur bride
Ses fouguex tranſports.
Luxurieux point ne ſeras, &c.
Demande à Dieu la chaſteté,
Crains à toute heure
De luxure
La brutalité :
Garde les yeux, la main, l'oreille,
Aime l'action,
Reçois Jeſus, ſois ſobre, prie & veille,
Fuis l'occaſion.
Le bien d'autrui, &c.
Ne vole point le bien d'autrui
A la ſourdine,
Ni par rapine,
Te mocquant de lui :
Fais bien le poids & la meſure,
Vends au juſte prix,
Et rends l'argent provenant de l'uſure,
Si ta main l'a pris.
Faux témoignage, &c.
Quand on détracte du prochain,
Bien loin d'en rire,
Ni de médire,
Tais tois par dédain ;
Abhorre le faux témoignage
De la vérité,
Et montre en tout du cœer par ton langage
La ſainteté.
L'œuvre de la chair, &c.
Fais la guerre aux ſales plaiſirs :
Une penſée,

Trop

Trop tard chaſſée,
Produit les déſirs :
Eteins au plutôt l'étincelle
De ce feu d'enfer,
De peur qu'enfin l'eſprit ne ſe rebelle,
Vaincu par la chair.

Les biens d'autrui, &c.

Puiſqu'en tout la cupidité
Eſt la volupté
Qui t'achemine
A l'iniquité,
Loin d'avoir le bien de perſonne,
Ni le convoiter,
Contente-toi de ce que Dieu te donne,
Sans te tourmenter.

Les Dimanches, &c.

Entend la Meſſe entiérement
Dimanche & Fête,
Et n'y caquette
Scandaleuſement :
Une Meſſe bien entendue
T'acquiert mille biens :
Sois-y dévot, n'y perd pas Dieu de vue,
Fuis les entretiens.

Tous tes Péchés, &c.

Confeſſe au moins une fois l'an
Tous tes noirs crimes,
Sors des abîmes
Où te tient ſatan :
Déclare le nombre & l'eſpece,
Contrit & confus :
Fuis avec l'occaſion ſans ceſſe,

Et ne péche plus.
Ton Créateur, &c.
Reçois à Pâque, ô mortel,
Ton divin Maître,
Hoſtie & Prêtre,
Pour toi ſur l'Autel :
Tu n'auras point en toi de vie
Sans ce pain vivant :
Cours au banquet, le Seigneur t'y convie,
Sois humble & fervent.
Les Fêtes, &c.
Laiſſe le travail de tes mains,
Sois bien fidele,
Et plein de zèle,
A l'honneur des Saints ;
Chomant les Fêtes commandées
Avec piété,
Mille faveurs te ſeront accordées
Pour ta ſainteté.
Quatre-Tems, &c.
Ayant atteint trois fois ſept ans
Jeûne en Carême,
Et fais de même
Tous les Quatre-Tems :
Ajoûtes-y toutes les Veilles,
Et tu recouvras
De ton Seigneur des graces ſans pareilles,
Tant que tu vivras, &c.
Au Vendredi.
Abſtiens-toi chaque Vendredi
De toute viande
Encore que friande,

Et le Samedi ;
Mais en gardant cette abſtinence
Qui matte la chair,
Ne garde plus dans ton cœur la licence
De toujours pécher.

Hors le tems, &c.

Au tems que l'Egliſe défend
Le mariage,
Sois ſouple & ſage
Comme un humble enfant ;
Souviens-toi de payer la dîme
De tes meilleurs fruits,
La retenant tu commets un grand crime,
Et tu te détruis.

L'Excommunié, &c.

Fuis l'excommunié par tout,
Et lui denie
Ta compagnie,
Si l'on ne l'abſout :
Refuſe à ce monſtre exécrable,
Sans aucun regret,
Ton entretien, le ſalut & la table,
Dieu te maudiroit.

Quand excommunié, &c.

Si l'on a lancé contre toi
Ce coup de foudre,
Fais toi abſoudre,
Tout tremblant d'éfroi :
Qu'à l'avenir ta ſeule crainte
Soit de n'être pas
Dans le giron de l'Egliſe ſainte,
Lors de ton trépas.

Voilà les ſaintes loix d'amour,
Garde-les toutes,
Ce ſont les routes
De l'heureux ſéjour.
Quand tu n'en tranſgreſſerois qu'une,
Chrétien, ſois certain
Que c'eſt aſſez pour perdre la fortune
Du bien ſouverain.

Paraphraſe de l'Oraiſon Dominicale.
Sur l'AIR : *Rendez-vous, beauté cruelle.*

PEre ſaint, dont la puiſſance,
D'un ſeul mot *bis.* fit l'Univers,
Vous êtes par votre eſſence
Dans tous les êtres divers.
Vous habitez dans votre gloire
Au milieu de tant d'eſprits purs;
A même tems que la foi nous fait croire,
Votre grandeur préſente dans nos cœurs:
A même tems, &c.

(‡)

Qu'à jamais, par tout le monde,
Votre nom *bis.* ſoit honoré,
Que ſur la terre & ſur l'onde
Il ſoit toujours adoré.
Faites que chacun le connoiſſe,
Qu'on ne l'oſe plus blaſphémer;
Et que par tout on ne penſe ſans ceſſe
Qu'à le bénir & qu'à le faire aimer.
Et que par tout, &c.

(‡)

Détruiſez l'horrible empire,

Les deſſeins *bis.* & les autels
De Lucifer qui n'aſpire
Qu'à perdre tous les mortels.
Chaſſez, Seigneur, par votre grace,
Notre propre amour loin de nous :
Faites regner votre amour en ſa place,
Afin qu'au Ciel nous regnions avec vous.
Faites regner, &c.

(‡)

Votre volonté ſoit faite,
Comme au Ciel *bis.* en tous les lieux,
Et que l'homme vous ſoumette
Son cœur, ſa langue & ſes yeux.
Que ſur la mer & la terre,
Nous ayons toujours ce déſir
De déclarer à tous nos ſens la guerre,
Pour ne vouloir que votre bon plaiſir.
De déclarer, &c.

(—)

Donnez-nous la nourriture
Pour l'eſprit *bis.* & pour le corps :
Pour notre eſprit l'Ecriture,
La grace & le pain des forts.
Pour notre corps, Pere adorable,
Nous vous demandons ſeulement
Ce qui ſuffit chaque jour ſur la table,
Pour le pouvoir nourrir frugalement.
Ce qui ſuffit, &c.

(—)

Pardonnez-nous nos offenſes,
Comme nous *bis.* les pardonnons,
Nous dépoſons nos vengeances,

Nous vous les abandonnons.
Pour être enfans d'un ſi bon pere,
Nous voulons ſuivre votre fils,
Et dans ſon ſang noyant notre colere,
Nous aimerons nos plus grands ennemis.
Et dans ſon ſang, &c.

(†)

Les démons nous font la guerre,
Notre corps *bis.* eſt contre nous,
Le monde & ce qui l'enſerre,
Nous veut ſéparer de vous.
Tout nous pourſuit & tout nous tente,
Nous craignons la domination :
Préſervez-nous par votre main puiſſante,
De ſuccomber à la tentation.
Préſervez-nous, &c.

(—)

Délivrez enfin nos ames
Du plus grand *bis.* de tous les maux,
Qui ſeul mérite les flâmes,
Et les éternels cachots ;
Mais quant aux diverſes ſouffrances
Qui nous font gémir nuit & jour :
Faites, grand Dieu, malgré nos repugnances
Que nous veuillons les porter par amour.
Faites, grand Dieu, &c.

Paraphraſe de la Salutation Angélique,
Sur le même Air.

Dieu vous garde, pleine de grace,
Le Seigneur *bis.* eſt avec vous ;
Après Jeſus, votre place

Reſuit au-deſſus de tous.
Bénîte ſur toutes les femmes,
Béni ſoit Jeſus votre fruit,
Qui veut par vous combler de biens nos ames,
Et nous garder de tout ce qui nous nuit.
Qui veut par vous, &c.

(+)

Souvenez-vous, ô Marie,
De prier *bis.* pour nous pécheurs,
Durant le cours d'une vie,
Où l'on ne voit que malheurs:
Mere de Dieu, Mere très-ſainte,
Accompagnez-nous juſqu'au port,
Chaſſez de nous la foibleſſe & la crainte,
Quand nous ſerons à l'heure de la mort.
Chaſſez de nous, &c.

DE L'HUMILITE' CHRETIENNE.

Sur l'AIR: *Ne ſommes-nous pas heureux.*

REdouble ici ta ferveur,
Qu'une fois je t'entretienne
De l'humilité chrétienne,
Que nous apprend le Sauveur:
Des vertus elle eſt la mere,
Elle eſt en tout le ſoutien,
Et la garde néceſſaire,
De tout ce qu'on fait de bien.

(‡)

Sans la vraie Humilité,
L'on manque de patience,
De douceur, d'obéiſſance,
D'amour & de chaſteté,

L'Ange tombe de ſa place,
L'homme ſe trouve abattu,
Et tous deux perdent la grace,
Faute de cette vertu.

(‡)

Peſe cette vérité,
La grace ne ſe meſure,
Elle ne croît & ne dure
Que ſuivant l'humilité.
C'eſt cette vertu qui donne
La victoire & les combats,
Et qui hauſſe la couronne
Autant haut qu'elle tient bas.

(†)

D'où vient, pécheur, ton orgueil?
Viendroit-il de ta naiſſance,
Ou de ta propre excellence,
Ou des vers de ton cercueil?
Ta gloire n'eſt que chimere,
Et tu dois tomber d'accord,
Que tu n'eſt rien que miſere
Du berceau juſqu'à la mort.

(†)

De toi tu n'eſt que néant,
Qu'ignorance, que foibleſſe,
Que menſonge, que baſſeſſe,
Et qu'un objet rebutant.
Quelle ſeroit ta folie,
Ta malice & ton erreur,
Si tout ce qui t'humilie
T'enfloit l'eſprit & le cœur?

Mets à bas ta vanité,
Ceſſe de te méconnoître,
Tu tiens tout du premier Etre,
Sans avoir rien mérité.
C'eſt à cet Etre ſuprême
Que tu dois l'ame & le corps,
Tu ne tiens rien de toi-même,
Tous tes biens ſont ſes tréſors.

(†)

Par juſtice il peut t'ôter
Ce que par grace il te donne,
S'il éleve ta perſonne,
Il peut la précipiter.
Tu dépens de ſon domaine,
Il pourroit à tout moment
Te plonger ſans nulle peine,
Dans l'abîme du néant.

(‡)

Sitôt qu'il te laiſſe à toi,
Par ta pente naturelle,
Tu lui deviens infidelle,
Et tu violes ſa loi.
Cette malheureuſe pente
Te feroit cent fois périr,
Si ſa main toute-puiſſante
Ceſſoit de te ſecourir.

(†)

La chair, le monde & l'enfer
Attaquent ton cœur ſans ceſſe;
Mais Dieu qui voit ta foibleſſe
T'aide pour en triompher.
Tu commettrois bien des crimes

Sans la vertu de ſon bras,
Rends-lui des graces intimes,
Du mal que tu ne fais pas.

(—)

Tu peux ce que tu pouvois
Avant qu'il t'eût donné l'être ;
Apprens à te bien connoître,
Vois ce qu'alors tu faiſois.
Hélas ! lorſque tu t'efforces
D'operer le moindre bien,
En préſumant de tes forces,
Ta foibleſſe ne peut rien.

(‡‡)

Laiſſons ce que tu pouvois
Avant qu'avoir reçu l'être,
Il eſt aiſé de connoître
Ce que pour lors tu faiſois.
Diſons que ſi tu t'efforces,
Tu feras beaucoup de bien,
En t'apuyant ſur les forces
D'un Dieu qui t'a fait de rien.

(‡)

Médite à loiſir ce point,
Quand de Dieu tu perds la grace
Sans ſon ſecours efficace,
Tu ne la recouvre point.
Que ta foibleſſe eſt extrême,
Tu mourrois dans tes forfaits,
Si de ſa bonté ſuprême
Tu ne ſentois les effets.

(‡)

Pécheur, ſi tu croyois bien

Ces vérités importantes,
Tes vertus seroient constantes,
Tu ne te plaindrois de rien.
Mais tu fais voir le contraire,
Puisque tu te plains de tout;
Toujours chagrin ou colere,
Ne trouvant rien à ton goût.

(—)

La moindre chose t'aigrit,
Et pour peu que l'on te presse,
Tu montre par ta rudesse
La fierté de ton esprit.
Quand tu te dis des injures,
C'est pour en être estimé,
Mais dans l'ame tu murmures,
Lorsqu'un autre t'a blâmé.

(‡)

Tu t'efforces d'empêcher
Qu'on ne découvre à ta mine,
L'esprit vain qui te domine,
Mais tu ne peux le cacher.
Le prochain que tu rebutes,
Ta brusque & mauvaise humeur,
Et tes fréquentes rechutes,
Marquent l'orgueil de ton cœur.

(§§)

A faute de voir tes maux,
Tu te flate, tu t'abuses,
Et tu cherche des excuses,
Si l'on te dit tes défauts.
Pour peu que l'on te confonde,
Tu t'abas, tu t'attendris,

Ne craignant rien tant au monde
Que la honte & le mépris.

(‡)

Tes meilleures actions
Ont des vanités ſecrettes,
Des recherches indiſcrettes
Et des imperfections.
C'eſt une miſéricorde,
Qu'un Dieu les daigne accepter,
Et que ſa bonté t'accorde
La grace de les mériter.

(‡)

L'amour propre, en mille cas,
T'éleve à de vaines vues,
Et fait que tu t'attribue
Des vertus que tu n'as pas.
Alors ton aimable pere
Te trouve plus odieux :
Et tu ne lui ſçaurois plaire,
Dès que tu plais à tes yeux.

(‡)

Le Phariſien hautain
Se perd s'eſtimant louable,
Quand Jeſus tout équitable
Sauve l'humble Publicain.
Si tu comptes tes mérites,
Sans rapport à Jeſus-Chriſt,
Crois que tu te précipites
Par l'orgueil de ton eſprit.

Chrétien, crains pour ton ſalut,
Si malgré ta petiteſſe,

TU te plais d'avoir ſans ceſſe
Ta vaine eſtime pour but,
Mais ne perds jamais courage
Comme tes fauſſes grandeurs;
L'homme ne fait point naufrage
Quand il quitte ſes erreurs.

(‡)

Fils unique du très-Haut,
Nos miſeres ſont extrêmes,
Nous ne voyons en nous-mêmes
Qu'arrogance & que défaut.
Dieu clément, tout-Puiſſant Verbe,
Qui vous fîtes chair pour nous,
Abattez notre ſuperbe,
Et tirez-nous après vous.

MOYENS POUR ACQUERIR & pour conſerver l'humilité Chrétienne.

Sur le même Air.

POur ceſſer d'être orgueilleux,
Peſe tes noires offenſes,
Tes défauts, tes négligences,
Compte-les bien ſi tu peux.
Si Dieu t'avoit fait juſtice,
Tu ſerois préſentement
Dans l'effroyable ſupplice,
Qui dure éternellement.

(‡)

Aime plus à te cacher,
Qu'à vouloir toujours paroître;

Crie aux pieds de ton bon Maître :
J'ai péché, je puis pécher.
Descends au fond des abîmes,
Bien loin de t'enorgueillir,
Te souvenant de tes crimes,
Et pouvant toujours faillir.

(‡)

Prie & gémis nuit & jour,
Tu n'as point de fortes preuves
Pour juger si tu te trouves
Digne de haine ou d'amour.
Cette seule incertitude,
Doit t'obliger en tout lieu,
A ne mettre ton étude
Qu'à t'abimer devant Dieu.

Même une sainte frayeur
Avec une humble espérance :
Le don de persévérance
Est un pur don du Seigneur.
Quand tu ferois à cette heure
Au rang des plus saints Reclus,
Tu peux par ta vaine enflure,
Changer pour ne changer plus.

(—)

Cache sous l'humilité,
Tes actions les plus saintes
Crains les subtiles atteintes
Du démon de vanité.
Grave au fond de ta mémoire,
Qu'on peut perdre en un instant,
Par l'esprit de vaine gloire,

Les fruits acquis au long tems.

(—)

N'écoute point tes flateurs,
Suis les traces de l'Apôtre,
T'eſtimant moins que tout autre,
Et le plus grand des pécheurs.
S'il arrive qu'on te blâme,
Loin d'être triſte & confus,
Dis dans le fond de ton ame :
J'en méritois bien plus.

Juge toi ſévérement,
Ne dis rien à ta louange,
Et ne trouve pas étrange
Qu'on te traite durement.
Te connoiſſant mépriſable,
Souffre d'être mépriſé,
Et confeſſe-toi coupable,
Quand tu ſeras accuſé.

(‡)

Jeſus étant ton ſoutien,
Quelqu'injure qu'on te faſſe,
Porte-la de bonne grace,
Et ne te pique de rien.
Foule aux pieds la vaine gloire
A force de t'abaiſſer,
Et ſois ioujours prêt de croire,
Qu'on ne ſçauroit t'offenſer.

‡‡

Après quelque manquement,
Recours à la repentance :
Chaſſe loin la défiance,

Le trouble & l'abattement.
Mépriſe toi davantage,
Sans rêver ſur ton péché,
Ce qui t'abat le courage
Vient de ton orgueil caché.

(‡)

Sois bien aiſe d'embraſſer
Ce qui te rend miſérable,
Et ce que tu crois capable
De te pouvoir abaiſſer.
Mais ſi tout ce qui t'abaiſſe
Vient de ton choix affecté,
Tu n'auras ſous ta baſſeſſe,
Qu'amour propre & vanité.

(‡)

Puiſque tu n'as rien de grand,
N'accepte que par contrainte,
Et même avec quelque crainte,
Tous les honneurs qu'on te rend.
Si malgré toi l'on te loue,
Soudain ſois ſaiſi d'éfroi,
Et devant Dieu déſavoue
Tout le bien qu'on dit de toi.

(‡)

Souffre les adverſités
Avec une paix profonde,
Laiſſe aux amateurs du monde
Leurs vaines proſpérités.
Le cœur bas, la bouche cloſe,
Pauvre d'eſprit juſqu'au bout,
Sois content de peu de choſe,
Etant indigne de tout.

Fais d'humbles remerciemens
A celui qui te corrige,
Témoigne-lui qu'il t'oblige,
T'apprenant tes manquemens.
L'ame bien anéantie,
Et qui ſe veut corriger,
Prend plaiſir d'être avertie
Du défaut le plus leger.

(§§)

Compatis à ton prochain
Lorſqu'il commet quelqu'offenſe,
Bien loin d'avoir l'inſolence
D'en médire avec dédain.
Penſe à ta propre miſere,
Et reconnois qu'en effet,
De toi-même tu peux faire
Tous les maux qu'un autre a fait.

(‡)

Donne bon exemple à tous,
En tes habits, en ton geſte,
Sois prudent, ſimple, modeſte,
Sérieux, affable & doux.
Ne ſois point facile à rire,
Peſe plus que d'une fois
Ce que tu prétends de dire;
Et parlant, baiſſe ta voix.

(‖)

Tends à ta perfection,
En aimant ta petiteſſe,
Ta miſere, ta foibleſſe
Et ta propre abjection.
Craignant auſſi peu le blâme

Que ceux qui ſont déja morts ;
Sois auſſi petits dans l'ame,
Qu'un enfant l'eſt dans le corps.

(‡)

Renonce à ton jugement,
Ne conteſte avec perſonne,
Fais pour Dieu ce qu'on t'ordonne,
Te ſoumettant humblement.
Renonce ſur toute choſe
A ta propre volonté,
Puiſqu'en tout elle s'oppoſe
A l'eſprit d'humilité.

(‡)

Si Dieu te fait avancer,
Quelque progrès que tu faſſe,
Cachant avec ſoin ſes graces,
Crois toujours de commencer.
La moindre vaine penſée
Qu'on n'a pas chaſſé d'abord,
Arrête une ame avancée,
Et lui peut cauſer la mort

(‡)

Chaque nouvelle faveur
Te rendant plus redevable,
Te rend auſſi plus coupable,
Si tu n'eſt humble de cœur.
Plus Dieu te fait de largeſſes,
Plus faut-il qu'en vérité,
Tu l'adores & t'abaiſſes
Aux pieds de ſa Majeſté.

(—)

Sois content de ton état,

Chéris un emploi pénible,
Vil, abjet, & sois paisible
Plus qu'en un emploi d'éclat.
Reçois sans nulle reserve
Les humiliations;
L'humilité se conserve
Parmi les confusions.

(‡)

Quand tu te trouve tenté,
Resiste avec grand courage,
Fortifie en cet orage
Ta mortelle infirmité.
Le tentateur peut bien bruire
Et te presser de plier;
Mais il ne sçauroit te nuire
Si tu sçais t'humilier.

‡‡

Enfin pour ne tomber pas,
Lorsque tu te fais la guerre,
Tiens-toi couché contre terre,
Tu ne peux aller plus bas.
Tu remportes la victoire
Dès que tu t'anéantis,
La couronne de la gloire
Ne se donne qu'aux petits.

(§§)

Doux Jesus, apprenez-nous
A vouloir toujours descendre;
Vous seul pouvez nous l'apprendre,
Rendez-nous humbles & doux.
Accordez-nous cette grace,
Qu'étant petits à nos yeux,

Nous allions ſur votre trace,
Voir vos grandeurs dans les Cieux.

Réglement des ſens extérieurs.
Sur l'Air : *Vous êtes charmante & blonde.*

LA VUE.

SI tes yeux te font la guerre,
Prens bien ſoin de les garder,
Et travaille à te vuider
De ce que le monde enſerre,
T'abſtenant de regarder
Les vains objets de la terre.

(‡)

Mortifie en tout ta vue,
Et ne t'idolâtres plus;
Tous tes regards ſuperflus
Et ton peu de retenue,
Te feront reſter confus,
Quand ta fin ſera venue.

(‡)

Un regard du Roi Prophête
Mit ſon cœur dans le cercueil;
Apréhende cet écueil,
L'eſprit ſaint t'en admonête:
Bien ſouvent un ſeul coup d'œil
Fait ſoulever la tempête.

L'OUIE.

Eve tombe en l'eſclavage,
En écoutant le démon,
Ce malicieux dragon,
Cauſe en elle un tel orage

Que la grace & la raiſon,
A l'inſtant ils ſont naufrage.

(‡)

Crains une chute pareille,
Si tu veux tout écouter,
N'aime point à caqueter,
Ferme ſoudain ton oreille,
Dès qu'on oſe te tenter,
Car l'ennemi toujours veille.

(‡)

Ecoute bien ton ſaint Ange,
Et ſeconde ſon deſſein;
Rends-toi ſourd au diſcours vain,
N'écoute point ta louange,
Ni le blâme du prochain,
De peur que Dieu ne s'en venge.

LE GOUST.

Lorſque tu te mets à table,
Reſiſte à l'avidité,
Chéris la frugalité;
Et loin d'être inſatiable,
Fais que la néceſſité
Soit ta régle inviolable.

(‡)

Mange ſeulement pour vivre,
Et ne vis pas pour manger;
Garde-toi de te ranger
Avec celui qui s'enyvre,
Et qui périt au danger
Où ſon apetit le livre.

(‡)

Fais en mangeant quelque pauſe,

Et ſois ſobre juſqu'au bout ;
Goûte le Seigneur en tout,
Le priant qu'il te diſpoſe
A mortifier ton goût,
A l'égard de toute choſe.

L'ODORAT.

L'Odorat aura ſa peine,
Comme tous les autres ſens ;
Dans le plaiſir que tu prens,
En ſentant quelqu'odeur veine :
Conſidere en même-tems,
De ce ſens l'horrible gêne.

(‡)

Ne poudre plus ta tête
Que des cendres de ta fin,
Laiſſe le muſc le plus fin,
L'ambre gris & la civette,
Et l'eſſence du jaſmin,
Aux Dames que l'on muguette.

(‡)

La fleur odoriférante
Te dit dans le fond du cœur :
Exhale la bonne odeur
D'une vie édifiante,
Pour mériter la ſenteur
De la Cité permanente.

L'ATTOUCHEMENT.

Bien des choſes donnent priſe
Au ſens de l'attouchement :
Se coucher trop mollement,
Des habits la mignardiſe,
Et de toucher follement

Ceux avec qui l'on deviſe.

(§§)

Ne te rends pas ſenſible
Aux ſaiſons dans leur rigueur ;
D'une legere douleur,
Suit un plaiſir indicible,
Qui te diſpoſe au bonheur
Qui doit te rendre impaſſible.

(‡)

Dompte ta chair criminelle,
Ceſſe de la tant flater,
A force de la mater,
Rends-la ſouple & moins rebelle,
Si tu prétends remporter
Une couronne immortelle.

Le pouvoir, la néceſſité & les conditions de l'Oraiſon.

Sur l'Air : *Ne ſommes-nous pas heureux.*

PAr quelle comparaiſon
Pourra-t-on nous faire entendre
Les grands biens que doit attendre
Celui qui fait l'Oraiſon.
Le plus fécond en paroles
Ne nous en dit preſque rien,
Les plus riches paraboles
Ne nous l'expriment pas bien.

(†)

L'Oraiſon eſt des vertus
La ſource & la gardienne,
Par elle l'ame chrétienne

Tous les vices abattus ;
Elle eſt ſon arme offenſive
Pour attaquer les démons ;
Et ſon arme eſt défenſive
Contre tous ces rodomons.

(§§)

Elle eſt l'ancre des pécheurs :
C'eſt par elle que le juſte
Devient toujours plus robuſte
Au plus fort de ſes douleurs.
Elle eſt des dons & des graces
Le continuel canal :
Pour des Saints ſuivre la trace,
Prens l'Oraiſon pour fanal.

(‡)

Elle eſt un prompt meſſager
Qui nuit & jour manifeſte
Aux yeux du Pere céleſte,
Ton beſoin ou ton danger.
Elle expoſe ta miſere,
Et t'obtient en même tems,
Tout ce qui t'eſt néceſſaire
Pour tes maux les plus preſſans.

(—)

Noé trouve en l'Oraiſon,
Contre les flots du déluge,
Son repos & ſon réfuge,
Et tous ceux de ſa maiſon.
Il n'eſt rien que Dieu n'accorde
Pour contenter les Hebreux,
Dès que Moiſe l'aborde,
Et daigne prier pour eux.

L'aſtre qui brille en tout lieu,
S'arrête dans ſa carriere,
Son char rebrouſſe en arriere,
Deux hommes ſaints priant Dieu.
David prie & fond en larmes,
Dans ſes plus cuiſans malheurs,
Et peut, par ces ſeules armes,
Vaincre ſes perſécuteurs.

(†)

Elle ſauve Daniel,
Et tous ceux de Béthulie;
Celle du Prophéte Elie
Attire le feu du Ciel.
Les enfans de la fournaiſe
Offrent à Dieu mille vœux,
Sans qu'une éfroyable braiſe
Brûle un ſeul de leurs cheveux.

(†)

Quand les Juifs croyent périr
Par une injuſte ſentence,
Eſther prie avec inſtance,
Et Dieu les vient ſecourir.
La priere de Suſane,
La défend des deux Vieillards,
Qui brûlant d'un feu prophane,
La tentoient de toutes parts.

(†)

Jonas éprouve ce ſort
Dans le ſein d'une Baleine,
Priant il reprend haleine,
Et s'affranchit de la mort.
Cent fois Judas Machabée,

Sans la priere du cœur,
Auroit perdu ſon Armée,
Bien loin d'être vainqueur.

(†)

La priere & le recours
Des lépreux, des hydropiques,
De tant de paralitiques,
Et des muets & des ſourds.
Par la fervente priere
Le boiteux eſt redreſſé;
L'aveugle voit la lumiere,
Et le démon eſt chaſſé.

(‡)

Saint Pierre ſort de priſon,
Sa belle-mere eſt guerie,
Les morts recouvrent la vie,
En vertu de l'Oraiſon.
C'eſt par la priere même
Que le bon Larron en croix,
Touché d'un regret extrême,
Triomphe du Roi des Rois.

Quiconque prie humblement,
Au nom du Sauveur du monde,
Se ſoûmet la terre & l'onde,
Le ciel & le firmament.
S'il eſt en état de grace,
S'il demande quelque bien,
Sa priere eſt efficace
Quand même il n'en connoît rien.

(‡)

Le pouvoir de l'Oraiſon,

Et ſon ſecours favorable,
Devroit te la rendre aimable
Sans aucune autre raiſon.
Mais peſe encore, de grace,
Quelle eſt ſa néceſſité,
Afin que ton cœur l'embraſſe
Avec plus de fermeté.

(†)

La chair, le monde & l'enfer
Te font la guerre ſans ceſſe;
De toi tu n'eſt que foibleſſe,
Comment veux-tu triompher?
Tu ſçais par expérience,
Que ſi Dieu ne t'aide pas,
Tu noircis ta conſcience,
En bronchant à chaque pas.

(‡)

Dieu ſçait dès l'éternité,
Que tes miſeres ſont grandes;
Mais il veut que tu demandes
Juſqu'à l'importunité.
Dieu connoît que par tes forces
Tu ne peux tout-à-fait rien;
Mais il veut que tu t'efforces,
Pour obtenir ſon ſoûtien.

(‡)

Laiſſe les plaiſirs des ſens,
Rentre ſouvent dans toi-même;
Cherches-y l'être ſuprême,
L'adorant de tems en tems.
Souviens-toi que ſon eſſence
Remplit ce vaſte Univers,

Et qu'on goûte ſa préſence
Sous tous les êtres divers.

Choiſis un lieu loin du bruit,
Etablis une heure fixe,
Pour offrir ton ſacrifice,
Et pour en tirer le fruit.
Joins à ton humble poſture
La Foi, l'Eſprit & l'Amour;
Et prie au moins demi-heure,
Une fois ou deux par jour.

Médite au commencement
Tes quatre fins, tes miſeres,
Des attributs les myſteres,
Dans un doux recueillement.
Joins au diſcours le ſilence,
Joins aux actes le repos,
Evitant la violence
Qui n'eſt jamais à propos.

Tiens ton cœur & ton eſprit
Pendant l'Oraiſon vocale,
Auſſi bien qu'en la mentale,
Bien uni à Jeſus-Chriſt.
La priere eſt inutile,
Quand on n'a pas ſon appui;
Mais elle eſt toujours fertile,
Quand on la fait avec lui.

Lors qu'Abraham veut prier,
Il s'eſtime poudre & cendre;

Si tu n'apprens à deſcendre,
Ton cœur aura beau crier.
L'eau de quelque ſource claire
Monte autant qu'elle deſcend,
Tout de même en la priere
On s'éleve en s'abaiſſant.

Souffre la diſtraction,
Lorſqu'elle eſt involontaire,
Combattant ton adverſaire,
Par quelque aſpiration.
Que ſi par ta nonchalance,
Tu te trouves trop diſtrait,
Cherches de Dieu la préſence,
Te confondant de regret.

Prens un livre, & ne crains point,
Si tu ſens que Dieu t'attire
A continuer de lire,
Pour mieux goûter quelque point.
Mais s'il conſerve ton ame
Dans le calme de la Foi,
Brûle de ſa douce flâme,
Laiſſe ton livre & tais-toi.

Demande le principal,
Dieu ſeul & ſa pure gloire,
Sans penſer à l'acceſſoire,
Non pas même en général.
Sois certain que ton doux Pere
Penſe à tes divers beſoins,
Quand l'unique néceſſaire

Fais l'unique de tes ſoins.

(‡)

L'honneur, les biens, les plaiſirs,
Pourroient tôt ou tard te nuire :
Aime à te laiſſer conduire,
Meurs à tous tes vains déſirs.
Ah ! combien de miſérables,
Qui pour les biens temporels,
Au lieu des biens perdurables
Trouvent des maux éternels.

(‡)

Perſévére avec ferveur,
Imite la Cananée :
Tiens ton ame proſternée
Aux ſacrés pieds du Sauveur.
S'il te rebute comme elle,
S'il te traite comme un chien,
Sois conſtant, humble & fidele,
Et tout ſera pour ton bien.

(—)

Plus ton ame ſouffrira
Dans l'état de ſéchereſſe,
De dégoût & de détreſſe,
Plus elle s'avancera.
Que Dieu refuſe ou qu'il donne,
Prie avec égale paix,
En attendant la couronne
Qui ne finira jamais.

Le Déſert de la Foi.

Sur l'Air : *Je ſuis un Prince bien-heureux, &c.*

MOndain qui veux voir & ſentir,
Ame en raiſon toujours féconde,
Qui ne veux point t'anéantir,
Et qui te plais à l'air du monde,
Sçache que ce n'eſt pas à toi
D'entrer au déſert de la Foi.

(†)

Mais vous amans du Dieu de paix,
Vous qui des Saints ſuivez la trace,
Ne craignez point d'être trompés,
Quand vous ne ſentez plus la grace,
Entrez ſans trouble & ſans éfroi
Dans l'obſcur déſert de la Foi.

(††)

Tâchez de ne tenir à rien
Dans votre aimable ſolitude,
Que Dieu ſoit tout votre ſoûtien
En l'oraiſon de quietude ;
Il ne faut ni mais, ni pourquoi
Dans l'humble école de la Foi.

(‡)

Dieu, maître abſolu de ſes dons,
Quand il trouve bon les retire,
Et par des ſoudains abandons
Il cauſe à l'ame un doux martyre,
Lorſqu'il veut qu'elle meure à ſoi,
Pour vivre à lui ſeul par la Foi.

Il met dans la tranquillité,
Chaque ſens & chaque puiſſance,
Et l'ame en la ſimple unité,
Se perd dans la divine eſſence,
Elle ne ſent plus rien en ſoi
Que le pur amour de la Foi.

(‡)

Ah! je ne dis pas aſſez bien,
Diſant qu'elle ſent quelque choſe;
L'ame ne voit & ne ſent rien,
Elle jouit, elle repoſe,
Elle eſt tellement morte à ſoi,
Qu'elle ne vit que de la Foi.

(—)

Dieu ferme dedans & dehors,
Juſque aux moindres avenues;
Il ne laiſſe au lieu des tranſports,
Que d'humbles & des ſimples vues,
Et l'ame dit alors en ſoi,
Le Juſte ne vit que de la Foi.

(—)

Elle ſe trouve ſans milieu,
Sans grace ſenſible & ſans forme,
Elle eſt toute abſorbée en Dieu
Qui la dépouille & la transforme,
Et qui la fait mourir en ſoi,
Par le doux glaive de la Foi.

(‡)

Dans cette obſcure & claire nuit,
L'ame aime Dieu ſans le connoître,
Elle s'avance à petit bruit,
Obéiſſant à ſon doux Maître,

Qui lui dit, fois calme, tais-toi,
Et contemples-moi par la Foi.

Dieu fait ſon œuvre ſans éclat,
Lorſque l'ame contemplative,
Qui ne voit rien dans ſon état,
De tems en tems craint d'être oiſive;
Mais dans la ſuite en chaque emploi,
Elle voit les fruits de la Foi.

‡‡

L'entendement, la volonté,
La fantaiſie, & la mémoire,
Supportent une pauvreté
Plus grande qu'on ne ſçauroit croire;
Mais l'ame trouve aſſez de quoi
Au riche tréſor de la Foi.

(—)

Le grand tout de ſon Créateur,
Et le pur rien des créatures,
Diſent beaucoup plus à ſon cœur
Que les diſcours & les lectures,
Ce tout & ce rien ont en ſoi
Les vaſtes objets de la Foi.

‡‡

Voir ce pur rien dans ce grand tout,
Et ne voir plus rien au monde,
C'eſt du Paradis l'avant-goût,
C'eſt là où tout nous abonde,
C'eſt là ce déſert de la Foi,
Où l'ame ne vit plus à ſoi.

(§§)

Dans ce dénuement parfait,

L'ame eſt en paix ſans ſe diſtraire,
Et ſans gâter ce que Dieu fait ;
Elle adhére à Dieu ſans rien faire,
Si ce n'eſt de mourir en ſoi
Dans les ténébres de la Foi.

(‡)

Tout lui devient indifferent,
Le Ciel, l'Enfer la Terre, & l'Onde,
Plaiſir, honneur, ami, parent,
Et tout ce qu'on voit en ce monde,
Elle ne tient pas même à ſoi
Par le ſenſible de la Foi.

(—)

Sans jamais perdre ſon repos,
Dans quelqu'état que Dieu la mette,
Elle ne dit plus que ces mots :
La volonté de Dieu ſoit faite,
Il faut qu'au déſert de la Foi
Je meure, & que Dieu vive en moi.

(+)

C'eſt ici que le pur amour,
Par la ſecrette & douce flâme,
Fait ſon ouvrage nuit & jour,
En dépouillant l'ame de l'ame ;
C'eſt ici que la pure Foi
Fait vivre l'ame morte à ſoi.

(‡)

L'ame pour ne penſer qu'à Dieu,
Met en oubli toute autre affaire,
Et Dieu prend ſoin en tems & lieu
De lui marquer ce qu'il faut faire,
Il lui dit en eſprit de Foi,

Voici ce que je veux de toi.

(‡)

De quelques fâcheux accidens
Que cette ame ſoit accueillie,
Elle ſe tient ferme au dedans,
Humble, paiſible & recueillie,
Et toujours uniforme à ſoi,
Elle adore Dieu par la Foi.

(‡)

Ayant commis qnelque défaut,
Elle s'abaiſſe & ſe releve,
Diſant d'un œillade au Très-Haut:
Seigneur, je ſuis la fille d'Eve;
Mais j'ai cette conſtante Foi,
Que vous aurez pitié de moi.

(—)

Quand parmi les traces du jour,
Cette ame ſe trouve diſtraite,
Elle fait un petit retour,
Son cœur lui ſervant de retraite;
Et par un ſimple acte de Foi,
Soudain Dieu la concentre en ſoi.

(‡)

Elle s'écrie au fond du cœur,
Voyant le ſoin que Dieu prend d'elle:
Je ne veux que mon Créateur,
Je lui ſerai toujours fidelle;
Moi ſeule à Dieu, Dieu ſeul à moi,
Voilà le tréſor de ma Foi.

(†)

Chere ame, vous avez raiſon,
Ne reveillez plus le ſenſible,

Tenez-vous vuide en l'Oraiſon
Autant qu'il vous ſera poſſible,
Rendez-vous pauvres par la Foi,
Et Dieu vous rendra riche en ſoi.

C'eſt en eſprit & vérité,
Que Dieu déſire qu'on l'adore,
Reduiſez-vous à l'unité,
Soyez ſimple & plus ſimple encore,
Adorez par tout ce grand Roi,
Dans l'obſcurité de la Foi.

(†)

C'eſt ainſi que dès le réveil,
Dieu fixe l'ame en ſa préſence,
C'eſt ainſi que par le ſommeil
Il aſſoupit dans ſon eſſence;
C'eſt ainſi qu'il l'unit à ſoi
Et par l'amour & par la Foi.

(‡)

Mon adorable Jeſus-Chriſt,
Immolé dans l'Euchariſtie,
Immolez-moi par votre Eſprit,
Pour n'être avec vous qu'une Hoſtie,
Et pour ne vivre plus à moi
Dans l'heureux deſert de la Foi.

Exercice ſpirituel durant la ſainte Meſſe.
Sur l'Air *La feuille morte a des apas.*

CHantons au trois fois immortel,
L'humble exercice,
Du Sacrifice,

Qu'on offre à l'Autel :
Chantons les diverſes manieres
D'y bien aſſiſter,
En contemplant ou liſant des prieres
Pour les méditer.

(‡)

Si Dieu t'attire [illegible] toi,
Durant la Meſſe,
Aime, t'abaiſſe,
Contemple & tais-toi :
Fais une ſeule & même Hoſtie
Avec Jeſus-Chriſt,
Tout abſorbé dedans l'Euchariſtie,
De cœur & d'eſprit.

(‡)

Si tu médites librement,
Suis la pratique
Que je t'explique
Familiérement :
Dès que tu vois ſortir le Prêtre
Le Calice en main,
Penſe que Dieu ſort du ciel & vient naître
Pour le Genre humain.

(+)

Lorſqu'il s'abaiſſe en commençant,
Peſe en toi-même
Combien Dieu t'aime,
S'anéantiſſant ;
Revere la divine Mere,
Qui renferme en ſoi
Son Créateur, ſon vrai Fils & ſon Pere
Fait homme pour toi.

Il fait le ſigne de la croix ;
Car il adreſſe
La ſainte Meſſe
A l'Unique en trois :
Conſacre avec lui ton ſervice
A la Trinité,
Lui repréſentant le même ſacrifice
En ſimple Unité.

(§§)

Au Confiteor, ſois touché
De voir ta vie
Toute aſſervie
Aux loix du péché :
Conçois une douleur amere
De tous tes forfaits,
Avec propos de commencer à faire
Mieux que tu ne fais.

(—)

Au Kyrie, crie au Seigneur
Qu'il te pardonne,
Et qu'il te donne
L'eſprit de ferveur :
Demande lui miſéricorde
Pour chacun de nous ;
Et juſqu'à ce que ſon cœur l'accorde,
Sois à ſes génoux.

(‡)

Au Gloria in Excelſis,
Séche tes larmes,
Et fais tes charmes
De ces doux récits ;
Honneur, amour, louange & gloire

A Dieu dans les Cieux ;
A nous la paix, la grace & la victoire
Parmi ces lieux.

(§§)

Chaque *Dominus vobiscum*,
Te fait entendre
Que Dieu veut prendre
Ton cœur pour maison ;
Demeure en sa sainte présence
Par la vive Foi,
Et mets en lui toute ta complaisance,
Comme il fais en toi.

Aux *Oraisons*, prie avec soin
Pour les miseres
De tous tes Peres,
Et pour ton besoin ;
Mais si tu n'offre ta priere
Au nom de Jesus,
Tu recevras du Pere des lumieres
Un juste refus.

(‡)

L'*Epître* est pour te préparer
A l'Evangile.
Mais sois docile,
Crains de t'égarer ;
Ecoûte-la comme une lettre
Où le Roi des Rois
Te fait sçavoir que tu dois te soûmettre
A toutes ses Loix.

(‡)

Al'*Evangile*, dresse-toi,

Pour le défendre,
Prêt à repandre
Ton ſang pour la Foi;
Apprens-y les maximes ſaintes
Du Fils du Très-Haut, (tes,
Et les gardant dans ton cœur bien emprein-
Suis-le comme il faut.

(‡)

Au Credo, fais profeſſion,
Par ta créance,
De ce qu'avance
Ta Religion;
Crois ce que l'Egliſe propoſe,
Elle eſt ton ſoûtien,
Celui qui l'a pour guide en toute choſe,
Ne ſe trompe en rien.

(‡)

A l'Offertoire, offre ton cœur,
C'eſt là l'offrande
Que te demande
Ton divin Auteur:
Offre-lui de plus, ſans reſerve,
Tous ces divers biens, (ſerve
Car c'eſt Dieu ſeul qui donne & qui con-
Tout ce que tu tiens.

(†)

Quand on met de l'eau dans le vin,
Plonge ton ame
Dedans la flâme
De l'Eſprit divin:
Déſire en voyant le mélange
Du vin & de l'eau,

Que ſans délai l'eau de ton cœur ſe change
En un vin nouveau.

(†)

Le Prêtre ſe lave à l'Autel,
Rends l'ame pure
De toute ordure
Du péché mortel,
Et pouſſe avec le Roi Prophéte
Des profonds ſanglots,
Afin que Dieu tienne ton ame nette
Des moindres défauts.

(‡)

L'Orate fratres, eſt l'endroit
Par où le Prêtre
Te fait connoître
Qu'il prie en ſecret :
Souhaite que ſon ſacrifice,
Soit avec le tien
Reçu de Dieu, profitable & propice
A chaque Chrétien.

(‡)

A la Préface, joins tes vœux
Et tes louanges
Aux chœurs des Anges,
Brûlant de leurs feux ;
Et par le Sauveur débonnaire,
Rends à tous momens,
A la bonté du Tout-Puiſſant ſon Pere,
Tes remercimens.

(‡)

Il baiſſe tant ſoit peu la voix :
Baiſſant la tête,

Lorſqu'il repéte
Sanctus par trois fois :
Alors dans un reſpect intime,
Dis au trois fois Saint :
Mon cœur vous loue, ô Majeſté ſublime,
Vous aime & vous craint.

(‡)

Prie au *Mémento* des vivans,
T'offrant toi-même
Au Roi ſuprême,
Avec tes parens :
Joins-y le Pape plein de zèle,
Qui veille pour toi,
Les bienfaicteurs, tout le peuple fidele,
L'Evêque & le Roi.

(‡)

Adore à l'*Elévation*,
La ſainte Hoſtie,
Vrai pain de vie,
Ta réfection :
Crois de Jeſus tout en flâme
La Divinité,
Et de ſon Corps, ſon Sang, ſon ame
La réalité.

(†)

Adore ſon Sang précieux,
Quand le Calice
A tous propice,
Paroît à tes yeux ;
Et crois que par la concomitance,
O divins tréſors !
Avec ſon ame & ſa divine eſſence,

Son Sang & ſon Corps.

(‡)

Après la *Conſécration*,
Baiſſe la vue,
Et continue
L'adoration.
Jeſus alors adorant ſon Pere
Pour tous les mortels,
Te fait voir ce qu'en lui tu dois faire
Au pied des Autels,

(†)

Au *Memento* des trepaſſés,
Aide les ames
Qui ſont aux flâmes
Des ſombres foſsés;
Elles prendront ſoin à toute heure
De te ſecourir;
Si tu mets fin à leur dure torture
Qui les fait ſouffrir.

(‡)

Le *Pater* renferme en ſept points,
Ce qu'il faut d'aide
Et de remede
A tous tes béſoins,
Demande à ton Pere céleſte,
En l'humilité,
Son pur amour, abandonnant le reſte
A ſa volonté.

(‡)

Lorſqu'il eſt à *Pax Domini*,
Déſire d'être
A ton doux maître

Toujouts bien uni,
Déſire auſſi que la paix régne
Avec ton prochain,
Et que ton cœur ſoit comme Dieu l'enſeigne
Paiſible & ſerain.

(—)

A l'*Agnus Dei*, dis tout bas,
Je ſuis coupable
Et puniſsable
De mille attentats :
Agneau de Dieu, Sauveur du monde,
Médecin caché,
Gueriſsez-moi de la playe profonde
Qu'a fait mon péché.

(‡)

Au *Domine, non ſum dignus*,
Gémis, ſoûpire,
Cherche & déſire
L'aimable Jeſus :
Et te croyant toujours indigne
De t'en approcher,
Témoigne lui l'amour le plus inſigne
En mangeant ſa chair.

(‡)

Aux *Oraiſons* qu'il dit après,
Penſe à mieux vivre,
Promets de ſuivre
Jeſus de plus près :
Rends à Dieu par lui mille graces,
Prens-le pour appui,
Avec déſir de marcher ſur ſes traces,
Et d'agir pour lui.

Penſe à *la Bénédiction*,
A la victoire
Du Roi de gloire,
En l'Aſcenſion :
Conjure-le qu'il te béniſſe
Des ſes ſaintes mains,
Et qu'à jamais ſon eſprit accompliſſe
Sur toi ſes deſſeins.

(I)

A l'*Evangile de Saint Jean*,
Reprens courage
Contre la rage
Du cruel ſatan :
Depuis le moment que le Verbe,
S'eſt fait chair pour nous,
Nous mépriſons de ce dragon ſuperbe
La haine & les coups.

(§§)

Sors de la Meſſe plein de Dieu,
Et fais connoître
Que tu veux être
Modeſte en tout lieu :
Et puiſque le Sauveur s'immole
Pour toi chaque jour,
Tâche en effet & non pas en parole,
D'uſer de retour.

LIVRE XI.

MOTIFS DE CONSOLATION & de patience pour toutes sortes d'afflictions.

Sur l'Air: *Sombre desert, retraite de la nuit.*

L'Affliction, par un simple bien-fait,
Te purifie & t'illumine,
L'affliction te rend bien-tôt parfait,
Si tu ne mets obstacle à la grace divine:
Prens de la main de Dieu ce favorable don,
Et pour juste retour, loue à jamais son Nom. *bis.*

(‡)

Les contre-tems, les croix, & les soûpirs,
Sont des Elus l'heureux partage:
Les vains ébats, la joye & les plaisirs,
Sont des mauvais Chrétiens le funeste héritage;
Fais choix de la souffrance en dépit du démon,
Et bénis avec Job du Seigneur le saint nom. *bis.*

Ton ame acquiert le bien universel
Par quelques maux courts en durée,
Et ce grand bien qui doit être éternel,
C'est de posseder Dieu dans le Ciel empirée:
Que tu seras heureux, si tu sçais tenir bon
A chanter dans tes croix du Tout-Puissant le nom. *bis.*

On auroit cru que Noé par les flots,
Alloit périr avec ſon Arche ;
Mais la tempête & les montagnes d'eaux
Elevoient vers les cieux ce fameux Patriarche :
Chaque flot qui t'abat te forme un échelon,
Qui t'éleve vers Dieu pour exalter ſon nom. *bis.*

(‡)

Le peuple Hébreu dans ſa proſpérité,
S'abandonne à l'Idolâtrie ;
Mais dès qu'il tombe enquelque adverſité,
Il cherche le Seigneur, il l'invoque, il le prie:
Quand tu quittes ton, Dieu, ta force & ton timon,
C'eſt la croix qui t'oblige à réclamer ſon nom. *bis.*

(‡)

Si le Très-Haut ſe plaît à t'éprouver
Par quelque longue maladie,
Crois fermement que c'eſt pour te ſauver,
Et qu'au lieu d'abreger il prolonge ta vie ;
Jette-toi dans ſon ſein, par un ſimple abandon,
Et lui dis de bon cœur : j'adore votre nom. *bis.*

Nos actions ne méritent pas tant
Que les douleurs & les ſouffrances;
Le corps au lit, l'eſprit s'y ſoûmettant,
Tu gagne pour le Ciel bien plus que tu ne penſes :
Que ſi tu n'entens plus ni Meſſe, ni Sermon

Écoute J. C. eſpérant en ſon nom. *bis.*

(‡)

Si l'homme ingrat ſe bonde contre toi,
Si l'envieux te perſécute,
Si ton ami vient à manquer de foi,
Si ton propre parent t'irrite & te rebute:
David perſecuté par ſon fils Abſalon,
T'apprend à confeſſer du Roi des Rois le Nom. *bis*

(—)

O! fleau de Dieu, ſoyez le bien venu,
Diſoit un Saint de notre France,
Si les procès te dépouillent tout nud,
Ou ſi Dieu vient à toi par quelqu'autre ſouffrance,
Fais lui place en ton cœur, ouvre lui ta maiſon,
Baiſe humblement ſa verge, & revére ſon Nom. *bis.*

(‡)

La ſurdité, la fiévre & le mal d'yeux,
Le mal caduc, l'hydropiſie,
Sont des préſens du Monarque des cieux;
Auſſi bien que la goute & la paraliſie,
La pierre, la colique & le mal de poulmon,
Viennent encor de lui, reçois-les en ſon Nom. *bis.*

(§§)

Ne te plains point s'il daigne t'affliger,
Et s'il veut te traiter en Pere,
Sois lui ſoûmis, laiſſe toi corriger,
Il vient toujours ſur toi du bien de ſa colere;

Il

Il veut à coups de fouet t'aprendre ta leçon,
Et te porter sans cesse à craindre son saint Nom. *bis.*

Dieu voit tes maux, il les souffre avec toi,
Pour ton salut & pour sa gloire ;
Par le secours & l'apui d'un tel Roi,
Souffres-les comme il faut, qu'ils soient ton purgatoire ;
Et puisque dans tes croix il est ton compagnon,
Glorifie en tout tems son admirable Nom. *bis.*

L'enfer t'est dû pour ton péché mortel,
Et Dieu par sa clémence,
Daigne changer un suplice éternel,
Pour un mal d'un moment souffert avec constance :
Quel bonheur d'éviter l'éternelle prison,
En disant au Seigneur, j'aime votre saint Nom. *bis.*

Pese tes croix, sois de corps ou d'esprit,
Avec les douleurs de Marie,
Avec la mort qu'endura Jesus-Christ,
Avec ce que les Saints ont souffert en leur vie ;
Et soudain tu verras que c'est avec raison
Que tu dois du grand Dieu sanctifier le Nom. *bis.*

O qu'il fait bon vivre accablé de croix,
Pour rendre hommage à notre Maître,

O! qu'il eſt doux d'être juſqu'aux abois,
Sur l'Autel de l'amour la victime & le Prêtre
Tâche de vivre ainſi, meurs de cette façon,
Pour célébrer au Ciel du trois fois Saint le Nom. *bis.*

DU BON EMPLOI DU TEMS.

Sur l'AIR : *Vous laiſſez murmurer cette claire fontaine, &c.*

PEcheur qui perds le tems & qui le perds ſans ceſſe,
As-tu jamais penſé quelle en eſt la valeur ?
As-tu penſé que ſa viteſſe
Te va *bis.* précipiter dans l'éternel malheur:
De grace, penſe-y,
Et fais-en *bis.* ton ſouci.

***

Que ſçaurois-tu trouver ſur la terre ou ſur l'onde,
Qui dût aller de pair avec le prix du tems;
Son prix vaut mieux que tout un monde,
Tu peux *bis.* par ſon emploi rendre tes vœux contens :
Son prix te vaut les cieux,
Quoi de plus *bis.* précieux !

***

Le tems paſſé n'eſt plus, l'avenir eſt en doute ; (point:
Tu n'as que le préſent qui conſiſte en un
Ce court inſtant pourſuit ſa route ;
Tandis *bis.* que tu t'endors, il ne s'arrête point :

Il vole ſans arrêt,
Il n'eſt *bis.* plus lorſqu'il eſt.

Tantôt tu ne fais rien par ta pure pareſſe,
Tantôt tes actions ſont un tas de forfaits;
Tantôt, enfin, quand Dieu te preſſe,
Tu ne fais *bis* qu'à demi tout le bien que tu fais:
C'eſt ainſi que tu perds
Tes momens *bis.* les plus chers.

Les plus beaux de tes jours ſont pour la compagnie:
Tu crois que tes amis te garderont leur foi;
Et moi je crois qu'à l'agonie,
Pas un *bis.* de tes amis n'aura ſouci de toi:
Délaiſſe promptement
Ces amis *bis.* d'un moment.

N'abuſe plus du tems de la miſéricorde,
Ne te conſume plus après la vanité;
Tous les inſtans què Dieu t'accorde,
Ne ſont *bis.* que pour gagner l'heureuſe Eternité:
Ne les employe donc pas
A chercher *bis.* tes ébats.

Tous les momens perdus ſont perdus ſans reſſource,
Pas un de ces momens ne ſçauroit revenir:
Penſe bien durant ta courſe,
Prévois *bis.* devant Dieu ſeul l'éternel avenir
Et ſois bon ménager

Du moment *bis.* paſsager.

***

Demain, demain, dis-tu, je ferai pe-
nitence, (départ,
J'emploirai mieux le tems que le Ciel me
Et cependant la mort s'avance,
Tandis *bis.* que ce demain ne vient point,
ou trop tard; *bis.*
Pécheur, penſe à ton ſort,
Qui dépend *bis.* de ta mort.

***

Pour le moindre interêt, tu combats ta
pareſse,
Tu veilles nuit & jour pour amaſser de l'or,
Et tu remets à la vieilleſse
Le ſoin de *bis.* chercher le céleſte tréſor;
Tu cours après le tien,
Et tu fuis *bis.* le vrai bien.

***

Tu te promets du tems pour la fin de ta vie
Comme ſi tu tenois l'avenir dans ta main,
Bien qu'aujourd'hui Dieu te convie,
Il ne te *bis.* promet pas que tu vivras demain;
Pourquoi differes-tu
D'embraſser *bis.* la vertu?

***

Si les démons avoient tes momens en
partage,
Ils ne les perdroient pas ainſi que tu les perds
Ils en feroient ſi bon uſage,
Qu'ils ſe *bis.* verroient bien-tôt affranchis
des enfers;

Mais ces momens heureux
Sont pour toi, *bis.* non pour eux.

Hélas ! que devant Dieu, tu dois être coupable,
D'avoir si mal usé du tems que tu reçois :
Ne te rends pas plus coupable,
Fais-en *bis* à l'avenir l'usage que tu dois ;
Ne le prodigues plus
En discours *bis.* superflus.

Voici ce qu'à jamais un damné pourra dire :
Le tems que j'ai perdu m'a perdu pour toujours ;
Ce souvenir fait son martyre,
Mais, las ! *bis.* je plains trop tard la perte de mes jours ;
Toute l'éternité
J'en serai *bis.* tourmenté.

Pécheur, de chaque instant de ta mourante vie, (fin :
Depend ou le bonheur ou le malheur sans
A ce danger conçois l'envie
De bien *bis.* remplir tes jours malgré l'esprit malin ;
Et fais qu'après le tems
Tous tes vœux *bis.* soient contens.

Ton plus cuisant regret en quittant cette vie,

Sera d'avoir trahi le bon emploi du tems ;
Tu concevras alors l'envie,
De mieux *bis.* faire valoir ces précieux instans ;
Mais Dieu pour se venger,
Te fera *bis.* déloger.

A ce moment dernier, à ce moment terrible,
Dieu t'ôtera le tems, tu n'en jouira plus ;
Fais tout le bien qu'il t'est possible,
Mais fais-le *bis.* promptement, pour n'être alors confus :
Agis sans differer,
C'est le tems *bis.* d'opérer.

Anime ton travail par l'intention pure,
Profite bien des jours, travaille à ton salut,
Prends garde au cœur, veille à toute heure;
Et vois de tems en tems si Dieu seul est ton but : *bis.*
C'est par là que les Saints
Achevent *bis.* leurs desseins.

Fais encore un coup, ce que tu voudrois faire, (adieu ;
Quand les jours du salut voudront te dire
Tu n'as ici que cette affaire,
De bien *bis.* régler ton tems pour acquerir un Dieu :
Et pour regner un jour
Avec lui *bis.* dans sa cour.

LA JOURNEE CHRETIENNE

Sur l'air : *Ah pauvre Meſſine, &c.*

L'AME DEVOTE.

SAuveur débonnaire, mon aimable époux
Qu'eſt-ce qu'il faut faire pour n'aimer que vous ?
Ma plus grande envie, c'eſt de m'avancer,
Et paſſer ma vie ſans vous offenſer.

JESUS.

Si ton cœur déſire de m'aimer ſans fin,
Je vais t'en preſcrire le plus court chemin.
Tâche donc d'aprendre ce que chaque jour
Tu pourras me rendre pour marque d'amour

Dès que je t'éveille, donne-moi ton cœur,
Prête moi l'oreille, chaſſe ta langueur ;
Joins à l'eau bénite un ſigne de croix,
Et puis ne médite que mes ſaintes Loix.

Fais la révérence au ſaint Sacrement,
Et ſans nonchalance prens ton vêtement ;
T'étant habillée, prie en quelque coin,
Vuide & dépouillée de tout autre ſoin.

Penſe à ton ménage après l'Oraiſon,
Et fais quelqu'ouvrage propre à ta maiſon ;
Aime la retraite où tu pourras voir,
Dans la voye étroite, quel eſt ton devoir.

Si tu veux me plaire, ſers avec vigueur
Ma très digne Mere, l'aimant de bon cœur ;

Qui lui rend homage ne craint point la mort
Et malgré l'orage, il arrive au Port.

Presse ton bon Ange & soir & matin,
Afin qu'il te change & t'aide à ta fin;
Invoque la Sainte de ton propre nom,
Contre toute atteinte des traits du démon.

Si rien ne te presse, vient t'unir à moi,
En la sainte Messe, par la vive foi:
Présente à mon Pere ton cœur par mes mains
Et lui fais priere pour tous les humains.

Fais qu'en toute chose, au fond de ton (cœur,
Tu ne t'y propose que mon seul honneur,
Et l'intention pure en chaque action,
Accroît d'heure en heure la perfection.

Tiens nette ta vie d'animosité,
De haine, d'envie & de vanité;
Sois indifferente, morte à tout désir,
Souple & dépendante de mon bon plaisir.

Si quelqu'un te loue, tiens ton cœur bien (bas;
Si l'on te bafoue, ne t'en trouble pas:
L'ame qui se fonde sur l'humilité,
Triomphe du monde sans difficulté.

Ne sois point sévére à l'endroit des gueux,
Secours la misere des pauvres honteux;
Et puisque j'habite dans les Hôpitaux,
M'y rendant visite, soulage mes maux.

Sois sobre & frugale dans tous tes repas,
La vie animale cause des combats ;
Dompte par ma vue ton avidité,
Toujours résolue à l'austerité.

Au sortir de table fais très-humblement,
A mon Pere aimable ton remerciement ;
La reconnoissance des biens qu'il t'a fait,
Produit l'affluence de nouveaux bien faits.

Chaque creature est un beau miroir,
C'est une peinture où tu peux me voir ;
Compare mon Etre aux êtres divers
Qui me font connoître par tout l'Univers.

Souffre sans te plaindre du froid & du chaud,
Il faut te contraindre pour plaire au Très-Haut :
Si ta main glacée cherche à se chauffer,
Porte ta pensée vers le feu d'enfer.

Fais un saint usage de toutes tes croix,
Ne perds pas courage, j'en soutiens le poids
Toute la science pour la sainteté,
C'est ta patience dans l'adversité.

Fais quelque lecture dans un bon Auteur,
Qui grave à toute heure ma Loi dans ton cœur :
Si tu ne sçais lire, pense à mes travaux,
Gémis & soupire pour tous tes defauts.

Seconde mes graces qui ne manquent pas,
Marche sur mes traces jusqu'à son trépas;
Jesus charitable, patient & doux,
Pacifique, affable, humble, tout à tous.

Tiens-toi dans le Temple sans y sommeiller,
Prie & m'y contemple, loin d'y babiller;
Assiste aux Offices, entends le Sermon,
Et fais tes délices de bénir mon Nom.

Quitte toutes celles qui n'ont point quitté
Les modes nouvelles de la vanité;
C'est l'enfer qui forge par un Tailleur fou,
De montrer la gorge, les bras & le cou.

L'heure étant venue d'aller au repos,
Epluche à ma vue quels sont tes défauts;
Gémis & propose ton amandement,
Et puis te repose en moi doucement.

Si quelqu'insomnie t'accable la nuit,
Prévois l'agonie à ce qui la suit;
Souffre en ma présence tes veilles en paix,
Pour la récompense qui dure à jamais.

L'AME DEVOTE.

Relevez de grace mon abbatement,
Afin que j'embrasse ce saint Réglement;
Sans votre assistance je ne pourrois rien,
Par mon impuissance à faire le bien.

JESUS.

Puisque de toi-même tu ne le peux point,
Ta foiblesse extrême m'aura pour Ajoint;

Sois humble & fidelle si tu veux avoir
La gloire éternelle où je me fais voir.

Du silence & du bon usage de la langue ;
Sur l'AIR : *Ah ! pour te plaire, &c.*

L'Ame s'avance,
En gardant le silence,
Tu déchois tous les jours,
Pour trop prolonger tes discours.
Fais-toi désormais violence,
Pour trancher tes vains amusemens,
Qui te retardent *bis.* presqu'à tous momens.

***

Ta raillerie,
Source de brouillerie,
Ne t'aporte aucun fruit,
Et cause en passant, bien du bruit.
Ne sois plus railleur, je te prie,
Les mots piquans que par fois tu vomis,
Blessent ton ame *bis.* & choquent tes amis.

***

Plus tu gazouilles,
Plus aussi tu te souilles,
Ne sois plus grand parleur,
Et tu t'acquereras de l'honneur.
Par trop de babil tu te brouilles :
On voit souvent qu'un mot mal à propos,
Emeut la bîle *bis.* & cause mille maux.

***

Si du silence,
Tu pesois l'importance,
Tu rendrois tes discours

Beaucoup plus discrets & plus courts.
Prévois dans ton cœur par avance,
De tous tes mots & le mal & le bien,
Pour n'être en peine *bis.* après ton entretien

Tu te dois taire,
Ou parler de ton frere
Sans blesser son honneur,
Ayant pour lui la charité à cœur.
Et bien que sa chûte soit claire,
Te souvenant de ta fragilité,
Couvre sa faute *bis.* & son infirmité.

Si ton langage
Est à son avantage,
Tu plairas à ton Dieu,
Qui compte tes mots en tout lieu.
Sois bien retenu sois bien sage,
Et dis de lui ce que de bonne foi
Ton cœur désire *bis.* qu'il dise de toi.

Par bienséance,
Par respect & prudence
Ne dis rien, & sois coi
Devant ceux qui sont plus que toi.
Si tu sçais garder le silence,
Tu passeras, quoiqu'un homme imparfait
Pour homme sage *bis.* & pour homme bien-fait.

Ferme ta bouche,
Sur tout ce qui te touche :
Donne un frein à ce flus,
De tes entretiens superflus.

Mais pour ne passer pour farouche,
En conversant dis quelques petits mots,
Autant modestes *bis.* que bien à propos.

Le taciturne,
Quelquefois importune,
Ne disant pas assez,
Son silence tient de l'excès.
Il faut que pour regle commune,
Dieu, le prochain, ou ta nécessité,
Ouvrent ta bouche *bis* sans difficulté.

Parcour la vie
De l'auguste Marie,
Tu verras qu'avec soin,
Elle n'a parlé qu'avec besoin.
Conçois là-dessus quelqu'envie,
De ne parler que dans le tems qu'il faut,
Pour tenir l'ame *bis.* nette de défaut.

Dans les visites,
Dont par fois tu t'acquites,
Fais que ton entretien
Soit digne du nom chrétien.
Dieu veut que par tout tu profites,
Prens-le pour but en toute ce que tu dis,
Pour avoir place *bis.* un jour au Paradis.

POUR LE ST. TEMS DE CAREME.

Sur l'AIR: *Depuis le tems qu'en secret, &c.*

VOici le tems de faire pénitence;
Pense, Pécheur, pense à te convertir.

Ne laſſe plus de Dieu la patience,
Fuis les mondains qui vont ſe divertir.
Et n'attens pas juſqu'aux derniers abois
De t'affliger & de charger ta croix,
Peut-être même
Qu'en ce Carême,
Tu vas jeûner pour la derniere fois.

En ce ſaint tems l'Egliſe eſt une école,
Où Jeſus parle à qui veut l'écouter;
Va t'y nourrir de ſa ſainte parole,
Ouvre ton cœur ſi tu veux la goûter:
Et ſouviens-toi qu'il n'eſt point de ſermon,
Qui n'ait pour but quelque choſe de bon;
Pourvu que l'ame,
Quand Dieu l'enflâme,
Céde à la grace en dépit du démon.

Ne cherche plus ta joye en tes ſuplices,
Ne trouve plus ta vie en ton trépas;
Cherche en Dieu ſeul tes plus cheres délices
Ton vrai bonheur & tes plus doux apas,
Et le priant qu'il te faſſe tout ſien,
Trouve en lui ſeul ton guide & ton ſoutien:
Ton allégreſſe,
Et ta richeſſe,
Ta paix, ta vie & ton ſouverain bien.

Pauvre aveuglé, que peut t'offrir la terre?
Que promet-elle à tes attachemens?
Un faux bonheur plus frêle que le verre,
Et qui périt après quelques momens:

Eleve-toi vers la sainte cité,
Heureux séjour de la félicité,
Dont la durée
Est assurée,
Non pour un tems, mais pour l'éternité.

Si tu veux vivre en homme raisonnable,
Sois résolu de te mortifier;
Si tu veux vivre en Chrétien véritable,
Employe tes soins à te crucifier;
Et si tu crois que tu n'est qu'un pécheur,
Dompte ton corps, ton esprit & ton cœur,
Si tu veux être
Tout à ton Maître,
Et t'affranchir de l'éternel malheur.

Tu dois pour Dieu quitter les assemblées
Le jeu, la danse & les vains passe-tems,
En t'éloignant des ames aveuglées,
Qui n'ont à cœur que les plaisirs des sens:
Tu dois sur tout moin boire & moins manger
Pour de tes maux contre toi te venger,
Tu dois te taire,
Et ne te plaire
Qu'à prier Dieu qu'il daigne te changer.

Puisque le Ciel se prend par la violence,
Et que les Saints l'ont par-là conquêté;
Ne sois pas prompt à demander dispense,
Dès que tu sens la moindre infirmité:
Tu sçais fort bien que l'amour propre est fin
Et qu'il s'accorde avec l'esprit malin,

Crains leur amorce,
Et te fais force,
Pour parvenir à ton heureuse fin.

Que tu sois vieux, homme fait ou fort jeune,
Du tiers état, pauvre ou de qualité,
Si tu ne peux garder la Loi de jeûne,
Sers le Seigneur avec fidélité,
Combats le vice en tout tems, en tout lieu;
Et te changeant, sans garder le milieu,
Fais qu'à toute heure,
Ton ame meure
Aux vains objets qui t'éloignent de Dieu.

Prenant le soir plus que la Loi n'ordonne,
Après avoir bien dîné le matin,
Ton abstinence en cela n'est point bonne,
Puisqu'en un jour tu fais double festin:
Nourris ton corps, mais sans le dorloter,
Et crains toujours de ne le trop flater:
Fais pénitence
De ton offense;
Tu dois beaucoup, travaille à t'acquiter.

Prépare-toi dans cette quarantaine,
A recevoir comme il faut le Sauveur:
Brûle du feu dont brûloit Magdeleine,
En te livrant comme elle à la douleur;
Mais prens bien garde après le tems Paschal,
De ne plus faire un autre carnaval:
Ta pénitence,

Sans la constance,
Te confondroit au Jugement final.

Jeûne sacré de quarante journées,
Tu mets à bas nos vices odieux,
Nos passions sont par toi refrénées,
Et nos esprits élevés vers les cieux :
Lorsque tu tiens nos corps bien abbatus,
Tu nous remplis des plus rares vertus,
Et tu nous donnes
Droit aux couronnes,
Par les sentiers que Jesus a battus.

C'est de bon cœur, ô Jeûne salutaire,
Que je t'accepte & te veux observer,
Ne m'appliquant qu'à l'importante affaire,
De plaire à Dieu, me vaincre, me sauver;
En t'observant comme il faut désormais,
J'éviterai de jeûner à jamais,
M'étant austere,
Mon ame espere
D'avoir un jour dans le ciel Dieu pour mets.

SUR LE PSEAUME, *MISERERE MEI, DEUS, &c.* POUR UN PENITENT.

Sur l'Air : *Puisque le destin m'est contraire.*

Miserere mei, Deus, &c.

DIeu de bonté je vous aborde,
Pour implorer, tremblant d'effroi,
Votre grande miséricorde,
De grace, ayez pitié de moi;

Traitez ce plus grand des pécheurs
Selon vos plus grandes douceurs.
Et secundum multitudinem, &c.
Faites agir la multitude
De vos infinies bontés,
Pour me tirer de l'habitude
De mes noires iniquités :
Seigneur, effacez pleinement
Mon crime & mon débordement.
Amplius lava me, &c.
Versez, versez en abondance,
L'eau de vos graces sur mon cœur,
Lavez de plus en plus l'offense
qui fait ma honte & mon horreur,
Et nettoyez-moi du péché
Dont mon cœur se trouve taché.
Quoniam iniquitatem, &c.
Je sens une douleur extrême
Pour le forfait que j'ai commis,
Je l'ai toujours devant moi-même,
J'en fond en pleurs & j'en gémis :
La connoissance que j'en ai
Durera tant que je vivrai.
Tibi soli pecavi, &c.
Devant vous seul je suis coupable,
Pardonnez-moi par vos bontés ;
Soyez reconnu véritable
Dans tout ce que vous promettez ;
Triomphez heureusement,
En prononçant mon jugement.
Ecce enim in iniquitatibus, &c.
Hélas ! même avant que de naître,

Je ſuis dans le ſein maternel,
Sans le vouloir, ſans le connoître,
Un exécrable criminel :
Soyez, Seigneur, ſoyez touché,
Je ſuis conçû dans le péché.

Ecce enim veritatem, &c.

Je ſçavois bien, je le confeſſe,
Que vous cheriſsez l'équité,
J'aprenois de votre ſageſse,
D'éviter toute iniquité ;
Elle me montroit clairement
Qu'il falloit vivre purement.

Aſperges me hyſſopo, &.

Grand Dieu, dont le bras me protége,
Prenez l'hyſsope, arroſez-moi,
Rendez-moi plus blanc que la neige,
Pour vivre ſelon votre Loi :
Suprême Arbitre des humains,
Lavez l'ouvrage de vos mains.

Auditui meo dabis, &c.

Jettez vos yeux ſur la détreſse
Qui me fait gémir ſous ſon poids,
Je treſaillirai d'allégreſse,
Si mon ame entend votre voix :
Relevez par votre vertu,
Mon pauvre eſprit tout abbatu.

Averte faciem tuam, &c.

Je reſſens des regrets intimes
De m'être bandé contre vous,
Détournez vos yeux de mes crimes,
Et par grace, effacez-les tous,
Bon Dieu ne les regardez plus,

Et j'en ſerai toujours confus.

Cor mundum crea, &c.

Créez en moi, je vous ſuplie,
Un cœur rempli de pureté,
Renouvellez l'eſprit de vie,
De juſtice & de ſainteté :
Faites, mon Dieu, que nuit & jour
Mon cœur brûle de votre amour.

Ne projicias me, &c.

Fortifiez mon eſpérance,
Et ne me rejettez jamais
De devant votre préſence,
Bien que je ſois plein de forfaits ;
Ne tirez point votre Eſprit ſaint
D'un cœur qui vous aime & vous craint.

Redde mihi lætitiam, &c.

Seigneur, rendez-moi l'allégreſſe
D'un ſalutaire & prompt ſecours,
Qui donne force à ma foibleſſe,
Durant le reſte de mes jours ;
Fortifiez ce languiſſant,
Par un eſprit fort & puiſſant.

Docebo iniquos, &c.

Les pécheurs les plus déteſtables
Apprendront de moi le chemin
Qui conduit aux biens véritables,
Dont on ne voit jamais la fin :
Et par vos attraits les plus doux,
Ils ſe convertiront à vous.

Libera me, &c.

O mon Dieu ! le Dieu de ma vie,
Affranchiſſez-moi du tourment

Que me cause la mort d'Urie,
Par un très juste jugement,
Et ma langue de tout côté,
Publiera votre équité.

Domine, labia mea, &c.

Puissant Ouvrier de la Nature,
Qu'à jamais on exaltera,
Ouvrez mes lévres tout-à-l'heure,
Et ma bouche vous louera :
Faites que mon cœur & ma
Vous bénissent tout à la fois.

Quoniam si voluisses, &c.

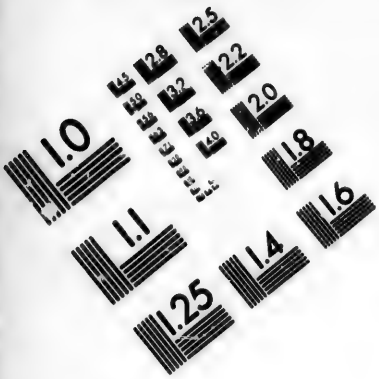
Si vous aimiez les sacrifices,
Seigneur, je vous en offrirois,
Et je ne prendrois mes délices
Qu'aux Agneaux que j'immolerois ;
Mais à présent mon ame sçait,
Que l'holocauste vous déplaît.

Sacrificium Deo, &c.

Vous désirez pour toute offrande,
L'affliction de mon esprit,
Votre Majesté ne demande
Qu'un cœur bien humble & bien contrit,
Car vous ne mépriserez pas
Le cœur qui se tiendra bien bas.

Benigne fac, &c.

Regardez d'un œil favorable
La sainte cité de Sion,
Soyez-lui toujours secourable,
Par votre bénédiction ;
Faites qu'on releve ses murs
Pour le bien des siécles futurs.



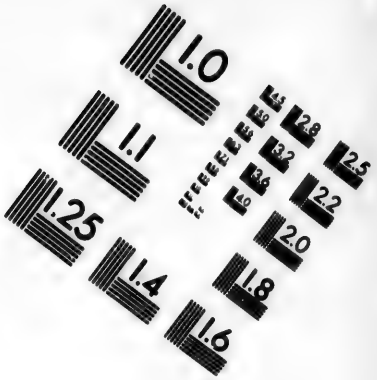
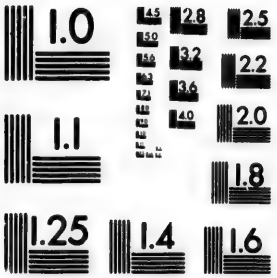
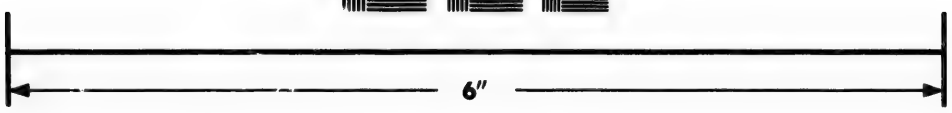


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Tunc acceptabis sacrificium, &c.

Le sacrifice de justice,
Sans doute pour lors vous plaira,
Vous deviendroit doux & propice
Par les veux qu'on vous offrira,
Et vous recevrez des mortels,
Mille offrandes sur vos Autels.

REVEIL.

Le Pécheur pénitent : Sur l'Air ; *je ne suis point Hermite.*

IL est tems que je meure
A toute vanité,
Et que pour Dieu je pleure
Ma noire iniquité.
Il est tems que je pense,
Que d'un petit moment
Dépend la récompense,
Ou l'éternel moment.

***

J'ai vécu dans le crime,
Sous l'espoir du pardon,
Fondé sur la maxime
Que le Seigneur est bon.
J'employois toutes choses
A mes débordemens,
Je chérissois les causes
De mes déréglemens.

***

Dieu tout plein de tendresse
Cherchoit à me guérir,
Quand je mettois sans cesse
Tous mes soins à périr.

Sa grace prévenante
S'opoioit à mes pas,
Quant mon ame insolente
Couroit à ſont trépas.

Mille fois la journée
Dieu me ſollicitoit,
Mais mon ame obſtinée
Toujours lui réſiſtoit.
Je payois ſes ſemonces
De ſuperbes rebus,
Dans mon cœur les réponſes
N étoient que des refus.

Mon ame vagabonde
Ne portoit ſes déſirs
Qu'aux faux biens de ce monde
Aux honneurs, aux plaiſirs.
Elle n'étoit ardente
Qu'a ſe charger de fers,
Toujours morte vivante
A deux doigts des enfers.

O Pere de clémence,
Mon aimable vainqueur,
Par votre patience,
Vous avez pris mon cœur.
Digne objet de mes charmes,
Tendez-moi votre bras,
Tout noyé dans mes larmes,
Je mets armes à bas.

Alors que je retrace

Mes horribles forfaits,
L'abus de votre grace
Et de vos bienfaits
La vigueur m'eſt ravie,
Je me pâme d'abord,
Et l'on voit en ma vie
L'image de la mort.

Mes yeux ſont deux fontaines
Qui ſuffoquent ma voix,
Quand je peſe vos peines
Au pied de votre croix.
Je ſens d'âpres tortures
Et de cuiſans remords,
En voyant les bleſſures
Qui couvrent votre corps.

Plus mon cœur conſidere
Devant un Crucifix
La mort d'un ſi bon pere,
Pour un ſi méchant fils.
Plus votre dur ſuplice,
Plus votre grand amour,
Et ma noire malice,
M'affligent nuit & jour.

Mon doux Pere céleſte,
C'eſt pour vous ſeulement,
Que contrit, je déteſte
Tout mon déreglement.
Ni le ciel ni l'abîme,
Ne ſont point ma douleur,

C'eſt

C'eſt un regret intime
Qui pénétre mon cœur.

Parce que je vous aime,
Mon péché me déplaît ;
Votre bonté ſuprême
Fait ſeule mon regret.
Je n'ai point d'autre envie ;
Et la nuit & le jour,
Que de donner ma vie
Pour payer votre amour.

Je veux, en pénitence,
De mes crimes paſſés,
Embraſſer la ſouffrance,
Sans dire, c'eſt aſſez.
Pourvu que j'adouciſſe
Votre juſte courroux,
Le plus amer ſuplice
N'aura rien que de doux.

J'eſpere en vos mérites,
O Jeſus très-bénin:
Vos bontés ſans limite,
M'affermiront ſans fin.
Vous êtes le réfuge,
En qui je puis trouver
Un Pére au lieu d'un Juge,
Vous voulez me ſauver.

Que le ciel & la terre
Se bandent contre moi,

Si je fais plus la guerre
A votre aimable Loi.
Qu'à préſent je périſſe,
Si je dois déſormais
Retomber dans le vice,
Et rompre votre paix.

Que tout le chœur des Anges
Brûlant de votre amour,
Vous chantent des louanges
Pour mon heureux retour.
Que leur chant d'allégreſſe
Sur ma converſion,
Puiſſe durer ſans ceſſe
Dans la ſainte Sion.

De la réſignation à la volonté de Dieu:
Sur l'Air ; *Nos petits moutons paiſſent, &c.*

JEſus mon Sauveur tout bon, tout ſage,
Qui pour moi voulûtes mourir,
J'ai fait juſqu'ici mauvais uſage
De tout ce qui m'a fait ſouffrir.
Vous n'avez voulu me faire naître
Que pour embraſſer les travaux ;
Et je n'ai cherché que le bien être,
Les doux ébas & le repos.

Que ma patience eſt délicate !
Je ne veux ſouffrir qu'à mon choix;
Je me plains de tout, & je me flate,
Dès qu'il me faut charger ma croix.
Je voudrois un jour avoir la gloire
Qui rend vos Martyrs bienheureux,

Et participer à leur victoire,
Mais non pas combattre comme eux.

Il neſt vrai, Seigneur, je le confeſſe,
J'ai fait en tout ma volonté,
Bien que vous m'ayez preſſé ſans ceſſe,
Je vous ai toujours réſiſté :
Mais, je veux enfin, ſans plus attendre,
Faire en tout votre bon plaiſir ;
Et malgré mes ſens, toujours dépendre
De ce que vous voudrez choiſir.

Si par les procès ou par les pertes,
Vous me voulez rendre indigent,
Vos graces qui ſont à tous offertes,
Seront mon or & mon argent :
C'eſt dans votre ſein que je repoſe,
Et quand on m'aura tout ôté,
Vous me tiendrez lieu de toute choſe
Dans mon extrême pauvreté.

Que mon ennemi me perſécute,
Que mon ami manque de foi,
Que de toute part on me rebute,
Que tout ſe bande contre moi :
Que l'enfer la terre & le ciel même,
Lancent ſur mon cœur mille traits,
Je veux vous bénir, bonté ſuprême,
De tout ce que vous permettez.

Je ne dirai plus pour mon excuſe,
Je ne ſçaurois ſouffrir d'un tel :
Souvent le démon par cette ruſe,

Donne à notre ame un coup mortel :
Lors qu'on s'eſt inſtruit dans votre école,
On porte ſa croix après vous,
Et ſans proférer une parole,
On eſt prêt à ſouffrir de tout.

Je vous bénirai, ſi vos lumieres
Eclairent mon entendement ;
Je vous louerai dans mes prieres,
Malgré tout obſcurciſſement :
Je ſerai joyeux ſi vos tendreſſes
Daignent ſoulager mes travaux,
Je ſerai content ſi vos rudeſſes
Se plaiſent à croitre mes maux.

Que tous les objets les plus horribles
Troublent mon eſprit nuit & jour,
Que tous les états les plus terribles
Tourmentent mon cœur tour à tour :
Et que tout mon fonds ſoit dans la gêne,
Sans pouvoir jouir de la paix ;
Loin que je m'arrête ou je me peine
Je vous rendrai graces à jamais.

Je tiendrai toujours mon ame prête
A toute épreuve, à tous combats,
Et par votre apui je ferai tête
A tous les aſſauts d'ici bas ;
Tout à vous, Seigneur, je me réſigne,
Traitez-moi comme il vous plaira,
On ne verra plus que je m'indigne,
En tout ce qui m'arrivera.

Vous ne m'éprouvez qu'avec ſageſſe,
Et vous ne voulez que mon bien,
Vous avez égard à ma foibleſſe,
Vous êtes en tout mon ſoutien :
Faites déſormais que je captive
Mes déſirs ſous votre vouloir,
Et qu'en vous aimant, quoi qu'il marrive
Je ſouffre tout ſans m'émouvoir.

⁂

Ne m'épargnez pas en cette vie,
Exercez-moi comme vos Saints,
Mon ame vous eſt toute aſſervie,
Purgez-la ſelon vos deſſeins :
C'eſt de tout mon cœur que je me livre
Au plus rigoureux abandon,
Pourvu que, mon Dieu, de votre livre,
Vous n'effaciez jamais mon nom.

⁂

Tendez-moi le bras, ô mon doux Maî-
Et par votre pure bonté, (tre,
Aidez ſans ceſſe à bien connoître,
Et faire votre volonté :
Car ce qu'ardemment mon cœur déſire,
C'eſt de bien agir en tout lieu,
Et que dans mes croix je puiſſe dire :
Je veux ce qui plaît à Dieu.

DE LA CONFIANCE EN LA Providence de Dieu. *Sur le même Air.*

ADmirons les cieux, la terre & l'onde,
Et ce qu'on y voit de charmant,
Pour glorifier l'Auteur du monde

Qui les régit si sagement :
Il n'est point ici de créature
Qui ne nous aprenne à son tour,
A bénir l'Ouvrier de la Nature
Qui nous marque en tout son amour.

Ce Pere puissant dont la sagesse
Atteint de l'un à l'autre bout,
Veut qu'en toute part on reconnoisse
Que sans cesse il prend soin de tout :
Que cette merveille est consolante,
Les antres, les bois, les rochers,
Le moindre arbrisseau, la moindre plante,
Tous petits qu'ils sont, lui sont chers.

Jonas, dans le sein d'une Baleine,
Moise sur les eaux du Nil, (peine
Te font voir, Chrétien, que Dieu sans
Sçait tirer les siens du péril :
Mais, à quoi sert-il que je m'engage
A chercher ailleurs des témoins,
Je ne veux que toi pour témoignage
De ses bontés & de ses soins.

Ne t'enfonce point dans cet abîme,
Pourquoi Dieu rempli d'équité,
Laisse du méchant regner le crime,
Quand le juste est persécuté :
Tâche seulement de vivre en sorte
Que ton corps venant à mourir,
Ton ame n'ait pas une foi morte
Qui te fasse à jamais souffrir.

Ne recherche point pourquoi l'impie
Nage ici bas dans les plaiſirs,
Quand l'homme de bien paſſe ſa vie
En pleurs, en plaintes, en ſoupirs :
Ne demande plus pourquoi le juſte
N'a ſouvent ni bien ni ſanté,
Lorſque le pécheur ſaint & robuſte,
Jouit de la proſpérité.

Dieu qui ſçait de tout tirer ſa gloire,
Permet que ce vaſte Univers
Soit durant un tems comme une foire,
Où ſont les bons & les pervers ;
Mais dans peu de jours ſa Providence,
Faiſant ce que font les Marchands,
Mettra tous les bons en évidence,
Et confondra tous les méchans.

Si dans ta maiſon tout bien abonde,
Ah ! garde-toi de t'en enfler ;
Que ſi tu n'as pas du bien du monde,
Porte ta croix ſans te troubler :
Dieu tire les gueux de la diſette,
Il change le maître en valet,
Et donne le ſceptre ou la houlette,
Dans un moment quand il lui plaît.

Lorſqu'il te réduit à l'indigence,
Et qu'il traverſe tes deſſeins,
Prens pour ton ſoutien ſa Providence,
Ainſi qu'ont fait les plus grands Saints :
Quand le mauvais tems ſuit la bonace,
Et que le combat ſuit la paix,

Bénis ſon ſaint Nom de bonne grace,
Lui conſacrant tous tes ſouhaits.

Aprens ſans murmurer, à te ſoumettre,
Acceptant d'un viſage égal,
Ce que t'envoyera ton divin Maître,
De doux, de bien, de mal:
Tout peut te ſervir, ſi ton cœur aime,
Tout eſt bon, tout eſt pour ton bien;
Souviens-toi des loix de ton Baptême,
Et remplis le nom de Chrétien.

Chaſſe de ton cœur la défiance,
Dieu ſe ſouvient toujours de toi,
Il fait éclater ſa Providence,
Pourvu qu'on ait un peu de Foi:
Ne fais pas ce tort à ce bon Pere,
De te défier de ſes ſoins;
Si tu le ſers bien comme il faut faire,
Il t'aidera dans tes beſoins.

Le peuple qui ſuit Jeſus mon Maître,
Trouve du pain dans un déſert,
Par où tu peux voir qu'il ſçait repaître
Celui qui l'aime & qui le ſert:
Ne fonde qu'en lui ton eſpérance,
Sans contre-carrer ſes deſſeins;
Et crois qu'envers toi ſa Providence,
Veut faire durer les cinq pains.

Il nous eſt marqué dans l'Evangile,
Quil n'eſt pas même un paſſereau,
De qui le Seigneur ne ſoit l'azile,

Contre la foudre & le carreau :
Que ſi ſa bonté jour & nuit veille
Sur le plus chétif animal ;
Oſe-tu penſer qu'elle ſommeille,
Quand l'homme ſouffre quelque mal.

Lorſque tu te vois ſans aſſiſtance,
Et ſans aucun ſecours humain,
Tu dois adorer la Providence,
Et te repoſer dans ſon ſein :
Dieu, par reſſorts impénétrables,
Conduit toutes choſes à la fin ;
S'il te met au rang des miſérables,
C'eſt pour te mettre au bon chemin.

Pourquoi te mets-tu ſi fort en peine ?
Contemple les Lis dans nos champs,
Sans avoir filé ni lin ni laine,
Dieu ſçait les vétir en ſon tems :
Ton aveuglement eſt bien étrange
Lorſque tu te crois ſans apui,
Dieu dont la bonté jamais ne change,
Sera demain tel qu'aujourd'hui.

Il te donnera le néceſſaire,
Si tu t'en défie pas ;
Meurs à tes ſoucis, laiſſe lui faire,
Et t'abandonne entre ſes bras :
Peſe le paſſé, vois d'âge en âge,
Qui s'eſt plaint qu'il l'ait oublié ;
Il eſt toujours bon, puiſſant & ſage ;
Bien-heureux qui s'eſt confié.

Il faut cependant que tu t'applique
A faire ce que tu pourras,
Les Saints t'ont appris par leur pratique
Qu'il ne faut pas croiser les bras.
Ce seroit tenter la Providence,
De ne vouloir point travailler;
Agis avec soin & diligence,
Pour te nourrir & t'habiller.

DE LA PRESENCE DE DIEU.

Sur l'Air : *Vous chantez sous ces feuillages.*

O Merveille sans seconde !
Chacun renferme en son sein
Celui qui bâtit le monde,
Et qui soutient de sa main
Le Ciel, la Terre & l'Onde;
Chrétien, rentre dans toi,
Chrétien, &c.
Vois des yeux de la Foi
La source de tout bien,
Chrétien, &c.

***

L'éponge, que l'eau pénétre,
T'exprime assez clairement,
Comme ce souverain Maître
Te pénétre entiérement,
Depuis qu'il t'a donné l'être;
Prens soin de ne penser
Qu'à lui,
Si tu veux t'avancer
Et vivre sans ennui,
Prens soin, &c.

Ton bonheur eſt indicible,
On ne ſçauroit l'exprimer :
Bien que Dieu ſoit invifible,
Tu peux le voir & l'aimer,
La Foi le rend poſſible ;
TU n'as qu'à te tenir
En paix,
Dans ſon doux ſouvenir :
En tout ce que tu fais
Tu n'as, &c.

O quel bien inéfable !
O quelle félicité !
Dieu de ſoi-même immuable,
Eſt par ſon immenſité,
De ton ame inſéparable:
Tu dois tenire ton cœur
Uni,
Nonobſtant ta langueur,
A cet Etre infini,
TU dois, &c.

Dès l'inſtant qu'on te reveille,
Rapelle en toit ta vigueur,
Et prête humblement l'oreille,
A tout ce que ton Auteur
TE commande ou te conſeille ;
Il eſt nuit & jour
En toi :
Fais lui toujours la cour,
Joins l'amour à la Foi,
Il eſt &c.

Ceſſe d'aimer la demeure
Qui ne te joint qu'aux fourmis,
Et qui te cauſe à toute heure,
Par tes divers ennemis,
Quelque nouvelle bleſſure.
TU peux par cent moyens
Divers
T'unir aux citoyens
Du Roi de l'univers,
TU peux, &c.

Mene une vie inconnue,
Comme pluſieurs Saints ont faits;
Agis avec retenue,
Et pour te rendre parfait
Ne perds jamais Dieu de vue;
Tu dois le regarder
Toujours:
Ton cœur doit l'aborder
Par des fréquens retours;
Tu dois, &c.

Chaque Saint voit dans la gloire
Sa belle face à loiſir:
Ton ingratitude eſt noire,
Si tu n'as pas le déſir
D'en conſerver la mémoire;
Tu peux même ici bas
Le voir:
Si tu ne le fais pas,
Tu trahis ton devoir,
Tu peux, &c.

Les Soldats vont à la guerre,
Les Matelots sur la mer,
Et ceux qui restent en terre
Souffrent un supplice amer,
Pour le métail qu'on déterre;
Hélas! ils ont de l'or,
Hélas!
Il portent un trésor
Et n'en jouissent pas;
Hélas! &c.

Cette présence amoureuse,
En ôtant tout, donne tout;
Elle rend notre ame heureuse,
Et lui laisse un avant-goût
De la cité glorieuse;
Par tout elle produit
Le bien,
Par tout elle détruit
Tout ce qui ne vaut rien;
Par tout, &c.

D'homme aux yeux de son doux Maître,
Se laisse aller au péché,
Qu'il n'a garde de commettre
Si non lorsqu'il est caché,
Pour ne le faire paroître;
Pécheur, ne sçais-tu pas
Que Dieu
Observe tous tes pas,
En tout tems, en tout lieu;
Pécheur, &c.

Le plus juſte ſe ménage.
Lorſqu'il eſt vu de quelqu'un,
Il compoſe ſon viſage,
Il ne parle mal d'aucun;
Il eſt doux, modeſte & ſage,
Mais lorſque nul ne voit
Son train,
Il manque à ce qu'il doit,
Il s'échape, il eſt vain,
Mais lors, &c.

Ce grand tout eſt plus immenſe
Qu'on ne ſçauroit concevoir:
Quand je commets quelqu'offenſe,
Quand je manque à mon devoir,
Je le fais en ſa préſence;
Grand Dieu, qu'à l'avenir
Je ſois,
Par votre ſouvenir,
Plus fidele à vos Loix;
Grand Dieu, &c.

Ah! je veux que mon cœur aime,
Et qu'il adore en tous lieux
Cette Majeſté ſuprême,
Qui régit ici comme aux cieux,
L'humble comme l'orgueilleux:
Je veux l'avoir toujours
Pour but,
Et remplir tous mes jours
Du ſoin de mon ſalut:
Je veux, &c.

Dans la Mer le poiſſon nage,
Il ſe fait voir, il s'enfuit,
Tandis que j'ai l'avantage,
De me plonger jour & nuit
Dans l'Ocean ſans rivage :
L'oiſeau vole par l'air,
Et moi,
Dans cette vaſte mer
Je me perds par la Foi ;
L'oiſeau, &c.

***

Pendant le tems qui nous reſte,
Rendons amour & reſpect
A notre Pere céleſte,
Et vivons à ſon aſpect,
Sans rien faire d'immodeſte :
Fixons nos regards
En lui,
Afin qu'en toutes parts
Nous l'ayons pour apui,
Fixons, &c.

De l'amour de Dieu : Sur l'Air ; *Rochers vous êtes ſourds, vous n'avez rien, &c.*

GRand Dieu, vous ménacez d'un tourment bien extrême,
L'ingrat qui ne veut point aimer inceſſament
Hélas ! & n'eſt-ce pas un extrême tourment
De n'aimer pas toujours votre bonté ſuprême. *bis.*

***

Que n'ai-je le pouvoir, ô l'ame de mon (ame,

D'embraſer tous les cœurs du feu de votre amour,
Que ne puis-je du moins, par un juſte re- (tour,
Allumer dans mon ſein cette amoureuſe flamme. ✻✻ *bis.*

Seigneur, en vous aimant, je n'ai rien de pénible,
Le plus amer m'eſt doux, le plus peſant léger
Je ſuis toujours content, rien ne peut m'affliger,
Poſſedant votre amour, tout me devient poſſible. ✻✻ *bis.*

Tout ce grand univers ne ſauroit me ſuffire
Le Ciel même, ſans vous, ne remplit point mes vœux; (veux,
Mais lorſque je vous ai, j'ai tout ce que je
Car je trouve en vous ſeul tout ce que je déſire. ✻✻ *bis.*

O! quel excès d'amour, vous m'avez donné l'être,
Vous me le conſervez, vous m'avez fait Chrétien, (mon bien,
Vous ſerez dans le Ciel, ma vie & tout
Je reçois pluſieurs dons, même ſans le connoître. *bis.*

✻✻

Après tant de bienfaits, que faut-il que je faſſe? (amour?
Faut-il que tout mon cœur réponde à votre
Qu'étant cherché de vous, je vous cherche à mon tour;
J'ai beſoin pour cela d'une nouvelle grace *bis*

Plusieurs n'aiment en vous que vos douces caresses,
Vos graces, vos faveurs & vos suavités ;
Mais je veux vous aimer par vos pures bontés
C'est vous seul que je veux, & non pas vos largesses. *bis.*

⁂

Otez, ôtez-moi tout, rendez-moi misérable,
Affligez mon esprit, mettez mon corps aux fers :
Quand vous me plongeriez dans le fond des enfers :
Vous seriez de mon cœur toujours l'objet aimable. *bis.*

⁂

Faut-il pour aimer Dieu, que sa Loi me l'ordonne,
Je trouve en sa beauté tant de charmans apas,
Que je voudrois l'aimer, ne le voulût-il pas?
Mais je suis sans amour, si lui ne me le donne *bis.*

⁂

Je vous aime trop tard, beauté toujours nouvelle,
Je vous aime trop tard, ancienne beauté,
Encor n'aime-je pas selon ma volonté,
Je n'aurai ce bonheur qu'en la vie éternelle *b.*

⁂

Cessons, Chrétien, cessons d'aimer la créature
Qui trompe & qui périt, qui passe & qui n'est rien,
Aimons uniquement notre souverain bien,
Donnons-lui cœur pour cœur, aimons-le sans mesure. *bis*

Par un parfait retour vers Dieu, la matinée
Convertiſſons nos cœurs en un brûlant Autel
Pour l'aimer dans le Ciel d'un amour im-
mortel : (née. *bis.*
Un regard amoureux doit remplir la jour-

***

Chériſsons ce grand tout par-deſsus
toute choſe, (cès,
Et puiſque ſon amour veut ſe nourrir d'ex-
Aimons-le jour & nuit, ſans dire c'eſt aſsez,
En foulant les objets que l'enfer nous pro-
poſe. ***
O le Dieu de mon cœur ! mon ame eſt
enflammée (jour :
Du déſir de vous voir au bienheureux ſe-
Elle aſpire en tout vers ce braſier d'amour,
Pour éteindre la ſoif dont elle eſt conſom-
mée. *** *bis.*
Source de tous les biens, où mon cœur
doit prétendre,
Délicieux objet des plaiſirs les plus doux,
je veux en attendant, je veux n'aimer que
vous,
Tant que de mon exil le cours pourra s'é-
tendre. *bis.*

De la dilection des ennemis : Sur l'Air ; *Hélas ! cruelle Amante, &c.*

Le Pacifique.

C'Eſt Dieu qui te commande
D'oublier les affronts, d'aimer tes en-
nemis,

De leur faire du bien ſi le cas le demande,
En remettant tout ce qu'ils ont commis :
C'eſt Dieu qui te commande
Ce que lui-même a fait ; ſois-lui ſouple & ſoumis, ſoumis.
Sois-lui ſouple & ſoumis.

Le Vindicatif.

O cieux ! quoi de plus rude, (brutal,
Que d'avoir de l'amour pour un homme
Je me ſuis endurci par ma longue habitude
A le traiter d'ennemi capital :
O cieux ! quoi de plus rude,
Que de faire du bien à qui me fait du mal, du mal,
A qui me fait du mal.

Le Pacifique.

N'aimant que ceux qui t'aiment, (loi,
Tu n'accomplis pas bien de ton Sauveur la
Si tu veux te venger, les cieux pour toi ſe ferment,
Et tu te perds pour un je ne ſçais quoi,
N'aimant que ceux qui t'aiment,
Tu ne fais qu'imiter ceux qui n'ont point de foi, de foi,
Ceux qui n'ont point de foi.

Le Vindicatif.

Il faut que je me venge
De ce perſécuteur qui me fait mille torts ;
Je l'ai tant obligé, cependant, choſe étrange
Pour me noircir il fait tous ſes efforts :
Il faut que je me venge,
En duſſe-je ſouffrir les plus cuiſans remords, remords,

Les plus cuisans remords.

Le Pacifique.

Si tu ne lui pardonnes,
Tu t'attires d'un Dieu le funeste abandon :
Que ne peses-tu bien l'arrêt que tu te donnes
En demandant chaque jour ton pardon :
Si tu ne lui pardonne, (démon,
Tu seras dans l'enfer tourmenté du démon,
Tourmenté du démon.

Le Vindicatif.

C'est par pure malice, (cès,
Qu'il m'a sans fondement intenté deux pro-
N'est-ce pas à bon droit que je disqu'il périsse
S'il ne me rend les dépens que j'ai faits ;
C'est par pure malice,
Qu'il me fait consumer mon bien dans un
Palais, Palais,
Mon bien dans un Palais.

Le Pacifique.

Tu perds par ta vengeance, (tien,
Le nom d'enfant de Dieu, le titre de Chre-
Tu renonces aux droits de cette recompense,
Qui dans le Ciel fait le souverain bien,
Tu perds par ta vengeance, (soutien,
La grace du Seigneur, ta vie & ton soutien
Ta vie & ton soutien.

Le Vindicatif.

Faut-il que comme un lâche,
Je perde mon honneur sans en tirer raison?
Dois-je pas me venger de celui qui me fâche
En procurant qu'on le mette en prison ?
Faut-il que comme un lâche,

Je laiſſe maltraiter tous ceux de ma maiſon
Tous ceux de ma maiſon. (maiſon,

Le Pacifique.

Veux-tu montrer ta force ? (gneur,
Pardonne aux ennemis pour l'amour du Sei-
Garde-toi d'écouter la dangereuſe amorce
Qui cherche finement le point d'honneur :
Veux-tu montrer ta force ? (bonheur,
Monte par les affronts à l'éternel bonheur,
A l'éternel bonheur.

Le Vindicatif.

Si-tôt que quelqu'un loue (verſé,
Ceux qui me veulent mal, j'en ſuis boule-
Je ſuis plus que content quand quelqu'un
les baffoue,
Ou que je vois leur deſſein traverſé ;
Si-tôt que quelqu'un loue
Ceux qui m'ont fait du tort, mon cœur en
eſt percé, percé,
Mon cœur en eſt percé.

Le Pacifique.

Voilà, Pécheur, la marque
Que tu n'as pas pour eux même amour que
pour toi ; (narque
Cependant tu ſçais bien que ton divin Mo-
Veut que ton cœur obſerve cette Loi :
Voilà, Pécheur, la marque (ton Roi,
Que tu n'obéis pas aux ordres de ton Roi,
Aux ordres de ton Roi.

Le Vindicatif.

Je veux lui faire grace,
Mais avec pacte exprès de ne jamais le voir,

Je ne puis ſuporter ni ſa voix ni ſa face,
Et je voudrois qu'on le lui fît ſçavoir :
Je veux lui faire grace, (voir,
Pourvu qu'à l'avenir il faſſe ſon dévoir, dé-
Il faſſe ſon devoir.

Le Pacifique.

Quitte cette apparence,
Ne diſſimule pas, Dieu pénetre ton cœur,
Tu ne peux obtenir une entiere indulgence,
En retenant ton fiel & ton aigreur:
Quitte cette apparence, (vainqueur,
De peur que le demon ne reſte le vainqueur
Ne reſte le vainqueur.

Le Vindicatif.

Dis-moi ce qu'il faut faire
De plus particulier envers mon ennemi,
Je deteſte pour Dieu tout ce que par colere
J'ai contre lui penſé, fait & vomi:
Dis-moi ce qu'il faut faire,
Car mon cœur ne veut plus pardonner à
demi, demi,
Pardonner à demi.

Le Pacifique.

Malgré ta répugnance, (néraux,
Rends-lui du fonds du cœur les dévoir gé-
Comble-le de bien-faits, s'il eſt dans l'indi-
gence,
Priant pour lui, fais de ſes croix tes fleaux:
Malgré ta répugnance,
Donne-lui le ſalut & couvre ſes défauts,
défauts,
Et couvre ſes défauts.

LIVRE XII.

COMPARAISONS ET REFLEXIONS morales sur les qualités & les proprietés des Créatures, pour en tirer des inſtructions, & s'élever au Créateur.

Sur l'Air : *La feuille morte a des apas, &c.*

SUR UNE FOURMI.

LA Fourmi t'aprend ton devoir,
Sa diligence
Et ſa prudence
Sont un beau miroir:
Durant l'été de ta jeuneſſe
Fais de ſaints amas,
En prévoyant l'hyver de ta vieilleſſe,
Et de ton trépas.

Sur un Vermiſſeau.

Rends-toi ſemblable au vermiſſeau,
Fais ta priere
Sur la pouſſiere
Proche du tombeau;
Le ver qu'on foule & qu'on écraſe
Ne s'éleve pas:
L'humilité vaut mieux que ton extaſe,
Tiens ton cœur bien bas.

Sur une Girouette.

Je conſidére aſſez ſouvent
La girouette,
Qui pirouette
Au gré de tout vent:
Elle eſt l'image véritable

D'un homme leger,
Toujours flotant, toujours plus variable,
Et prêt à changer.

Sur une Roſe.

La Roſe qu'on voit le matin
Epanouie,
Le ſoir flêtrie,
Te prêche ta fin,
Cette fleur après qu'elle eſt morte,
Sent encore bon;
Laiſſe après toi, lorſque la mort t'emporte,
L'odeur de renom.

Sur un Elephant.

Un Elephant nous feroit peur;
Mais ſa furie,
Par l'induſtrie,
Se change en douceur:
Tu fais trembler quand tu te touche,
Voulant te venger,
Modére un peu ton naturel farouche,
Tu peux le ranger.

Sur un Fils de Famille.

L'enfant travaille avec amour
Au bien du pere,
Sans qu'il eſpere
Son prix chaque jour:
Souffre pour Dieu, cherche ſa gloire,
Fais ce qui lui plaît,
En dépouillant ton cœur & ta mémoire
Du propre interêt.

Sur un Caméleon.

Le vent enfle comme un balon,

Le

Le ventre avide,
Et toujours vuide
Du Cameleon :
Les biens pour qui l'on fait la guerre,
Nous vuident ſouvent,
Et les honneurs qu'on pourſuit ſur la terre
Ne ſont que du vent.

Sur une Violete.

Demeure petit dans ton cœur,
La violete,
De ſa retraite,
Répand ſon odeur :
Les Rois, quoi qu'elle ſoit petite,
La portent au nez :
Tu gagneras devant Dieu du mérite,
Si tu te connois.

Sur une Ecreviſſe.

L'Ecreviſſe eſt priſe aiſément,
Car elle avance,
Et puis ne penſe
Qu'au reculement ;
Quand on s'avance & qu'on recule,
On eſt bien pris,
Et l'on devient le jouet ridicule
Des malins eſprits.

Sur une Licorne.

Rends graces à ton Médecin,
Une Licorne,
Avec ſa Corne
Chaſſe le venin :
Et Jeſus chaſſe de ton ame
Le mortel poiſon,

En expirant ſur une Croix infame,
Pour ta gueriſon.

Sur l'Arche.

L'arche s'éleve ſur les eaux,
Elle fait tête
A la tempête,
Sans craindre les flots :
L'Egliſe en tout tems combatue
Par ſes ennemis,
Les abbat tous ſans être abbatue,
Dieu nous l'a promis.

Sur une Salamandre.

Dieu te rend chaſte ſi tu veux,
La Salamandre
N'eſt point en cendre
Au milieu des feux :
Fais une prompte réſiſtanee
Aux charnels apas,
Et les ardeurs de la concupiſcence,
Ne te nuiront pas.

Sur le Grain qu'on ſeme.

Le Grain qu'on perd en ſemant,
Se multiplie,
Et fructifie
Merveilleuſement :
Pour jouir d'un bonheur extrême,
Croître en tout lieu,
Il faut ſçavoir ſe renoncer ſoi-même,
Et ſe perdre en Dieu.

Sur une Alouette.

L'Alouette prend ſon eſſort,
Fort matiniere

Vers la lumiere
Qui fait ſon tranſport :
Eleve-toi vers Dieu ton pere,
Dès le grand matin,
Cherche en lui ſeul l'unique néceſſaire,
Ton centre & ta fin.

Sur une Belete.

La Belete met ſous ſes dents,
Un peut de rue,
Et puis ſe rue
Sur les gros ſerpens :
Arme toi de la pénitence
Contre le démon,
Il craint beaucoup une amere ſouffrance
Jointe à l'Oraiſon.

Sur la différence de nos viſages.

Les ouvrages de Dieu ſont grands,
Tous nos viſages
Sont ſes ouvrages,
Mais tous différens :
Chaque homme a ſon dégré de grace,
Et ſes dons divers :
Gagne le Ciel, Dieu t'y garde ta place,
Si tu ne la perds.

Sur un Navire.

On voit par je ne ſçais quel ſort,
Qu'un beau Navire
Qui ſe retire,
Périt dans le Port :
Gardons-nous de perdre courage,
Quoique très-méchans,
Sans oublier qu'on peut faire naufrage
En dépit des ſens.

Sur un Agneau.

Un Agneau ſe laiſſe égorger
Sans réſiſtance,
Et ſans défenſe,
Souple à ſon Berger;
Suis Jeſus-Chriſt l'Agneau ſans tache,
Mort pour ton amour,
Et meurs à tout pour mourir ſans tache,
A ton dernier jour.

Continuation; Sur l'Air: *Ne ſommes-nous pas heureux, &c.*

SUR L'EAU CROUPISSANTE.

L'Eau qui croupit aux étang,
N'engendre que des grenouilles;
En t'y lavant tu t'y ſouilles,
Et n'y trouve que ſerpens.
La pareſſe eſt de tout vice,
L'origine & l'entretien;
Mais un pieux exercice
Eſt la ſource de tout bien

Sur un Pan.

Le Pan devient orgueilleux
Voyant ſes plumes luiſantes;
Mais ſes deux pates puantes
Le rendent ſoudain honteux.
Si quelque don de nature
Enfle ton eſprit d'orgeuil,
Chaſſe cette vaine enflure,
Par les vers de ton cercueil.

Sur une Abeille.

L'Abeille a de la douceur,
Le travail lui tient à cœur;

Mais elle cache en ſa queue
Une pointe très-aigue.
Dieu nous traite avec clémence
Juſques au dernier moment,
Et reſerve ſa vengeance
Au grand jour du Jugement.

Sur un Rocher batu des vagues.

La fermeté d'un Rocher
Batu des vagues chenues,
Qui s'élevent juſqu'aux nues,
Fait voir le cœur d'un Rocher.
Elle exprime auſſi la force
D'un cœur frequemment tenté,
Qui reſiſte à toute amorce,
Loin d'en être ſurmonté.

Sur un Pourceau.

Le Pourceau craint la ſenteur
Qui s'exhale en l'Arabie,
Il y perd même la vie,
Bleſſé de la bonne odeur.
Et le démon deshonnête,
Si-tôt qu'il ſent la vertu
D'une ame qu'il voit bien nette
Eſt tout-à-fait abbatu.

Sur un Tableau & ſur une Sculpture.

Le Peintre applique au Tableau
Les couleurs & la dorure;
Le Sculpteur fait la figure,
En ſe ſervant du ciſeau.
Dieu fait des Saints & des Saintes,
Les uns parmi les douceurs,
Les autres parmi les craintes,

Les gênes & les rigueurs.

Sur un Tygre.

Le Tygre eſt un furieux,
Il reſſemble au frénatique,
Lorſqu'il entend la muſique
Et les chants mélodieux.
Ceux qui n'aiment pas leurs freres,
Font gloire de les blâmer,
Ils ſont troublés & coleres,
Quand on veut les eſtimer.

Sur un Eſcarbot.

L'Eſcarbot ſalé & puant,
Trouve au moins ſa noutriture
En ſe vautrant dans l'ordure,
Qu'il va toujours remuant.
Mais le détracteur ſe tue,
Quand il médit du prochain,
Et que malin il remue
Ce qu'il entend de vilain.

Sur un Inſenſé.

Un malheureux Inſenſé
Ne commet aucune offenſe,
Quoiqu'il faſſe, diſe ou penſe,
Jeſus n'eſt point offenſé.
Conſentent à la penſée
Qui lui cauſe en toi la mort,
Ton ame plus inſenſée
S'attire un ſemblable ſort.

Sur une Perle.

Une perle eſt de grand prix
Quand elle eſt ronde & peſante,
Bien polie & bien luiſante,

Et blanche comme le lys.
Tâche d'être bien ſincere,
Montre en tout ta gravité ;
Mene une vie exemplaire,
Et crains toute impureté.

Sur les Cerfs.

Comme les Cerfs alterés
Courent à perte d'haleine,
Vers les eaux d'une fontaine,
Afin de boire à longs traits.
Ainſi mon ame alterée,
Eſt avide nuit & jour,
D'aller boire à l'Empirée,
Au torrent du Dieu d'amour,

Sur les faux Diamans.

Par fois un faux Diamant,
Eblouira d'avantage
Un pauvre homme de village,
Que le vrai le plus charmant.
Un miſérable hipocrite
Paſſe pour homme de bien ;
Mais comme il eſt ſans mérite,
Dieu le priſe moins que rien.

Sur un Hériſſon.

Plus l'Hériſſon va croiſſant
Dans le ventre de ſa mere,
Plus il l'afflige, il l'ulcere,
Et la tourmente en naiſſant.
Confeſſe au plû-tôt tes vices,
Car plus tu les porteras,
Plus ſeront durs tes ſupplices,
Quand tu les enfanteras.

Sur les Cieux inférieurs.

Tous les Cieux inférieurs
Suivent le premier mobile :
Sois bien humble & bien docile
Envers tes ſupérieurs.
Conſidere en leurs perſonnes
Un Dieu ſoumis à la Croix,
Qui veut que tu t'abandonnes,
Obéiſſant à leur voix.

Sur l'Air.

L'Air ſe corrompt aiſément,
Si quelque vent ne l'agite :
Et ſi Dieu ne te viſite,
Tu croupiras lâchement.
Une vertu ſans épreuve,
Te tient au rang des derniers,
C'eſt parmi les flots d'un fleuve
Qu'on connoît les Nautonniers.

Sur un Boulet de Canon.

Le Boulet peſant de ſoi,
Pouſſé du feu de la poudre,
Vole comme la foudre,
Et fait brêche à la paroi.
Toute bonne œuvre enflammée
Du feu de la charité,
Ouvre la porte fermée
De l'heureuſe Eternité.

Continuation : Sur l'Air ; *Vous êtes charmante & blonde, &c.*

SUR UNE ETINCELLE.

IL ne faut qu'une Etincelle
Pour faire un embraſement :

D'un leger amuſement
Vient l'offenſe venielle,
Et puis malheureuſement
On tombe dans la mortelle.

Sur un Flambeau.

Dieu fait aux ames fidelles
Des faveurs juſqu'au tombeau ;
Mais il reſte riche & beau,
Il ne prend rien, avec elles,
De même que le Flambeau
En allumant cent chandelles.

Sur le Soleil.

Le Soleil réſoud la glace,
Dardant ſes rayons deſſus ;
Un ſeul rayon de Jeſus,
De mon cœur perçant la glace,
Vient à bout de ſes refus,
Et l'amolit par ſa grace.

Sur de la Fumée.

Quand je vois que la Fumée
Monte & ſe perd vers les cieux,
Je dédaigne ces bas lieux,
Et mon ame eſt affamée
D'être au ſein du Dieu des dieux
Eperdue & conſommée.

Sur un Naufrage.

Un Vaiſſeau qui fait naufrage
Perd ſouvent de grands tréſors ;
Mais je perds l'ame & le corps,
Quand le demon plein de rage,
Triomphant de mes efforts,
Me fait céder à l'orage.

Sur le Feu.

Le Feu m'échauffe & m'éclaire,
Et condamne ma tiédeur;
Faſse le Dieu de mon cœur
Qu'en tout ce que je dois faire,
Je m'applique avec ardeur,
Et ne cherche qu'à vous plaire.

Sur le Tonnerre.

Lorſque le Tonnerre gronde,
J'adore un Dieu ſouverain;
Je m'abaiſſe ſous ſa main,
Dans une douceur profonde,
Et j'adhere à ſon deſſein,
S'il veut me tirer du monde.

Sur les Eclairs & la Foudre.

Plus les Eclairs & la Foudre
Font par tout trembler de peur,
Plus je dis à mon cœur:
Oſerois-tu te réſoudre
A fâcher ton Créateur,
Qui peut te réduire en poudre.

Sur le Soleil levant.

Mon cœur aſſoupi s'enflâme,
Dès que je vois le Soleil;
Par cet Aſtre ſans pareil,
Dieu vient briller dans mon ame,
Et chaſſant loin le ſommeil,
Il la brûle de ſa flâme.

Sur une Fontaine.

L'eau claire d'une Fontaine,
Sert à me déſalterer,
Et me porte à déſirer

L'eau de la céleſte veine
Que Jeſus fit eſperer
A l'humble Samaritaine.

Sur la pleine Lune.

Tu vois une claire Lune,
Quand elle eſt dans ſa plaineur :
Les vains plaiſirs & l'honneur,
Et les biens de la fortune,
Où l'homme met ſon bonheur,
Font ſouvent ſon infortune.

Sur un Monde.

Aſpirons à la Patrie,
Séjour du ſouverain bien :
Tout ce monde eſt un pur rien,
Ce n'eſt qu'une Hôtellerie
Qui ne fournit aux Chrétiens
Que miſere & fâcherie.

Sur un Serpent.

Le Serpent ne ſe dépouille
Qu'à travers de petits trous :
Jeûne & prie à deux genoux,
Si tu veux quitter la rouille,
Car un traitement trop doux,
Te rallentit & te ſouille.

Sur le chant du Coq.

Si le chant du Coq reveille
Un inſenſible dormeur,
La voix du Prédicateur,
Paſsant au cœur par l'oreille,
Fait éveiller un pécheur,
Qui depuis long-tems ſommeille.

Sur la Terre.

La Terre eſt ſans ceſse ſtable

Sous mille pesans fardeaux :
Tâchons de souffrir nos maux
D'une force insurmontable,
Et gardons dans nos travaux
Une paix inaltérable.

Sur un Epy plein de grains.

Un Epy panche & s'abaisse
Etant bien rempli de grains :
Les superbes & les vains
Cherchent en tout la hauteſse :
Mais les hommes les plus saints
N'aiment que leur petiteſse.

Sur la Manne.

La Manne douce & céleſte
Contenoit en soi tout goût :
En Dieu seul on goûte tout,
Et de bon cœur je proteſte
que je prétens jusqu'au bout
Goûter en lui tout le reſte.

Sur un Flambeau allumé.

Un Flambeau te fait connoître
L'adorable Trinité,
Tu vois la Paternité
Au coton qu'on y doit mettre,
L'Esprit saint eſt la clarté,
La cire, Jeſus ton maître.

Continuation : Sur l'Air; *La Bergere que je ſers, &c.*

SUR UN ECHO.

UN Echo redit les mots,
L'Agoniſant fait de même,
Il dit que de ſes défauts

Il ſent un regret extrême.
Qu'il ſouffre à bond droit ſes maux,
Répétant, j'eſpere, j'aime ;
Mais ſouvent un cœur moribond,
N'eſt qu'un écho qui répond.

Sur les beautés des Champs.

Voyant les beautés des Champs,
Ou l'émail d'une Prairie,
Conſidere en même-tems,
que le Ciel eſt ta patrie.
En recueillant tous tes ſens,
Dis au cher Fils de Marie :
Mon Sauveur, vous êtes plus beau,
Tout ceci n'eſt qu'un tableau.

Sur un Dauphin.

Qu'il fait beau voir le Dauphin
Tranſporté d'une harmonie,
Calme, attentif & bénin,
Tant qu'il oit la mélodie ;
Quand on chérit le prochain,
On aime à louer ſa vie,
Et bien loin de la rabaiſſer,
On cherche à la rehauſſer.

Sur l'intelligence des Abeilles.

Les Abeilles ſont en paix,
Chacune fait ſon office,
Et ſans ſe piquer jamais,
Elles ſe rendent ſervice.
Mettons à bas déſormais
Tout fiel & toute malice,
Et tâchons de nous ſupporter,
Bien loin de nous irriter.

Sur une Brebis.

Tout eſt bon dans la Brebis,
Sa douceur eſt raviſſante,
Sa laine fait nos habits,
Et ſa chair eſt nourriſſante.
Soyons doux & bien petits,
Chaſſons l'humeur arrogante,
Nous ſerons propres à tout bien,
Nous tenant dans notre rien.

Sur un Sarment.

On jette au feu le Sarment
qui ne tient plus à la vigne :
Tiens à Jeſus fortement,
Careſſe ſa main bénigne.
Le quitter à tout moment,
Ah ! que c'eſt un mauvais ſigne,
Tel moment l'homme l'a quitté,
qu'il brûle une éternité.

Sur un Voleur.

Un adroit Voleur de nuit,
Fait ſon vol quand on ſommeille,
S'abſtenant du moindre bruit
qui pourroit fraper l'oreille.
Veille & garde bien ton fruit,
Le Sauveur te le conſeille,
Crains toujours que ton ennemi
Ne te ſurprenne endormi.

Sur les plumes des Oiſeaux

Ceſſe de te déſoler,
Prens de plus ſaintes coûtumes,
quand le Ciel veut t'immoler
Par diverſes amertumes.

L'Oiſeau ne ſçauroit voler
Si tu lui coupois les plumes;
Sois joyeux au milieu des croix,
Tu t'éleves par leur poids.

Sur un Cavalier.

Un Cavalier à la Cour
N'épargne point la dépenſe,
Il recherche nuit & jour
De ſon Roi la bienveillance.
Courtiſons à notre tour
Le Roi des Rois ſeul immenſe,
Lui rendant en toute ſaiſon
Nos devoirs par l'Oraiſon.

Sur une Colombe.

La Colombe a peu de fiel,
Elle eſt ſimple & ſociable,
Toujours douce comme miel,
Nette, féconde & traitable.
Tâche pour voler au ciel,
De lui devenir ſemblable,
Fais du bien, ſois pur, chaſte, doux,
Sociable, & tout à tous.

Sur un Criminel qu'on mene au ſupplice.

Un Criminel attaché,
que l'on traîne à la potence,
Tourmenté de ſon péché,
N'aime plus ni jeu ni danſe.
Dès qu'un homme eſt bien touché
De l'eſprit de pénitence,
Loin d'aimer le plaiſir des ſens,
Il veut gémir en tout tems.

Sur la Peſte.

Quand la Peſte eſt dans un lieu,

Chacun uſe de reſerve,
Soudain on ſe dit adieu,
On s'éloigne, on ſe conſerve.
Et le pécheur tente Dieu,
Puiſqu'il veut qu'il le préſerve
Au milieu des plus grands dangers,
Qu'il fait paſſer pour legers.

Sur un Pauvre.

Un Pauvre qui voit d'un Roi
La grandeur & l'opulence,
Connoît mieux, rentrant en ſoi,
Son rien & ſon indigence.
Quand d'un Saint, au prix de moi,
Je compare l'excellence,
Je conçois plus d'humilité,
Honteux de ma pauvreté.

Sur un Arbre fleuri.

L'Arbre qui toujours fleurit,
Suſpend pour un tems la hache;
Mais ſi ſon fruit ne meûrit,
Le Maître à bon droit l'arrache.
Pécheur, ton ame périt,
Depuis long-tems, Dieu s'en fâche,
Il voudroit de toi des fruits murs,
Et tu le payes de fleurs.

Sur la Mer.

La Mer par ſa profondeur,
D'un Dieu t'exprime l'Eſſence,
Et dans ſa vaſte largeur,
Tu vois ſa ſainte préſence.
Perds-toi d'eſprit & de cœur
Dans cet Océan immenſe,

Y vivant ainſi qu'un poiſſon,
De l'eſprit de l'Oraiſon.

Sur un Marchand.

Le Marchand fait mille effort,
Après un bien périſſable,
Quoique ſouvent ſes reſſorts
Le rendent plus miſérable.
Et toi, Chrétien, tu t'endors
Laiſſant le bien ineffaçable;
Malheureux, il faut ſoupirer
Après ce qui doit durer.

Sur un Aigle.

L'Aigle éleve ſon Aiglon,
Le portant ſur ſon épaule,
Elle lui fait la leçon
A meſure qu'elle vole.
Prens ta fille & ton garçon,
Sers leur de Maître d'école,
T'apliquant à leur bien prêcher,
Plû-tôt mourir que pécher.

Sur le Phœnix.

Le Phœnix pour ſe nourrir,
Prend le beaume & la canelle:
Son ardeur le fait mourir,
Et ſa mort le renouvelle.
Aime Dieu, crains de l'aigrir,
Joins la douceur & le zèle,
Si tu veux en mourant d'amour,
Revivre en l'heureux ſéjour.

A l'honneur de S. François d'Aſſiſe, Fondateur de l'Ordre des Freres Mineurs.
Sur l'air : *Je ſuis un Prince bien-heureux.*

CHrétien joins ton cœur & ta voix
Au chant mélodieux des Anges,
Exalte l'humble ſaint François,
Digne d'immortelles louanges ;
Mais en publiant ſes vertus,
Suis les ſentiers qu'il a battus.

François brûlant de charité,
Quitte tout, juſqu'à ſa chemiſe,
Pour épouſer la pauvreté
Aux pieds du ſaint Prélat d'Aſſiſe ;
Renonce à tout, au moins d'eſprit,
Pour trouver en tout Jeſus-Chriſt.

Il ſert l'Hôpital des Lépreux,
Avec des bontés ſans pareilles,
Et ſe cachant parmi les gueux,
Dieu fait par lui mille merveilles :
Le Tout-Puiſſant nous tend la main,
Quand nous la tendons au prochain.

Ne poſſedant tout-à-fait rien,
Tout plein d'une humble confiance,
Il fonde un Ordre, & pour ſoutien
Il n'y veut que la Providence :
Travaille en modérant tes ſoins,
Dieu pourvoit à tous tes beſoins.

L'Eſprit divin unique auteur

De ſa Régle toute divine,
Fait que le ſouverain Paſteur
L'admet, l'admire & l'antérine :
L'Eſprit ſaint régleroit nos pas,
Si nous ne lui réſiſtons pas.

Il appelle la pauvreté,
De ſont ſaint Ordre la Nouriſſe.
Aſſurant avec fermeté,
Qu'elle en fera toujours l'office :
Tâchons de vivre en gens de bien,
Et nous ne manquerons de rien.

Il renonce au Généralat,
Pour pratiquer la dépendance,
Aimant à vivre ſans éclat,
Dans la baſſeſſe & l'indigence :
Apprens, ſi tu veux te ſauver,
A ne te jamais élever.

Il reſſent un plaiſir ſecert,
Lorſqu'il vaque au plus bas office,
Diſant que ſon cœur ſeroit prêt
D'obéir au moindre Novice :
Faiſons la guerre à notre orgueil,
Qui nous la fait juſqu'au cercueil.

Le chaud, le froid, la nudité,
Font de ſa vie un long martyre,
Il cherche en tout l'auſtérité,
Par tout, c'eſt la croix qu'il déſire :
Lorſqu'en tout je flate mon corps,
Inſenſible à mille remords.

Tous les ans après les Rois,
Il jeûne pendant un Carême,
Pour imiter au fond d'un bois,
Le Sauveur que tout ſon cœur aime :
Gardons au moins, vraiment contrits
Les jeûnes qui nous ſont préſcrits.

Il ſe croit, par l'humilité,
L'un des plus grands pécheurs du monde,
Voulant qu'en cette qualité,
On le mépriſe & le confonde :
Et moi chétif ver orgueilleux,
J'aime à paſſer pour vertueux.

Il pleure un jour amérement,
Penſant à ſes fautes paſſées,
Quand Dieu lui dit intimement,
Qu'elles ſont toutes effacées :
Craignons toujours, Dieu tient caché
Le pardon de notre péché.

Il roule une autre fois ſon corps
Sur de la neige qui le glace,
Pour rendre vains tous les efforts
D'un ſale eſprit qui le tracaſſe :
Crois-tu bien un Ciel, un Enfer,
Lorſque tu vis ſelon la chair.

Le monde & le pauvre François,
Oppoſez en tout l'un à l'autre,
S'attachant l'un l'autre à la croix.
Suivant l'avis du grand Apôtre :
Il faut immoler en tout tems,

L'eſprit, le cœur & tous les ſens.

Il peut dire qu'il ne vit plus
Que dans un eſprit de victime,
Puiſque c'eſt en effet Jeſus
Qui le mene, le guide & l'anime:
O! Jeſus, ma vie & mon Roi,
Vivez & regnez ſeul en moi.

Si quelqu'un oſe le blâmer,
Il le ſouffre d'un haut courage;
Mais ſi-tôt qu'on veut l'eſtimer,
Il fait en ſorte qu'on l'outrage:
Et moi, loin d'aimer le mépris,
Pour le moindre affront je m'aigris.

Il paroît quelque fois content
De ce qu'on l'honore & qu'on l'aime;
Mais par-là tout ſon cœur prétend
Rendre gloire à l'Eſprit ſuprême:
Refére humblement au Seigneur,
Tout ce que l'on te rend d'honneur.

Il ordonne à ſes chers enfans
Des pratiques toutes divines:
La charité, la mort des ſens,
Le ſilence, les diſciplines,
La ſolitude, l'Oraiſon,
Et le jeûne en chaque ſaiſon.

Il eſt lui-même ſimple & doux,
Silencieux, modeſte, affable,
Toujours égal, bénin à tous,

Patient, humble & charitable :
Il n'eſt enfin point de vertu
Dont François ne ſoit revêtu.

Tout doux qu'il eſt, il ſçait s'aigrir,
Dès qu'il entend la médiſance,
Il ne veut du tout point ſouffrir
Que l'on murmure en ſa préſence :
Dis du bien de ton frere abſent,
Sans écouter le médiſant.

Il dit ſon office divin
Toujours debout & tête nue,
Enflammé comme un Séraphin,
Sans perdre jamais Dieu de vue :
Grand Dieu qu'à votre aimable aſpect
J'ajoute l'amour au reſpect.

De peu de mots, mon Dieu, mon tout
Lui font paſſer les nuits entieres,
Sans laſsitude & ſans dégoût,
En de ſéraphiques prieres :
Veux-tu prier avec profit,
Aime Dieu ſeul, cela ſuffit.

Lorſqu'il contemple un Dieu naiſsant,
Petit par ſon amour extrême,
Il le trouve ſi raviſsant,
Qu'il en eſt tout hors de lui-même :
Fais voir ton amour & ta foi
Pour un Dieu fait homme pour toi.

Il ſe proſterne avec ferveur,

Paſſant devant l'Euchariſtie,
La foi lui montrant le Sauveur,
Et comme Prêtre & comme Hoſtie :
Adore un Dieu ſur nos Autels,
Fait aliment pour les mortels.

Chaque tourment du Roi des Rois,
Lui cauſe une douleur bien dure ;
Mais de le voir mort ſur la Croix,
C'eſt ce qui le tue à toute heure :
Vivrons-nous ſans être touchés,
Lors qu'un Dieu meurt pour nos péchés.

Tout ravi ſur la Paſſion,
Et ſur les playes de ſon Maître,
Il en reçoit l'impreſſion,
Qu'il cache & que Dieu fait paroître :
Portons inceſſamment ſur nous
Les marques d'un Dieu mort pour nous.

La Portioncule fait voir,
De ce grand Saint les vives flâmes,
Vu que ſon zèle & ſon pouvoir
Ne vient qu'au ſalut de nos ames :
Demandons au Roi de nos cœurs
La converſion des pécheurs.

Nous ne ſçaurions bien exprimer
Son amour pour la Vierge ſainte :
Il veut qu'on ait ſoin de l'aimer,
Et qu'en l'aimant on ſoit ſans crainte :
Aime Marie & vis en paix,
Qui l'aime ne périt jamais.

Le Pape, les Rois, les Prélats,
Et tout les autres gens d'Egliſe,
Trouvent en lui juſqu'au trépas
Un ame entierement ſoumiſe :
Rendons tous les devoirs qu'il faut
A ces images du Très-Haut.

***

Il convertit par ſes ſermons,
Les ames les plus endurcies ;
Il chaſſe des corps les démons,
Il en guerit les maladies ;
Allons à lui dans tous nos maux,
Il peut tout, ſoyons-lui dévots.

***

Lorſqu'il prêche à divers oiſeaux,
Ils ſont attentifs, ils s'abaiſſent ;
Quand il commande à des agneaux,
Ils ſont ſoumis, ils obéiſſent :
Quelle honte pour un Chétien,
Qu'un Dieu ne trouve ſouple en rien.

***

Un Ange avec un inſtrument
Le conforte en ſa maladie,
L'air qu'il lui joue eſt ſi charmant,
Que ſa ſainte ame en eſt ravie :
Dieu nous conſole au fond du cœur,
Au plus fort de notre douleur.

***

Il plaint ſon corps avant mourir,
Le ſuppliant qu'il lui pardonne,
De ce qu'il l'a fait tant ſouffrir,
Pour gagner du Ciel la couronne :
Pécheur, nous gémirons alors,

D'avoir

D'avoir trop careſſé nos corps.

On ne viendroit jamais à bout
De le ſuivre en toute ſa vie ;
C'eſt aſſez de dire, qu'en tout
Il eſt du Sauveur la copie :
Puiſqu'on croit Jeſus & François
Nés en l'étable & morts en croix.

(‡)

Lorſque Dieu lui prédit ſa mort,
Loin de la craindre il la déſire,
Et par un amoureux tranſport,
Couché ſur la terre il expire.
Vis bien & tu ne craindras pas
Le moment affreux du trepas.

(‡)

Grand Saint vous êtes mon recours,
Faites que par votre aſſiſtance,
Je faſſe avant finir mes jours,
De dignes fruits de pénitence ;
Faites que mort aux vains plaiſirs,
Je porte au Ciel tous mes déſirs.

A l'honneur de ſainte Thécle, Vierge & Martyre : Sur l'Air ; *Ne ſommes-nous pas heureux ? &c.*

NOus chantons à votre honneur,
Thécle, Vierge débonnaire,
Ce Cantique pour vous plaire,
Et pour gagner votre cœur.
Nous voudrions être capables,
De mettre au jour comme il [illegible]t,

Les faveurs inexplicables
Que vous a fait le très-Haut.

Tous les plus ſçavants eſprits,
Les Sulpices, les Gregoires,
Nous ont marqué vos victoires
Dans leurs excellens écrits.
Les Ambroiſes, les Jerômes,
Et tous les anciens Docteurs,
Nous ont dépeint dans leurs tomes
Le portrait de vos grandeurs.

(‡)

C'eſt vous qui par les avis
Et par les ſoins de l'Apôtre,
Avez joint, avant toute autre,
Les roſes avec les lis.
Ayant refuſé Thamire,
Tranſporté d'amour pour vous,
Vous voilà Vierge & Martyre,
Et le Sauveur votre époux.

‡‡

Ah! Thécle, que ce refus
Va cauſer à Paul de gênes,
Qu'il va lui cauſer de peines,
De travaux & de rebuts.
Thamire avec votre mere
L'ont déja fait condamner;
Tous deux fumans de colere,
Le vont faire empriſonner.

(‡)

Qui pourroit nous dire ici,
De votre ame la triſteſſe,

Les angoiſes, la détreſſe,
Et pour Paul l'ardent ſouci.
Vous tiendriez pour grande grace
Sa dure captivité,
Pourvu qu'en prenant ſa place,
Il fût mis en liberté.

(‡)

Les pleurs ſont votre recours,
Quand on vous dit à toute heure
Ce que notre Maître endure,
Dépourvu de tout ſecours.
Pour l'aller voir & l'entendre,
Et pour alleger ſes maux,
Sans délai vous faites vendre
Vos plus précieux joyaux.

Vous donnez au Geolier
Une riche récompenſe
Pour jouir de la préſence
De votre cher priſonnier.
Le ſeul déſir qui vous reſte,
C'eſt de remplir votre cœur
De la doctrine céleſte
De ce ſaint Prédicateur.

(‡)

Son raviſſant entretien
Touche vivement votre ame,
La meut, l'anime, l'enflâme,
La guide & fait ſon ſoutien.
Toujours ſoumiſe & docile
A tout ce qu'il vous preſcrit;
Rien ne vous eſt difficile,

Tant vous aimez Jesus-Christ.

(†)

Vous changez les vains plaisirs
En des fruits de pénitence,
La plus fâcheuse souffrance
Rend contens tous vos désirs.
Vous chérissez la retraite,
A l'exemple de Jesus ;
La croix & la voye étroite,
C'est cē qui vous plaît le plus.

A la honte des Tyrans,
Tout le monde vous admire,
Quand le Seigneur vous retire
De trois horribles tourmens.
Les feux ardens, les viperes,
Les léopards & les ours,
Loin de vous être contraires,
Ils vous donnent du secours.

Vous combattez en tout lieu
Les vanités, les délices,
Les péchés & tous les vices
Qui font la guerre au vrai Dieu.
Votre exemple & vos paroles,
Font que Trifene & les siens
Foulent aux pieds leurs Idoles,
Et veulent être Chrétiens.

Vous protegez vos dévots,
Dès qu'ils implorent votre aide,
Ils ont en vous le remede

A toute ſorte de maux.
Vous leur ſervez de modéle,
Pour dompter la volupté ;
Et d'une régle fidéle,
Pour tendre à la ſainteté.

Aux approches de la mort,
On vous prie, on vous réclame,
Pour obtenir que notre ame
Paſſe de l'orage au port.
Je frémis, je m'épouvante,
Quand je penſe à ce moment,
Auquel mon ame tremblante
Attendra ſon jugement.

Quel ſera mon juſte Arrêt ?
Contiendra-t-il la ſentence
D'une juſte récompenſe,
Ou d'un éternel regret ?
O ! que cette incertitude
Produiroit en moi de bien,
Si j'en faiſois mon étude
Et mon fréquent entretien.

Qui pourra m'encourager,
Et qui ſera mon réfuge,
Lorſque mon ſouverain Juge
Paroîtra pour me juger ?
C'eſt vous, Thécle, illuſtre ſainte,
Qui viendrez me ſecourir,
Et qui chaſſant loin ma crainte,
M'aiderez à bien mourir.

Regnez au ſéjour de paix,
O! glorieuſe Amazonne,
Poſſedez-y la couronne
Qui ne finira jamais.
Mais en regnant dans la gloire,
Accourez à nos combats,
Dont Dieu cache la victoire
Juſqu'après notre trepas.

A l'honneur de ſainte Paule, Veuve, Romaine; Sur l'Air; *Envain je veux celer.*

QUel prodige nouveau!
Je vois ſur un Vaiſſeau,
Paule qui fuit,
Ou le Ciel qui la conduit.
Cette Amazonne
Paſſe les mers,
Rien ne l'étonne,
Elle abandonne
Son corps aux dangers.

Paule ayant tout quitté,
Patrie & parenté,
Pauvre d'eſprit,
S'attache à Jeſus-Chriſt.
Elle ne penſe
Qu'à conquerir
La récompenſe,
Que la ſouffrance
Lui doit acquerir.

Ses plus ardens déſirs,

Ses vœux & ſes ſoupirs,
Ne viſent plus
Qu'au berceau de Jeſus.
La ſainte créche
Eſt le ſéjour
Où Paule prêche,
Vive la fléche
Du divin amour.

(—)

Elle ne veut plus rien
Que ſon ſouverain bien,
Son doux Sauveur,
Vrai tréſor de ſon cœur.
Sa nourriture
Et ſa boiſſon,
Sont la lecture
De l'Ecriture,
Jointe à l'Oraiſon.

(‡)

Il n'eſt point de honteux,
Point de néceſſiteux,
Qui n'ait toujours
Paule pour ſon recours.
Elle eſt affable,
Et ſon air doux
La rend aimable
Et vénérable
A l'endroit de tous.

(‡)

Son cœur eſt ſi touché
Pour le moindre péché,
Qu'elle voudroit

En mourir de regret.
Elle aime à plaire
Au Roi des Rois,
Sans plus rien faire,
Qui ſoit contraire
A ſes ſaintes Loix.

(†)

En tout tems, en tout lieu,
Paule regarde Dieu;
Ce Dieu de paix
Remplit tous ſes ſouhaits.
Elle l'adore
Profondement:
Elle l'implore,
L'aime & l'honnore
Sans relâchement.

(‡)

Ses jeûnes rigoureux,
Et ſes maux douloureux
Mattent ſa chair,
Juſqu'à la deſſécher.
Elle repoſe
Fort peu de tems;
Son cœur s'oppoſe
En toute choſe,
Aux plaiſirs des ſens.

(‡)

Sa rare charité,
Et ſon humilité,
Sont un miroir,
Qu'on ne peut aſſez voir.
Sa modeſtie

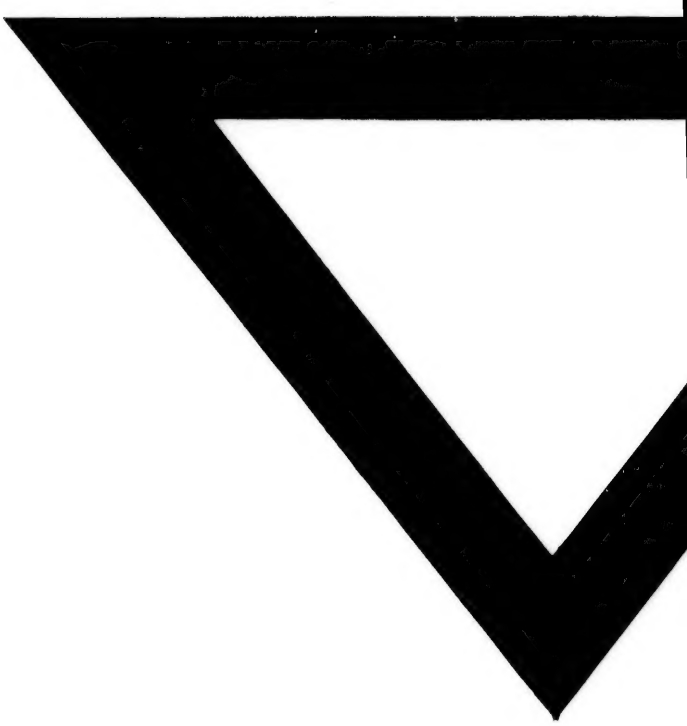
Ravit chacun ;
Enfin ſa vie
Très-accomplie,
N'a rien de commun.

(—)

Les eſprits envieux,
Et les cœurs venimeux,
Loin de l'aimer,
Cherchent à la blâmer.
Mais ſa conſtance
Surmontant tout :
Sa patience,
Dans la ſouffrance,
Brille juſqu'au bout.

‡‡

Après mille travaux,
Et mille divers maux,
Son divin Roi
Vient l'appeller à ſoi.
Son ame ſainte,
Riche en vertus,
Vole ſans crainte,
Et ſans contrainte,
Vers ſon doux Jeſus.

(‡)

Les pauvres, demi-morts,
Qui pleurent ſur ſon corps,
Lui crient tous :
Hélas ! que ferons-nous ?
Notre miſere
Eſt ſans ſoutien ;
Ah ! chere mere,